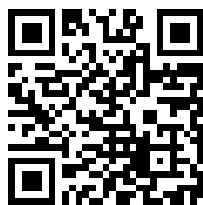

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49908 9



DC.
611
.C77
S7

1^{re} LIVRAISON 1925
JANVIER — FÉVRIER — MARS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES & ARTS

DE LA CORRÈZE



SOMMAIRE

.....	Liste des membres de la Société	»
Abbé Et. CANTONNY...	Notes sur Saint-Dezéry.....	17
F. CHASSAIN.....	Lettres d'un Tulliste à Versailles, à la fin du xvii ^e siècle.....	26
D ^r J. MAZEYRIE.....	La Lèpre en Bas-Limousin	33
.....	Procès-verbal de l'Assemblée générale.	81
.....	Bibliographie	84

TULLE
IMPRIMERIE JUGLARD, ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE
—
1925

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS
DE LA CORRÈZE

TÔME QUARANTE-DEUXIÈME

(46^e année)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES & ARTS

DE LA CORRÈZE



1925

TULLE
IMPRIMERIE JUGLARD

1925

722.110
15-18-25
13603

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

DE LA CORRÈZE

Présidents d'Honneur

MM. René FAGE, I. P. ☞.
Victor FOROT, ☞. I. P. ☞.
Docteur MORÉLY.

Membre d'Honneur

M. Adrien BLANCHET, membre de l'Institut, 10, boulevard
Emile Augier, Paris (XVI^e).

Membre bienfaiteur

M. Victor FOROT, président d'honneur de la Société.

' BUREAU

(Elu pour 3 ans à compter du 1^{er} janvier 1925)

• *Président*

M. Bernard MARQUE, I. P. ☞, professeur au Lycée de Tulle.

Vice-Présidents

MM. l'abbé LEJEUNE, A. ☞, curé de Saint-Viance (Corrèze).
Joseph DE BAR, propriétaire à Argentat.
Le Comte d'Ussel, à Neuvic.
Joseph NOUAILLAC, ☞, professeur agrégé au Lycée
Pasteur, à Neuilly-sur-Seine.

Secrétaire général

M. J. BREILLOUT, capitaine de gendarmerie, à Tulle.

Secrétaires

MM. l'abbé BORIE, place Pasteur, à Tulle.
J.-B. BRUNIE, commis des Postes, à Tulle.

Trésorier

M. DESCHAMPS-MAVALLIER, notaire, à Tulle.

Trésorier-adjoint

M. CHABANNIER, directeur de la Banque Dehoey de Sicard,
à Tulle.

Bibliothécaire

M. Damien SERRE, libraire, à Tulle.

Archiviste

M. René FOURGEAUD, pharmacien, à Tulle.

LISTE DES SOCIÉTAIRES

MM. ALBIER, directeur de la Société Générale, à Montpellier (Hérault).

AMBERT DE SÉRILHAC (Henri d'), à Lagarde (Corrèze).

ANDRIEU (P), c. g., avocat, 5, quai de Valon, Tulle.

ANGELBY (Henri), agriculteur, président de la Section des A. C. de Saint-Salvador, château de la Gente, par Saint-Salvador (Corrèze).

AUDUBERT (Emile), avocat, quai de Chammard, Tulle.

AUDUBERT (Félix), docteur en médecine, rue Félix-Vidalin, Tulle.

ARGUEYROLLES, avoué, à Ussel (Corrèze).

ARTIGES, notaire, à Meymac (Corrèze).

ASSENS, lieutenant, ❊, E. M. P. T., rue Nationale, Tulle.

AUSSADISSE, agent voyer d'arrondissement, avenue de Paris, Tulle.

AYMARD, chef d'escadron d'artillerie, ❊, sous-directeur technique de la Manufacture d'armes, à Tulle.

BACH, o. ❊, château de la Vialatte, par Sainte-Fortunade (Corrèze).

BAR (J. de), propriétaire, à Argentat (Corrèze).

BATIFOLIER, secrétaire de la mairie de Saint-Pantaléon-de-Lapleau (Corrèze).

BELOT, négociant, rue du Trech, Tulle.

BESSE (Philippe), commis des Postes, 23, rue de la Barrière, Tulle.

BESSEAU (Marcel), instituteur, à Meyssac (Corrèze).

BEYNES (Edmond), docteur en médecine, ❊, 6, rue d'Isly, Limoges (Haute-Vienne).

BEYRAND, avocat, ❊, quai de Lyon, à Tulle.

BIBLIOTHÈQUE DE GARNISON de Tulle, place du 100^e d'Infanterie.

BLANC, docteur en pharmacie, rue Fontaine Saint-Pierre, Tulle.

MM. BLANCHET (Adrien), membre de l'Institut, 10, boulevard Emile Augier, Paris (xvi^e).

BLOMAC (Mme la baronne Rolland de), château de la Grènerie, c^me de Salon-la-Tour (Corrèze).

BLONDEL (Clément), industriel, rue d'Origet, Tours (Indre-et-Loire).

BONNÉLYE, I. P. , ancien économiste du Lycée, Tulle.

BONNET, instituteur, Bibliothèque municipale, Tulle.

BONNET-LARGE, C. G., notaire, maire d'Argentat (Corrèze).

BONNEVAL, capitaine, , E. M. de l'artillerie, 6, rue Velaine, à Toulouse (Haute-Garonne).

BORDAS, professeur à la Faculté des Sciences, 15, rue Michelet, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

BORDES (abbé), curé de Saint-Mexant (Corrèze).

BORIE (abbé), place Pasteur, à Tulle.

BORIE, négociant, place Gambetta, Tulle.

BORIE, receveur de l'enregistrement, à Chateaufort-sur-Cher (Cher).

BORIE, 14, rue Chapon, Paris.

BOURAL, C. G., sous-inspecteur des Eaux et Forêts, 34, quai de Rigny, Tulle.

BOUCHIAT, inspecteur des Postes, Direction de Tulle.

BOULADOU, 39, rue de Chaillot, Paris (xvi^e).

BOUSSIGNAC, négociant, rue Riche, Tulle.

BOUSSIGNAC (M^{me}), rue Riche, Tulle.

BOUYSSONIE (chanoine), A. , professeur à l'école Bosquet, Cublac (Corrèze).

BOUYSSOU, notaire, maire de Mercœur (Corrèze).

BRANCHAT DE LÉOBAZEL, château du Bac, Argentat (Corrèze).

BRAQUILLANGES (de), château du Bech, maire de Corrèze (Corrèze).

BREILLOUT (Joseph), capitaine de gendarmerie, à Tulle.

BREL, docteur en médecine, chef du service de microbiologie de la Faculté de médecine de Paris, ancien élève de l'Institut Pasteur, 58, avenue de la République, Paris (xi^e).

MM. BRINDEL, avocat, Ussel (Corrèze).

BRINDEL, lieutenant, c. g., 21, avenue de Chatillon,
Paris (XI^e).

BRISAUD, huissier, quai de Chamard, Tulle.

BROS, procureur de la République, Aubusson (Creuse).

BROUSSE (abbé), curé de Monceaux, (Corrèze).

BRUJASSOU, commis à la Banque de France, Tulle.

BRUJÈRE (M^{me} V^{ve}), 40, quai Edmond Perrier, Tulle.

BRUNIE (J.-B.), commis des Postes, rue de la Barrière,
Tulle.

BUSSIÈRE, ancien sénateur, percepteur, Nice (Alpes-
Maritimes).

BUSSIÈRE, avoué, maire de Chanac, rue Félix Vidalin,
Tulle.

BROCH, officier d'administration contrôleur d'armes,
9, rue de l'Estabournie, Tulle.

CAILLAU, pharmacien, à Argentat (Corrèze).

CANAC, professeur à l'école normale, Tulle.

CANTONNY (abbé), c. g., missionnaire diocésain, rue
de la Tour de Maïsse, Tulle.

CARRIÈRE, juge de paix du canton de Tulle-Sud.

CASTAING (Mlle), directrice de l'Ecole normale d'insti-
tutrices, Tulle.

CAUQUETON, secrétaire en chef de la Mairie, rue Félix
Vidalin, Tulle.

CESSAC, directeur de l'Ecole supérieure, Uzerche.

CÉZERAC, économe du Lycée, Tulle.

CHABANNIER, directeur de la banque Dehoey de Sicard,
Tulle.

CHABRAT ☼, juge au tribunal de 1^{re} instance de Tulle.

CHALAU, lieutenant-colonel d'artillerie, ☼, comman-
dant de l'E. M. P. T., à Tulle.

CHAMMARD (Jacques de), député de la Corrèze, o. ☼,
c. g., 22, rue de Passy, Paris (XVI^e).

CHAPOULAUD (Pierre), propriétaire, au Rieupeyroux,
par Uzerche (Corrèze).

CHATTELUN, proviseur du Lycée Edmond Perrier, Tulle.

- MM. CHASSAING, instituteur, à Saint-Chamant (Corrèze).
CHASSAING, rédacteur à la direction des P. T. T., Tulle.
CHASTANG (Mademoiselle), 102, rue de la Barrière, Tulle.
CHAUMEIL (Antoine), trésorier payeur général honoraire, quai de Rigny, Tulle.
CHAUVAC (Henri), trésorier payeur général, Bourges (Cher).
CHAUZEIX, trésorier payeur général honoraire, Le Mazeau, par Chaumeil (Corrèze).
CHAZETTES DE BARGUES (de), maire de Saint-Victour (Corrèze).
CHÈZE (J.-B.), commis principal à la Préfecture de la Seine, 47, boulevard Arago, Paris (XIII).
CHIMOT (Mademoiselle), directrice de l'école supérieure de filles, 1. P. 4, Maximin Deloche, à Tulle.
CISTERNE, docteur en médecine, maire de Bassignac-le-Haut, conseiller général de Saint-Privat, à Maurel.
COISSAC (J.-A.-L.), 4, C. G., vicaire général, 1, avenue de la Bastille, Tulle.
COMBAREL (Comte de), Château du Gibanel, par Argentat, (Corrèze).
COMBES, industriel, Le Jardin, par Saint-Hippolyte, (Corrèze).
COMBESCOT DE MARSAGUET 3, école d'Alverge, Tulle.
CONCHARD (Vermeil de), O. 4 et 1. P. 4, colonel breveté en retraite, avenue Thiers, à Brive (Corrèze).
CORBIER (Baron LUC DE), à Saint-Martin-Sepert, par Lubersac (Corrèze).
COSNAC (Comte de), château du Pin, Salon-la-Tour (Corrèze).
COSTE (Victor), contrôleur, rédacteur des contributions directes, quai de Lyon, Tulle,
COULOUMY (Joseph), négociant en vins, rue du Docteur Valette, Tulle.
CRAUFFON (Jehan), sous-préfet de Loudéac (Morbihan).

MM. CRAUFFON (Pierre), directeur de la Société générale d'imprimerie à Mulhouse (Haut-Rhin).

CUZANGES (abbé), curé de Concèze, par Juillac (Corrèze).

DEBRÉGEAS-LAURÉNIE, juge de paix du canton de Tulle-Nord, quai de Valon, Tulle.

DECOUX,  négociant, avenue Victor-Hugo, Tulle.

DECOUX-LAGOUTTE (Edouard), 31, rue du Président Wilson, Périgueux (Dordogne).

DELMAS (Frères), négociants, avenue Victor-Hugo, Tulle.

DELMAS (Gabriel), président du Syndicat de la Luzège et du Plateau de Millevaches, négociant, à Meymac (Corrèze).

DELOCHE, capitaine de frégate , à la Buissonnière, près Tulle (Corrèze).

DELOCHE (Maximin), au château de la Brillère, par Veyrières (Vienne).

DELPEUCH (Edouard), o. , ancien sous-secrétaire d'Etat, Paris.

DESCHAMPS-MAVALLIER, notaire, quai de la République, Tulle.

DOBIN, commis des postes, à Tulle.

DOM, conservateur des hypothèques, à Montmédy (Meuse).

DRULIOLLE, banquier, , c. g., Egletons (Corrèze).

DUCOURTIEUX (Paul), ancien libraire, 59, rue du Pont Saint-Martial, à Limoges (Haute-Vienne).

DUBAYLE, contrôleur des contributions directes, 4, rue Pas Roulant, Tulle.

DUMONT (Louis), 4, avenue Victor-Hugo, Tulle.

DUPUY, trésorier-payeur général de la Haute-Vienne, Limoges.

DUVAL, professeur au collège de Rabat, 18 rue Beb. Djedid (Maroc).

EPINAT, ingénieur civil des mines (E. M. N.), E. M. P. T., Tulle.

ESQUIRE, instituteur, à Beyssenac, par Ségur (Corrèze).

MM. ESTORGES, avoué, maire de Cornil, conseiller général de Tulle-Sud, quai de Valon, Tulle.

EYROLLES (abbé), vicaire à Bort (Corrèze).

EYROLLES (Léon), o. , directeur de l'Ecole spéciale des Travaux publics, 3, rue Thénard, Paris (v°).

EYROLLES (Marc), c. g., négociant, rue du Trech, Tulle.

EYSSARTIER, pharmacien, à Uzerche (Corrèze).

EYSSARTIER (Jean), conservateur des Hypothèques à Melun (Seine-et-Marne).

FABRE, avocat, 3, place municipale, à Tulle.

FAGE (René), i. p. , 10, rue de l'Ecole de Mars, à Neuilly-sur-Seine (Seine).

FARGEAS, pharmacien, rue Nationale, Tulle.

FARGES (Mgr Albert), Beaulieu (Corrèze) et 43, rue Madame, Paris (vi°).

FAUCHER (François), officier d'administration d'artillerie, 12, quai de Rigny, Tulle.

FAUCHER (Raoul), négociant, avenue Victor-Hugo, Tulle.

FAURE, président de la Fédération des Syndicats agricoles de la Corrèze, , sénateur, Paris et Aumont, par Argentat (Corrèze).

FAURE, instituteur, à Chamboulive (Corrèze).

FERRAND, chef de bataillon d'infanterie, , c. g., commandant en second de l'E. M. P. T., avenue Victor-Hugo, Tulle.

FLECKINGER, directeur des services agricoles, Tulle.

FLEYSSAC, docteur en médecine, à Treignac, Corrèze.

FLEYSSAC, propriétaire, château de Poissac, près Tulle

FOROT (Victor), ingénieur civil, , i. p. , à Bourrelou, près Tulle.

FOURGEAUD, pharmacien, rue Nationale, Tulle.

GARAVET, receveur de l'enregistrement, Chateldon (Puy-de-Dôme).

GERBER, négociant, i. p. , président du Tribunal de Commerce, place Municipale, Tulle.

MM. GIOT, directeur honoraire des P. T. T., rue du Canton, Tulle.

GIOUX, docteur en médecine, propriétaire, à Seilhac (Corrèze).

GOUTTE, avoué, place Gambetta, Tulle.

GRATEREAU DE NEGRAVAL, 4, rue Bellenot, Colombes (Seine).

GRILLIÈRE, docteur en médecine, président de la Société archéologique de Brive, rue Ségeral-Verninac, Brive.

GUÉRIN-VÉNIEN, avocat, C. G., Tulle.

GUILLEBAUD (René), chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, 32, rue Lecourbe, Paris (xv°).

GUINOT, notaire, à Egletons (Corrèze).

HAZARD, comptable à l'usine de la Gibrande, rue Riche, Tulle.

HÉRAILH, directeur de la Banque de France, Tulle.

HOSPITAL, I. P. 4, principal honoraire de Collège, maire de Sarran (Corrèze).

JEAN JEAN, chef de bataillon, 8, commandant du Bureau de recrutement, à Tulle.

JOFFRE (abbé), membre de la Société des Gens de Lettres, A. 4, curé de St-Pardoux-Corbier (Corrèze).

JOS (chanoine), curé de St-Martial-de-Gimel (Corrèze).

JOUVÉ (Victor), notaire, à Bort (Corrèze).

JOUVENEL (Henri de), 8, ancien ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, sénateur de la Corrèze, Paris.

JUGLARD, père, publiciste, Tulle.

JUGLARD (Jean-Baptiste), imprimeur, libraire, rue Nationale, Tulle.

LABETOULLE, négociant, 106, rue de la Barrière, Tulle.

LABROUHE DE LABORDERIE (Albert de), 8, 26, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, à Limoges (Haute-Vienne).

LACAZE, professeur au Lycée de Caen (Calvados).

LACOSTE (Louis), 8, avocat, place Pasteur, Tulle.

MM. LACOUR, colonel d'infanterie coloniale en retraite, c. ✱, c. G., rue de la Barrière, Tulle.

LACROIX, instituteur, quai de Rigny, Tulle.

LAFARGE (René), avocat, député de la Corrèze, 35, rue de Vaugirard, Paris (vi^e).

LAFARGE, docteur en médecine, maire de Meyrignac-l'Eglise, conseiller général de Corrèze (Corrèze).

LANGEAU, photographe, A. ☉, c. G, rue nationale, Tulle.

LANOT (Firmin), 18, rue Dannou, Paris (ii^e).

LAPISSE (de), ✱, château du Repaire, par Vigeois (Corrèze).

LASTEYRIE (Ch. de), ancien ministre des Finances, ✱, 4, rue Bayard, Paris (viii^e).

LATIEULE, notaire, rue Nationale, Tulle.

LAUMOND, lieutenant, 13, rue Riche, Tulle.

LAUZANNE, Banque de Tulle, rue Nationale, Tulle.

LAVAU DE STE-FORTUNADE (comte de), au château de Ste. Fortunade (Corrèze).

LAVIALLE (Gaston), directeur du Crédit Foncier, Tulle.

LAVAL, officier d'administration de l'artillerie, villa des Roses, Tulle.

LEFEBVRE, officier d'administration de l'artillerie, 34, avenue Alsace-Lorraine, Tulle.

LEFEBVRE, ingénieur, ✱, place Carnot, Tulle.

LEJEUNE (abbé), curé de Saint-Viance, par Varetz (Corrèze).

LEMAIRE, capitaine, Instruction physique, à Tulle.

LESCURE (abbé), rue des Portes Chanac, Tulle.

LESTOURGIE, avocat, 57, avenue d'Italie, Paris (xiii^e).

LEYMARIE (Albert), 128, boulevard Montparnasse, Paris (xiv^e).

LEYNIAT, greffier, rue du Trech, Tulle.

LHOMOND, pharmacien, secrétaire général du Syndicat d'Initiative, quai de Chammard, Tulle.

LONGEVIALLE, ancien notaire, à Ussèl (Corrèze).

LOURADOUR, docteur en médecine, ✱, maire et conseiller général d'Eygurande (Corrèze).

MM. MADESCLAIRE, contrôleur des contributions directes, Tulle.

MAGNAUDET, négociant, à Pounot, près Tulle.

MALIMONT, avoué, maire de Tulle, ☼, place Pasteur, Tulle.

MANCIÉ, greffier du tribunal civil de Tulle.

MANTE, vice-président du Conseil de Préfecture, avenue de Paris, Tulle.

MARQUE, I. P. O, professeur au Lycée, quai de Rigny, Tulle.

MARTHON, professeur à l'Ecole normale d'instituteurs, quai de Valon, Tulle.

MARTIN, préfet de Loir-et-Cher, ✱, c. g., à Blois (Loir-et-Cher).

MASCHAT (Mme Veuve), place Mémoire, Tulle.

MASSON, chef d'exploitation des chemins de fer en Corrèze, ☼, Tulle.

MATERRE, notaire, Le Lonzac (Corrèze).

MAURAIN, professeur à l'école normale d'instituteurs, Tulle, ☼ A., c. g.

MAZEYRIE, docteur en médecine, c. g., adjoint au Maire de Tulle, Place d'Arche, Tulle.

MAZEYRIE, fils, médecin aide-major.

MENIER, directeur de la compagnie de gaz et électricité, Tulle.

MERPILLAT, architecte, rue Félix Vidalin, Tulle.

MIGINIAC, avocat, 1, avenue Bourzat, Brive (Corrèze).

MONS (Mme), pharmacie, Seilhac (Corrèze).

MONTEIL (abbé), au Theil, près Ussel (Corrèze).

MONCUT, vétérinaire départemental, quai de la République, Tulle.

MORÉLY (Paul), docteur en médecine, rue Vieille Préfecture, Tulle.

NOAILLES (Charles de), 3, rue de la Baume, Paris (v°).

NOUAILLAC (Joseph), professeur du Lycée Pasteur, ☼, c. g., 25, avenue d'Orléans, à Neuilly-sur-Seine (Seine).

MM. NUSSAC (Louis de), sous-bibliothécaire au Museum d'histoire naturelle, homme de lettres, ✱, 13, rue Linné, Paris (v^e).

OLLIER (Heuri), chez M. Perrochon, rue Terrode, à Le Blanc-Mesnil (Seine-et-Oise).

PALVIN, directeur de l'hôpital, à Tulle, 1. P. ♀.

PÉLINARD, officier d'administration en retraite, ✱, à Allasac (Corrèze).

PÉLISSIER (Antoine), expert au Maugein, près Naves (Corrèze).

PERRET, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussée, Tulle.

PÉRIÉ, entrepreneur de transports, quai de Valon, Tulle.

PERRIER (Rémy), ✱, professeur à la Sorbonne, 6, rue Nausouty, Paris (xiv^e).

PETIT, directeur des Contributions directes, Tulle.

PEYSSONNERIE (Mme), professeur au Lycée, avenue de la Bastille, Tulle.

PICARD, industriel, quai de Chamnard, Tulle.

PEYRAFORT, garagiste, quai de Lyon, Tulle.

PINTON, avoué, rue Nationale, Tulle.

PORTE, pharmacien, rue du Trech, Tulle.

POUGET, receveur de l'enregistrement, rue Nationale, Tulle.

POUGET, coiffeur, place Municipale, Tulle.

POUGNET, pharmacien, à Beaulieu (Corrèze).

PRADEL DE LAVAUD, château de Lavaud, maire d'Eyburie (Corrèze).

PRADIER (Jean), négociant, quai de Valon, Tulle.

PRIEUR (Mme), 1. P. ♀, directrice de l'École normale, en retraite, avenue de la Bastille, Tulle.

PUJOL, ingénieur, 1, rue Mignet, Paris (xvi^e).

PUYAUBERT, docteur en médecine, ✱, c. G., rue Nationale, Tulle.

MM. QUEUILLE, docteur en médecine, maire de Neuvic, président du Conseil général, député de la Corrèze, ministre de l'agriculture, 130, avenue Mozard, Paris, Neuvic (Corrèze).

RABÈS, procureur de la République, à Ussel (Corrèze).

RAFFAUT, directeur de la Société générale, Tulle.

REMY, instituteur, 126, avenue Victor-Hugo, Tulle.

REYNEAU (Antoine), retraité, M. H., rue des Portes de Fer, Tulle.

RAMBAUD, conseiller général de Meymac, président de la Chambre de commerce, 5, quai de Valon, Tulle.

ROHMER, archiviste départemental, 44, rue de la Barrière, Tulle,

ROZIER, directeur de l'école, à Vauche (Loire).

SALAGNAC, colonel d'infanterie en retraite, C. S., C. G., 14, avenue de Paris, Tulle.

SALAGNAC, receveur de l'enregistrement, à Evaux-les-Bains (Creuse).

SANS, secrétaire général de l'office des Pupilles de la Nation, S., 8, rue Vieille Préfecture, Tulle.

SAULE, architecte départemental C. G., quai de Rigny, Tulle.

SAUNAL, lieutenant d'artillerie, C. G., E. M. P. T., Tulle.

SCHWATAL, industriel, avenue Treilhard, Brive.

SÉRAGER (Pierre), propriétaire, rue du Canton, Tulle.

SERRE (Damien), libraire, place Municipale, Tulle.

SERRE, trésorier payeur général de la Haute-Volta, 4, quai de la République, Tulle.

SIKORA, docteur en médecine, S., quai Baluze, Tulle.

SIRIEIX, docteur en médecine, maire du Lonzac (Corrèze).

SOUBRANNE, I. P. U, professeur au Lycée Edmond Perrier, rue de la Barrière, Tulle.

SOULIÉ (Michel), I. P. U, professeur de dessin, rue du Trech, Tulle.

MM. SOUNY, répétiteur au Lycée de Tulle.

TERQUEM, libraire-éditeur, 1, rue Scribe, Paris (1x^e).

THÉROND (Louis), sous-intendant militaire, ✱, c. G.,
Tulle.

TOURNET (abbé), curé de Saint-Joseph à Souilhac,
Tulle.

TRAMOND (Joannès), professeur à l'Ecole supérieure de
la marine, 46, rue Jacob, Paris (vi^e).

TRARIEUX, rédacteur à la direction des P. T. T., Tulle,

USSEL (Comte d'), ancien chef d'escadron d'artillerie, ✱,
propriétaire à Neuvic (Corrèze), et 2, rue Bayard,
Paris (viii^e).

VACHAL (Philippe), conseiller général, Argentat (Cor-
rèze).

VALON (Ludovic de), propriétaire à Catus (Lot) et
boulevard Gambetta, Marseille (Bouches-du-Rhône).

VAR (Paul), notaire, rue Riché, Tulle.

VAUJOUR (Maurice), négociant, avenue Victor-Hugo,
Tulle.

VAUJOUR (Paul), officier d'administration, 37, rue du
Pont Neuf, Tulle.

VAUZANGES, receveur de l'Hospice, ✱, rue du Trech,
Tulle.

VAUZANGES, docteur en médecine, à Romilly-sur-Seine
(Aube).

VAZEILLES (Marius), pépinériste, à Meymac (Corrèze).

VERGNAUD (abbé), château du Chambon, près Laguenné
(Corrèze).

VERGNAUD, capitaine d'artillerie, manufacture d'armes,
Tulle.

VERGNE, pharmacien, Le Lonzac (Corrèze).

VÉZAT, pharmacien, Argentat (Corrèze).

VIALANEIX (Auguste), instituteur.

VIDAL, négociant, avenue Victor-Hugo, Tulle.

VINATIER, commis principal des contributions indi-
rectes, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

SERVICE DE PROPAGANDE

(Gratuit)

Bibliothèque de la ville de Tulle.

Ecole Normale d'instituteurs.

Grand Séminaire de Tulle.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ÉCHANGE DE PUBLICATIONS

Société archéologique du Limousin, Limoges.

Société scientifique du Limousin, Limoges.

Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.

Société historique et archéologique du Gâtinais, 32, rue de
l'Arbre Sec, à Fontainebleau (Seine-et-Marne).

Société scientifique, historique et archéologique, Brive.

Académie de Vaucluse, Avignon (Vaucluse)

Société des Etudes du Lot, Cahors (Lot).

Société des Langues romaines, Montpellier (Hérault).

Société des sciences naturelles et archéologique de la Creuse,
Guéret.

Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux.

Société des Antiquaires de l'Ouest, rue des Grandes Ecoles,
Poitiers (Vienne).

Société archéologique de l'Aunis et du Saintonge, Saint-
Jean-d'Angély (Charente-Inférieure).

Société des Antiquaires de Picardie, Amiens (Somme).

La Revue Méridionale, 32, cours de l'Intendance, Bordeaux
(Gironde).

Société historique du Cher, Bourges (Cher).

Lemouzi, Paris.

NOTES SUR SAINT-DEZÉRY

(1662-1704)

Parmi les nombreux recueils, riches pièces d'archives, conservés à la mairie de Saint-Fréjoux, se trouve un registre de baptêmes, mariages et décès intéressant la paroisse de Saint-Dezéry, écrit en entier par l'abbé Antoine Faure, curé de cette paroisse. Le premier acte inscrit est le baptême de Léonarde Nifle, en date du 27 août 1662. Le dernier, le baptême de Vincent Eybralhit, le 10 juin 1704. Le digne curé, « prêtre de la paroisse de Saint-Frégeon, natif du village de Marcinqchal » (acte du 28 juillet 1695) ne se contentait pas d'enregistrer les actes de son ministère, il émaillait le tout, de réflexions curieuses, de renseignements précis qui ne sont pas sans intérêt, et notait même les faits saillants du voisinage. Voici, glanés à travers tout le recueil, quelques réflexions et quelques faits cités dans l'ordre même où ils furent inscrits.

— 7 juin 1667. — Acte de mariage de Francois Besse, seigneur de Meymond, de Feix et autres terres (de la Roche Feix), et de Marie Guignairie, bourgeoise de la ville d'Ussel.

— 9 février 1668. — Acte de décès de Messire Léonard Masfrant, titulaire de la vicairie Saint-Pierre, au château du Bazanet, enterré dans l'église de Saint-Fréjoux devant « les fons beneytières ».

— 27 février 1668. — « M. le Baron de Châteauvert a fini ses jours le 27 février à trois heures du soir, dans le lieu de Meuze, par une embuscade dressée je ne sais par qui, où il

fut assassiné sur la place. Le corps duquel demeura sur le carreau depuis le lundi jusqu'à jeudi qui fut apporté au bourg de Couffy, pour être enseveli dans le tombeau de ses prédécesseurs et était âgé de 27 ou 28 ans et premier mousquetaire du roi Louis quatorzième du nom qui l'aimait tendrement. »

— 20 mars 1668. — Mort de Guillaume Andrieu du Theil, surnommé saint Déséri, âgé de 26 ou 28 ans, curé de Saint-Pardoux-le-Neuf. Enterré le 22 dans son église.

— « La volonté de Dieu a été appeler de ce monde Pierre Chaumeton, âgé de 12 ans environ, le 30 juin 1668. Le corps duquel a été enseveli à Couffy le 1^{er} juillet. Ledit Pierre partit de notre maison presbytérale de Saint-Desery le 28 juin, pressé d'une douleur de côté qui à la fin l'a emmené en l'autre monde. Il a beaucoup gagné, car je crois qu'il s'en est allé à Dieu ; car, après l'avoir enseigné 2 ou 3 ans, je ne lui ai connu aucun défaut mais au contraire tout plein de belles qualités ».

Le curé de Saint-Dezéry devait être avantageusement connu comme éducateur. Sur les pages de garde du registre on peut relever les noms de nombreux pensionnaires qui lui sont confiés. En 1671, cette curieuse mention : « le poupon est malade ». En 1673, « le poupon est revenu pour la troisième fois demeurer escholier avec moi. » En cette même année : Jean-Baptiste Mornac, d'Ussel ; un acte, signé du père de cet élève et du curé, daté de 1676, nous fera connaître le prix de la pension. En 1674 : J.-B Mornac, de Sage Brunet ; Mathieu Cosse, de Limoges. En 1677, François Roche, de Saint-Exupéry. En 1678. Etienne Bonnet. En 1682, « le fils du fondeur de fumades. »

— Léger Brousse, âgé de 12 ans, mort entre le 3^e et le 4^e jour de juillet 1668. « Le corps duquel fut enterré dans notre église de Saint-Deséry, entre l'autel du sacré Rosaire et celui du glorieux saint Jean, le 4 juin, à jour clos de peur qu'il ne creva comme étant tout plein d'eau ».

— 14 septembre 1668. — « M. Rasthoils, fort brave prè-

tre et bon ecclésiastique selon que l'on a pu remarquer par ses actions a pris possession de la vicairie de saint Pierre, dans le château du Bazanet, après en avoir canoniquement été pourvu par Robert de Ligneynar, seigneur écuyer du Bazanet et reçu son visa de François Bonnet, curé de Saint-Frégeon et bachelier en théologie, le 14 septembre 1668. Le notaire royal de son acte de prise en possession a été Louys de Bernardaud de Saint-Etienne-aux-Claux, les témoins signataires Pierre de Thomas et Charles Masfrant de Chassenaguillon (village de Saint-Fréjoux); ladite vicairie étant vacante par les dessais de Messire Léonard Masfranc de Chassenaguillon ».

Le château du Bazanet situé sur le territoire de Saint-Fréjoux (ancien archiprêtré de Saint-Exupéry, alors que Saint-Deséry était dans l'archiprêtré de Chirouze) possédait une vicairie fondée, d'après Nadaud, le 18 juin 1438, par noble Jean Peyssarie. En 1668, François Robert de Lignérac, comte de Saint-Chamans, possédait ce fief; sa fille le porta vers 1692 dans la famille des Soudeilles du Lieuteret. En 1782, il appartenait aux Sahuguet d'Amarzit.

— « Noble Jean du Bouscheron, docteur en la sacrée faculté de Paris, prieur d'Ambrugeat et de Barsanges, a béni la chapelle dédiée à l'honneur de sainte-Victoire vierge et martyre, le 16 septembre 1668, et immédiatement il a dit la sainte messe et prêché au peuple, le tout dans le couvent des R. P. Récollets de la ville d'Ussel. »

— 9 février 1669. — « Décès de Pierre Soulangue, étant pour mendier son pain au village de Chassangnette, paroisse d'Aix; quoique âgé de 20 ans ou environ, il n'a reçu les sacrements ayant toujours été imbécile d'esprit mais au reste fort innocent. »

— 19 février 1669. — « A Ussel, j'ai vu porter à la terre le corps de Martin Nifles, du bourg de Saint-Deséry, mais métayer de M. Duplantadis, lieutenant général au siège ducal de Ventadour, du domaine qu'il a au village des Farges paroisse d'Ussel. »

— 26 février 1669. — Jour de carnaval. Le curé bénit deux mariages.

— « Aujourd'hui, 21 mars 1669, noble François de la Motte surnommé de la Brousse, âgé de 25 ans ou environ, étant un jour de saint Benoit au lieu du Bas, Près d'Ussel, paroisse de la Tourrette, fut tué d'un coup d'épée, qu'on lui donna au travers le corps qui le fit tomber de cheval, par lequel il mourut incontinent. Le corps duquel fut porté à Aix et enseveli dans la chapelle la plus proche du grand autel à main droite en entrant, le 23 mars 1669, par Jean Coulombin de Meymac, curé d'Aix pour lors. »

— « Le dimanche 13 octobre 1669, après avoir célébré la sainte messe et fait le prône, funérailles à Aix, de Françoise Billeteste, âgée de 20 ans ou environ, laquelle avait langüie longtemps pour avoir été travaillée d'une édropisie. »

— 21 juillet 1669. — Décès de noble Jean de Peyrissac, abbé de Bonnaigue, « après avoir reçu tous les sacrements et gagné le grand jubilé deux fois dans quinze mois que notre saint Père, le pape Clément IX, a donné : l'un pour sa bienvenue et l'autre à cause de la guerre de Candie. Le corps duquel a été porté de Peyrissac le même jour et nuit que dessus, où il était allé pour changer d'air selon que les médecins lui avaient ordonné voyant qu'il avait langui l'espace de quatre ou cinq mois. Il a doncques été enseveli devant le petit autel de la grande église abbatiale de Bonnaigue le 22 juillet ; âgé de 70 ans environ. »

— 1 mai 1670. — Il enterre dans son cimetière une femme d'Aix, le curé « ayant son cimetierre tout ouvert n'a voulu ensevelir dans icelui personne qu'il n'ait été fermé ».

— 30 avril 1671. — Décès de Pierre de Marcinqchal, neveu du curé. « Le corps duquel a été enseveli sous un tombeau nôtre, dans l'Eglise de Saint-Fregeon, sur lequel il y a une L et une F. L veut dire Laurent nom de mon pauvre père, et F, l'aure qui est son surnom. Le chiffre qui est par le dessus fait voir qu'elle y fut mise l'an 1620 sous lequel ma

mère grande fut mise. et après ma tante et enfin mon neveu le 2 mai 1671 ». A noter que le curé de Saint-Dezéry signe toujours : Faure, surnom de son père, nous dit-il.

— « Notre bon évêque (c'était celui de Limoges) que Dieu conserve, Louis Durlé, est arrivé à Ussel pour y faire sa première visite, le 17 d'août, jour de l'octave du glorieux saint Laurent, de l'année 1679 ; où après avoir adoré le très saint sacrement de l'autel avec une grande piété et amour de Dieu, il a prêché incontinent au peuple avec un grand zèle et dévotion. Les 18, 19 et 20 il a prêché et confirmé chaque jour entièrement ; le 21, après avoir dit la sainte messe et confirmé jusqu'à 9 heures, il est allé dîner avec M. F. Bonnet, curé de Saint-Frégeon, prieur de la Chaud, promoteur maistre politain et docteur en théologie. Le 23, il est parti d'Ussel pour Bort. Dieu le préserve de tous accidents et me fasse participant en ses saintes prières.

— Nous soussignés, messire Antoine Faure, curé de St-Dezéry avons arrêté avec messire Jean Mornac, sieur de Badour, docteur en médecine, que pour la pension de son fils, Jean-Baptiste Mornac, le dit sieur Mornac me paiera dix huit setiers de blé mesure de Bonnaygue, et vingt quatre quartes d'avoiné, payables à la Toussaint pour chacune année, en foi de quoi nous avons signé le 2 septembre 1676 ». Suivent les deux signatures.

Une note du curé sur une des pages de garde du registre donne la valeur marchande du blé. « 10 avril 1679, à Ussel aujourd'hui, samedi de Quasimodo, le blé avait valu au marché cinq livres le setier », (à Ussel le setier contenait 90 litres 67). En voici une seconde : « 14 juillet 1677. J'ai reçu un agneau de Jean Bonnefon, de dime, duquel je n'avais que la moitié ; et je lui ai baillé le choix qu'il me bailla 15 sols et garda l'agneau. Il n'a pas pris l'argent et m'a laissé l'agneau. Il faut tenir en compte la moitié de l'agneau ».

— 15 octobre 1684. — Décès de François Monteil Tagaud, du village de Monteil Tagaud, paroisse de Saint-Frégeon.

Assistaient aux funérailles : Michel Monteil, curé de Saint-Bonnet, fils du défunt ; Rasthoils, curé de Saint-Pardoux-le-Neuf ; Jaloustre, curé de Verrières ; G. Pradines, vicaire à Saint-Exupéry ; Bourden, vicaire à Saint-Frégeon ; Chaudergue, Trustet, prêtres à Ussel ; Faure, curé de St-Dezéry.

— « Relation de la mort d'Antoine Cousteyx, né à Chasset, village de Saint-Frégeon, marié avec Annette Arfeuille, honnête et vertueuse femme du village de Bigne, susdite paroisse. Le susdit Antoine s'en alla le 12 janvier 1685 dans le bois pister un sanglier qu'il trouva, sed proh dolor ! auquel il tira et le blessa si bien que c'est le coup qui ôta la vie au sanglier, mais trop tard car il ne mourut pas de ce jour. Il fallut convoquer ceux du voisinage qui étaient les mieux experts en fait de chasse, lesquels firent rencontre du dit sanglier au même endroit où ledit Antoine Cousteyx l'avait laissé. L'aspect dudit sanglier qui était âgé de 5 ans les épouvanta si fort qu'aucun ne l'osa approcher. Le fusil du dit Antoine lui manqua deux fois ; le sanglier se lança sur lui et lui coupa la veyne-cave, il mourut dans moins d'une heure, mais après une pasmaison il se remit avec une grande contrition de ses péchés. Le Rd. Père en Dieu Philippe de Peyrissac, abbé de Bonnaygue, s'y trouvait heureusement pour notre défunt, sans arme ni fusil, pour une innocente récréation, il lui donna l'absolution générale de tous les cas et censures s'il y en avait, le 13 du même mois et an. Son corps repose dans l'église de Bonnaygue. »

— 27 mars 1685, mercredi, décès de Martin Rasthoils, notaire royal et greffier de Bonnaygue, juge de la seigneurie du Bazaneix. « Le voisinage le perdant a beaucoup perdu ; il faisait en homme de bien les affaires de tout le monde et les entendait ; il se contentait de peu et c'est ce qui est admirable qu'il n'a jamais été sujet au vin ; d'où nous devons conjecturer qu'il a exercé ses offices en très homme de bien, car disant d'un prêtre, d'un juge, d'un avocat, d'un procureur, d'un greffier, c'est un goynffre, c'est le même que si l'on disait c'est un très méchant homme. Notre défunt

a été pur et net non seulement de vin, mais encore des autres vices *quæ merguntur hominem ad interitum.* »

— 14 mars 1685. — Baptême de Marguerite Charrier, fille naturelle de Jeanne Bonnet du village de Lagrange et de Charrier, « lequel l'avait décue et vilement trompée gardant les vaches dans le bois de Bonnaigue, lui étant valet au dit lieu de Bonnaigue ». Suit l'acte de décès de cette enfant, 5 juin 1685.

— 20 août 1685. — Naissance et baptême de « Bernard. fils naturel et non légitime de je ne sais qui puisque la mère du dit Bernard est de Liginhac proche Peyrou, est venue chez une fille sienne locataire à Saint-Dezéry où elle s'est accouchée d'un enfant qui a eu le nom de Bernard ne s'étant trouvé homme qui l'ai voulu porter sur les saints fonds du baptême, marque d'une grande impiété ! Il m'est donc venu l'idée de lui donner le nom de Bernard, puisqu'il est né le jour de saint Bernard ».

— 19 janvier 1688. — Décès de Helys Sanayré, veuve de défunt Martin Fogeron. « C'a été une personne fort dévote toute sa vie et craignant Dieu, elle est morte comme elle avait vécu.... Elle priera Dieu pour moi qui la suis en l'autre monde selon ma caducité et nos infirmités ».

— 24 septembre 1688. — Décès d'Anne Besi-iou, servante chez le métayer de Monsieur Fouvet à la Vergne, paroisse de Saint-Frégeon, « sans les sacrements à cause d'un catarre qui l'a suffoquée ».

— « La nuit d'entre le 5 et le 6 du mois de décembre 1688, est décédé au village de l'Eybralhit, un homme étranger lequel étant sur un cheval blanc chargé de quatre tomes (fromage d'Auvergne) il tomba de la cime du bast du cheval à terre. C'était un jour très rude, je ne sais si le mauvais temps, ou la colique, ou s'il avait bu, ou enfin si la chute quand il tomba de cheval le tua, il n'eut jamais plus de connaissance aucune. De sur la place, il fut porté à l'Ey-brallhit et visité par MM. les officiers qui le trouvèrent muni

d'un chapelet, la marque d'un chrétien, ce qui fut la cause que nous l'avons mis dans le cimetierre de Saint-Dezéry le 7. Il pouvait être âgé de 60 ans au moins ou environ. L'on m'a dit qu'il se nommait Jean Borne. »

— 15 décembre 1689. — Décès de « Jean Busseyrettes du lieu de saint Dezéry, maître tireur de laine et fort bon tisserand ».

— 10 janvier 1690. — Décès de Jacques Beedabour, surnommé le Berger, à Ussel. « Je me suis trouvé à Ussel par rencontre le jour de son enterrement, mais je n'ai vu personne qui ait parlé de lui qui n'ait eu les larmes aux yeux. Son plaisir était de faire du bien à tout le monde et de ne fâcher personne. Il n'est pas croyable de la façon qu'il se portait à Dieu et qu'il s'exhortait lui-même à mourir en Dieu. Il a appelé souvent Mademoiselle sa femme, environné de ses enfants qui sont cinq mâles et deux filles, et leur a fait des discours pour les bien porter à Dieu à arracher des larmes des yeux. Lui a dit qu'il lui laissait son aîné comme bâton de vieillesse qui était d'un très bon naturel et qui la servirait bien ; aussi il a dit à son aîné qu'il le laissait entre les mains d'une bonne et sage mère, qu'il ne fasse rien sans ses approbations ; qu'ils eussent soin des petits qu'il recommandait à Dieu et à leur sage conduite ; et qu'ils priassent pour le repos et soulagement de sa pauvre âme ».

— 5 mai 1695. — Décès de Léonard... maître tailleur d'habits.

— 22 janvier 1696. — Décès de Jean Bonnefon, maître tisserand et maître tireur de laine.

— 26 février 1696. — Décès de Louise Consteyx, femme de Chaleys Chabanne, très bon apothicaire du village de l'Eybralhit.

— 26 avril 1697. — « Léonard Laffon docteur de la ville de Meymac, curé d'Aix prima vice, où il a travaillé pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes sans relâche ; secunda vice, par le commandement de Monseigneur, il a été

curé de Meymac où il a enchéri pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais comme c'était un homme de paix, il s'éleva quelque discussion entre les prêtres et religieux de Meymac et lui ; voyant qu'il était autant impossible à lui de faire là son salut que d'allumer un feu au milieu d'un étang, il pria Monseigneur de l'ôter de là, et le bénéfice de Saint-Fregeon le Majeur étant vaquant par le décès de François Bonnet, Monseigneur lui conserva le bénéfice et après l'avoir servi l'espace de 12 ou 13 ans, le bon Dieu l'a rappelé de ce monde, le 26 Javril 1697. Le corps duquel a été enseveli dans le grand tombeau de MM. les curés devant le maître autel. Agé de 60 ans ou environ. »

— 15 juillet 1697. Décès de Jean Fouvet « maistre chirurgien et apothicaire de la ville d'Ussel étant à son domaine de la Vergne, vulgo vieille, enseveli dans notre petite église de Saint-Dezéry, comme il l'a demandé par son testament reçu par Jean Rasthoils, notaire à la Grange, greffier et receveur de Bonnaigue ».

— 27 juillet 1697, décès de Léonard Laval, âgé de 25 ans, enseveli le 28 à Saint-Pardoux-le-Vieux. Le 29, un service solennel était célébré pour le repos de son âme, y assistaient : Gibiat, curé de Saint-Pardoux-le-Vieux ; Dars, curé de Bello-Chassaigne ; Grandval, prieur, curé de la Tourette ; Doulangeon de la Porte, curé de Feigner ; la Chaud, prieur, curé de Lignareyx ; M. le curé de Sornac ; Longis, curé de Saint-Setier ; Blanchet, curé de Leyrac ; Malas Planchas de Saint-Angel ; Mirande, curé de Saint-Pardoux-le-Neuf ; Faure, curé de Saint-Dezéry. « Le testament duquel a été reçu par M. Beauregard, de la ville d'Ussel ».

ABBÉ ET. CANTONNY.

LETTRES D'UN TULLISTE A VERSAILLES

A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

La série E des Archives départementales de la Corrèze contient deux lettres, écrites de Versailles en 1696, par Etienne Dufaure, médecin, à son frère Antoine Dufaure, médecin à Tulle.

Etienne Dufaure était Tulliste. Il figure dans le Dictionnaire des médecins limousins de M. René Fage (*Société de Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze* 1895). L'étude de M. le Dr Morély sur l'*Exercice de la médecine à Tulle à la fin du XVIII^e siècle* nous fournit quelques renseignements sur sa famille. On y relate, au sujet de l'admission à l'agrégation des médecins à Tulle, en 1692, les difficultés rencontrées par le médecin tulliste Anthoine Dufaure, docteur de la faculté de Bordeaux. Ce Dufaure était fils d'un Jean Dufaure, docteur en médecine, à Tulle aussi, qui testa en 1683 (1) et dut mourir l'année suivante. Antoine Dufaure avait un frère cadet, Etienne, docteur en médecine, qui probablement avait fait ses études à Bordeaux. Il les avait terminées en 1692, puisque dans un reçu à son frère Anthoine il déclare le 14 avril 1693 (2) : « avoir été nourri et entretenu dans la « maison de mon frère depuis un an et demy que je suis « arrivé de Bordeaux ».

A cette époque, il y avait huit médecins à Tulle et « cette pléthore médicale avait comme conséquence de rendre à chacun l'existence difficile et pénible (3) ». Il n'est donc pas

(1) Archives départementales de la Corrèze — série E — 903.

(2) Archives départementales de la Corrèze — série E — 946.

(3) Dr Morély : Exercice de la médecine à Tulle à la fin du XVII^e siècle.

étonnant que quelques jeunes médecins tullistes, poussés par le nécessité, et attirés, peut-être, par l'espoir d'une heureuse recommandation, aient tenté la chance et soient partis à Paris ou Versailles, près de la brillante cour de Louis XIV. Aussi ne sommes-nous pas très surpris de retrouver quelques années plus tard, en 1696, Etienne Dufaure à Versailles.

La fortune ne paraît guère l'avoir favorisé. Il est besogneux et découragé. Il sollicite des prêts, demande avec instance des subsides à son frère aîné et semble attendre avec anxiété les heureux effets de certaine lettre de recommandation.

Ces deux lettres semblent se suivre dans la correspondance et nous donnent un aperçu de l'existence pénible de notre émigrant à Versailles. Elles nous montrent aussi le bon tulliste éloigné de son « aymable ville » par nécessité, mais se souvenant avec attendrissement des amis et voisins laissés au pays natal et demandant de leurs nouvelles, pour revivre, par la pensée, la bonne et calme vie provinciale. Elles contiennent enfin quelques mots sur de nombreux Limousins et Tullistes qu'il était intéressant de chercher à identifier.

1^{re} Lettre

Monsieur.

J'ay rendu à Mr Durif la lettre que vous m'envoyates deux jours après avoir receu la nostre. il m'a dit qu'il n'estoit poin en estat de me compter de l'argent et que sa mère en avoit assés reçu de luy, et depuis peu un louis d'or neuf par la voyée de Mr de Chaluset (1) gendre a mademoiselle de St-hypoly qui est icy escuyer de Mr le mareschal de Duras, il m'a dit que ce Mr pourroit m'en compter. C'est pour quoy

(1) Une branche des Valons, les du Bucheron entra par alliance dans la famille des Saint-Hyppoly vers la fin du xvii^e siècle et en 1713. Gilbert du Boucheron était seigneur de Saint-Hyppoly et Chalusset. Archives départementales, série B. 641.

je vous prie de tirer un billet de mademoiselle ou madame de St-hypoli et de me l'envoyer le plus tot qu'il se pourra. J'aurois bien besoin que vous doublassiés la dose puisque je n'ey pas la dequoy payer seulement les personnes a qui je dois — faites en sorte du moins de m'envoyer un billet de trois Louis affin que je m'acquite avec tout le monde. Je n'ay poin veu encore Mr de Lavergne (1) parce qu'il à paris pour quelques temps et autent que le roy n'est pas ycy. Je vis yer le sieur Durif pour la seconde fois qui me dit que le roy de Poulogne estoit mort et que le prince de Conti sera peut estre demandé pour estre leur roy, il soiterait ce changement parce qu'il croit que cela luy en procurerait quelquun favorable par l'entremise de Mr de Lavergne d'autant mieux qu'il n'est plus depuis un assés longtemps chez M. de Langéro et qu'il ne trouve poin à se placer ailleurs (à ce qu'il dit comme il soiterait) il m'a fait un mystère de cella cest pourquoy je vous prie de nen parler poin à sa mère, il m'a fait voir un billet par lequel Mr l'abé de Langéro promet luy payer quand il voudra cent pistoles qu'il luy doit, a scavoir cinquante pour les gages et les autres cinquante en recognoissance des bons services qu'il luy a rendu (autre mystère et peut estre grosse gasconnade), il m'a dit qu'il passeroit pour aller chez lui dans douze ou quinze iours, s'il ne trouvait pas à se placer entre cy et ce temps la et vous verrés si cella est un équipage qui demande bien cent pistoles de rante. Mr de la Rochette (2) est party

(1) Est-ce un Duval de Lavergne et du Mont ? Cependant François, conseiller au présidial de Tulle, mort au moins en 1689, n'est pas possible, et son fils, François, avocat et conseiller aussi au présidial de Tulle, aurait été bien jeune, n'étant dit majeur qu'en 1713 (Champeval : Dictionnaire des familles nobles et notables de la Corrèze). Est-ce un de Lavergne, cosseigneur de Meyssac ? ou Dubois, seigneur de Lavergne et juge de Puy de Noix ?

(2) Un Jean-Joseph Chabannes, lieutenant général en la sénéchaussée de Tulle, avait acquis la seigneurie de La Rochette (Pandrignes) en 1696. (Poulbrière : Dictionnaire des paroisses). Est-il en cause ici ?

depuis sept ou huit iours pour aller faire sa récolte en normandie où il est marié, il m'a promis beaucoup et je compte assés sur luy, il doit estre de retour dans un mois. Je vous prie cependant de jeter les yeux sur quelquun qui aye de l'accès auprès de Madame de Pompadour (1) la religieuse affin d'en tirer les lettres de faveur dont je vous ay parlé qui sera dans deux mois dicy. J'ay veu que Mr l'avocat du roy Melon (2) fréquentoit souvent leurs grilles autres fois. Si vous nestes déia le médecin de ces dames, comme vous le devez estre par succession, et que vous ne trouviés pas à propos de les demander vous mesme, je vous prie de vous assurer de quelque personne propre pour cella. apparament que vous ne viendrés pas voir cest lyver a paris comme vous me faisiés espérer puisque je vois que vous me parlés un peu plus franchement dans votre dernière que dans beaucoup d'autres, et si vous voulés que je vous parle de mesme, je crois que vous ferés mieux de vous en tenir là que de penser à une chose que vous deviés commencer il y a dix ans pour y bien réussir. il est vray qu'il ne faut qu'une intrigue et un moment favorable pour trouver l'occasion, mais vous ferés mieux de l'attendre la bas que de la venir chercher dans un endroit ou l'on ne parle que de vols et d'assassins et dont la veu et le sejour vous cousterait beaucoup ; mais je crois que vous n'avés pas besoin de tous ces advis,

(1) Marie-Esther de Pompadour, supérieure du couvent Saint-Bernard, à Tulle, en 1661. « Elle rendit le couvent un des plus célèbres de tout le diocèse tant par l'observance qu'elle y maintint que par la beauté des bâtlments, des lieux réguliers qu'elle y fut construire (Poulbrière — *ibid*). Elle fut remplacée en 1675 par sa nièce, mais vécut à Tulle comme « ancienne » supérieure jusqu'en 1701.

(2) Les Melon étaient très nombreux à Tulle, même les Melon avocats : Jean-Antoine Melon de Pezaris, alors âgés de 60 ans. Martial Melon, conseiller, avocat du roi à Tulle en 1698. Charles-Antoine Melon du Verdier, avocat, neveu du grand Baluze par son mariage avec Perrine Baluze. Enfin, Antoine Melon de Bellange, avocat du roi es-siège de Tulle, mort en 1712, père de l'Economiste. (Champeval. *cf.*).

puisque vous êtes déjà entré dans les fermes et dans le négoce, en attendant que la médecine l'acommode ; on dit qu'elle n'iroit pas mal pour vous si limage des imaginations ne se fust trouvé au passage. Je soite que vous en sachiez prévenir les suites et que vous ayés autent de bonheur en toutes choses dor en avant, comme j'ay eu de malheur jusques icy. M. Bessières (1) (Bussièrès) est arrivé icy depuis trois ou quatre iours et, comme il ne se porte pas trop bien je compte de rester encore icy un couble de mois. Je suis si dégouté de paris, quoyque l'air my soit plus favorable qu'icy, que je voudrois bien trouver le secret de m'en esloigner pour longtemps, c'est à quoy je travailleray autent qu'il me sera possible et, s'il faut employer pour cella deux ennées de chagrin, je les sacrifieray agréablement, affin de suivre vostre advis et pour n'avoir rien à me reprocher si je ne peux pas reussir. Mais, tout ce que l'on gagne n'estant pas suffisant pour avoir des souillers, il faut s'il vous plaist que vous me doniés quelque secours pour cella. On m'a dit qu'il me faloit six annes et demy d'estoffe pour faire un juste au corps, si elle n'avoit qu'une demy ausne de large, et on ne le peut pas à moins pour estre habillé à la mode. Je vous prie de prendre vos mesures la dessus et de tacher d'en trouver pour accompagner la sarge que vous avés. Je vous prie de m'envoyer aussi quelque autre espèce d'estoffe pour faire un juste au corps pour l'hiver et un couble de chemises. vous fairés l'adresse à Mr Dufaure, chez Mr Chevalier mtre chirurgien dans la rue St-Victor à paris, parce que je cognois ce chirurgien et les cochés qui vont à Clermont se font raser chez luy. Vous me manderés à qui vous l'envoyérés à Clermont, afin que j'en donne l'adresse au cocher (2).

(1) Bessières (Bussièrès). Jean Bussière (d'une ancienne famille de notaires et juges à Tulle), conseiller du roi au sénéchal, assesseur de l'hôtel de ville de Tulle, procureur du roi en la généralité de Limoges, 1697 (Champeval. cf.).

(2) Il y avait un service régulier de Tulle à Clermont. C'est par cette voie qu'Etienne Dufaure demande de lui faire parvenir les objets demandés à son frère (V. René Fage : *Lettres de Baluze à Melon du Verdier* — 1882).

Je vous prie cependant de m'envoyer une lettre de change le plustost que vous pourrés ycy et de me doner des nouvelles de vostre abé et de toute la famille que j'embrasse de tout mon cœur, vous principalement, estant touiours,

Monsieur, vostre très humble et obéissant
serviteur

dufaure,

à Versailles, ce 6^e juillet 1696.

Je vous prie de faire mes compliments à Mr tramond (1)
et à tous mes amis et de me donner des nouvelles de Mr fés (2)
le curé et de toute sa famille que je salue.

F. CHASSAIN.

(A suivre)



(1) Il y avait une famille Tramond, notaires à Naves et des Tramond, bourgeois à Tulle. En 1641, un Martin Tramond, cousin germain du grand Baluze, était procureur de la sénéchaussée et siège présidial de Tulle (V. L. Guibert : Livre de raison des Baluze).

(2) François de Fès, docteur en théologie de l'Université de Toulouse en 1701 (Archives départementales E. 461). Il fit son testament en 1704 (Archives départementales E. 464). Sa sœur Catherine de Fès, fit contrat de mariage avec Antoine Mas, marchand à Tulle en 1677 (Archives départementales E. 524.)



STATUE ÉQUESTRE DE SAINT GEORGES A CHAUNAC



LA LÈPRE EN BAS-LIMOUSIN

Origine — Voles de Propagation

L'existence de la lèpre en France est attestée, dès le Haut Moyen Age, par d'assez nombreux témoignages. Certains auteurs ont prétendu que l'Europe Centrale n'avait pas connu la lèpre avant les grandes croisades, tentées, dès 1096 pour la délivrance des Lieux Saints. En réalité, cette affection sévissait dans notre pays depuis longtemps déjà ; il n'en faut pour preuves que les diverses ordonnances promulguées à une époque antérieure pour séparer les lépreux du reste de la société : concile d'Ancyre, en 314. — concile d'Orléans, en 549, — concile de Lyon, en 583, — mesures édictées par le roi Rotharis en Lombardie, — mémoires sur les maladeries de Verdun, objet des libéralités de Dagobert, capitulaires de Pépin le Bref (750), — ordonnances de Charlemagne (782), coutumes diverses (Normandie, ville de Calais) du ix^e siècle.

M. GUIBERT (1), dans un ouvrage très documenté sur les lépreux du Limousin, déclare ne pas connaître de texte remontant au Haut Moyen Age où il soit fait mention de l'existence de lépreux dans cette province. Mais il cite un document du commencement du xi^e siècle, énumérant les

(1) L. Guibert. Les lépreux et les léproseries de Limoges. p. 19 et suivantes.

coutumes et les charges de l'aumônerie du Monastère de Saint-Martial de Limoges, où il est parlé d'un prélèvement hebdomadaire de deux deniers en faveur des lépreux, sur le produit des offrandes recueillies au sépulcre de l'Apôtre de l'Aquitaine. Le même historien mentionne en outre un texte curieux du cartulaire du Prieuré d'Aureil, rapportant qu'en 1092, trois ans avant la prédication de la première croisade, Bernard de la Brugère, atteint de lèpre, dédia un oratoire à la Vierge et le concéda aux moines d'Aureil.

Un mémoire manuscrit de NADAUD fait mention en 1180 d'une maison de malades située dans le jardin du bourg de Montjauby, à Limoges, catégoriquement désignée sous le nom de *léproserie*.

Nous ne connaissons donc que très peu de documents relatifs à l'histoire des Lépreux dans le Limousin, avant le XII^e siècle. Il semble établi, cependant, qu'avant le départ des premiers croisés, Raimond vicomte de Turenne ait établi une maladrerie à Nazareth, à sept kilomètres de Brive.

Il est intéressant de rechercher par quelles voies la lèpre fut importée en Limousin. Différents auteurs, étudiant la même question dans diverses régions du Midi de la France, ont accusé les Sarrazins d'avoir été les propagateurs de la maladie. Or, nous savons que le Limousin fut occupé par les Arabes à la suite de la bataille de Poitiers (732) où leur élan vers l'Aquitaine fut brisé ; ils assiégèrent Uzerche pendant sept ans ; ils en furent chassés, mais, par la suite cette province resta en relations directes avec le Languedoc, le Béarn, les régions pyrénéennes soumises à l'occupation arabe, installée depuis longtemps déjà en Espagne. Ainsi que l'a écrit M. E. MALE, Clermont était à la bifurcation des trois routes antiques qui allaient rejoindre les grands chemins de Saint-Jacques de Compostelle. La première était la voie romaine allant à Limoges par Aun et la Creuse ; — la deuxième traversait Ussel et Brive, et aboutissait à Périgueux ; — la troisième remontait l'Allier jusqu'à la vieille Brioude et atteignait le Puy.

Les deux premières routes, parcourant le Limousin dans sa largeur, étaient suivies, dès le ix^e siècle par une foule de pèlerins du Centre et de l'Est rejoignant les grandes voies menant à Saint-Jacques de Compostelle ; cette masse de voyageurs, allant ou revenant d'Espagne, après avoir traversé Clermont, véritable lieu de passage où elle se formait, et se disloquait au retour, s'engageait ainsi, sur de nouvelles routes, dont certaines, — les 2 dernières, traversaient le Limousin ou étaient en relations de voisinage avec lui. En voici les itinéraires :

— Arles à Toulouse, franchissant les Pyrénées au col du Somport.

— Orléans à Bordeaux par Tours, Poitiers et Saintes.

— Le Puy à Moissac.

— Le Vézelay à Limoges et à Périgueux.

Une autre route conduisait de Limoges, de Cahors et de Moissac les pèlerins de Saint-Jacques qui voulaient s'arrêter à Roc-Amadour, lieu de pèlerinage bien connu du Quercy.

L'importance sociale de ces routes du Moyen Age n'est pas à démontrer. Elles représentaient les voies d'échanges, non seulement commerciaux, mais d'idées politiques ou religieuses, et mettaient au contact deux civilisations, qui devaient forcément déteindre l'une sur l'autre. M. MALE a été frappé par les influences ressenties par les architectes français au retour de leurs voyages en Espagne, et il écrit : « C'est avec l'architecture romane de la Saintonge, du Limousin, du Berry, de l'Auvergne et du Velay que l'art de l'Islam s'est uni le plus harmonieusement (1). » Il en voit pour preuves les édifices religieux de Limoges et de Saint-Front de Périgueux, les portails, chapiteaux, arcatures polylobées des églises jalonnant les voies romaines tracées de Clermont à Périgueux (à Meymac, Palisse, Rosiers-d'Egletons, Tulle, Saint-Martin-de-Brive), — et de Limoges à

(1) Emile Mâle. — Les influences arabes dans l'art Roman, in *Revue des 2 mondes* — 1923.

Rocamadour (à Lubersac, Vigéois, Allassac, Noailles). Les émaux, les manuscrits de Saint-Martial se ressentent de la même influence, et montrent bien que Limoges, étape du pèlerinage de Saint-Jacques était en relations constantes avec l'Espagne.

Or, sur ces routes, après les marchands, les moines, les pèlerins se rendant en Castille, les équipages de seigneurs, que voyait-on, en ce ^x^e siècle si troublé ? Le travail industriel et agricole insuffisant, une terre ingrate, propriété du clergé et de la noblesse, non mise en valeur par une population clairsemée, ne fixaient pas les habitants au sol ; beaucoup se faisaient nomades, colporteurs, rouliers, petits marchands, compagnons de métiers, allaient de ville en ville, de château en château offrir leurs bras et leurs services. Parmi eux des mendiants de profession, besogneux ou non, infirmes ou non, vivaient d'aumônes, bientôt considérées comme une dette des riches Et à leur suite, ou confondus avec eux, nous dit M. LEROUX, on voyait arriver chaque jour « d'autres mendiants non moins misérables, non moins dignes de pitié que les premiers : des lépreux errant de lieu en lieu, sans famille, sans gîte, des pèlerins à la besace vide et aux pieds sanglants, des soldats mutilés et impotents, des criminels fugitifs pourchassés, tous les déshérités du monde, tous les opprimés de la société de ce temps, toutes les victimes des violences féodales. »

Nous sommes donc tentés de croire que l'épidémie de la lèpre qui frappa si durement le Limousin a vu son éclosion à la suite des rapports étroits de cette province avec l'Espagne sarrazine, pays lépreux. La cruelle affection, maladie de misère, a, selon toute vraisemblance été propagée par le grand nombre de lépreux, mendiants ou non, avérés ou non, qui circulaient sur les routes de Saint-Jacques. Le manque de documents traduisant l'existence de l'affection, en Bas-Limousin avant le ^x^e siècle, et surtout l'absence de contacts aussi suivis avec les provinces méditerranéennes ou avec le massif armoricain, déjà entachés de lèpre aux ^v^e et ^{vii}^e siècles, semble confirmer cette hypothèse.

LA LÈPRE AU XII^e ET XIII^e SIÈCLES EN BAS-LIMOUSIN

Extension de la maladie. — Les Léproseries

Le XII^e siècle fut le siècle de la lèpre. Ainsi que l'écrit M. MARCHOUX, (1) « si la lèpre, au temps des croisades a pris le formidable développement que l'on sait, cela tient à ce qu'on laissa croître le mal pendant plus de cent ans sans le combattre. Le jour où l'on s'y décida, il avait pris une telle extension qu'il fallut des siècles pour en venir à bout ». Auparavant les lépreux étaient déjà l'objet de mesures spéciales : à l'église, en certains endroits, ils devaient se tenir près de la porte, ils étaient considérés comme morts civilement, mais en Limousin tout au moins, ils ne furent soumis à la rélégation qu'au XIII^e siècle. Jusqu'alors, il y avait peu de fondations hospitalières ; la charité s'exerçait envers eux, de même que vis-à-vis des autres malades, par des distributions manuelles de pain, de vêtements, d'argent, faites par le clergé sur ses revenus.

Au moment des croisades, les cas de contagion contractés dans les expéditions faites vers les Lieux Saints, et importées dans notre pays par la foule des croisés se décuplèrent. Comme dans toutes les armées en campagne, les fatigues, les privations, l'épuisement, les mauvaises conditions d'hygiène augmentaient les conditions de réceptivité. Le mal voyait sa marche aggravée en Limousin par la misère dans laquelle, au Moyen Age, étaient plongés les habitants. M. LEROUX (2) en a énuméré les causes : servage, — indigence des couches inférieures de la population, — famines (on en compta 30 du XII^e au XVII^e siècles), — chômage, — état sanitaire très mauvais (la peste des Ardents, à la fin du X^e siècle aurait tué en Limousin 40.000 habitants, selon

(1) Monde médical, 14 janvier 1924.

(2) Leroux. Archives hospitalières de la Haute-Vienne : 1884-7.

les chroniques de Saint-Martial), dû « à des foyers de peste, cimetières entourant les églises, maisons sans lumière et sans air, bordant des rues étroites, où les immondices, les eaux croupissantes, les cadavres d'animaux accomplissaient en liberté leur œuvre délétère », — enfin les guerres privées, de château à château, de village à village.

Toutefois, avec le Moyen-Age féodal, les terreurs de l'An Mille étaient passées. la trêve de Dieu s'imposait peu à peu, la société ecclésiastique s'organisait définitivement ; on bâtissait des églises et des hôpitaux, dirigés par le clergé séculier et régulier.

C'est dans ces conditions, devant les ravages croissants de la lèpre, dans une période où le calme commençait à apparaître, qu'ont été construites les premières *léproseries*. Les sentiments changeaient vis-à-vis des lépreux : loin de les considérer comme dans les premiers siècles, comme des frères malheureux que la charité chrétienne commandait de recueillir, de secourir et de soigner, ils devenaient un sujet d'horreur à cause de leurs plaies et de leurs déformations hideuses, et un sujet d'épouvante par crainte de voir leur mal atteindre les personnes saines (PÉTIET). Aussi les reléguait-on assez vite dans des établissements spéciaux, qui consistaient presque partout en une série de petits logis où chaque lépreux vivait séquestré ; on n'y admettait guère que les sujets nés dans la ville voisine. Au début de leur fondation ils furent appelés *maladreries*, *maladrières*, *ladreries*, *lazarets*, *missellaria*, *mazelleries*, *mézelleries*, *maléties*, et dans les textes de la Corrèze, plus particulièrement, *infirmaria*, *malaudies*, *malaties*. Les *maladreries*, parfois aussi dénommées *domus leprosororum* étaient en partie de fondation royale, et ce sont ces dernières dont Louis VII confia l'administration aux hospitalières de Saint-Lazare (1) ; elles étaient d'ailleurs moins nombreuses

(1) Ordre de Saint-Lazare. (R. PÉTIET).

Le plus ancien de tous les ordres hospitaliers militaires ; il fut fondé vers 1120 à Jérusalem par les croisés pour assister les pèlerins et soigner les lépreux, dont le sort était misérable. Cet

que les léproseries communales ou privées, soumises à l'autorité diocésaine, qui, jalouse de ses droits, fit assez mauvais accueil à l'ordre qui venait lui faire concurrence. Grâce à la générosité des particuliers, et à des legs que dictait la charité stimulée sous l'influence de l'Eglise, les fondations devinrent fréquentes. Selon le testament de Louis VIII, il y avait en France 2.000 léproseries, et 1.502 du temps de Saint-Louis.

Au témoignage du Prieur de Vigcois s'établirent en Bas-Limousin, au XII^e siècle, les premières communautés et les premiers hôpitaux de lépreux. Ils durent être très nombreux, car il s'en fonda à proximité de presque toutes les petites villes de la province, et de même dans quelques bourgs. (GUIBERT).

Au début, aux XI^e et XII^e siècles, ces établissements furent constitués en majorité par des *cabannes* ou *chabannes*. « Ce nom, que portent encore au cadastre des villages situés à proximité d'une chapelle, semblerait indiquer qu'il y eut

ordre reçut tous les lades, y compris les chevaliers, qui pouvaient faire encore acte de guerrier en portant les armes contre les infidèles. Il possédait divers établissements à Jérusalem et à Saint-Jean-d'Acre, il s'établit en France sous Louis VII ; ce roi donna aux hospitaliers de Saint-Lazare la terre de Boigny, près d'Orléans, ainsi qu'une église et un château dans le faubourg Saint-Denis à Paris, qu'ils convertirent en maladrerie. Philippe Auguste, puis Saint-Louis protégèrent l'ordre qui leur fut très dévoué. Il s'étendit en Italie, en Calabre et en Sicile, où il fut soutenu par le Saint-Siège, et en Angleterre, où il eut comme protecteur Henri II et les princes anglo-normands. Le pape Clément IV octroya aux frères de Saint-Lazare de Jérusalem en 1265 le privilège de se saisir partout des lépreux et de les enfermer avec leurs biens dans les léproseries. Ce privilège excita le mécontentement des communes et du clergé, administrateurs de la plupart des hôpitaux et léproseries. Nombre de chevaliers de Saint-Lazare tombèrent en Terre Sainte, surtout lors de la perte de Saint-Jean-d'Acre, en 1291. La puissance de l'ordre, lors de son installation définitive en France, alla en s'accroissant. Beaucoup de chevaliers en firent partie, moins par charité que par cupidité ; peu étaient atteints de lèpre, la plupart se recrutaient dans la noblesse. Leurs privilèges et leurs

jadis un de ces hôpitaux temporaires que l'on établissait en temps d'épidémies, et que l'on nommait généralement les cabannes, parce que ces abris destinés à séparer de la population saine les individus atteints de la contagion, étaient construits à la hâte par les populations épouvantées, avec les premiers matériaux qu'elles trouvaient sous la main. » Tel est l'avis de E. BOMBAL, J.-B. CHAMPEVAL, et du chanoine POULBRIÈRE. Ces cabannes, construites au voisinage d'une fontaine et d'un nœud de chemins, en un lieu isolé au milieu des bois pour éviter la contamination, ont constitué de véritables villages dans lesquels étaient relégués les lépreux. Etant donné la lente évolution de leur maladie, ces derniers furent les seuls à habiter ces cabannes, car les épidémies de peste ont été relativement de courte durée en Limousin ; ce n'est que pendant peu de temps que les pestiférés ont pu être transportés et soignés provisoirement dans les villages des ladres.

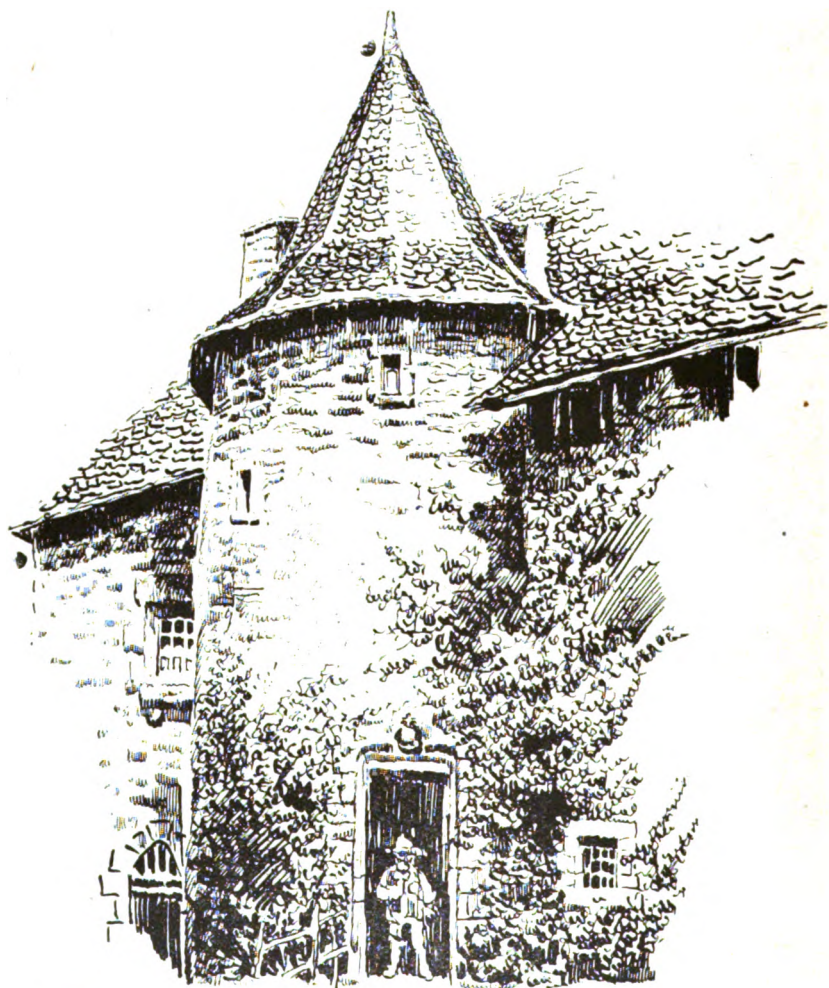
richesses les rendirent de même que les Templiers, antipathiques au peuple, dont la misère était grande. On voulut même en faire les complices des ladres, lors des complots de 1312, et le roi se saisit de leurs biens. Les officiers royaux empiétaient déjà sur les droits des administrateurs des léproseries, qui, à dire vrai, s'acquittaient souvent bien mal de leur tâche. L'ordre de Saint-Lazare, à ce moment où la lèpre était en pleine décroissance, ne sombra cependant pas ; il continua même au xiv^e siècle, à posséder ses biens et ses léproseries, dont le nombre des habitants s'était éclairci à la suite des massacres de 1321-23.

Cet ordre, par suite de la diminution de la lèpre et le manque d'expéditions en Terre Sainte semblait ne plus avoir de but, le nombre de ses membres avait diminué singulièrement ; il fut supprimé en 1489 par Innocent VIII, et réuni à celui de Saint-Jean de Jérusalem. Il continua néanmoins à subsister avec l'appui des rois de France, situation ambiguë qui créa de nombreux conflits avec l'ordre de Malte qui voulait entrer en possession de ses biens. Rétabli par le pape en 1565, l'ordre de Saint-Lazare, se trouvait sous la dépendance de l'ordre de Malte, car ses grands maîtres étaient chevaliers de ce dernier ordre, et conservaient tous leurs droits. La situation s'était compliquée de ce fait, qu'à la fin du xiii^e siècle, l'ordre de Saint-Lazare s'était scindé : le grand maître était nommé en Italie par le pape, et en



LE SAINT LOUP, DES PLATS DE SAINT-CLÉMENT





LA TOURELLE DU CLAUX

La Corrèze a possédé dans beaucoup de ses communes un certain nombre de ces anciens asiles, que nous retrouvons actuellement dénommés *cabannes* à :

Affieux ; Allassac ; Altillac ; Benayes ; Beyssac ; Brignac ; Camps ; Chamberet ; Chanac ; Cublac ; Espartignac ; Estivaux ; Eyburie ; Favars ; Laroche-près-Feyt ; Le Lonzac ; Louignac ; Naves ; Salon ; Sérandon ; Saint-Clément ; Saint-Etienne-la-Geneste ; Saint-Exupéry ; Saint-Julien-le-Pèlerin ; Saint-Julien-le-Vendômois ; Saint-Jal ; Saint-Salvadour ; Saint-Sernin-Lavolps ; Voutezac ; Vigeois.

Nous relevons l'existence de *chabannes* à :

Ambrugeat ; Beynat ; Brignac ; Chartrier ; Chasteaux ; Courteix ; Lafage ; Lamazière-Basse ; Lubersac ; Mestes ; Monceaux ; Montgibaud ; Perpezac-le-Noir ; Sarroux ; Segonzac ; Saint-Bonnet-Avalouze ; Saint-Angel ; Saint-

France par le roi. Les usurpations se multipliaient, les biens étaient appropriés et par les titulaires, et par des étrangers. En 1572, Grégoire XVI le réunit à celui de Saint-Maurice ; cette bulle ne fut pas reconnue en France, et l'ordre continua à se considérer comme complètement indépendant du grand maître italien (1578).

Entre temps, en 1562, Boigny était tombé aux mains des calvinistes et démantelé.

A la fin du ^{xvi}^e siècle, l'ordre devint purement nobiliaire, et reçut comme chevaliers de riches bourgeois. A la faveur des troubles qui déchiraient le royaume, ce fut le signal du pillage et de l'usurpation ; l'ordre se dispersa, ce fut l'anarchie ; la grande maîtrise devient une sorte de bénéfice concédé par le roi à un favori.

Réorganisé sous Henri IV en ordre purement militaire il s'unit en 1608 à celui de Notre-Dame du Mont Carmel nouvellement créé (1607) ; ce dernier devait s'enrichir des biens de l'ordre de Saint-Lazare, et le faire profiter des privilèges à lui accordés par le Pape. Au service du roi, l'ordre ainsi formé perdit beaucoup de chevaliers. Il était principalement recruté parmi les officiers dont on voulait récompenser les services par l'attribution des revenus des commanderies. Malgré des usurpations ultérieures et des fortunes diverses l'ordre de Saint-Lazare et du Mont Carmel subsista jusqu'au ^{xviii}^e siècle ; mais, depuis longtemps il ne s'occupait plus des lépreux

Bonnet-Elvert ; Saint-Bonnet Port-Dieu ; Saint-Chamant ; Sainte-Féréole ; Saint-Fréjoux-le-Riche ; Saint-Hilaire-Foissac ; Saint-Hilaire-les-Courbes ; Saint-Rémi ; Saint-Rémi ; Saint-Robert ; Saint-Victour ; Tarnac ; Ussel ; Yssandon (où l'on observe les variantes *chabanoux* et *cabanis*)(1).

Sur le territoire de certaines communes corréziennes, beaucoup de noms de maisons ou de hameaux rappellent, à n'en pas douter, des souvenirs de l'ancienne épidémie de lèpre (*Mazeau, Mezel, Blanquet*) (2).

Bar (la Fontmazeau) ; Chamberet (le Mazeau, le Mazeau-froid, le Mazelaygues) ; Chauffour (le Mazeau) ; Chenaliers (le Mazeau du Mascheix) ; Lagraulière (le joujou du Mazel) ; Meilhards (le Mazeau, avec chapelle de Saint-Eutrope) ; Brive (le Mazeau).

A Limoges se trouve l'hôpital des Blanquets. En Bas-Limousin nous voyons : à Beyssac (le Bois-Blanchier) ; à Beaumont (la Blancherie).

*
* *

Les paroisses, dont les noms forment la longue liste ci-dessus, présentent, de nos jours encore, pour la plupart, des *bordes*, groupes de maisons en pierre isolées, perdues dans les bois, situées à proximité d'un ruisseau ou d'une fontaine, pourvues d'un oratoire, d'une « chapeloune » dédiée à l'un des saints guérisseurs de la lèpre ou parfois de la peste, car après les épidémies de lèpre du Moyen Age, les Ardents et les Pestiférés ont pu y être installés.

Ces *bordes*, constructions durables, mais plus coûteuses, succédèrent aux *cabanes* de bois, que l'on brûlait à la mort

(1) cf. DE NUSSAC. La « venue » de G. Cabanis Bull. Soc. sc. hist. arch. de Brive — sept.-déc. 1922.

(2) *Mazel* et *Mazeau* ne semblent pas impliquer forcément l'idée de lépreux : *mazel*, diminutif de *ma*, veut dire aussi étal de boucher (*lou mazelin*) (DE NUSSAC). Aussi ne relevons nous que les noms de lieu où d'autres raisons nous portent à croire à l'existence de lépreux au Moyen Age.

du lépreux qui l'habitait. La lèpre continuait à sévir avec intensité, et ne paraissait pas être près de son déclin ; partout où ce fut possible, surtout aux abords des bourgs et des villes, où les ressources étaient plus grandes, on édifia des maisons destinées à loger les lépreux, que la population saine ne voulait plus conserver en son sein. Ces *maladreries* furent nombreuses en Limousin. L'abbé NADAUD, dans son *Grand Pouillé historique*, qui remonte au milieu du XVIII^e siècle, mentionne pas moins de quarante et un de ces établissements dans l'étendue de l'ancien diocèse de Limoges. M. GUIBERT ajoute à cette liste 7 maladreries qui n'y sont pas citées, et il écrit : « Peut être même conviendrait-il d'ajouter à cette liste les nombreux prieurés qui relevaient de la Maison Dieu de Montmorillon, une des léproseries les plus richement dotées du royaume, — la Maison Dieu de Saint-Priest-Taurion, — un des hôpitaux de Felletin, — et plusieurs commanderies de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, de l'ordre du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem, qui ont reçu, du moins à certaines époques, des personnes atteintes de lèpre. Le diocèse de Limoges aurait compté, plus de 150 maisons de secours : *léproseries, malalties, infirmeries, aumôneries, hôpitaux de tous genres.* »

M. J.-B. CHAMPEVAL a relevé, en Bas-Limousin (1) près de cent léproseries ou asiles à maux présumés contagieux, désignés : *malaudies, malaptia seu infirmaria, maleties.*

Nous ne saurions donner la liste complète des anciennes maladreries du Bas-Limousin. Nous ne connaissons aucun ouvrage donnant actuellement la liste complète, et nous savons que beaucoup de ces établissements disparurent au cours de la Guerre de Cent Ans, ou furent transformés en hôpitaux au cours du XVIII^e siècle ; de plus, les incendies et les pillages survenus dans nos monastères pendant la

(1) Le diocèse de Limoges comprenait, au XIII^e siècle, la Marche et le Bas Limousin. Tulle devint le siège d'un évêché en 1317 constitué par une partie (33 paroisses) du Bas-Limousin, qu'il engloba en entier en 1829 ; il correspond ainsi au territoire du département actuel de la Corrèze.

période révolutionnaire, ont entraîné, au XVIII^e siècle, la disparition de documents précieux.

D'après le *Pouillé général contenant les bénéfices de l'Archevesche de Bourges* (1648), la liasse n^o 4847 de la Série S aux Archives Nationales et le *Pouillé rayé* de l'Abbé NADAUD (1750) cités par M. GUIBERT (1905). — d'après les travaux de M. POULBRIÈRE (1910) et de M. J.-B. CHAMPEVAL (1914), nous relevons en Bas-Limousin, au cours du Moyen-Age, l'existence de léproseries dans les localités suivantes :

Aix ; Albussac ; Argentat ; Beaumont ; Bonnefont ; Brive ; Brivezac ; Bugeat ; Chanteix ; Chamberet ; Combressol ; Concèzes ; Cornil ; Corrèze ; Curemonte ; Donzenac ; Egletons ; Estivaux ; Eyburie ; Eygurande ; Hautefage ; Gimel ; Grandsaigne ; Gros-Chastang ; Jugeals ; Juillac ; Ladignac ; Lachapelle-aux Brocs ; La Mongerie ; Larche ; Le Lonzac ; Lestanges ; Lestards ; Lioudre ; Lissac ; Malemort ; Merlines ; Meymac ; Meyssac ; Millevaches ; Monceaux, Montgibaud ; Nazareth ; Neuvic ; Nonards ; Orliac-de-Bar ; Perpezac-le-Blanc ; Pierrefitte ; Le Port-Dieu ; Saint-Bazile de Meyssac ; Saint-Bonnet-Larivière ; St-Bonnet-l'Enfantier ; Saint-Chamant ; Saint-Clément ; Les Plats de Saint-Clément ; Saint-Cyr-la-Roche ; Saint-Etienne-aux-Clos ; St-Germain-la-Volps ; Saint-Germain-les-Vergnes ; Saint-Hippolyte ; Saint-Julien-d'Alboy ; Saint-Privat ; Saint-Salvador ; Saint-Solve ; Saint-Sulpice-les-Bois ; Saint-Ybard ; Sérandon ; Sérilhac ; Sexcles ; Sornac ; Soudeilles ; Soursac ; Tulle (7 maladreries) [MARVAUD] ; Ussac ; Ussel ; Uzerche ; Vigcois ; Vignols ; Lavinadière.

Il nous paraît à peu près certain que toutes ces maladreries n'ont pas existé dès les premiers ravages de l'épidémie, et qu'elles furent édifiées peu à peu du XI^e au XVI^e siècles. Elles ont pu, momentanément, abriter d'autres malades que des lépreux, mais, d'après les documents consultés, nous sommes en mesure d'affirmer que 45 d'entre elles au moins existaient déjà au XIII^e et XIV^e siècles, et servaient d'asiles à des lépreux.

*
* *

Les maladreries du Bas-Limousin, si l'on en juge d'après celles de Nazareth, de Saint-Adrian (près Tulle) et de quelques autres, paraissent avoir été construites selon une conception identique. On les plaçait au milieu des bois, près d'une source ou d'un cours d'eau, dans un but de salubrité, et à une croisée de chemin, afin de recueillir l'aumône des passants. Leur construction n'avait rien de monumental. Une léproserie consistait en un groupe de maisonnettes contiguës, quelquefois de huttes d'un aménagement sommaire, disposées autour d'une cour avec plusieurs constructions plus ou moins importantes pour les services communs et édifiées autour ou à proximité d'une chapelle.

Ces chapelles étaient à l'ordinaire mises sous le vocable de sainte Marie-Madeleine et de saint Jacques, Marie de Magdala fut au Moyen Age la patronne de nombreuses maladreries limousines. Saint Jacques fut aussi très invoqué à partir du ix^e siècle; ses reliques vénérées à Compostelle, en Galice, étaient le but de pèlerinages célèbres; nombreuses furent, en Bas-Limousin, les chapelles qui lui furent dédiées.

*
* *

Les principaux fondateurs des léproseries furent les évêques des diocèses limousins. Ils leur firent des dons importants, et ne cessèrent de contribuer à leur administration. Les archives attestent aussi les libéralités des chevaliers en faveur des asiles des lépreux. Les seigneurs, avec en tête le vicomte de Limoges qui, à tort ou à raison se déclarait le fondateur de la Maison-Dieu de sa cité, paraissent s'être montrés généreux vis-à-vis de ces établissements. Aucun témoignage ne nous permet pourtant d'affirmer qu'ils se soient occupés des maladreries limousines au point d'être « le pain et la provende de la maison » suivant l'éloge si éloquent mérité à Laon par le seigneur de Cossé (GUIBERT). Réserve toutefois doit être faite pour Raimond de Turenne et sa mère Gerberge, les fondateurs

de la maladrerie de Nazareth, — pour les de Noailles qui créèrent l'hôpital Saint-Jean de Rocamadour, — pour Adhémar des Echelles et les généreux donateurs de l'abbaye de Tulle. Citons encore les seigneurs de Saint-Chamant qui construisirent la léproserie de Saint-Amance au pied de leur château, et peut être aussi celle des *Chabannes*, près de Neuville, — les comtes de Comborn, qui bâtirent la maladrerie de la Vinadière (*Vinharieyra*) et Ermengarde de Courson, vicomtesse de Comborn, celle du Châtenet, — et les chevaliers de Malemort, celle de Montchamp (dite aussi de Mouchal).

Nombre de donateurs furent de simples lépreux, qui en mourant, laissèrent à la maladrerie leurs biens ou l'argent péniblement acquis par leur travail. De plus, de bonnes gens, petits bourgeois, commerçants et artisans, apportèrent eux aussi leur contribution.

*
**

L'existence qui menaient les lépreux était sensiblement analogue à celle de beaucoup de communautés religieuses ; ces malades furent pendant longtemps placés sous l'autorité des évêques, qui édictèrent des mesures propres à prévenir les actes d'insubordination ou d'immoralité. Ils étaient régis par des ordonnances épiscopales et par des coutumes dont on a retrouvé les traces. Ces statuts constituant une sorte de règle monastique, s'étendait à tout ce qui avait trait au régime intérieur de la maison, et à la conduite des lépreux au dehors. En Limousin, le lépreux n'est nullement frappé de mort civile, ni dépouillé de la propriété de son patrimoine ; il pouvait en disposer en son gré. Il agissait, traitait, contractait, achetait et vendait comme toute personne. (GUIBERT).

Les nobles atteints de lèpre gardèrent tous leurs droits et privilèges ; les restrictions apportées à la liberté du *ladre* ne s'appliquaient pas à eux. Les lépreux ne pouvaient devenir prêtres ; mais les prêtres qui contractaient la maladie, devaient sur le champ cesser la célébration du saint sacri-

fice, et en référer à leur évêque. Les ecclésiastiques lépreux étaient séquestrés, et il est permis de croire qu'on les plaçait comme chapelains dans les maladreries ; dans les monastères on ne chassait pas les moines chez qui la lèpre se manifestait, on se bornait à leur donner une cellule isolée dans les dépendances du cloître (1).

Dans les communautés, à l'exemple de l'ordonnance de Guy de Noyers, évêque de Sens, il était prescrit aux ladres d'observer le silence à table et au dortoir et défendu, pour éviter la contagion, de parcourir les rues et d'entrer dans les lieux publics.

Toutefois, les léproseries limousines jouissant pour la plupart de maigres revenus, la majorité des lépreux, dénommés aussi *ladres*, *malades*, *rougnoux*, *blanquets*, pour pouvoir à leur subsistance, vagabondaient et mendiaient par les chemins ; ils pouvaient se marier, et de tout temps, dans les maladreries, il y eut des cellules et des maisonnettes réservées à ces ménages (GUIBERT). Ils devaient simplement se conformer à certaines précautions d'hygiène ; s'ils contrevenaient aux règlements de la maison, ils pouvaient être punis, soit du jeûne au pain et à l'eau, soit de divers châtimens corporels (peine du fouet administrée publiquement).

Ceux qui n'avaient pas éprouvé de trop graves mutilations exerçaient souvent une profession manuelle, comme celles de tisserand, vannier, cordonnier, fossoyeurs, dépeçeur de bêtes mortes, parfois tailleurs d'habits, métiers considérés alors comme infâmants.

Trop souvent, certains autres lépreux arrivés à une phase avancée de la maladie, véritables loques humaines, étaient tenus en horreur par les populations et impitoyablement séquestrés dans l'enclos des maladreries. Leur séquestration était un véritable emprisonnement, et c'est bien à

(1) cf. Guibert, op. citat. p. 10, 28 et 64.

Leroux, Molinier, Thomas *Documents*, t. 1, pages 315-16.

eux que s'appliquait le mot du pieux Joinville, « redoutant leur existence dix fois plus que le péché mortel. »

*
* *

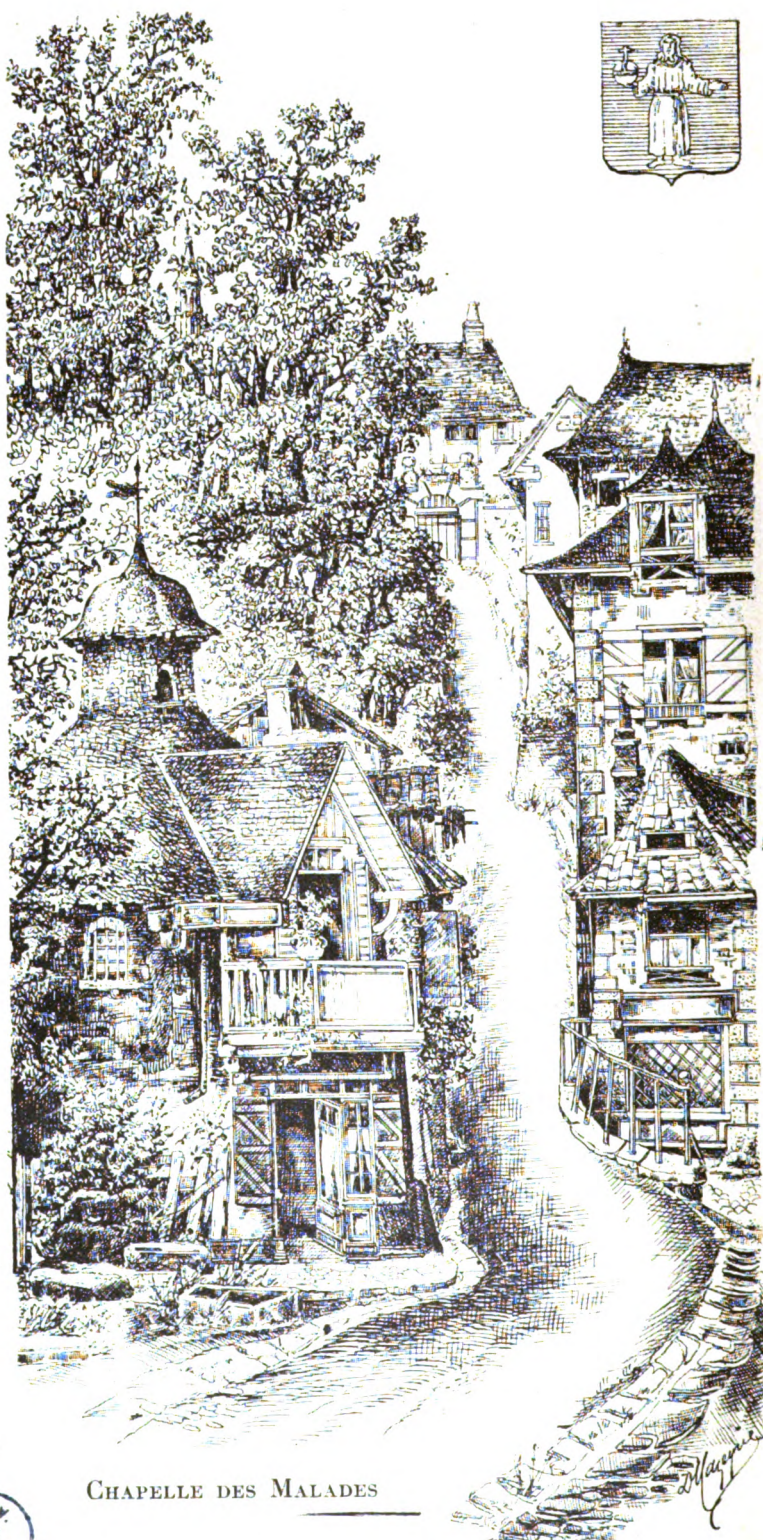
Avant d'entrer dans une *borde* ou une *maladrerie*, les lépreux devaient subir l'« épreuve », constatation des signes principaux et caractéristiques de la maladie sur le corps de l'intéressé. L'épreuve terminée et concluante, le juge ecclésiastique, l'official, rendait une sentence par laquelle il déclarait que la personne suspecte ayant été reconnue atteinte de lèpre serait séquestrée de la société des autres hommes.

On célébrait alors, d'une façon générale, une cérémonie religieuse, parfois même l'office des morts. Le lugubre cérémonial de cet office variait suivant les régions. Fut-il appliqué en Bas-Limousin ?

Dans son voisinage, le *Manuel des curés des diocèses de Clermont et de Saint-Flour*, de 1490, donne le détail de cette cérémonie.

Le clergé de la paroisse intéressée était avisé et chargé de présider à la séparation et de pourvoir à ses conséquences matérielles et financières. Il était assisté par les syndics et fabriciens de la paroisse. Au jour fixé, les prêtres allaient en procession, précédés de la croix, chercher le lépreux à son domicile, faire en quelque sorte la levée de corps. L'infortuné était conduit à l'église au son des cloches tonnant le glas, escorté de ses parents et de ses amis qui, une dernière fois, lui faisaient cortège. Devant l'autel, un drap mortuaire était tendu sur deux tréteaux. Le malade s'agenouillait le prêtre célébrait l'office des morts. Puis, le clergé accompagnait le lépreux à la maladrerie, la croix les précédant. Prenant un peu de terre dans son manteau, le prêtre en jetait sur les pieds du malade, bénissait la maison où ce dernier devait finir ses jours ; souvent dans une courte allocution résumée par les mots fameux : « *bene dic Deo et morere !* » Le prêtre exhortait le paria à la patience et à la résignation.

En fût-il de même en Bas-Limousin ? Le fait est à peu près certain. Il a existé un cérémonial spécial signalé par



CHAPELLE DES MALADES





CAGOT DES STALLES D'AUBAZINE





R. PÉTIET, dans le *Rituel de Tulle* (1), mais les éditions de cet ouvrage que nous avons eu entre les mains, trop récentes, ne le mentionnent pas.

Les avis formulés aux lépreux limousins sont les mêmes que donnait le *Rituel de Verdun* résumé par MICHELET (2), et admis à peu près partout en France :

Mon ami, je te défends que jamais tu n'entres en église ou moutier, en foyres, en molins, en marché, en compagnie de gens.

Je te défends que ne voies point hors de ta maison, sans ton habit de ladre (3), afin qu'on te connaisse et que tu ne voies point deschaux.

Je te défends que jamais tu ne laves tes mains ni autre chose d'entour de toi en rivage ni en fontaine ni que tu boives ; et si tu veux de l'eau pour boire, puise en ton baril, en ton escuelle.

» Je te défends que tu n'entres point en taverne si tu veux du vin, soit que tu l'achètes ou qu'on te le donne, fait le entonner en ton baril.

Je te défends que tu ne habites à autre femme que la tienne.

Je te défends que si tu vas par les chemins et que tu rencontres aucune personne qui parle à toi et t'arraisonne, que tu te mettes au-dessous du vent. »

Et le vieux rituel ajoute ces tristes paroles :

(1) R. PÉTIET, Histoire de l'O. de Saint-Lazare de Jérusalem, p. 193.

(2) Cf. MICHELET, Histoire de France, tome IV.

(3) Souvent il était dit au lépreux : « Recevez cet habit et le vestez en signe d'humilité... Prenez ces gants... Recevez cette cliquette en signe qu'il vous est défendu de parler aux personnes... Vous ne vous facherez point pour être ainsi séparé des autres... Et quand à vos petites nécessités, les gens de bien y pourvoient, et Dieu ne vous délaissera pas... ».

Le costume des ladres se composait d'une robe grise, de sandales, de gants, de cliquette, barillets, écuelle de bois et d'une panetière. Dans beaucoup d'endroits ils devaient porter un signe distinctif (patte d'oie en drap rouge sur l'épaule gauche et, plus particulièrement en Limousin, une *rouelle*). Les lépreux devant agiter leur cliquette pour signaler leur présence aux passants, sortant en petites troupes, faisant bandes à part, on les désigna en Limousin sous le nom de *cliques*.

» Quand il adviendra que le mezel sera trépassé de ce monde, il doit être enterré à la maisonnette et non pas au cimetière ».

∴

Les lépreux furent peu à peu concentrés dans les léproseries. Misérables pour la plupart, — ce qui fut particulièrement le cas de ceux qui étaient établis dans les *bordes* perdues dans les campagnes, ils n'acceptèrent qu'à contre cœur cet isolement. Mais certains ont dû, pour leur admission dans une *maladrerie* justifier, d'un certain avoir, ou déboursier une certaine somme d'argent ; ces derniers ont eu sans doute des égards et des soins particuliers, une situation supérieure à celle du commun, réduit à la mendicité ; le fait, signalé en un grand nombre de contrées de la France paraît avoir été assez fréquent en Limousin, où le lépreux a conservé presque toujours et partout la libre disposition de ses biens et la jouissance de ses droits civils.

Les communautés lépreuses, tantôt séparées, le plus souvent mixtes, admirent des sujets des deux sexes. Les femmes devaient faire vœu de chasteté, d'obéissance et de pauvreté à l'instar des ordres monastiques, mais nous avons vu qu'un peu partout, les mariages furent tolérés.

Les lépreux et ceux qui les soignaient étaient étroitement unis. Le personnel se composait tout d'abord d'un directeur, tantôt dénommé *prieur*, tantôt *recteur*, auquel tous étaient soumis dans la clôture du reclusage ; c'était le chef de la communauté, le gérant de ses affaires, le directeur de l'hôpital, et non, jusqu'au second quart du xiv^e siècle, le titulaire d'un bénéfice. Sur certains textes il est parfois nommé *baile* (du latin *bajulus* = régisseur) ; dans ce cas, il appartenait généralement à une confrérie.

A côté des prieurs se trouvaient des ecclésiastiques dévoués au service des malades, frères, sœurs, remplissant les rôles d'infirmiers et d'infirmières, — des servantes gagées, — des serviteurs bénévoles, comme les *oblats* et les *donats*. Sous ce dernier vocable, nous devons entendre des personnes qui s'étaient spontanément attachées aux établis-

sements hospitaliers; les unes, demeurant dans les léproseries, soignaient les lépreux, les autres restant dans les propriétés qu'elles continuent à gérer, contribuaient à la subsistance des établissements. Nombre de *donats* n'étaient que de simples serviteurs. Il y avait aussi des *donates*, femmes chargées de la direction du ménage dans les communautés de lépreux, elles étaient elles-mêmes soumises à une « *domina* » remplissant le rôle de maîtresse et entourées d'égards particuliers (GUIBERT).

Les *oblats* étaient des enfants remis au prieur par leur famille pour être élevés et attachés à la léproserie. Le *Cartulaire de Beaulieu* cite des actes d'oblation et en relate les formalités. Certains oblats étaient des fils de lépreux; ils étaient pour ainsi dire des serfs volontaires, mais non pas des *frères laïcs* (du latin *laïcus*, laïc), destinés aux ouvrages serviles; ils recevaient une instruction soignée et devaient être promus au sacerdoce, s'ils ne contractaient pas la lèpre. Cette situation de *donné* n'était pas humiliante et ne constituait pas une infériorité sociale. Presque toutes les léproseries ont eu des *oblats* en Limousin.

*
* *

Par ce qui précède, nous voyons que les lépreux au temps des croisades ne semblent pas avoir été partout l'objet de la haine et de l'exécration populaires. A la suite des mesures prises contre eux, de la relégation à laquelle ils furent soumis, le sort de ces malheureux ne fut certainement pas enviable (1). Mais il ne paraît pas qu'ils aient été systématiquement maltraités. Des excès ont pu être commis, les chroniques limousines de l'époque ne nous les rapportent

(1) Sur la condition sociale des lépreux au Moyen Age :
Giry. — Art « Lépreux » Grande Encyclopédie.
Guibert. — Les lépreux et les léproseries de Limoges.
Pétiet. — Histoire de l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem.
Plateau. — Recherches hist. et topog. sur la lèpre en Bretagne.
Rondelet. — Les mesures de défense contre la lèpre.
Zambaco. — La lèpre à travers les siècles et les contrées.

pas Nous devons constater au contraire le grand effort fourni par la charité chrétienne en un temps où régnaient des mœurs qui, aujourd'hui, nous paraîtraient rudes.

LA LÈPRE EN LIMOUSIN AU XIV^e SIÈCLE

Empoisonnement des Sources — Persécutions

Au commencement du XIV^e siècle, les lépreux qui jusqu'alors avaient inspiré des sentiments de pitié, furent l'objet de persécutions dans presque toutes les provinces de la France. Nous connaissons mal les mobiles réels qui déterminèrent ces mesures en Limousin.

Une croyance répandue à l'époque était celle de la curabilité de la lèpre par des bains de sang humain ; le sang d'enfants, en particulier, avait la réputation d'être doué d'une vertu merveilleuse dans le traitement de l'affreuse maladie. Une rumeur courut qui accusait les lépreux d'immoler les enfants pour obtenir leur guérison. En outre, l'on crut à l'existence d'un vaste complot de ladres, destiné à empoisonner les sources : *« les mesiax empoisonnèrent les eaulz affin que les gens sainz mourussent et que les mesiax fussent seigneurs du monde »*. Certains lépreux auraient reçu des juifs des sommes considérables pour engager tous leurs congénères du royaume de France dans une immense conspiration. On prétendait que juifs et mézels rêvaient non seulement de se venger des chrétiens, mais de conquérir la puissance et de gouverner l'Etat.

Les rumeurs relatives à l'empoisonnement des sources trouvèrent beaucoup de crédit dans l'imagination crédule des populations du Moyen Age. Elles provoquèrent dans le peuple une explosion de haine farouche et de fureur épouvantable, à l'égard de ces malheureux aux plaies hideuses, aux chairs ulcérées, au visage horrible qui vivaient déjà en marge de la société et dont les allures pouvaient paraître louches et justifier les suspicions. Mais surtout, on les haïssait à cause du danger qu'ils faisaient courir à la

population et à cause des charges qui pesaient sur les communes pour leur entretien (PÉRIET). Partout l'on vit des lépreux vagabonder et mendier, jeter dans les puits des drogues infernales qui devaient donner la mort à tous les chrétiens. L'examen des paquets contenant les poisons incriminés révéla du sang et de l'urine, du pus et des croûtes, des pattes de crapauds, des têtes de serpents, des cheveux de femme, d'innombrables herbages fanés, arrosés de liquides colorés et infects (GUIBERT).

Sous la pression de l'opinion publique, Philippe V et Charles le Bel rendirent deux ordonnances, à treize mois d'intervalle, dirigées contre les lépreux ; par la première, datée du 21 juin 1321, Philippe V rappelait qu'il avait prescrit l'arrestation de nombreux lépreux sous l'inculpation d'un abominable complot, que plusieurs d'entre eux avaient fait des aveux et avaient déjà été livrés au supplice. Il ordonnait de jeter en prison tous les ladres du royaume, d'informer contre eux et de faire périr tous ceux qui confessaient leurs forfaits, ou seraient convaincus de participation à la conspiration. Les biens des maladreries devaient être saisis par les officiers du roi et administrés provisoirement par eux.

Le 31 juillet 1322, Charles le Bel publia une nouvelle ordonnance aux termes de laquelle les lépreux devaient être « enfermés entre des murs » ; il leur fut défendu, sous les peines les plus sévères de sortir des maladreries.

Un passage de *Registre de l'Hôtel de ville de Cahors* rapporte que dans les diocèses de Toulouse, d'Albi, de Rodez, de Cahors, d'Agen, de Périgueux, et de Limoges, tous ces malheureux habitants des maladreries furent condamnés. Ils montèrent sur le bûcher. On ne laissa la vie qu'aux femmes et aux enfants dont l'âge criait l'innocence ; encore furent-ils retenus dans la plus étroite relégation (1). Ces barbares exécutions, devançant les ordonnances royales

(1) cf. *Bulletin de la Société d'Etudes du Lot*, tome II, p. 112-113.

eurent lieu aux mois de mai et de juin 1321, et s'étendirent à bien d'autres provinces de France.

Deux textes d'origine limousine mentionnent ces mesures atroces. Le premier est une petite *chronique de l'abbaye de Saint-Martial*, qui s'exprime avec une concision regrettable, en termes d'une terrible netteté : « L'an 1321, écrit, sans ajouter un commentaire si bref soit-il, le religieux auteur de ces notes, — les lépreux furent brûlés pour les crimes qu'on leur imputa (1). » Il ne paraît pas douteux que l'écrivain, dont le regard ne cherche pas à dépasser les limites d'un horizon assez étroit, a ici en vue les exécutions ordonnées dans le diocèse de Limoges, mais il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà par le registre municipal de Cahors. (GUIBERT).

Le second document est bien plus explicite. Une curieuse chronique de l'abbaye d'Uzerche (2), publiée par M. DE MONTEYER contient une page vraiment terrifiante sur les événements qui eurent lieu en cette ville en 1321. Notons en passant que les condamnations au feu qu'elle signale, sont antérieures à l'ordonnance de Philippe V ; des faits analogues se sont produits également dans le Centre et le Midi de la France. Le Limousin serait donc une des premières provinces où le complot ourdi par les lépreux aurait été découvert et puni.

Le chroniqueur, cherchant à expliquer comment les lépreux s'étaient laissés entraîner à concevoir un forfait aussi abominable que l'empoisonnement dont on les accusait, nous apprend qu'en 1320 il avait été enjoint aux personnes atteintes de lèpre de porter un signe apparent qui permit au peuple de les distinguer et de reconnaître leur présence dans les lieux publics : elles devaient coudre à leurs vêtements un morceau d'étoffe de lin. Cette prescription ancienne déjà dans certains diocèses, se retrouve mentionnée dans

(1) cf. Duplés-Agier, *chroniques de l'Abbaye de Saint Martial*, p. 152.

(2) *Mélanges Paul Fabre*. Paris. A. Picard et fils, 1902, p. 403-415.

des actes du xvii^e siècle (1). Cette mesure fut-elle appliquée avec plus de rigueur qu'elle ne l'avait été jusqu'alors ? Notre chroniqueur semble attribuer à l'exaspération qu'elle provoqua chez les lépreux leur projet d'empoisonner les eaux. Il assure qu'avant 1321 les ladres avaient réellement tenté de mettre ce dessein à exécution et que les coupables, ayant fait des aveux, furent condamnés au bûcher. On ne peut douter que tous les lépreux des environs d'Uzerche n'aient été compris dans les poursuites intentées à cette occasion, et nous allons voir qu'ils étaient alors en assez grand nombre.

Le chroniqueur nous donne en effet l'énumération des exécutions qui se succédèrent dans le ressort de la seule juridiction de l'abbaye. Il mentionne le supplice, le 13 mai 1321, de 3 lépreux et d'une femme qu'il désigne sous le nom de *major matrona* (l'intendante, sans doute, la *baylesse* de la communauté lépreuse) ; — le vendredi 15, 11 hommes ou femmes sont livrés au bûcher ; le mardi 19, 7 ; le jeudi 21, 8 « petits ou grands » ; le jeudi 11 juin suivant, 15 hommes ou femmes ; parmi ces dernières, des mères et des enfants au maillot qu'elles emportaient au bûcher, bien qu'ils n'eussent pas été condamnés à périr, et sur lesquels on les voyait s'étendre ensuite pour les préserver des flammes, le sentiment maternel reprenant le dessus.

Quand on fit trêve aux exécutions, 45 lépreux avaient péri à Uzerche en moins d'un mois. Il en restait encore 15 vivants, femmes enceintes et enfants des deux sexes. Le 27, dernier jeudi d'août 1321, ils furent renfermés dans la léproserie des Coursières, où ils devaient finir leurs jours avec du pain et de l'eau pour toute subsistance ; en les y installant, on les marqua au cou avec un fer rouge, afin de pouvoir les reconnaître, s'ils réussissaient à s'évader. Toutefois un mois s'était à peine écoulé qu'on leur ouvrit les portes et qu'ils purent vaguer, comme auparavant, à leur fantaisie.

(1) cf. Guibert, *opus citatum*, p. 36. A Lussac-les-Eglises, les ladres devaient porter une marque de drap bleu.

On s'explique mal comment, après des traitements aussi barbares infligés aux lépreux, l'autorité se soit tout à coup relâchée de ces rigueurs. Le chroniqueur attribue ce revirement à la coutume du pays, aux usages qui reprirent le dessus après la crise.

M. J.-B. CHAMPEVAL a publié un cas typique de lépreux empoisonneur de source, et le châtiment qui lui fut infligé. Le fait se passa aux confins du Bas-Limousin, à Archignac.

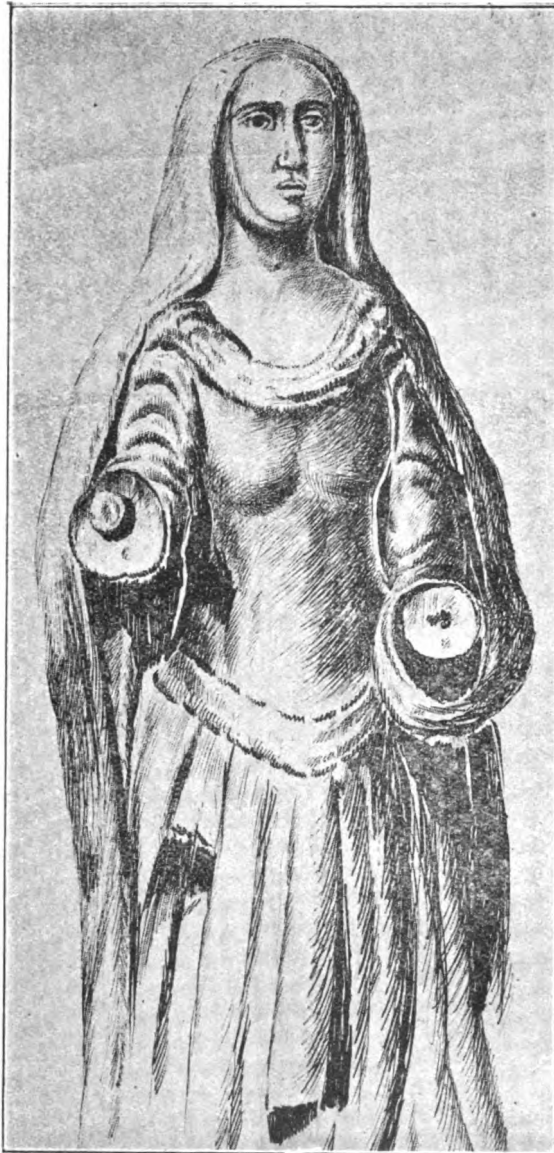
Un certain Jean, de cette léproserie, aurait reçu d'Etienne de Bergerac des poudres. « en un chiffon lié » pour les glisser dans les fontaines de la paroisse d'Archignac ; Jean jeta ces poudres dans diverses sources pendant les jours qui s'écoulèrent entre la Noël et le Carnaval, afin que « ceux qui boiraient de cette eau devinssent ladres » L'intention criminelle était donc nettement établie.

Un autre lépreux Elie a remis certains ingrédients et sortilèges à un messager demeurant avec Maître Eyméric de Basselve, qui mourut après avoir absorbé lesdits produits. Le messager avait reçu 12 deniers pour exécuter cette vengeance envers le seigneur de Basselve, qui avait interdit aux ladres l'admission dans le cimetière d'Archignac.

Les dits lépreux Jean et Hélié avaient, en outre volé du grain, ici et là. Ils furent condamnés à être brûlés vifs dans leur léproserie, et exécutés le samedi avant saint Jean, en 1311.

Ces persécutions durèrent plusieurs années en certaines provinces. En Bas-Limousin, il semble bien que la répression du complot des ladres se soit limitée à l'année 1321. En Quercy, les exécutions avaient encore lieu en 1325 ; le chanoine ALBE a décrit celles qui eurent lieu à Cahors à cette époque.

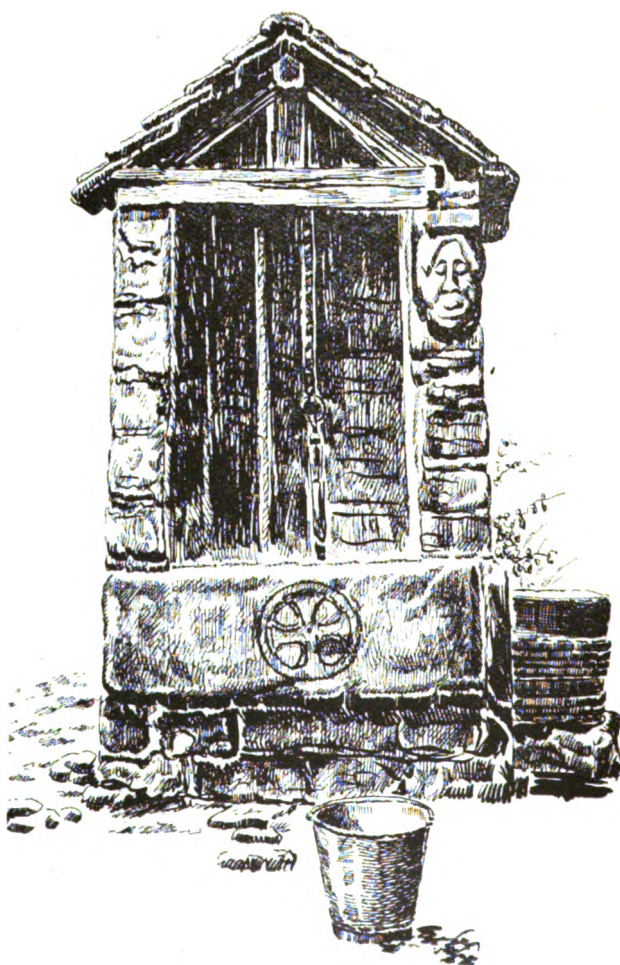
Les faits que nous venons de rapporter traduisent bien l'emportement de foules exaspérées, et nous les font voir sous un jour évidemment peu favorable. Mais aussi, selon M. CHAMPEVAL, « malgré la pitié que l'Eglise cherchait à inspirer aux populations à l'égard de ces malheureux (les lépreux), il fallut que ces parias, pour se venger de l'invincible répulsion, fussent souvent de dangereux vagabonds, criminels, tant par désir de vengeance antisociale que par tentation de vol ou prurit sadique, pour laisser comprendre qu'en bien des cas se trouvaient justifiées selon les mœurs



LA MADELEINE DU CHATENET



2



LE Puits de l'Habitarelloune



du temps, les terribles représailles exercées contre eux. » L'état d'esprit des lépreux se comprend d'autant mieux qu'ils étaient soumis à des ordonnances municipales, à des règlements de police de plus en plus rigoureux, accompagnés de peines corporelles sévères ; on leur interdisait parfois l'accès des villes ; beaucoup étaient réduits à mendier ; aigris par le malheur et la misère, il n'est pas étonnant qu'ils aient conçu une haine violente contre la société qui les avait chassés, et qui, au moindre méfait, les pendait, les arquebusait, ou les brûlait (A. GIRY).

.*.

Les événements qui se déroulèrent en France dans le premier quart du xiv^e siècle amenèrent la décadence des maladreries. En Limousin, beaucoup n'ont pas survécu, aux affaires de 1321. Les officiers royaux qui avaient reçu l'ordre de s'emparer des biens des léproseries ne surent pas les administrer ; Philippe V, le 16 août 1321, consentit main levée des saisies qu'il avait ordonnées. « Heureusement pour eux, écrit M. GUIBERT (1), les hôtes des maladreries quoique beaucoup de leurs maisons fussent richement dotées, ne possédaient pas les richesses des chevaliers du Temple (2), et leurs revenus pouvaient être revendiqués par des communautés ou des autorités locales. Aussi la persécution contre eux fut-elle de courte durée. »

Les évêques, les seigneurs, les municipalités protestèrent auprès du roi, et réussirent à reprendre en main les biens

(1) Guibert *opus. citat.* page 15.

(2) Peu de léproseries limousines ont dépendu de l'ordre de Saint-Lazare. Les chevaliers de cet ordre, recrutés au xvi^e siècle dans la noblesse, jouissant des revenus des maladreries, n'ayant aucune atteinte de lèpre, furent en butte à la cupidité des princes, et de leurs débiteurs, à la haine du peuple qui les accusait d'être les complices des ladres. Leurs biens furent saisis par Philippe V, et leur supplice faillit suivre celui des Templiers. cf. Pétiet : *affaires des Templiers et des Lépreux*, Hist. de l'O de Saint-Lazare. p. 159 et sq.

des lépreux. A la faveur des tiraillements qui se produisirent et du désarroi inévitable qui s'ensuivit les bâtiments ne furent plus entretenus et les propriétés rurales abandonnées. La guerre de Cent Ans vient aggraver cet abandon ; des pillages, des incendies achevèrent de ruiner les communautés de lépreux.

DÉCADENCE ET DISPARITION DES LÉPROSERIES EN BAS-LIMOUSIN

Les Hôpitaux

Grâce à la séquestration et aux mesures rigoureuses auxquelles furent soumis les lépreux du ^{xii}^e au ^{xiv}^e siècles, grâce à l'amélioration des conditions générales de l'hygiène publique, grâce aussi à la diminution de la virulence de l'épidémie au fur et à mesure de sa longueur, le nombre des personnes contaminées diminua sans cesse. Aussi voyons-nous diminuer parallèlement le nombre des léproseries ; les unes complètement abandonnées disparurent peu à peu, ou ne subsistèrent plus en tant qu'asiles de ladres ; les autres furent régies par une discipline de moins en moins sévère. Les pouvoirs épiscopaux ou municipaux, qui tendaient à se substituer aux premiers, se relachèrent peu à peu ; les lépreux et leurs supérieurs ne vécurent plus les uns au contact des autres. BALUZE, qui a publié les *Lettres d'Innocent III* appelle l'attention sur cette phrase du Souverain Pontife : « le jour où le maître et les frères chargés de l'administration des hôpitaux ne se considèrent plus comme les serviteurs des malades, mais comme les receveurs de leurs revenus, les hôpitaux cessèrent de fonctionner » ; enfin ils furent des déprédateurs plutôt que des défenseurs, des protecteurs et des pasteurs.

Les léproseries avaient pourtant conservé un souvenir des anciens règlements ; mais ces derniers n'étaient plus appliqués de manière aussi stricte qu'auparavant. Charles VI, en 1383, en 1404 et en 1413, fut obligé, pour enrayer les

abus qui ne cessaient de s'accroître, de prendre différentes mesures destinées à l'observation des anciens édits. D'autre part, l'ignorance, la présomption et la cupidité firent condamner, selon PÉTIER, bien des fois des malheureux qui n'étaient pas atteints de lèpre à être retranchés de la société et jetés dans quelque léproserie, où, au contact immonde de ses habitants, ils devenaient lépreux à leur tour. C'est pourquoi l'habitude de la contre-expertise se généralisa-t-elle.

En ce qui concerne « l'épreuve », et la cérémonie de la « séparation » préalable à l'admission dans une maladrerie, nous voyons A. PARÉ recommander aux juges et aux médecins, la douceur et la bonté envers les lépreux : « néanmoins, je conseille que lorsqu'on voudra séparer les ladres, ou le fasse le plus doucement et aimablement qu'il sera possible, ayant en mémoire qu'ils sont semblables à nous. » RABELAIS, MONTAIGNE. et, plus tard, MONTESQUIEU et BUFFON devaient prendre la défense de ces malheureux.

Ces derniers ne cessèrent de s'émanciper ; les mariages entre ladres et femmes saines furent de plus en plus communs. « Beaucoup de maladreries devinrent au xv^e siècle des repaires de vice, où les aubaines de la charité donnaient lieu à toutes sortes d'orgies, où les liaisons entre ladres formaient d'ignobles associations. La langue française en a conservé le souvenir ; il n'est pas besoin de dire quelles maisons ont emprunté leur nom vulgaire aux petites *bordes* des lépreux. » (GIRY). Cette affirmation est corroborée par les faits de simulation que l'on voyait se produire à cette époque ; l'admission dans une léproserie, même au prix d'une certaine restriction de la liberté constituait aux xvi^e et xvii^e siècles, un avantage et un privilège pour les indigents ; c'étaient le pain et l'abri assurés.

Ambroise Paré rapporte « l'imposture d'un certain maraut qui contrefaisait le ladre », et qui fut pour cela condamné à « avoir le fouët par 3 samedis divers ayant son baril pendu au col devant sa poitrine et ses cliquettes derrière son dos, et banni à jamais hors du pays, sous peine de la hart. Quant ce vint au dernier samedi, le peuple criait à haute voix au

bourreau : « Boute, boute, monsieur l'officier, il ne sent rien, c'est un ladre ! » dont à la voix du peuple monsieur l'officier s'acharna tellement à le fouëtter que peu après, il mourut »

L'existence d'anesthésie cutanée chez les lépreux était, à cette époque, on le voit, de notion courante parmi le peuple.

Devant ces excès, François I^{er} essaya de remédier à une situation qui allait en empirant. En 1543, il chargea le Grand Aumônier de France de prendre des mesures pour rétablir la régularité dans les léproseries, et arrêter la dilapidation des biens. Cette ordonnance ne paraît pas avoir été efficace. Les guerres de Religion qui amenèrent au xvi^e siècle tant de ruines en Bas-Limousin, devaient mettre le comble aux désordres qu'on avait voulu réprimer.

Un édit d'Henri IV, en 1606, prescrivit de procéder à la réformation des abus et de reviser les comptes des maladreries. Le roi défendit de plus les mariages des ladres avec des femmes indemnes de la maladie. Il ordonna à ces sujets, lépreux avérés et *cagots* qui en étaient les descendants, dont les anciennes communautés s'étaient dissoutes, de cesser leur vie de mendiants et de vagabonds et de se retirer dans les maladreries les plus rapprochées de leur lieu d'origine. Il imposa sur leurs habits, un signe connu : patte d'oie, main ou croix d'étoffe rouge ou jaune, à hauteur de l'épaule ou de la poitrine. En Limousin subsista jusqu'au xvii^e siècle le port d'une *rouelle* dont la couleur a varié suivant les localités (1).

*
* *

Nous devons mentionner à cette époque une forme nouvelle de l'organisation d'assistance aux malades pauvres, due au développement énorme de l'Ordre de Malte, en France. Cet ordre, dont on sait le but charitable du début, avait absorbé successivement les différents biens des hospitaliers du Temple, du Saint-Sépulcre, et, dès 1311 et 1483

(1) Les juifs, au Moyen Age, étaient astreints à la même obligation ; ils devaient porter une rouelle jaune.

Cf. Guibert, *op-citat* p. 16.

les quelques bénéfices des hospitaliers de Saint-Lazare dans les diocèses de Limoges et de Tulle. Au ^{xvii}^e siècle, l'Ordre de Malte y possédait des établissements ou *commanderies* considérables, ni plus, ni moins nombreux en Limousin qu'ailleurs, auxquels étaient attachés, églises, châteaux, fermes, moulins, forêts, vignes, etc. Les *commanderies* limousines, à la fondation desquelles nous trouvons les noms de toutes les familles féodales du pays, relevaient de la langue d'Auvergne, dont le chef-lieu fut d'abord à Bourgueuf, puis à Lyon (VAYSSIÈRE) (1). Nous ne citerons qu'une partie de leurs dépendances, ayant uniquement en vue les établissements hospitaliers ou ceux qui se rattachent à l'histoire de la lèpre :

(1) Ordre de Malte. Fondé vers 1048 à Jérusalem et doté d'un hospice destiné à recevoir les pèlerins malades ou nécessiteux, il reçut des donations considérables. Les frères hospitaliers qui le formèrent se divisèrent bientôt en frères servants, soignant les malades, et en chevaliers servants constituant des troupes destinées à escorter les pèlerins et les protéger contre les bandes musulmanes.

Cet ordre, essentiellement aristocratique, où n'étaient admis que les nobles « vivant de leurs revenus sans trafic vil et mécanique » comprenait 3 classes : chevaliers, chapelains et servants d'armes. A sa tête était un grand maître, résidant à Malte, et divers dignitaires ou membres, commandant les possessions groupées en 8 *langues*, subdivisées en grand prieurés, balliages et commanderies. Ces dernières étaient attribuées à des frères qui ne pouvaient prendre part à la vie militaire en raison de leur grand âge ou de leurs infirmités : elles comprenaient des cours : de justice, — de grâce, — magistrales.

L'Ordre de Malte, appelé « de Saint-Jean de Jérusalem », puis de « Rhodes », fut le plus puissant et le plus riche des ordres religieux et militaires produits par les Croisades. A partir du ^{xv}^e siècle, il posséda en Europe un nombre considérable de biens, sur lesquels il prélevait des dîmes, cens et rentes de toutes natures. Aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, les chevaliers placés à la tête des commanderies vivaient tranquillement de leurs riches revenus. Quant aux autres, ils continuaient à batailler sur mer avec les Turcs.

La Révolution, devant au ^{xviii}^e siècle, supprimer les commanderies.

Commanderie du Temple d'Ayen :

— Hôpital Saint-Viance (léproserie connue au xiv^e siècle) dépendant du membre du temple du Mons.

— Asile de la Gratade.

— « Les vieilles mazures du membre de Prunie, démontrant y avoir autrefois des maisons du temps des Templiers. »

— Le Petit hôpital d'Allassac (1632).

— Membre de Langlade, dépendant de la paroisse de Saint-Sernin de Brive, à côté de laquelle se trouvaient en 1616 des ruines importantes de bâtiments habités depuis un temps immémorial, et dont la destruction remontait aux Templiers.

— Belveyre, ancienne maison de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem au xiii^e siècle.

— L'Hôpital d'Eyzac.

— La petite chapelle de Saint-Georges-de-Salons, ruinée en 1616.

— L'Hôpital-Fondège.

Commanderie de la Vinadière (Léproserie en 1285). — En 1299 les Comborn avaient fondé un prieuré. Ces établissements, appartenant à l'O. du Saint-Sépulcre, passèrent aux mains de l'O. de Malte en 1483.

En dépendaient :

Chapelles des Combes et de la Louverie (de lo louborio) de Seilhac en mauvais état en 1708, où se célébrait le culte de saint Loup, si caractéristique des lépreux.

Chapelle de Orlue « plus que suffisante pour les habitants des quatre cabanes formant paroisse ».

Commanderie de Bourganeuf. — En dépendaient :

— Malgré l'éloignement, qui causa son abandon presque complet en 1617, l'hôpital de Donzenac, maladrerie au quinzième siècle.

Commanderie de Charrières, où l'on retrouve à :

— Chaumont, une chapelle (1281) et un cimetière de lépreux « deous rougnoux » aujourd'hui disparu.

Commanderie de Carlat (Cantal) dont relevaient en Bas Limousin :

— Le Couderc de Clergoux, avec un cimetière où l'on croit reconnaître d'après les textes l'inhumation de ladres (1128 et 1398).

— L'Hôpital-Corrèze, l'hôpital de Meyrignac-l'Eglise.

Commanderie de Fenier :

— Camps, près de Peyrelevade, avait une chapelle dédiée à saint Loup. Près de ce hameau, se trouvent les lieux dits : Cabannes de Louvage.

Commanderie de Bellechassagne : possédait dans le membre de Saint-Merd-les-Oussines, divers établissements, tombés en ruine au ^{xvii}^e siècle. On lui avait rattaché la maladrerie de Bonnefond connue en 1406.

— Bugeat, possédant une léproserie au village de l'Aumônerie.

— Saint-Bazile-de-Meyssac : asiles de Bellefage et de Meyssac.

— Hôpital de Soudeilles, léproserie fondée par les Comborn.

Commanderie de Puy-de-Noix. — Avait diverses maisons de secours à :

— Champeaux (vieilles mazures).

— Temple de Monceaux (léproserie en 1356).

Le Pouillé Général contenant les bénéfices de l'archevêché de Bourges (de 1648) indique comme dépendant du Grand Maître de Malte, la Commanderie de Saint-Jean-de-Jérusalem près Tulle, — comme dépendant du Roy et du Grand Aumônier, les *maladeries* de Brives, de la Porcherie, de Saint-Paul, de Lubersac, d'Alonzac, de Brivazat et donne sous les ordres de l'Evêque de Tulle les maladeries : « hors la ville de Tulle », des Angles, de Gorses, de Rei'hac (Xaintrie), de Favars et de Montchamps.

Cette longue liste, d'ailleurs incomplète, donne une idée du rôle d'assistance joué par l'Ordre de Malte au ^{xvii}^e siècle. Ce rôle n'était certainement pas très efficace, car un peu partout les édifices hospitaliers tombaient en ruines, et les vestiges des anciens établissements (maladreries, chapelles) ne faisaient que servir de témoins d'une épidémie presque complètement éteinte. Les ladres étaient, en effet, de moins en moins nombreux. Les médecins contem-

porains du règne de Louis XIII ont signalé leur rareté : JEAN VIGO dit même ne pouvoir citer qu'un cas certain de lèpre.

D'autre part, les guerres de religion, funestes à un grand nombre de demeures du Bas-Limousin amenèrent, non seulement la destruction de châteaux, — par exemple celui de la commanderie de Bellechassagne, mais encore celle de nombre d'églises, métairies, moulins et bâtiments hospitaliers. De plus, l'incurie et une administration déplorable conjugant leurs effets, un certain nombre d'hôpitaux tombèrent en ruines ou durent être fermés : il en fut ainsi pour la maladrerie de Bonnefont, et certains établissements de la commanderie de Puy-de-Noix ; lorsqu'en 1616 les visiteurs de l'Orde de Malte y eurent constaté les résultats d'une mauvaise administration, ils durent ordonner la construction d'une nouvelle maison de secours (1617).

Les léproseries qui survivaient au début du xvii^e siècle, appartenant soit aux municipalités, soit aux évêques ou aux ordres hospitaliers, quoique n'abritant plus qu'assez rarement des ladres, servaient de logis à une catégorie spéciale de mendiants. Beaucoup de ces derniers, nullement entâchés de lèpre, s'en prétendaient atteints, pour jouir des dons, legs et immunités séculaires attribuées aux hôtes de ces établissements. Une déclaration royale de 1612 dut ordonner aux soi-disants ladres une visite d'admission (1).

. *

Si vers la fin du xvi^e siècle les léproseries disparaissaient en France, par contre subsistaient, ou s'organisaient d'autres établissements, des *maison-Dieu*, des *hospitaux* (2), ouverts

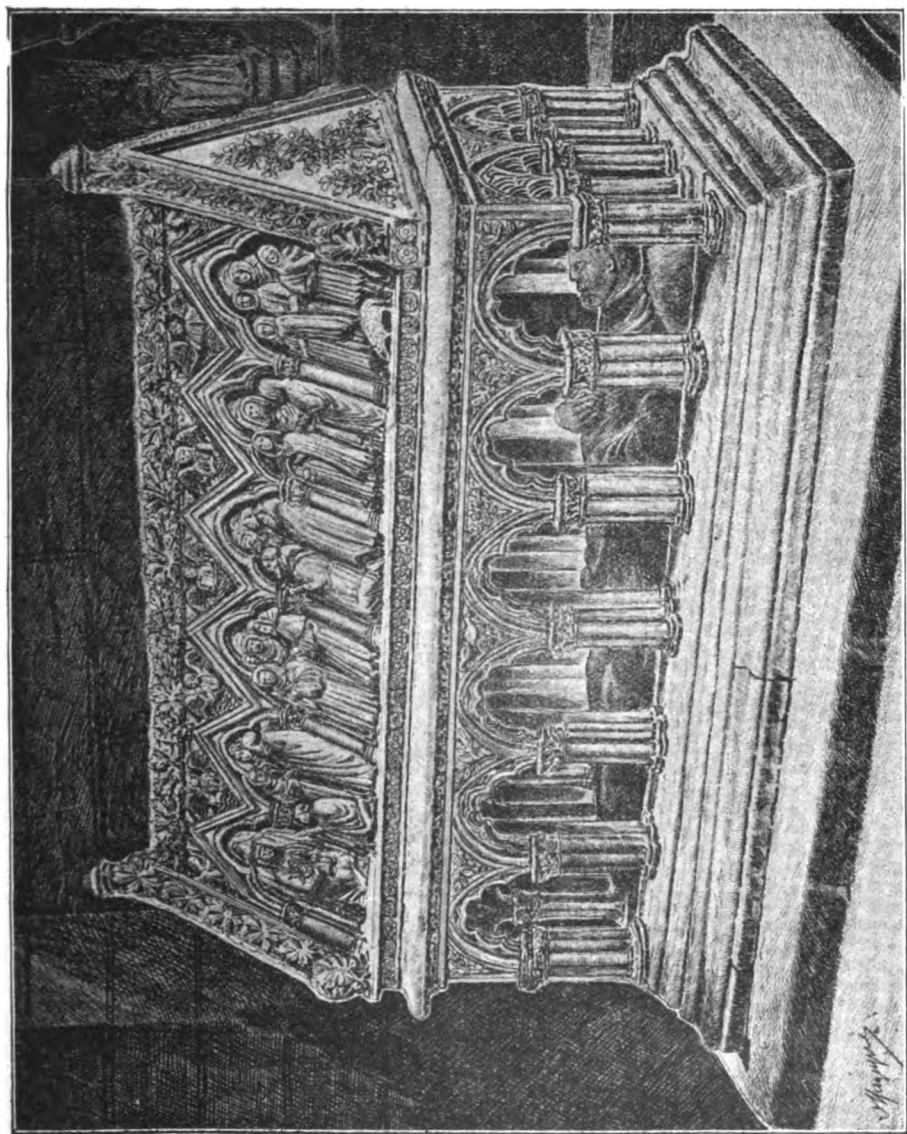
(1) Sur les lèpreux à partir du xiv^e siècle, et sur leurs ressources, cf. GUIBERT op. cit. p. 93-103 et sq.

(2) Comme l'écrit M. V. FOROT, l'étymologie des mots *hôpital* et *hospice* est la même (*hospes, itis*). *Hôpital* se disait autrefois de la maison hospitalière où l'on recevait des hôtes, comme les pèlerins, les pauvres, les infirmes. L'*hospice* était une maison religieuse établie pour donner l'hospitalité aux pèlerins et aux



L'ESTROPIÉ DU CHAPITEAU DE CHAMEYRAT





LE TOMBEAU D'ÉTIENNE D'AUBAZINE



à tous les ladres indigents, quelle que soit l'affection dont ils étaient atteints. Presque partout leur direction fut ecclésiastique au Moyen Age, mais, dès le xvi^e siècle, les laïques y concoururent. Nous voyons ainsi, en 1576, un arrêt du Parlement de Bordeaux ordonner à l'hôpital de Tulle la formation d'un bureau des pauvres.

Louis XIV, constatant la pénurie des maladreries, ruinées par une gestion défectueuse, le pénible recouvrement des rentes, les détournements et les gaspillages de leurs revenus, chargea le Grand Aumônier de France de réunir entre ses mains l'administration de ces établissements, et de servir une pension aux lépreux. Ces mesures ne reçurent que partiellement leur exécution. Le nombre des miséreux allait en croissant en Limousin. Les ressources affectées à leur secours étaient maigres, à tel point que la mendicité devenait un véritable fléau. Sur l'initiative de Mgr Mascaron, évêque de Tulle, le Parlement de Bordeaux, par arrêt du 27 décembre 1659, déclara « qu'il y avait lieu de demander la création d'un hôpital général et royal ». A la suite de démarches faites auprès du roi dès 1660, par les personnages limousins les plus importants de l'époque, Louis XIV, ayant constaté l'absence à Tulle, « d'aucune maladrerie, léproserie, maison Dieu, hospice n'y autres lieux destinez pour les pauvres », donna des lettres patentes à cet effet, en 1670. (MELON DE PRADOU).

En mai 1675, les mendiants étaient installés dans l'Hos-

voyageurs seulement (*hospitium*). Aujourd'hui, l'hôpital est un établissement spécialement réservé aux malades susceptibles de guérison, et l'hospice est l'asile où l'on reçoit les vieillards, les enfants, les incurables.

Le premier hôpital fondée en France semble être le Grand Hostel Dieu de Lyon, en l'an 512. Celui de Paris est connu depuis le commencement du ix^e siècle. Dès le xi^e, les *maladreries* et *léproseries* réservées aux lépreux, tout au moins au début, apparurent à côté des hôpitaux ; elles semblent bien avoir par la suite abrité des croisés, des hommes de guerre, des voyageurs, des étrangers, ou des malades divers, elles prirent alors le nom commun d'hôpital, maisons Dieu, Hostel Dieu.

pital général de Tulle, sous la garde et la protection royale ». Ils y étaient internés de force, « pour être employez aux ouvrages de manufacture et autres travaux, sans qu'ils puissent vaguer... » On y admit aussi, mais sans les mettre en contact, les malades, vieillards, enfants, infirmes. (V. FOROT). A l'hôpital de manufacture créé en 1670 s'ajoutèrent les services hospitaliers proprement dit : l'*hôpital général* fut la continuation de l'ancien *hôtel-Dieu*. (MATHIEU) (1).

*
* .

Entre temps, Louis XIV, en 1664, confirmait les privilèges de l'Ordre de Saint-Lazare et de N. D. du Mont Carmel, et, reprenant le projet de Henri IV, décidait de réunir à l'ordre les biens considérables provenant des léproseries et des hôpitaux, des Maisons-Dieu qui, peu à peu, sous l'action envahissante du clergé, étaient passés dans ses mains. De vives protestations surgirent ; on voulait reprendre des biens que le clergé considérait comme bénéfices ecclésiastiques, et les donner à l'ordre du Mont Carmel, qui, d'après ses bulles de fondation, ne devait être doté que de biens laïcs. On devait en pourvoir, sous forme de commanderies, les officiers estropiés et ruinés au service du roi, payer les pensions des soldats infirmes, et équiper des navires de guerre.

Un édit de 1672 unit à l'Ordre l'administration et la jouissance perpétuelle de toutes les maladreries, léproseries, hôtels Dieu, aumôneries, confréries, chapelles, hospitaleries et autres lieux du royaume, où l'hospitalité n'était plus observée conformément aux titres de leur fondation, comme aussi les biens de plusieurs ordres militaires, supprimés et

(1) cf. Melon de Pradou, notice histor. sur l'hospice de Tulle, 1883.

V. Forot. Un hôpital-hospice industriel aux XVII^e-XVIII^e siècles. 1908.

A Petit et G. MATHIEU. Inventaire des archives hospit. de la Corrèze aut. à 1790. — 1911.

abolis de fait et de droit, pour former de tous ces biens des commanderies dont le roi, en qualité de chef souverain de l'ordre disposerait en faveur des officiers de ses troupes reçus chevaliers et qui seraient chargés d'entretenir une partie des hôpitaux des armées (PÉTIET).

Les lépreux, dont le nombre se trouvait fort diminué en France, devaient être « logés tous dans un même lieu et entretenus aux dépens dudit ordre, suivant l'institution d'iceluy ».

De pareilles mesures suscitèrent d'innombrables procès. L'édit disposait de biens n'appartenant pas à la couronne, et fut une source intarissable de querelles. Louvois fut nommé en février 1673 « grand vicaire de l'O. de Saint-Lazare et de N. D. du Mont Carmel » dans la prévision des procès qui allaient surgir, le roi donna des lettres patentes portant création de la Chambre de l'Arsenal, juridiction instituée pour juger en dernier ressort les différends. De violentes protestations s'élevèrent de toutes parts : évêques, administrateurs des léproseries, magistrats municipaux, colonies de lépreux ou soi-disant lépreux qui occupaient différentes maisons, opposèrent la résistance la plus vive.

Plusieurs édits, une déclaration de 1674 entre autres atténuèrent la portée de l'édit de 1672 ; il fut expliqué que ni les léproseries unies aux hôpitaux généraux ni les maisons-Dieu, ni bureaux de pauvres n'étaient visés. Les difficultés se multiplièrent, la Chambre de l'Arsenal se trouva surchargée d'affaires embrouillées. Les ressources escomptées ne répondaient pas aux prévisions. Le roi, 21 ans après la promulgation des dispositions adoptées en 1672, ayant reconnu que l'édit n'apportait presque aucune utilité aux militaires, et les engageait dans des procès inévitables, proclama, en 1693, la désunion des biens rattachés à l'Ordre du Mont Carmel et de Saint-Lazare ; il restitua titres et bénéfices aux autres confréries religieuses.

Un édit du 15 avril 1693, constatant « la disparition presque entière et universelle » de la lèpre en France, les maladreries qui avaient conservé des revenus suffisants, devaient

être érigées en hôpitaux ; les autres devaient être rattachées à des établissements hospitaliers auxquels devaient passer et les obligations, et les immeubles avec leurs redevances.

Il nous a été donné de constater dans les archives hospitalières de la Corrèze l'existence de lépreux soignés ou secourus en diverses années des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècle. En outre, jusqu'à la fin de cette époque, les prêtres limousins toléraient, lors des grandes fêtes (Semaine Sainte en particulier), l'exhibition des ladres à la porte des églises, ou le jour des morts, à l'entrée des cimetières. M. GUIBERT rapporte, d'autre part, le cas d'un prêtre considéré vers 1692 comme guéri de lèpre, et qui, en homme prudent, pour ne pas perdre le bénéfice de sa patente, fit stipuler dans un contrat qu'en cas de rechute, il pourrait reprendre sa place dans son ancienne maladrerie.

*
* •

Lorsqu'arriva la tourmente révolutionnaire, nous pouvons dire qu'en Limousin, il n'existait plus de maison spécialement destinée aux lépreux. Ces derniers devenus très rares pouvaient sans doute se rencontrer isolément et être admis, vers 1793, au même titre que les autres malades dans les hôpitaux généraux. Celui de Tulle, souvent en situation précaire au cours des guerres de la Révolution et de l'Empire, subissait en effet une évolution analogue à celle des établissements similaires : les mendiants, les pauvres en étaient de plus en plus exclus. Par contre on recevait des enfants trouvés, des vieillards, fous, filles et femmes enceintes (MELON DE PRADOU).

Pendant la Révolution et même après, on voyait des colonies de mendiants patentés point du tout atteints de lèpre, bien portants en général et entourés d'une nombreuse famille, dont quelques-uns entretenaient une affection le plus souvent bénigne, destinée à être invoquée comme un titre de propriété, occuper encore un certain nombre d'anciennes maladreries dans le diocèse de Limoges. Nous savons, en ce qui concerne la survivance de la lèpre en

Limousin que bien rares en sont les cas à l'époque contemporaine ; les documents du siècle passé ne font pas mention des descendants des ladres de jadis ; les *cagots* semblent inconnus au *xix*^e siècle en Corrèze, et nous devons conclure, avec bien d'autres auteurs en France, que, grâce à des mesures sévères, parfois inhumaines, la lèpre, dès la fin du *xvii*^e siècle, a complètement rétrocedé.

Souvenirs linguistiques traduisant en Bas-Limousin le souvenir des épidémies de lèpre au Moyen Age. Cimetières de lépreux. Chapelles et Saints guérisseurs. Fontaines. La lèpre dans l'art local.

En étudiant l'histoire de la lèpre en Corrèze, nous avons cité un nombre assez grand de localités où s'élevaient des maladreries. Il est frappant de constater, nous l'avons déjà vu, dans certaines dénominations actuelles une consonnance analogue à celle de *mesiaux* ou de *blanquets*, termes sous lesquels les lépreux étaient connus de leurs contemporains. Il y a plus. De nos jours encore, certaines maisons isolées ou certains petits villages portent les noms de *claux*, de *clédats* qui indiqueraient l'existence ancienne des clôtures, qui entouraient les reclusages de ladres :

A Bugeat, près de la fontaine de Bonnefont, s'élève, sur le terrain d'une ancienne maladrerie, l'Inclédât ; de même à Chabrignac (les Clédats) ; à Grandsaigne (le Clédât, avec chapelle dédiée à sainte Madeleine, construite par l'O. de Malte au *xvii*^e s.) ; à Saint-Julien-le-Vendômois (la Clède) ; à Uzerche (les Clédats) ; à Cublac (la Claux, avec chapelle dédiée à saint Roch) ; à Salon (l'Esclauzelas) ; à Benayes (la cabane du Reclau) ; à Lissac (les Esclauzures) à Sainte-Féréole (les Esclauzes) ; à Saint-Germain-les-Vergnes (la Claussade) ; à Ségur (le Claux).

On relève le terme, plus ou moins modifié de *Malatie* : à Brive, Chamberet, Vignols (Malatie) ; Saint-Salvador (la Malladie) ; Lissac (la Malaudie) ; à Eygurande (le Malaudier) ; à Saint-Bonnet-Larivière (la Malaptia) ; à Saint-

Julien-d'Alboy (la Malaudia) ; à Saint-Germain-les-Vergnes (la Mauladia).

Le mot *habitarelle*, *l'habitarelloune*, *l'habitarellote*, c'est-à-dire petite maison avec dépendances, se retrouve en des endroits ayant possédé des léproseries signalées par des documents de l'époque, à Gimel, Saint-Mathurin-Léobazel, Gros-Chastang, Lanteuil, Marcillac-la-Croizille.

Les *gratades* (de Combressol, de Concèzes, de Saint-Viance), le hameau de Gratteloube près Saint-Ybard, le pont de Gratterogne à Vigéois, se retrouvent avec prédilection en des lieux où il y eut des lépreux avérés, mais perdent de leur signification du fait qu'ils veulent dire aussi terrains ravinés par les eaux, et mis à nu (DE NUSSAC).

Le mot *rougnoux*, bien plus caractéristique, se retrouve assez fréquemment en Corrèze, et exprime l'idée d'un mal qui forme des croûtes, que l'on gratte ; à travers les siècles il a signifié la lèpre à forme tuberculeuse, et de nos jours encore, les paysans limousins entendent par *rougne* des maladies à manifestations cutanées, gale, teigne, impétigo, eczéma.

*
* *

Les lépreux, séparés de leurs compatriotes pendant leur vie, devaient l'être encore après la mort. On les inhumait en des lieux rigoureusement déterminés en dehors de toute agglomération. Il existe encore en Corrèze des cimetières de lépreux. Nous en notons l'existence :

Beaulieu, à proximité des chapelles du Port Bas et du Tournel, — cette dernière destinée aux ladres d'après un document de 1511, en un lieu où s'élevait sous la Restauration, une pierre nommée « *lo toumbo deous ladres* » et connu actuellement sous le nom de cimetière « *deous rougnoux* » (POULBRIÈRE).

Saint-Mexant. — D'après une note du curé de cette église, en 1901, lors de réparations, on découvrit dans les fondations un caveau aux murs noircis, contenant des charbons calcinés recouverts d'ossements. Sans doute était-ce là une

sépulture de lépreux, dont l'Eglise permettait l'incinération.

Servières. — Au village de Beyssenc se trouvait un cimetière de lépreux ; il n'en reste comme témoins qu'une croix de granit, dite croix des Morts, que certains textes appelaient aussi Croix des Malades (POULBRIÈRE). Non loin de là s'élève un village, la Maison du Loup.

Monceaux. — Un cimetière qui aurait contenu des lépreux se trouvait au pied d'une chapelle, détruite actuellement, dénommée en 1154, Eglise des Chabannes.

Tulle. — Sur l'emplacement des dépendances de l'ancienne maladrerie du Rocher des malades, dont subsistaient jusqu'à ces temps derniers quelques pans de murs et une porte, on trouve, à proximité de la Font des Malades, et sans fouiller profondément le sol, des squelettes très nombreux ; les corps par endroits ont été enterrés sans ordre, mais souvent par couches superposées suivant plusieurs sens ; ils étaient recouverts de chaux ; on a retrouvé encore quelques rares planches avec des clous de fer forgé.

*
* *

Au Moyen Age la lèpre étant considérée comme « l'enfer sur terre », la religion était la suprême ressource des malheureux que la science délaissait, les déclarant incurables. (RONDELET). Aussi, de nombreux saints furent-ils particulièrement invoqués. Les saints, ainsi que l'écrit M. PÉTIET (1), s'étaient prodigués dès les temps les plus reculés au service des lépreux, et au péril de la contagion ; le souvenir des miraculeuses guérisons qu'ils avaient obtenues nous a été conservé par les biographes qui citent Saint-Elutherie à Tournai, Sainte-Gudule en Brabant, Saint-Didier, Saint-Hilaire et Saint-Mexent en Poitou. Leurs tombeaux continuaient à être des lieux de pèlerinage fréquentés, la ferveur des lépreux étant entretenue par le bruit des guérisons obtenues par cette pratique. Aussi ces derniers n'hésitaient-ils pas à entreprendre de longs voyages, et un grand nombre

(1) Pétiet, *La lèpre*, op. cit. p. 19 et sq.

d'entre eux allait même en Terre Sainte se baigner dans le Jourdain, d'où ils espéraient sortir, sains et débarrassés de leurs ulcères, ainsi que le rapporte GRÉGOIRE DE TOURS.

Nous savons que les lépreux se placèrent, d'une façon générale, sous l'invocation de SAINT LAZARE, — le saint Lazare de la parabole du mauvais riche selon l'Evangile de saint Luc, et que le premier ordre monastique qui leur vint en aide prit le nom de ce saint : d'où la dénomination de *lazarets*, *lazareries*, *ladrerics*, donnée aux premières léproseries. Nous avons vu que ces établissements comprenaient presque tous une chapelle, dédiée à l'un des saints guérisseurs de la lèpre. D'où le nom de *magdeleines* donné assez souvent aux chapelles, et par suite aux habitations des lépreux qui s'étaient placées sous la sauvegarde de SAINTE MADELEINE.

En Bas-Limousin, citons les magdeleines d'Affieux, au village d'Espinet près du Peuch ; — Bassignac-le-Haut ; — abbaye de Vedrenne, d'Egletons ; — églises de Juillac, (1302) ; — église de Rilhac-Xaintrie ; — Madalaine du village de Naugenac ; — du prieuré de Gorsse, à Donzenac ; — à Grandsaigne ; — au Lonzac (1556) ; — à Merlines (1318) ; — à Orgnac (1455) ; — à Saint-Chamant ; à Saint-Clément ; — à Saint-Fréjoux ; — à Saint-Germain-Lavolps ; — à Treignac.

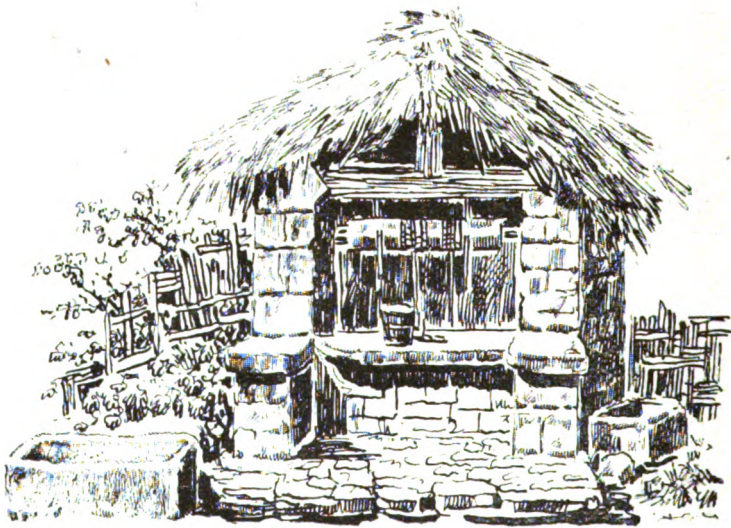
Il est juste de remarquer, avec E. BOMBAL et M. DE NUSSAC que sainte Madeleine était aussi la patronne des bateliers de la Dordogne, qui avaient sous son vocable des sanctuaires votifs jalonnant leur voie de navigation. Mais, ces lieux où nous relevons l'existence du même culte ont été des foyers lépreux certains, distants de tout cours d'eau pouvant servir à la batellerie.

Non moins répandu, non moins grand, fut le culte dont les lépreux entourèrent SAINT JACQUES. Les pèlerins de Compostelle venaient demander aux chapelles dédiées à ce saint, les chemins convergeant vers l'Espagne. Ces chapelles se trouvaient à proximité des vieux ponts, ou des croix de saint Jacques placées aux carrefours. Les *Jacquiers* ou



CAGOT DES STALLES D'AUBAZINE





LA FONTAINE DE SAINT GEORGES A CHAUNAC



Jacquets eurent des confréries à Tulle, Brive, Corrèze, Cornil, Gimel ; une des plus anciennes fut celle de Juillac (xii^e siècle), celle d'Eyburie (1185), et une des plus importantes, celle de Chaumeil (1640).

Une des plus curieuses chapelles de lépreux est celle du village de Combes, dans la commune de Seilhac. On l'appelait chapelle de la *Louverie* ou du *pays des Loups*. Par un jeu de mots enfantins, les ladres s'étaient imaginés que SAINT LOUP avait le pouvoir de les guérir. GUY DE CHAULIAC, l'illustre chirurgien de Montpellier, « enseignait que la lèpre était un mal de loup, d'autant que, comme le loup, il dévore tous les membres ». Et les lépreux corréziens d'agir comme ceux des Pyrénées, dont parle le D^r FAY : « Les cagots imposaient un linge sur la tête de saint Loup de Navailles, et s'en voilaient la face, dans l'espoir de voir se guérir leur lèpre ». Pourchassés comme des bêtes sauvages, les lépreux se réunissaient dans les endroits les plus cachés, les plus touffus, les plus isolés des landes corrésiennes, et élevaient des chapelles dans les *combes* les plus désertes. Fondées et bâties aux époques les plus reculées du haut Moyen Age, ces chapelles sont en grande partie détruites ; actuellement, on en relève la trace à Chatrier, à l'abbaye de Bonnesaignes, à Estivaux, à Eygurande (où persiste la procession de SAINT LOUP), à Lamongerie, au prieuré de l'Artiguette de Salon, à Troche, à Vitrac.

Un autre saint guérisseur de la lèpre fut SAINT EUTROPE, le patron des estropiés. Il semble que les ladres, toujours par un jeu de mots puéril, se soient aussi adressés, pour une maladie d'un organe particulier à un saint spécial : les aveugles avaient recours à SAINT CLAIR, qui devait rendre la lumière à leurs yeux ulcérés, les enfants chétifs et athrep-siques à SAINT LÉOBON, le *bon sen Gliobon*, le *bon Remedi* ; à SAINT AURÉLIEN était donné le pouvoir de guérir la surdité, à SAINT ELOI, celui d'infuser un sang nouveau dans les membres paralysés et couverts d'ulcères. SAINT PARDOUX, aveugle lui-même, fut le patron de ces malades. Citons encore SAINT CESSATEUR, invoqué pour faire cesser la gale,

et qui en Limousin, avec SAINT SAUR, du Périgord, fut souvent considéré comme guérisseur de la lèpre.

..

Nous ne connaissons pas en Limousin de documents mentionnant des concessions spéciales faites en faveur des petits oratoires des maladreries. En Poitou, les rois d'Angleterre en avaient richement doté au ^{xii}^e siècle, et les avaient autorisés à percevoir des droits sur les marchandises portées aux foires des villes voisines. Il ne semble pas non plus y avoir eu de pèlerinages analogues à ceux qu'avait organisés l'Eglise, dans l'Yonne en particulier, pour exciter à l'égard des ladres la commisération et la charité chrétiennes (1).

*.
..

L'étude des saints guérisseurs nous amène à celle des fontaines, placées sous leur invocation, et dont l'eau passait pour être douée de propriétés curatives miraculeuses dans les affections cutanées. La Corrèze est le pays des eaux claires ; le culte des bonnes fontaines n'a été nulle part plus vivace.

Les sources ont, de tout temps, fait l'émerveillement de l'âme naïve des paysans, qui plantèrent autour d'elles des arbres, creusèrent des bassins dans le granit, élevèrent des oratoires. « L'Eglise arrivant dans les Gaules usa d'abord de sagesse. Le Christianisme bénit toutes les fontaines, les baptisa des vocables d'un saint, local le plus souvent, au patronage duquel elle les confia ainsi exorcisées, substituant aux statuettes souvent obscènes du paganisme, les images pieuses de bois ou de pierre des vierges chrétiennes. Il sanctifia, en un mot, ne pouvant les faire cesser, ces pèlerinages séculaires aux sources, en y établissant une dévotion opposée, mais analogue (J.-B. CHAMPEVAL) ».

(1) cf. Guibert, op. cit. p. 19

M. DE NUSSAC ne relève pas moins de 179 bonnes fontaines en Corrèze, Creuse et Haute-Vienne ; presque toujours, « elles portent le nom d'un saint local que l'histoire ou la légende font passer par le pays, ou d'un saint étranger, dont le Limousin s'enorgueillit de posséder le corps ou quelques reliques ».

Nous ne mentionnerons ici que les sources réputées pour guérir la lèpre. Paralytiques, convulsionnaires, estropiés, eczémateux, aveugles et sourds sont jadis venus auprès de ces sources et y viennent encore de nos jours.

La plus célèbre de toutes est la *Fount Sen Meissen* du nom de SAINT-MÉEN, (*Maïanus, mevennus*), le plus grand guérisseur de lèpre en Bretagne, au VIII^e siècle. Les villages lépreux, nous le savons, sont nombreux au pays gallois et breton ; il n'est donc pas étonnant de voir en Auvergne et en Limousin des fondations destinées aux ladres porter le nom de ce saint.

Elle est à double orifice, et possédait autrefois un oratoire. En 1807, le Maire de Treignac, sur le territoire duquel elle se trouve, certifiait que « ses eaux ont la propriété bien reconnue de guérir le *mal appelé* de *Saint-Méen*, qui est une espèce de lèpre ». Diverses analyses en furent faites : le liquide ne contient aucune substance ni aucun corps en dissolution qui ait une vertu curative, quelconque. Cette fontaine est de nos jours encore le but de visite de nombreuses gens, atteintes d'affections cutanées ou oculaires.

Une *Font des Malades* existe aussi à Treignac, dans le vieux quartier du Treich (*de trajectus*, lieu de passage) et a été visitée par les lépreux (CHAMPEVAL). Selon L. DE NUSSAC, elle avait, seule, le pouvoir de les guérir. « D'après le Dr VACHER, nous écrit-il, la *Fount sen Meissen* n'est efficace que pour l'impétigo (1) de la face et du cuir chevelu, les

(1) D'après l'*Encyclopédie* (tome XIX) : « Il paraît que l'impétigo des Latins est le commencement de la lèpre, le premier degré, l'état le plus doux ; que la lèpre des Grecs en est le second degré et enfin la lèpre des Arabes ou l'éléphantiasse, la plus haute et dernière période ».

ulcères variqueux, le lichen des bras et des mains, les ophtalmies, les dartres des jambes. CHAMPEVAL ajoute la teigne, les croûtes de lait que l'eau fait mûrir. Cet effet est une question de foi ou de crédulité ». GAY LUSSAC, VACHER en ont analysé l'eau, et l'ont trouvé d'une grande pureté.

Une autre fontaine vénérée a été celle du bourg de Saint-Sylvain. Dans le Berry, en Auvergne et en Limousin, la moindre apparition de tubercules cutanés était taxée de *mal de saint Sylvain*. Ce saint passait pour guérir la lèpre depuis une épidémie datant du règne de saint Louis. L'eau de cette source est ferrugineuse.

A Saint Mexent, la *fontaine de las Nauzas* (des maladies) était jadis l'objet d'un pèlerinage considérable puisqu'on avait bâti à proximité l'« Hôtel des Pèlerins » ou « Hôtel des Bois » ou des « Hôtes ». Elle est de nos jours encore visitée par les paysans malades. Cette *fount de l'Hoste* est mal connue ; aucun document ne nous donne son origine, son histoire, ni, d'ailleurs aucun détail sur la sépulture des lépreux ensevelis sous le pavé de son église paroissiale.

A Peyrissac (*Fount de Roumious*), à Tulle (*Fount Merloudan*), à Uzerche (*Fontaine Sainte-Eulalie*), à Voutezac (*la Sauvezie*), à Brive (*Font des Ladres*), on retrouve diverses *fontaines ou rochers de Malades*, qui, pour J.-B. Champeval sont caractéristiques d'anciennes *mallaudies* ou *maleties* ; à proximité de ces sources, on voit encore des piscines de granit ayant servi aux ablutions des lépreux.

Les estropiés, nous avons dit, avaient recours à saint Eutrope ; on trouve des fontaines consacrées à ce saint à Favars, à Darazac, Grandsaigne, Noailles, Reygades, Perpezac-le-Blanc. Les affections oculaires étant fréquentes dans la lèpre, nous ne devons pas être étonnés de voir des fontaines susceptibles de les guérir : *founts de Saint-Clair* à Tulle, à Lioudre (dès 1341), à Merlines ^{x1^e siècle}, de *Saint-Pardoux* à Affieux, à Arnac, à Saint-Exupéry, Saint-Pardoux-la-Croizille. Pour les maladies de l'oreille on allait à Saint-Julien-aux-Bois. Pour les affections de la peau, il est un saint qui en Corrèze fut très vénéré : saint Etienne, dont

le tombeau, chef-d'œuvre du XIII^e siècle, est à Obazine. En tous ces endroits, les jours de fête des saints guérisseurs, une foule d'étrangers souffreteux approchait des statues leurs têtes et leurs mains, leurs membres malades. « Le médecin, disaient-ils applique des remèdes à la partie du corps qui sent le mal ; pourquoi ne le présenterions-nous pas au saint dont nous espérons la guérison ? »

Ces eaux, dont le prestige est encore conservé parmi les populations rurales corréziennes, n'offrent aucun intérêt au point de vue chimique ou bactériologique. Nous ne pensons pas qu'il y en ait une seule jouissant d'une réelle valeur thérapeutique. Envisageant cette question, M. COISSAC écrit, — et il semble qu'on doit se rallier logiquement à cette opinion : « Il est ardu de démêler si toutes les fontaines aimées des lépreux ou simplement quelques-unes, ont une action réelle. Cependant on ne peut admettre que tant de générations soient allées boire ou se laver à telle ou telle fontaine respectée, et se trompent quand elles proclament une guérison. Au point de vue naturel une explication est possible : étant donné que chez les paysans du Limousin et d'ailleurs, l'hygiène laisse plutôt à désirer, une ablution a d'autant plus d'efficacité qu'elle sera plus ou moins prolongée, et les plantes spécifiées d'avance, qui remplacent l'éponge ou la serviette, une certaine propriété au point de vu thérapeutique ».

*
* *

Le Bas-Limousin, surtout dans sa partie montagneuse est une contrée aride et sauvage, qui ne possède que de beaux arbres et des granits remarquables par la dureté et la finesse de leur grain ; par suite de la pauvreté de ses habitants et du manque de voies de communication qui jadis empêchait les échanges, les œuvres d'art, sculptures sur bois ou statues de pierre, tableaux ou ferronneries, y sont relativement rares. L'épidémie de lèpre n'a provoqué dans l'art local que des spécimens sans prétention. Seul le tombeau de saint Etienne, à Aubazine est un chef d'œuvre indiscuté ; les

ladres avaient soin de râcler les parties de la statue correspondant à leurs organes malades. Nous savons la fréquence chez les lépreux des lésions nasales, auriculaires et oculaires, les mutilations de leurs extrémités ; le nez, les oreilles, les yeux, les mains et les pieds de saint Etienne ont actuellement presque disparu. Dans ce même monastère, certains médecins ont cru voir, dans quelques figurines ornant les stalles, des têtes de cagots ; le sculpteur a modelé avec habileté, et noté en observateur averti, l'hypertrophie de leur nez, de leurs lèvres et de leurs arcades sourcilières grosses et dépilées, la rondeur de leurs yeux et de leurs oreilles bosselées, la bouffissure de leur face glabre et haïneuse.

A Tulle il ne reste des *maladreries* que la chapelle de N.-D. de Montre-Chemin, rotonde avec portail et fenêtres à pleins cintres, située à l'entrée du chemin en pente raide qui s'élève vers le couvent des Carmélites. Il ne subsiste de l'ancienne léproserie que la porte de la chapelle de la Santé, des pierres tombales et des bacs de granit.

Aux portes de la ville, nous ne trouvons à noter dans l'ancienne maladrerie de Saint-Adrian, dont les murs restaurés à différentes époques accueillirent successivement des ladres, des ardents et des pestiférés, qu'un écusson taillé en plein granit, reproduisant la mappemonde traversée par les branches de l'ancre du Salut, insigne que M. J.-B. CHAMPEVAL nous a signalé près d'Argentat, au-dessus de la porte d'une tourelle du village du Claux. Nous y voyons comme au Rocher des Malades une croix érigée à une croisée de chemins, plusieurs sources encore dénommées *Fonts des Malades* et divers objets taillés : bénitiers, cuves et piscines.

Au-dessus du vieux quartier tullois de l'Estabournie, une vieille maison du Bois des Moines présente une salle encore désignée sous le nom de la *Malaudio* ; deux têtes grossièrement sculptées supportent le linteau de granit de la cheminée. M. J.-B. CHAMPEVAL, qui la signale comme un asile

de ladres, appelle l'attention sur une vaste piscine aux murs épais d'amphibole, qui semble construite sur les fondations d'une tour très ancienne, très probablement gallo-romaine.

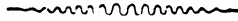
Des sept maladreries signalées par le *Pouillé de 1648* comme dépendant du diocèse de Tulle, c'est à peine si nous pouvons donner le croquis de celle de Montchal, aux portes de Malemort, et signaler le puits de l'Habitarelloune, dépendant de la « léproserie près Tulle, sise à l'Habitarelle de Gimel ». Sous la margelle, se trouve un signe curieux, qui semble être une rouelle de lépreux ; le même dessin se voit sur un bas-relief du porche de l'église Saint-Julien-le-Pauvre, à Paris, qui représente saint Julien et sainte Barillène, sa femme, passant sur une barque le Christ habillé en lépreux.

Le culte des saints guérisseurs de la lèpre se traduit en Bas-Limousin par des tableaux ou des statues diverses : nous pouvons signaler des chapiteaux représentant le saint Lazare de la Parabole, dans les églises de Chameyrat, et de Vigeois, à proximité du village de Gratterogne ; — des estropiés appuyés sur des béquilles dans l'église de Noailles, à quelques kilomètres de l'ancienne léproserie de Nazareth. Beaucoup de chapelles contiennent des statues ou portraits de sainte Madeleine ; une des plus belles toiles représentant la sainte dans la Grotte de la Beaume, tenant un crâne dans ses mains, se trouve dans la chapelle du Puy-Saint-Clair, à Tulle ; une statue de bois des plus curieuses, dont la taille allongée et collante permet de lui assigner la fin du *xiv^e* siècle (Rivière) existe à la chapelle des Rougnoux (1154) à 2 kilomètres de la léproserie d'Alonzat. La Vierge était aussi la patronne des lépreux ; il en est de belles statues à l'église du Châtenet (*xiv^e* siècle), dans une maison du Teillol, sur l'emplacement de l'ancienne maladrerie de Brive, près de la Font des Ladres et d'une jolie croix de saint Jacques (1505), au cloître de Tulle (vierge du Bois-Manger (*xiv^e* siècle). A Chaunac, près de la châtaigneraie du Mazel, on relève une fontaine des ladres dédiée à saint Georges, le patron

des lépreux en Islande. Ce saint est représenté le visage entouré d'un *moural* (1).

Notons, en terminant, la toile et la statue extrêmement caractéristiques de saint Loup dans la chapelle des Plats de Saint-Clément et des Combes de Seilhac, — le joli reliquaire de SAINT CLAIR à l'abbaye Saint-Martin de Tulle, le guérisseur des affections oculaires, et l'inscription de la fontaine de Saint-Pardoux qui se trouve non loin des asiles de lépreux de Bonnefont et de l'Inclédat de Bugeat.

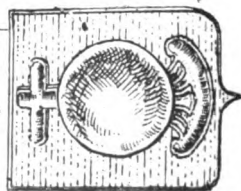
DOCTEUR J. MAZEYRIE.



(1) Le *moural* est un mouchoir dont on s'entoure la figure lorsqu'on a un eczéma ou une fluxion dentaire, (cf. Dictionnaire patois, BÉRONIE et VIALLE). Les paysannes mettent de nos jours encore un linge sur la figure de saint Georges et l'appliquent ensuite sur les parties malades.



MALADRERIE LE SAINT-ADRIAN



PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE TRIMESTRIELLE

DU 22 JANVIER 1925

Présents : MM. Borie, Breillout, Chabannier, Deschamps Mavallier, Marque, Serre, membres du Bureau ; Boubal, Chaumeil, Fleckinger, Giot, Juglard, Lacour, Lhomond, Trémoulet.

Excusés : MM. Angelby, Brunie, Cantonny, de Corbier, Forot, Fourgeaud, Jeanjean, Morély, Schwatal.

M. Marque, président, ouvre la séance à 14 heures. Il propose l'admission des membres suivants : MM. Albier, F. Audubert, Aussadisse, Bach, Belot, Borie, Brindel, abbé Brousse, Canac, Cézérat, Chattelun, Combescot de Marsaguet, Epinat, abbé Eyrolle, Faucher, abbé Joffre, Madesclaire, Mazeyrie fils, Pradel, Pujol, Saunal, Souny, Trémoulet. Leur admission est prononcée.

M. Marque expose que M. Victor Forot, président honoraire, demande à la Société de s'engager à publier ses œuvres inédites manuscrites. A titre de contribution volontaire aux frais de cette publication, M. V. Forot verse, en toute propriété, à la Société des valeurs au porteur productrices d'une rente annuelle totale de 500 fr., dont il se réserve l'usufruit. Un contrat a été établi par le Trésorier pour fixer nettement les obligations des contractants. Lecture est faite de ce projet de contrat sur lequel une discussion s'engage. L'assemblée décide que certains termes seront précisés pour éviter toute contestation dans l'avenir, les précisions demandées seront soumises à l'acceptation de M. V. Forot.

L'Assemblée donne mandat, à son président, M. Marque, son secrétaire général M. Breillout, son trésorier M. Deschamps-Mavallier, de passer avec M. Victor Forot, président honoraire, un contrat pour la publication des œuvres manuscrites inédites de M. Forot. Ce contrat précisera les engagements des deux parties et tiendra compte des suggestions et réserves présentées par l'Assemblée.

Le Président exprime à M. V. Forot les remerciements de l'Assemblée pour le secours qu'il veut bien accorder à la Société.

L'Assemblée décide que M. Victor Forot figurera parmi les *Bienfaiteurs de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze*.

Le Trésorier présente le bilan de l'année 1925 :

Avoir au 1^{er} Janvier 1924.....	3.975 70
<i>Recettes</i>	
Cotisations perçues.....	3.780 »
Intérêts de 3 bons de la Défense nationale...	150 »
Vente de Bulletins.....	168 »
Supplément pour excursion de 1923.....	5 »
Subvention du Conseil général	200 »
Contribution à la publication d'une étude par M. Angelby.....	100 »
TOTAL DES RECETTES.....	8.378 70
<i>Dépenses</i>	
Impression du Bulletin.....	3.530 50
Brochage du Bulletin.....	213 60
Dépenses diverses (correspondance, recou- vrement des cotisations, envoi du Bulletin)....	328 50
TOTAL DES DÉPENSES.....	4.072 60
Actif au 31 décembre 1924.....	4.306 10

La situation financière de la Société est prospère, cependant il est désirable que le nombre des adhérents soit encore augmenté et que le recouvrement des cotisations se

fasse économiquement. L'Assemblée invite les membres de la Société à *contribuer au recrutement de la Société en la faisant connaître et en communiquant son Bulletin*. Elle les engage, en outre, à *envoyer leur cotisation au Trésorier sans attendre que le recouvrement en soit opéré par la poste*.

M. de Labrouhe de Laborderie a demandé que des excursions archéologiques soient organisées pour l'étude des monuments remarquables de la région. Le Bulletin publierait les études faites. L'Assemblée décide que des efforts seront faits pour la réussite des excursions qui seront préparées à l'avenir.

Dans une intéressante causerie, M. Marque, président, expose l'étape que vient de franchir la question d'Uxelodunum. Il montre que cette question ne peut être résolue définitivement que par les fouilles d'Uzerche. Sur sa proposition, l'Assemblée décide le principe d'une subvention qui sera allouée au Comité des fouilles d'Uzerche dès que les travaux seront commencés.

Le Secrétaire général attire l'attention des membres de l'Assemblée sur des événements scientifiques et bibliographiques intéressant la Corrèze ou la Société (1). Il signale les résultats des recherches faites par M. Bergius, de Hanovre, sur la production des carburants issus de la houille, du goudron et des résidus d'asphalte traités par l'hydrogène.

(1) On les trouvera plus loin à la Bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

L'abbé Joseph Roux par l'abbé M. M. Gorse (1). (E. Leroux. Paris, 1924).

L'abbé Gorse, l'auteur de *Au bas pays de Limousin*, récemment décédé, était particulièrement qualifié pour présenter une étude biographique et littéraire sur l'abbé Roux qu'il avait bien connu et dont il était bien préparé à comprendre et à apprécier l'œuvre. Nous reconnaissons avec lui que « cette biographie s'imposait comme le complément nécessaire de l'œuvre littéraire » du chanoine.

Joseph Roux, né à Tulle le 19 avril 1834, était le dernier venu d'une famille de 14 enfants. Il quitta le collège de Tulle après la rhétorique pour entrer au Séminaire de Servièrès; d'où il passa au grand Séminaire de Tulle. Ordonné prêtre le 29 mai 1858, il fut envoyé au Petit Séminaire de Brive comme professeur.

Le 1^{er} octobre 1860, il était nommé vicaire à Varetz. Déjà « ses idées sont en ébullition dans sa tête ; elles débordent de toutes parts et, surtout, elles débordent sur ses cahiers ». Il prépare et publie ses *Hymnes et poèmes en l'honneur de la Vierge Marie*, « œuvre de cœur et de souvenirs », mais aussi œuvre de jeunesse qui servit de point de départ à la *légende* qui tendait à présenter le poète comme un prêtre « écrivassier... rimailleur... prétentieux et vain... Ce fut dans cet opuscule que la malveillance alla puiser pour tuer le jeune prêtre et l'écraser sous le ridicule ».

Roux souffrit cruellement de l'accueil fait aux *Hymnes*, comme il devait souffrir de son isolement dans la petite

(1) Un exemplaire de cette étude a été gracieusement offert à notre Bibliothèque par M. Gorse, négociant à Corrèze.

paroisse de Saint-Sylvain, où il avait été nommé le 1^{er} septembre 1865. L'abbé chercha une consolation dans le travail. Un petit fascicule de *Pensées*, publié en 1866, fut « une nouvelle arme et un puissant argument contre l'humilité du prêtre ». Vivant à la campagne, au milieu des paysans qui parlent la *langua d'aur*, Roux commença son *Dictionnaire Limousin* auquel il devait consacrer vingt années. Il recueillit les *Proverbes* et les *Sourcelages* du Bas-Limousin ; il étudia les *Cartulaires* de Beaulieu et d'Uzerche, et l'histoire de Saint-Sylvain. Mais, dit-il tristement, « un homme qui n'est pas à sa place est comme un os luxé ; il souffre et fait souffrir ». L'abbé Roux n'était pas à sa place à Saint-Sylvain. En février 1870, il accepta un préceptorat en Normandie.

La guerre éclate ; Roux rentre à Tulle en perdant, avec son bagage, 15 cahiers de *Pensées* ; il essaye de les reconstituer à Saint-Sylvain, où il éprouve de nouveau l'isolement que fait autour de lui ce que M. Nouaillac a appelé « le comité de défense des vanités blessées ». Roux désespère ; il parle de sa « lente mort » et ne trouve de paix que dans l'étude. Il apprend que les Félibres du Midi veulent fêter le cinquième centenaire de Pétrarque ; il envoie au concours d'Avignon (1874), un sonnet qui lui valut une médaille de bronze.

Ce premier succès fut peut-être le plus gros événement de la vie de l'abbé.

Le 1^{er} décembre 1876, Roux était nommé curé de Saint-Hilaire-Peyroux. En 1880, s'improvisant *épigraphiste*, il découvre le sens des énigmatiques inscriptions gravées sur la célèbre chasse de Gimel (Jésus), sur celle de Saint-Viance et sur une pierre de la cathédrale de Cahors. *Portraitiste* perspicace et mordant, il publie dans la presse locale des portraits réussis, comme ceux de Janus, de Petit-Pierre, qui sont des morceaux de combat.

Mais l'abbé avait trouvé sa voie dans le Félibrige dont il était devenu *majoral*. En 1882, il présentait, au concours de Montpellier, l'*Epopée limousine*, puis la *Chanson lemoûzina* qui lui valut la plus haute récompense du Félibrige.

Roux était salué comme *la cigale du Limousin*. Pourtant la *légende* se fait plus agressive et l'ambition de Roux n'est pas satisfaite : « Je serais toujours un emmuré, dit-il ; avec un caractère fier et timide, on n'arrive jamais à rien ! ».

En 1885, avec les *Pensées*, « l'abbé Roux passa tout à coup de la nuit la plus profonde à la lumière de la grande publicité parisienne ». (F. Sareey). L'ouvrage fut couronné par l'Académie française (1886). Roux était célèbre. Le 1^{er} janvier 1886, l'abbé devenait chanoine prébendé de la cathédrale de Tulle. La *légende* parut s'incliner ; elle releva bientôt la tête après l'apparition des *Nouvelles Pensées* (1887) dont le succès n'égala pas celui du premier volume.

Quand l'abbé Roux quitta Saint-Hilaire-Peyroux, son œuvre était finie. Le chanoine ne vécut plus que sur ses travaux passés ; « les forces lui manquèrent pour entrer dans des voies nouvelles... Cet esprit éminent était pour ainsi dire arrêté dans sa course. » Il se borna à tenir son *Journal*.

Désenchanté et comme découragé, le chanoine accueillit sans joie la croix de la Légion d'honneur qui fut la reconnaissance officielle de sa valeur. Peut-être avait-il des ambitions plus hautes ?... Il mourut à 71 ans, le 4 février 1905.

L'abbé M. M. Gorse, patoisant éclairé, ne pouvait manquer d'étudier et de commenter d'une manière originale l'œuvre limousine de l'abbé Joseph Roux, et de mettre en relief la place importante que celui-ci a prise dans le Félibrige, en cherchant à fixer la langue limousine par l'établissement d'une *Grammaire* et du *Dictionnaire*, travail colossal dont la première partie a seule été publiée (*Lemouzi* 1892).

Cette étude biographique et littéraire est, malgré quelques longueurs, d'une lecture agréable et facile. Elle est l'œuvre dernière de l'abbé Gorse qui était connu pour ses travaux antérieurs sur notre province, mais qui a acquis un nouveau titre à la reconnaissance des Lettres limousines, en faisant revivre la fière figure de l'abbé Joseph Roux, penseur, poète et félibre tullois.

J. B.

Notre compatriote et confrère M. Maximin Deloche, châtelain de la Brillère, près de Verrières en Poitou, vient d'apporter récemment une contribution extrêmement importante à l'étude des confins picto-lemoviques par la publication, chez l'éditeur parisien A. Picard, de *l'Enigme de Civaux*.

Civaux est une petite commune située sur la rive gauche de la Vienne, non loin de Lussac-les-Châteaux. Son peu d'importance actuelle n'est pas en rapport avec sa nécropole où les tombes de pierre, monolithes pour la plupart, existent encore par milliers, malgré le grand nombre de celles qui ont été vendues et transportées dans toute la région pour y servir à d'autres usages. Aussi la vue de ce vaste champ de tombes délaissées cause-t-elle une impression inoubliable.

Grâce à de patientes recherches et une minutieuse analyse des faits et des opinions émises au sujet de « l'énigme de Civaux », M. Deloche est parvenu enfin à déchiffrer cette énigme. Il ne fallait pas moins que la science dialectique et la sagace érudition de notre confrère, digne filleul et émule de l'éminent académicien, son homonyme, dont s'enorgueillit la ville de Tulle, pour montrer que Civaux, fut jadis un port important sur la Vienne, desservant Lemonum, (Poitiers) ; et que, dès l'époque gauloise, ce lieu a été un centre de fabrication de cercueils de pierre exportés par voie d'eau dans tout le voisinage. C'est par Civaux que, vraisemblablement, vers le 2^e siècle, le christianisme se répandit du Limousin en Poitou, grâce aux bateliers, ses premiers adeptes.

Mais, la partie la plus intéressante pour nous de cette savante étude, et celle qui se rattache au siège de Lemonum qui précéda la prise d'*Usercodanum* (Uzerche) par César.

On sait que le chef des Lemovices, Duratius, fils de Sédulius, avait pris parti pour les Romains, contre Luctérius, chef des insoomies du Plateau central, et qu'il avait occupé, pour leur venir en aide, le territoire des *Eleutheri* devenu depuis lors le Bas-Limousin. Pour le forcer à lâcher prise et

la punir de sa trahison, les autres chefs gaulois de l'ouest, armoricains et angevins commandés par Dumnacus, envahirent le nord des terres de Duratius. Ne pouvant leur résister, il s'enferma dans Lemonum en attendant le secours du chef romain Caninius. Celui-ci, effectivement, qui luttait contre Luctérius, remonta vers le territoire picton pour délivrer Duratius. Mais Dumnacus prévenu se porta à sa rencontre et essaya de surprendre en chemin les légions romaines, déjà fortement éprouvées par leur lutte avec Luctérius. Caninius qui, d'après M. Deloche, avait passé la Vienne à Quéaux put cependant, en remontant vers Civaux, franchir la Vienne à nouveau et se retrancher en face, sur la rive droite, en un lieu naturellement fort, encore appelé « Camp de Canoin » où Dumnacus tenta vainement de l'assiéger pendant trois jours. Les vestiges de ce camp seraient encore nettement visibles, à l'extrémité nord de la forêt de Lussac-les-Châteaux.

Jusqu'ici on croyait que c'est à Bonneuil, un peu plus en aval, et sur la rive gauche de la Vienne, que Caninius avait installé ses retranchements. M. Deloche pense qu'il faut y voir plutôt un des campements de Fabius, envoyé par César avec vingt-cinq cohortes, au secours de Caninius et de Duratius. Cette explication, parfaitement plausible, mérite toutefois d'être appuyée par une étude approfondie du siège de Lemonum, que notre confrère peut faire sur place mieux que personne, en relevant les vestiges des camps qui jalonnent de proche en proche la marche des troupes romaines. Il serait du plus haut intérêt, en particulier, d'identifier ce lieu où Dumnacus se laissa surprendre et se fit battre par Fabius. Peut être ne faut-il pas se fier absolument aux *Commentaires*, d'après lesquels Dumnacus aurait cherché à se dérober aux Romains en repassant la Loire : Hirtius, en d'autres passages, a montré trop peu d'impartialité pour les Gaulois. Il est plus vraisemblable que Dumnacus cherchait, au contraire, à disputer le passage de la Loire à Fabius, en marchant à sa rencontre. Dans cette hypothèse, Caninius très affaibli par ses combats antérieurs, se serait borné, après l'affaire du camp de Canoin, à remonter la rive droite

de la Vienne pour se rapprocher de Fabius arrivant par le Nord. Peut être la Tour des *Cognous*, rebâtie par la suite, rappelle-t-elle aussi son nom. Il se serait ensuite déplacé jusqu'à Saint-Martin-la-Rivière où il aurait franchi la Vienne pour s'installer à Bonneuil, et c'est de là que, rejoint par Duratius délivré par la victoire de Fabius, il aurait appris du chef lémovice la défaite des Gaulois et la fuite de Luctérius avec Draptès vers le territoire cadurque pour s'y ravitailler et aller, de là, ravager la Province romaine. Ainsi s'expliquerait la trouvaille qu'on a faite à Bonneuil d'une médaille de Duratius, et le brusque départ du chef romain se mettant à la poursuite, par Limoges, de Luctérius et Draptès.

En attendant la nouvelle étude que M. Deloche voudra, sans doute, consacrer au siège de Lemonum, nous le félicitons et le remercions du don de son savant ouvrage, l'*Enigme de Civaux*, à la *Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze* dont il fait partie.

B. MARQUE.

M. René Fage a offert à notre Bibliothèque un exemplaire imprimé et rédigé en latin du diplôme de licence en droit délivré en août 1776, par la Faculté de Toulouse, à Jean Bonaventure Mougenc de Saint-Avid, de Tulle.

Le jury était composé des docteurs de Gontault et de Meynard d'Aiguevives et des licenciés de Soleilhet, de Ludières, de Pomier, de Bousquet, de Armandie, de Soubrie.

L'Académie des Sciences morales et politiques a décerné à M. Tramond, notre collègue, professeur à l'école supérieure de la marine et à son collaborateur, M. Reussner, le prix Ed. Fréville, d'une valeur de 1.500 francs, pour leur ouvrage : *Eléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine*.

Communications à l'Académie des Sciences :

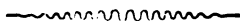
1° Dans une note présentée par M. Bigourdan, M. Maurain a exposé les résultats des observations acoustiques faites à l'occasion des *expériences de La Courtine* en mai 1924.

Il apparaît nettement que les zones de silence existent. Une carte de ces zones a pu être établie pour chaque explosion ;

2° M. Termier a présenté une note de M. Mouret, sur le prolongement de la faille d'Argentat au delà de Bourgneuf et la structure du Plateau de Millevaches (1).

On sait que la faille ou chenal d'Argentat est marquée par une ligne passant par Chamberet, Le Lonzac, Saint-Salvador, Marc-la-Tour, Saint-Bonnet-Elvert, Argentat et Mercœur ; elle sépare les terrains de schistes quartziteux de l'ouest des terrains de granites et granulites situés à l'est du chenal.

Une seconde note de M. Mouret a été présentée ultérieurement sur le Plateau d'Eygurande.



(1) La géologie du Massif Central est exposée très clairement avec de nombreuses illustrations et cartes par M. Glangeaud, professeur de géologie et de minéralogie à l'Université de Clermont-Ferrand, collaborateur principal du service géologique de la France et correspondant de l'Académie d'agriculture de France, dans *l'Université de Clermont-Ferrand et le pays d'Anvergne*.

CAHIERS DE DOLÉANCES

DE QUATRE PAROISSES DU BAS-LIMOUSIN

(Chameyrat, Le Chastang, Cornil, Saint-Hilaire-Peyroux)

La plupart des cahiers de doléances, rédigés en 1789 pour les paroisses du Bas-Limousin, sont perdus. Nous ne possédions que ceux des paroisses de la sénéchaussée d'Uzerche, déposés dans les Archives départementales de la Corrèze. Cette série comprend les cahiers d'Affieux, d'Allassac, d'Arnac-Pompadour, de Beyssac, de Chabrignac, de Chamberet, de Chamboulive, de Concèze, d'Espartignac, d'Estivaux, de Lagraulière, de Lascaux, de l'Eglise-aux-Bois, du Lonzac, de Manzannes, de Meilhards, d'Objat, d'Orgnac, de Peyrissac, de Perpezac-le-Noir, de Pierrefitte, de Rilhac, de Rosiers-de-Juillac (1), de Sadroc, de Saint-Bonnet-la-Rivière, de Saint-Bonnet-l'Enfantier, de Sainte-Eulalie d'Uzerche, de Saint-Jal, de Saint-Pardoux-l'Ortigier, de Saint-Robert et Saint-Maurice, de Saint-Solve, de Saint-Sornin-Lavolps, de Soudaine-Lavinadière, de Treignac, d'Uzerche, de Vigcois et de Voutezac. M. Hugues, ancien archiviste du département de la Corrèze, les a publiés en y joignant les cahiers de Larche (sénéchaussée de Brive) et d'Argentat (sénéchaussée de Tulle). Dans une courte introduction, il a fait remarquer l'importance de ces documents où l'on trouve des observations précieuses sur la situation

(1) M. Hugues a confondu Rosiers-d'Egletons avec Rosiers-de-Juillac.

morale et matérielle des paroisses, sur l'état de l'agriculture, sur les abus des agents du fisc, sur la nécessité d'une réforme financière et judiciaire (1).

Quelques années après la publication de M. Hugues, M. Louis Miginiac a donné dans le Bulletin de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze* (2), les cahiers de Saint-Paul et de Saint-Pardoux-la-Croisille, paroisses qui dépendaient de la sénéchaussée de Tulle.

Je peux ajouter à cette série les cahiers de quatre paroisses comprises dans la même circonscription : Le Chastang, Chameyrat, Cornil et Saint-Hilaire-Peyroux. J'en possède les originaux ; ils me viennent de mon ami, M. Eugène Vandermarq, qui les a trouvés dans les papiers de M. Mougene de Saint-Avid, un des rédacteurs du cahier de la paroisse du Chastang.

Ils ne mentionnent guère d'autres revendications que celles relatées dans les documents du même genre déjà publiés par MM. Hugues et Miginiac : réforme des impôts et de la justice, suppression des privilèges, de la maîtrise des eaux et forêts, du casuel des curés, de la solidarité en matière de rentes, création de chemins, institution d'Etats provinciaux. On voit que la matière avait été préparée longtemps à l'avance, que les dirigeants du tiers-état s'étaient concertés, avaient discuté de leurs droits, qu'une sorte d'entente s'était établie entre des paroisses pour formuler une même liste de revendications. Des articles de divers cahiers se présentent sous une forme identique, comme si les projets des mémoires avaient passé de mains en mains avant la rédaction définitive.

(1) *Etats généraux de 1789. Cahiers des plaintes et doléances des paroisses du Bas-Limousin, publiés d'après les originaux et annotés par M. Hugues, archiviste du département de la Corrèze*. Tulle, Crauillon, 1892. 1 vol. in-8 de 234. La publication de ces cahiers avait été faite préalablement par M. Hugues dans le *Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze*, t. X, 1888.

(2) T. XIX, 1897, p. 528.

Ceux qu'on va lire présentent néanmoins des particularités intéressantes.

Les habitants du Chastang brossent le plus noir tableau de leur pays : sol ingrat, climat rigoureux, récoltes de seigle et de sarrasin peu abondantes et souvent perdues. Nous avons entendu le même cri de misère, poussé, plus âprement encore, par les paroissiens de Saint-Paul (1). Il devait y avoir une grande part de vérité dans ces doléances. On comprend bien que le peuple des campagnes ait demandé un allègement de ses charges ; les produits de sa terre le nourrissaient à peine. Les jeunes gens désertaient les champs, cherchaient ailleurs des moyens de vivre. Aussi voyons-nous les habitants de Cornil proposer « qu'on anime l'agriculture par des récompenses et en mettant des obstacles à l'émigration. » Ne voit-on pas ici poindre l'idée des comices agricoles ?

Presque tous les cahiers sont d'accord pour réclamer la suppression des milices qui enlèvent à la culture les bras les plus vigoureux. Quelques-uns demandent un nouveau mode de recrutement, avec exemption pour les fils aînés des cultivateurs et enrôlement, à leur place, des laquais des nobles et des ecclésiastiques.

Le casuel des curés est vivement attaqué ; ne devrait-il pas être remplacé par des secours ou un traitement que payerait le gros-décimateur ?

Des quatre cahiers que je publie, celui de Saint-Hilaire-Peyroux me paraît le plus intéressant pour sa forme et son fond. Il se distingue par sa clarté, sa modération, la sagesse de ses revendications. La paroisse faisait partie de l'ancienne vicomté de Turenne. Le rédacteur du cahier observe que le roi, acquéreur de la vicomté, ne peut avoir sur elle de plus amples droits que ceux du vicomte ; or, dit-il, les impôts ont décuplé ! Il fait une saisissante évocation des abus commis par le receveur des tailles, ses huissiers et ses recors, qui oppriment les contribuables et dévorent une

(1) Voir aussi les cahiers de Chamberet et de Peyrissac.

bonne part des contributions recouvrées. Je détache cette jolie phrase : « Les habitants de la dite paroisse ne connaissent que très imparfaitement la longue route par laquelle les revenus du Roy arrivent dans ses coffres ; mais ils pensent qu'il serait possible et très intéressant d'abrégier cette route, parce que les frais de perception qu'on retrancherait tourneraient au profit du Roy qui, dans un temps plus heureux, pourrait diminuer d'autant le fardeau des impositions. »

Après avoir dénoncé le mal, le cahier propose le remède : suppression des fonctions inutiles, résidence du juge seigneurial, gratuité de la justice, simplification de la procédure en général et surtout de la procédure de saisie, obligation de payer l'augmentation de la taxe pesant « principalement sur les bénéficiers et les moines rentés qui vivent dans l'opulence et la somptuosité, tandis que tant de chefs de familles respectables se couchent souvent [sans] savoir par quel moyen ils pourront, le lendemain, se procurer des vivres pour eux et pour leurs enfants ». Les habitants insistent enfin sur la nécessité de créer un grand chemin reliant le chef-lieu de la paroisse à Tulle et à Brive.

Au sujet de cette route, projetée depuis longtemps et qui d'après les premières études, devait passer par Venarsal et Chameyrat, notre cahier nous apprend les intrigues qui, l'ont fait dévier sur Sainte-Féréole.

Le mémoire de Saint-Hilaire se termine par une singulière prétention. « Les habitants demandent à demeurer réunis à la province de Guyenne dont il font partie, et dans le cas où l'on voudrait la diviser en Etats particuliers, ils demandent le rétablissement des Etats du vicomté de Turenne. » Sur le rétablissement des Etats de Turenne on pouvait délibérer (1), car la paroisse de Saint-Hilaire comme celle de Chameyrat, dépendait autrefois de la vicomté. Mais en ce qui concerne le rattachement à la province de Guyenne, la thèse ne me paraît pas soutenable. Sur quoi se fondaient

(1) Conf. le cahier d'Argentat.

les réclamants ? Le Quercy était membre de la Guyenne ; or, la vicomté de Turenne s'étendait sur le Quercy. Voilà le lien. Il est fragile, puisque la vicomté se développait aussi sur le Bas-Limousin et puisque la paroisse de Saint-Hilaire était située dans la partie limousine de la vicomté. Il fallait que les limites des provinces fussent bien mal déterminées pour qu'une pareille demande ait pu être présentée (2).

En terminant, je signale, dans le cahier de Cornil, un fait assez étrange dont la mention, à ma connaissance, ne se trouve nulle part à ailleurs. Les habitants sollicitent le « rasement de la petite forêt d'Obazine pour les inconvénients en résultant par multitude de ses loups dont la rage d'un causa, en 84, la mort d'une multitude d'habitans ».

Peut-être pourra-t-on découvrir, dans les minutes de notaires ou les registres de décès, quelque trace de cet événement.

René FAGE.

I

Doléances, Plaintes et Remontrances de la Paroisse de Chameyrat

Art. 1^{er}. — L'abolition de tous les impôts actuellement existant pour être remplacés par un seul subside qui portera sur les trois ordres également eu égard à la fortune mobilière ou immobilière de chaque état d'un chacun.

Art. 2^e. — La convocation des Etats généraux aux périodes déterminées passées, lequel ne pourra plus percevoir l'impôt s'il n'est renouvelé par la Nation.

Art. 3. — La fixation des droits de contrôle par une loi claire et précise ainsi que les émoluments des greffes réunis.

Art. 4^e. — La révocation de toutes les pensions non méri-

(2) Les habitants de Saint-Bonnet-a-Rivière demandaient la réunion au Périgord des pays vignobles du Bas-Limousin, « le genre de production des deux climats étant le même ».

tées, le rapport de la liste de ceux qui les ont et des motifs pour lesquels elles sont accordées.

Art. 5°. — Ne laisser subsister à l'avenir de solidarité que pour l'année courante, et soumettre les arrérages de rentes à la prescription de cinq ans.

Art. 6°. — Le privilège particulier de cultiver le tabac dans le vicomté de Turenne.

Art. 7°. — La perception de l'intérêt au sol pour livre sur le simple prêt.

Art. 8°. — La reddition de compte du cheptel dans un an, passé lequel terme on ne pourra exiger que le sol pour livre et n'arréragera que de cinq ans.

Art. 9°. — L'administration des impôts dans le Limousin faite par des Etats particuliers à cette province lesquels seront tenus alternativement dans le haut et le bas Limousin. Dans le cas qu'on refuserait au bas Limousin de voir les Etats alternatifs, ils réclament des Etats propres à la vicomté de Turenne.

Art. 10°. — La comptabilité des ministres aux Etats généraux.

Art. 11°. — Mêmes poids et mêmes mesures dans le Limousin.

Art. 12°. — L'exemption de gabelle aux jours de foire.

Art. 13°. — L'abolition du casuel perçu par les ecclésiastiques à la condition néanmoins qu'il sera remplacé par un secours équivalent par le gros décimateur laïque ou ecclésiastique.

Art. 14°. — La suppression de l'huissier juré priseur.

Art. 15°. — La suppression des Eaux et Forêts.

Art. 16°. — Un nouveau code criminel à former.

Art. 17°. — La réforme du Code civil dans ses lois et dans ses formes.

Art. 18°. — On observera à Sa Majesté qu'un moyen très propre à acquitter les dettes actuelles de l'Etat serait de suspendre la nomination de tous les bénéfices simples sans charges d'âmes et n'exigeant point résidence, pour que le revenu d'iceux fut employé à ce besoin jusqu'à l'extinction des susdites dettes.

Art. 19°. — L'abolition de toute espèce de lettres de cachet.

Art. 20°. — Que les privilèges de la vicomté de Turenne soient conservés.

Art. 21°. — Que la dime ne soit perçue qu'après la semaille tirée, et que la paille reste au décimable.

Art. 22°. — L'ingratitude du sol de la paroisse est extrême.

Art. 23°. — L'abolition des milices, ou si elles sont absolument nécessaires, qu'il soit permis à ceux qui doivent tirer au sort de fournir volontairement le soldat que le Roi exigera.

Signé : VACHER, député, BÉRIL, député. (Le cahier porte en outre la signature de FLOUCAUD, juge, *ne varietur*).

II

Mémoire et Observations des Habitants de la Paroisse du Chastang pour concourir à la formation du Cayer des Doléances du tiers état de la Sénéchaussée de Tulle.

Art. 1^{er}. — Le sol de cette paroisse, naturellement très ingrat, ne produit que du seigle que les gelées du printemps emportent de quatre ans un et du blé sarrazin qui résiste rarement aux vents chauds qui règnent au commencement de l'automne. La légèreté du terrain et le voisinage des étangs sont la cause de cet accident périodique. Cette considération détermine la nécessité de détruire les étangs. Cette destruction serait avantageuse aux seigneurs et aux censitaires ; l'emplacement des étangs représenterait par leur produit la valeur du poisson, et les fonds voisins acquérant de la valeur, leur commerce augmenterait les revenus cauzels des seigneurs.

Art. 2°. — Les terres ordinaires de ce canton donnent quatre sétiers sur un de semence. On doit considérer dans les mains du propriétaire le quart de la récolte comme un capital faisant partie de ses propriétés et conséquemment

exempt de dixme. Le décimateur perçoit néanmoins la dixme de toutes les gerbes (de dix un (1).) ce qui ne contribue pas peu à la misère des habitants.

Art. 3^e. — Les cens et les rentes seigneuriales sont dues en grains et représentent, à l'industrie près du censitaire, le produit net des héritages. L'action que les fermiers du seigneur emploient pour exiger cette redevance excessive écrase ordinairement le censitaire le moins misérable. On reconnaît à ce tableau la solidarité dont les horreurs se trouveront développées dans presque tous les cayers des doléances qui doivent concourir à manifester au souverain les besoins de la province du Limousin.

Art. 4^e. — Les estimateurs de cette paroisse pour l'assiette des impositions n'eurent aucun égard aux charges réelles préexistantes ; ils considérèrent les héritages sur leur valeur apparente d'où est résulté une répartition d'impôts peu proportionnée aux revenus des contribuables.

Art. 5^e. — Les seigneurs nomment pour juge des personnes incapables de rendre la justice. Ces officiers indignes de ce nom empruntent les lumières des avocats auxquels ils font juger la moindre contestation ; l'avocat perçoit son honoraire et le juge prend encore les deux tiers de cet honoraire, en sorte qu'un appointement qui coûterait quinze sols s'il était rendu par le juge s'élève à huit ou dix livres par un effet de l'ignorance du juge.

Art. 6^e. — La justice rendue sur les lieux par des officiers suffisamment instruits entre naturellement dans les désirs des habitants du Chastang.

Art. 7^e. — Les arrérages des rentes seigneuriales devraient prescrire par cinq ans, l'action en garantie que le solidaire a droit d'exercer devrait également prescrire par cinq ans à compter du jour de la demande principale, et afin de priver les fermiers du seigneur de vendre l'exemption de la solidarité, il faudrait qu'il fut défendu de promener la solidarité d'une tête sur l'autre, c'est-à-dire qu'on bornat

(1) Ces trois mots sont ajoutés entre les lignes.

l'exercice de la solidarité contre celui qui aurait été pris solidaire.

Art. 8°. — Les arrérages de rente seigneuriale, quelque liquidation qui en eut été faite, ne devrait jamais produire d'intérêt en faveur du seigneur et de ses fermiers.

Art. 9°. — Pouvant à peine payer les redevances ordinaires, les censitaires sont forcés d'en doubler la prestation sous prétexte de droit d'acapte et de taille aux quatre cas. Ces droits casuels devraient être abolis en considération de l'ingratitude de la terre et de la mauvaise qualité des fourrages. Les noyers ne viennent point dans ce malheureux climat, et ce n'est qu'avec le plus grand soin qu'on y cultive quelques chataignes dont le fruit est souvent enlevé par les froids d'automne. Les brebis réussissent rarement ; les chevaux ne peuvent point y subsister et les vaches ont à peine le lait qu'exige la nourriture des veaux qui sont d'ailleurs maigres, petits et peu nombreux.

Art. 10°. — Le fardeau des impositions royales serait moins onéreux à la classe des laboureurs et des autres propriétaires non privilégiés s'il portait également sur toutes les têtes, abstraction faite des qualités personnelles ; la renonciation qu'a fait la noblesse de certaines provinces à tout privilège pécuniaire a pour motif la justice de l'égale répartition des impôts sans distinction de privilège.

Art. 11°. — La destruction du tribunal de la maîtrise des eaux et forêts serait également utile, et les lois qu'on y observe devraient être modifiées et adaptées à la position de la paroisse du Chastang, à la nature de ses lois et à la qualité de ses communaux.

Art. 12°. — Les vices connus du tarif du contrôle devraient être corrigés par un nouveau tarif plus clair et plus juste.

Art. 13° (1). — L'état qui se trouve la paroisse du Chas-

(1) La rédaction des douze premiers articles est correcte. Les articles 13 à 18 sont écrits d'une autre main ; j'ai dû en rectifier quelque peu l'orthographe et la ponctuation pour les rendre plus intelligibles.

tang de la dépense qui sont obligés à contribuer pour faire rebatir leur église qui est dans la ruine totale de tomber par terre, augmente la misère des habitants de la dite paroisse.

Art. 14°. — Les parroissiens de cette paroisse et les citoyens du pays soupirent à la modification des dixmes, car le peuple ayant à peine pour payer le droit de sa Majesté, le décimateur emporte de dix un de leurs grains et paille de toute classe et des petits animaux, ainsi ils se voyent privés de ce qui contribue à leur misérable nourriture.

Art. 15°. — Les droits de curé de coutume qu'on appelle cazuel devroit être aussi aboly, car bien souvent de pauvres familles sont obligées de mettre leur bien fonds entre les mains du curé de la paroisse, et bien souvent tombe au profit de leurs héritiers qui cause la misère des pauvres familles.

Art. 16°. — Les fardeaux si nombreux du pays et la stérilité du terrain obligent les garçons et jeunesse du pays à quitter leur patrie pour aller dans une autre climat chercher leur subsistance.

Art. 17°. — Comme il se trouve bien souvent que dans les paroisses [sont] nommés des curés d'autre pays, ils emportent leurs héritages et biens qu'ils ramassent dans leur pays ; nos désirs seroient que le bien ramassé dans la paroisse restat dans la dite paroisse.

Art. 18°. — La misère du pays demande que ne fut permis aux décimateurs de ne pouvoir prendre aucune sorte de grains que celui du seigle qui est la récolte passée par l'hivernage

Art. 19°. — La dite paroisse suppliant par le motif de leur misère qu'il leur soit accordé d'exiger leur procès et plaider pour charité.

Donc nous avons signé le présent cahier.

MOUGENC DE SAINT-AVID, député, TAVÉ, député, LALÉ, LAVERGNE, RAMAT, DRIGOU, AMBLARD, BRUNIE, ROUX, greffier, BRUGEAU, notaire royal.

III

**Très humbles et très respectueuses doléances de
la paroisse de Cornil que ses députés sont auto-
risés à présenter à l'assemblée générale de la
Sénéchaussée de Tulle.**

Art. 1^{er}. — Demander que l'Assemblée des Etats généraux soit périodique et qu'on y vote par tête et non par ordre.

Art. 2^e. — Que les Etats généraux seuls puissent accorder des impôts, et qu'il ne puisse être fait aucun emprunt sans leur consentement.

Art. 3^e. — Que tous les impôts soient réduits à deux, dont l'un portera sur les immeubles et l'autre sur les meubles.

Art. 4^e. — Que le Limousin aura ses Etats particuliers qui ne seront composés que de la seule province.

Art. 5^e. — Que les Etats généraux ne s'occuperont de l'octroi des impôts qu'après avoir arrêté tous les articles de réforme qui leur seront présentés et qu'ils auront jugés convenables, et qu'une de leurs premières occupations sera la formation des Etats provinciaux.

Art. 6^e. — Que tous les biens soient également cotisés sans distinction de leurs qualités, ni de ceux qui les possèdent ; que pour y parvenir on prenne en considération le produit réel de chaque propriété après avoir réduit les charges réelles et les frais de la culture.

Art. 7^e. — Les arrérages ne pourront être demandés que de cinq ans, et les fermes verbales preseriront par le même laps de temps.

Art. 8^e. — Qu'il soit fait un nouveau tarif pour les droits du contrôle, plus clairs, plus justes et plus proportionnés, afin que le public ne soit plus vexé.

Art. 9^e. — La suppression de l'office de juré priseur.

Art. 10^e. — Que les fonds des corvées qui se lèvent dans la paroisse soient employés à donner des communications au chef-lieu et ensuite à l'ouverture et à l'entretien des grands chemins de l'Election ; la paroisse de Cornil, étant

entourée de montagnes et de précipices inaccessibles de tous côtés est hors d'état de faire aucune espèce de commerce.

Art. 11°. — Que la procédure soit simplifiée et qu'à cet effet le code civil et criminel soit retouché ; que les justices seigneuriales soient occupées par des gradués en résidence dans les terres ou fiefs.

Art. 12°. — Que tout *commutimus* et autres privilèges attributifs de juridiction soient éteints de façon qu'on ne puisse jamais traduire sous aucun prétexte le justiciable hors de son juge naturel.

Art. 13°. — Que l'action solidaire pour toute espèce de rente directe, foncière, obituaire et autres, soit réduite à l'année courante, et que la cote personnelle prescrive par cinq ans ; et que dans aucun cas les arrérages ne puissent produire intérêt.

Art. 14°. — Qu'on anime l'agriculture par des récompenses et en mettant des obstacles à l'émigration de la majeure et de la plus vigoureuse partie des habitants.

Art. 15°. — Que les foires soient franches pour donner au commerce des bestiaux une liberté qui contribuerait à son accroissement.

Art. 16°. — Que tout espèce de casuel soit supprimé.

Art. 17°. — Que la dîme qui est une propriété soit comme elle ne doit porter que sur les fruits de la terre et le travail du cultivateur (*sic*), le décimateur soit tenu de contribuer à la semence et d'en supporter une portion égale à la quantité du fruit qu'il recueille, mais paille restante, le menu verd exempt, et une espace déterminé franc de dîme accordé aux domaines labourables.

Art. 18°. — Que chaque feu soit imposé au prorata de ses facultés pour les miliciens à faire, et que la paroisse ne soit plus dans le cas de se subdiviser pour aller tirer le sort à Chameyrat et à Saint-Hilaire ; ou mieux la détruire (la milice) finissant de causer les émigrations, d'autant que la Nation, accordant un subside pour entretenir les troupes, ne devrait pas être tenue de remplir en personne des fonctions dont elle s'est rachetée.

Art. 19°. — Que tous les villages qui composent la paroisse soient cotisés sur un seul et même rôle au lieu de quatre qu'il y en a.

Art. 20°. — Qu'il n'y ait que les grains d'hiver qui soient sujets à la dîme et que la paille reste.

Art. 21°. — L'ampliation des présidiaux qui connaîtront des qualités des parties et du petit criminel et police.

Art. 22°. — Les fonds des communautés employés au soulagement du peuple (1).

Signé : SUDOUR, juge de Cornil.

Suppression des Eaux et forêts.

Tabac marin.

Rasement de la petite forêt d'Obazine pour les inconvénients en résultant par multitude de ses loups dont la rage d'un causa, en 84, la mort d'une multitude d'habitans (2).

IV

Cahier des plaintes, doléances et remontrances des habitants de la paroisse de Saint-Hilaire-du-Peyroux, qui doit être remis à l'Assemblée qui se tiendra, le douze mars 1789, devant Monsieur le Lieutenant général en la Sénéchaussée de Tulle.

FINANCES

La paroisse de Saint-Hilaire du Peyroux faisait partie de la vicomté de Turenne. En cette qualité elle jouissait des franchises que les Roys de France avaient toujours confirmées. Depuis l'acquisition qu'en fit le Roy en 1736, les impositions de cette paroisse ont été portées au-dessus du

(1) Les articles 21 et 22 sont écrits d'une autre main, ainsi que quelques mots ajoutés aux articles 11 et 17.

(2) Ces trois réclamations, écrites après la signature du juge, ne sont suivies d'aucune signature.

décuple. Il semble cependant que, par cette acquisition, le Roy n'a pu acquérir plus de droit que n'en avait le seigneur vicomte, et les habitants de cette paroisse croient être fondés à se plaindre et à demander justice à cet égard ; néanmoins, à cause du besoin où l'Etat se trouve réduit par l'épuisement de ses finances, les habitants de la dite paroisse voulant donner de plus en plus des preuves de zèle et d'amour pour leur prince, ne demandent, dans ce moment, aucune diminution, sauf à être fait droit et statué sur leur réclamation lorsque les besoins de l'Etat auront cessé ; mais ils demandent en attendant, à titre d'indemnité provisoire, que la somme qu'ils payent soit également répartie sur tous les ecclésiastiques, nobles et privilégiés sous une dénomination unique et moins humiliante que celles de taille, capitation, corvées, ustancile et autres semblables.

Le défaut de grand chemin, bannissant tout commerce de cette paroisse, y entretient la disette d'argent.

Les impôts sont déjà lourds ; on est souvent embarrassé pour payer sa quote à temps. Le receveur des tailles envoie un huissier escorté d'un recors. Ces deux personnages vivant aux dépens de la paroisse et souvent sans se donner le moindre mouvement pour accélérer le recouvrement des deniers royaux ; quelquefois aussi viennent-ils exercer leur ministère quoique les redevables ne soient point en arrière, mais parce qu'ils ont cet état ils veulent en vivre.

Il semble aux habitants de la dite paroisse qu'il serait à propos que le collecteur porte-role fut autorisé, lorsque la nécessité l'y contraindrait, à faire lui-même, avec le secours de ses adjoints, l'exécution des meubles ou bestiaux des redevables qui seraient trop lents à acquitter leur quote, et qu'il fut encore autorisé à faire la vente des objets saisis le premier dimanche après l'exécution, à l'issue de la messe paroissiale, et le tout sans frais, excepté le cas où il eut été fourni des aliments aux bestiaux exécutés ou que le transport des meubles saisis eut occasionné quelque dépense, dans lequel cas le collecteur retiendrait son déboursé sur le prix des ventes. Il faudrait enfin qu'en cas de rébellion il fut permis au collec-

teur de prendre main forte aux dépens des rebelles. Cette pratique serait.. ce semble, d'un avantage réel, et il n'en serait pas, comme il arrive ordinairement, que la valeur des objets saisis est insuffisante pour les frais d'exécution et vente.

Les habitants de la dite paroisse ne connaissent que très imparfaitement la longue route par laquelle les revenus du Roy arrivent dans ses coffres ; mais ils pensent qu'il serait possible et très intéressant d'abrégier cette route, parce que les frais de perception qu'on retrancherait tourneraient au profit du Roy qui, dans un temps plus heureux, pourrait diminuer d'autant le fardeau des impositions.

Les dits habitants se permettront d'observer à leur Souverain que s'il est forcé par l'état actuel de ses finances d'exiger de ses sujets une taxe plus considérable, il doit porter cette augmentation sur les gros bénéficiers et les moines rentés qui vivent dans l'opulence et la somptuosité, tandis que tant de chefs de familles respectables se couchent souvent [sans] savoir par quel moyen ils pourront, le lendemain, se procurer des vivres pour eux et pour leurs enfants.

*
*
*

AGRICULTURE

L'agriculture est, sans contredit, l'âme de tous les Etats ; le gouvernement doit donc s'attacher à l'encourager et à l'étendre. Un puissant moyen d'y parvenir, serait, ce semble, de supprimer pour l'avenir les solidarités indéfinies qui tiennent les cultivateurs dans une dépendance et une frayeur continuelles, au point qu'ils ignorent, en se couchant, si à leur réveil ils ne seront pas forcés d'abandonner leur foyer pour aller à grands frais s'occuper du recouvrements des arrérages de rente accumulés par l'indolence de leur seigneur, et quelquefois même par un motif d'intérêt : car un petit seigneur, jaloux d'étendre les bornes de ses possessions, peut bien affecter de laisser arréager sa rente pour mettre son censitaire dans la nécessité de lui vendre certain objet qui a longtemps fait celui de son ambition.

Pour remédier à des inconvénients aussi fâcheux sans cependant porter préjudice aux seigneurs, il semble aux dits habitants que la solidarité ne devrait avoir lieu que pour l'année courante et que les arrérages devraient prescrire par cinq ans ainsi que ceux des rentes constituées.

Les fonds libérés de cette sujestion augmenteraient en valeur, les ventes en seraient plus fréquentes, les droits féodaux ainsi que les droits de contrôle seraient plus forts et plus répétés.

..

JUSTICE

Une justice locale prévient souvent les discussions, une prompt justice les arrête et maintient le bon ordre ; un juge qui réside dans l'étendue de sa juridiction peut voir de ses propres yeux les désordres et les réprimer. Sa présence contient les justiciables. Ce défaut de domicile de la part du juge de la dite paroisse porte le plus grand préjudice aux habitants qui, pour de légères discussions, sont obligés de franchir une distance de trois lieues pour se rendre à la ville de Tulle où tous les membres de leur judicature sont domiciliés.

Les dits habitants pensent donc qu'il serait à propos d'obliger les juges des seigneurs à faire leur résidence dans l'étendue de leur juridiction ; et comme pour faire dignement les fonctions de juge, il faut connaître les lois et la jurisprudence, il conviendrait que tout juge fut gradué.

Les dits habitants pensent de plus que le Roy et les seigneurs devraient donner à leurs officiers des gages suffisants pour leur tenir lieu d'épices, afin que les justiciables ne fussent pas dans le cas d'acheter la justice qui par son essence doit être gratuite.

..

ADMINISTRATION, COMMERCE

La dite paroisse placée entre deux villes, Tulle et Brive, n'a aucun chemin praticable pour voiturier ses denrées dans aucune de ces deux villes.

Les habitants sont forcés de se servir, à cette fin, de bêtes de somme et consomment par la fréquence des voyages au moins le quart du prix de leurs denrées en frais de transport.

Les dits habitants ont payé le rachat des corvées depuis 1763 sans profiter d'aucune espèce de route, les fonds des Elections du Bas-Limozin ont été employés à la construction des routes du Haut-Limozin ; il paraît naturel qu'aujourd'hui le Haut-Limozin contribue à la construction des nouvelles routes qu'on peut établir dans le bas pays.

Un grand chemin de Brive à Tulle traversant la présente paroisse, celles de Malemort, Venarsal et Chameyrat, décrirait, ce semble, la ligne la plus courte qu'on puisse tirer de Tulle à Brive. Monsieur l'Intendant, qui avait très bien connu cette vérité, fit piqueter, il y a trois ans, une route qui traversait les susdites paroisses, et ce n'est sans doute que par une surprise faite à sa religion, surprise ménagée par quelque motif d'intérêt ou occasionnée par une contrariété d'esprit de la part des ingénieurs qui ont été employés en grand nombre, qu'on est venu à bout de faire changer M. l'Intendant de direction.

La route de Brive à Tulle, telle qu'on vient de la piqueter, traversant la paroisse de Sainte-Féréole, sera incontestablement plus longue de trois quarts de lieue que ne l'aurait été celle qui avait été piquetée sur les fonds de la présente paroisse ou que toute autre qu'on pourrait y placer.

Les dits habitants insistent donc à ce que leur réclamation soit mise par l'assemblée générale sous les yeux du Roy, s'il est besoin, comme étant fondée sur la justice et l'intérêt général des voyageurs et du commerce.

Dans un village de la dite paroisse, assez considérable, appelé le Peyroux et regardé comme le chef-lieu de la paroisse, il est six foires dans l'année, établies depuis plus d'un siècle. La position de ce lieu se trouve à peu près au point moyen de la distance de Tulle à Brive. Les habitants ne pourraient, sans doute, retirer que de l'avantage à l'établissement de six autres foires, puisqu'ils trouveraient là la consommation de quelques denrées que la difficulté des chemins leur rend peu précieuses, et cet avantage se commu-

niquerait à leurs voisins. Les dits habitants osent donc espérer de la bonté de leur Roy qu'il voudra bien leur accorder l'établissement des dites six foires pour être tenues au dit lieu du Peyroux les 7 mars, 25 juillet, 25 août, 18 septembre, 14 octobre et 13 novembre de chaque année avenir.

Les dits habitants demandent à demeurer réunis à la province de Guienne dont ils font partie, et dans le cas où l'on voudrait la diviser en Etats particuliers, ils demandent le rétablissement des Etats du vicomté de Turenne, des droits, privilèges et exemptions qui leur appartiennent et s'opposent à tout ce qui pourrait être fait de contraire à leurs privilèges, et s'en remettent sur le tout à leurs députés.

Les dits habitants demandent aussi que le pouvoir des présidiaux soit porté à la somme de trois mille livres, tant pour les actions réelles que personnelles et qu'ils jugent en dernier ressort toutes les affaires du petit criminel.

Les dits habitants demandent encore que le casuel des curés soit entièrement supprimé comme étant aussi à charge à ceux qui le payent qu'humiliant pour ceux qui le reçoivent.

Signé : MEYNARD, PASCAL. DUCHOUCHÉ, VIMBELLE, FOULLADE, VIMBELLE, PASCAL, FOURNET, PASCAL, FOULLADE, CRÉMOUX, PRAT, PASCAL, SALVIAT, VIMBELLE, TEYXANDIER, BOUYGE, MONTEIL, LATREILLE, LACHAUD, DELOM, DELAGE, curé de Saint-Hilaire-du-Peyroux, DELLAC, ancien curé de Saint-Hilaire, LATREILLE, notaire royal, président en l'absence du juge.

RENÉ FAGE.

MONOGRAPHIES TULLOISES

LE PUY SAINT-CLAIR

CHAPITRE PREMIER

La rue des Morts n'existe plus à Tulle.

Elle commençait autrefois au delà de la Porte Chanac et finissait à la Tour des Prisons ; on l'appelait aussi rue des Prisons.

La roche naturelle, érodée par la gelée et la pluie, usée par les sabots des passants, formait le sol de cette rue étroite et déclive aux caniveaux irrégulièrement creusés par l'écoulement des eaux. — Elle était bordée de hautes murailles entre lesquelles le soleil ne luisait jamais. Maintenant, le vieil hôtel des Fénis de Saint-Victour, l'école Normale des instituteurs, plus récente, ont disparu sous la pioche des démolisseurs, et ont fait place aux claires terrasses de la Place de la Bride.

Elle n'existe plus, cette rue des Morts que grimpaient lentement les cortèges funèbres accompagnant au Puy Saint-Clair les cercueils portés par les amis des défunts. Le chemin était si difficile que les porteurs devaient se remplacer plusieurs fois avant de parvenir à la Chapelle de Notre-Dame des Neiges, gardienne du quartier de la Barussie, où ils marquaient un arrêt, en plaçant le cercueil devant l'autel.

Cette chapelle, qu'on nommait aussi *Oratoire de la Barussie* ou *du Puy Saint-Clair*, est mentionnée dans un acte du 14 décembre 1463, sur le registre du cellier de la cathédrale de Tulle :

« ... Maison et lèze... à la Barussie, confrontant à vigne de
« Grégoire Lachèze, maison de Jacques de Mas, un espace en-
« tre deux, et devant ou près de l'Oratoire du Puy Saint-Clair,
« la charrière entre deux. »

Cette même maison confrontant à l'Oratoire de la Barussie, du devant, figure dans un acte du 31 janvier 1458. (1)

Deux chemins prolongeaient la rue de la Barussie à partir de la Chapelle. A gauche, le chemin du Tranchat (2); à droite celui du cimetière, qui commençait par un escalier large de 6 mètres.

Au sommet de cet escalier, aux vastes marches pavées, se trouvait le portail en fer du cimetière, flanqué de deux pilastres rectangulaires accouplés en granit, sur les fûts desquels se détachaient deux grosses torches funéraires en relief, et qui étaient surmontées de chapiteaux d'où partait un arc élégant supportant une corniche composite. (3)

De là, deux chemins raboteux, taillés dans le roc, gravisaient la pente du mamelon et formaient un Calvaire de huit stations marquées par de petites chapelles ornées de statues de grandeur naturelle, de statuettes et d'objets d'art.

Dans la première chapelle, placée en face et près du portail,

(1) Inventaire du chapitre de Tulle, p. 41. Cf. Clément Simou. *Recherches sur l'histoire de Tulle.*

Cette chapelle portait encore le nom de N. D. des Neiges en 1718. Elle fut plus tard appelée Chapelle St-Laurent. Elle fut vendue le 25 prairial, an II (24 juin 1794) au citoyen Colein, de Tulle, moyennant la somme de 260 francs. — Voir notre brochure sur *l'Aliénation des biens du clergé à la Révolution.*

Cette chapelle fut remplacée en 1807 par une fontaine monumentale qui elle-même a disparu depuis un demi-siècle (arch. de la ville de Tulle D.D. 1 vol. 4 p. 1.)

La statue de N.D. des Neiges, qui ornait cette chapelle, était aux mains de la famille Bassaler, de Tulle, qui en a fait don aux Carmélites de Tulle où elle se trouve encore.

(2) Ce chemin bordé de vieilles maisons à façades ornées de poutrelles saillantes fit l'objet d'un marché passé entre les consuls de la ville de Tulle et un entrepreneur, en 1666, pour son élargissement « à partir de la porte de la Barussie en tirant vers le Tranchat ». Marché passé en l'étude de M^e François Eyrolles, greffier des conventions et notaire royal à Tulle (arch. de la Corrèze E. 891).

(3) Les pilastres existent encore, mais le portail de fer a été récemment remplacé par un mur.

on voyait *Jésus au Jardin des Olives* ; dans la deuxième, *Jésus chez Pilate* ; dans la troisième (à gauche), *l'Ecce homo* ; dans la quatrième, *Jésus portant la croix* ; dans la cinquième (à gauche), *le crucifiement* ; dans la sixième, plus grande que les autres, *Jésus en croix* entre les larrons ; les deux suivantes avaient des tableaux représentant la *Descente de croix* et la *Résurrection*. Deux superbes allées de charmes, promenade favorite des habitants de la Barussie, couronnaient le plateau.

Les chartes de 1060 nous apprennent qu'à cette époque le Puy Saint-Clair était couvert de vignes. En 1625, Louis Marcès, notaire royal à Tulle, vendait à Pierre Terriou, sieur de la Martigne, avocat du Roi au Sénéchal de Tulle, un jardin situé près de la Chapelle (1) et, en 1634, les curés de St-Julien et de St-Pierre de Tulle percevaient la dîme sur les vignes plantées sur le Puy. (2). — Cependant, en 1648, François Beaufès, syndic de l'église Saint-Pierre de Tulle faisait sommation à Jean Fès, maçon, pour l'empêcher d'enlever du cimetière du Puy-Saint-Clair « des pierres de taille estant sur les sépultures » attendu « que sicella est, les pourceaux et chiens pourroient soubzterrer les corps de ceux qui y sont enterrés ».

Une petite partie seulement du Puy Saint-Clair était consacrée au cimetière. — Le Puy était plutôt un domaine morcelé et même une promenade d'où l'on jouissait du beau panorama sur les vallées de la Corrèze et de la Solane, comme sur la ville de Tulle, qui maintenant s'allonge au fond de la gorge où s'unissent les deux rivières. (3).

(1) Archives départementales E. 430.

(2) Archives départementales E. 869 n° 158.

(3) Le sommet du Puy St-Clair était même habité. Au mur nord de la Chapelle des Pénitents était adossée une maisonnette qui était encore occupée au moment de la Révolution, puisque mon grand père, Pierre Cyprien Forot, y naquit en 1791 ; il était fils de Martial Forot, dit le Cavalier Saugon, dont nous retrouverons le nom par la suite.

CHAPITRE II

Le Puy Saint-Clair, cimetière unique de Tulle. — Ses agrandissements successifs.

Du Moyen-Age à la Révolution, de nombreux cimetières ont été établis dans la ville de Tulle (1). Les familles riches se réservaient généralement des places dans le sous-sol des nombreuses églises; les pauvres étaient enterrés dans les cimetières des paroisses St-Julien et St-Pierre.

En 1778, on reconnut que les inhumations dans les églises ou autour des églises étaient dangereuses pour la salubrité publique. Une ordonnance royale enjoignit aux paroisses d'avoir

(1) *Le Cimetière de l'Abbaye* (XI^e siècle) était au nord de la Cathédrale (Place Gambetta actuelle); on l'appelait aussi Cimetière St-Jacques, du nom d'une chapelle qui était adossée au N. de la Cathédrale. Il appartenait à la paroisse St-Julien.

Vers 1695, Mgr Ancelin, évêque de Tulle, fit détruire ce cimetière placé devant sa demeure. Les ossements furent d'abord jetés dans la rivière, puis, comme la population protestait, transportés aux Malades où avait été construit un oratoire au moment de la terrible peste de 1632. Les Bernardines y fondèrent ensuite un couvent qui eut son cimetière particulier. Ce couvent disparut en 1673.

Le Cimetière des Récollets fut établi à la fin du XV^e siècle sur l'emplacement de la petite cour actuelle de la caserne des Récollets. « Il n'y eut guère de familles bourgeoises ou artisanes un peu aisées qui n'eussent un tombeau (un vas) dans l'église ou dans le cloître, ou dans le cimetière des Récollets; ces tombeaux étaient numérotés et le couvent en conservait un plan figuré, » dit Anne Vialle.

Ce cimetière disparut sous la révolution quand le couvent fut transformé en fabrique d'armes.

Le cimetière des Clarisses recevait les sœurs de cet ordre et (1614) les dames du « Tiers ordre », appelées par les habitants « La menetas del Courdou ». Le couvent, installé à la fin du XVI^e siècle, fut vendu, avec le cimetière, sous la Révolution.

Le cimetière Saint-Jean ou de l'Hôtel-Dieu, était à l'E. de l'Eglise. En 1924, en exécutant des travaux de terrassement en bordure de la rue Nationale, à hauteur de l'Eglise, (immeuble Langeau), on a découvert un lit d'ossements provenant de ce cimetière.

à supprimer ces inhumations et à faire choix d'un cimetière. La paroisse de Saint-Pierre de Tulle répondit en se prétendant propriétaire d'un cimetière tel que l'exigeait l'ordonnance royale :

« Il était situé dans la dite paroisse, hors la ville et à peu
« de distance d'icelle au lieu appelé du Puy Saint-Clair (1),
« qu'il n'est pas environné d'habitations, qu'il est dans la si-
« tuation la plus convenable pour ne pas nuire à la salubrité
« de l'air étant situé vers le nord, au moyen de ce quoy, n'a
« besoin d'autre cimetière que de celui qui vient d'être dési-
« gné, dans lequel les cadavres ont été inhumés de tout temps
« dans des tombeaux que les syndics fabriciens y ont fait creu-
« ser exclusivement par le fossoyeur par eux préposé. » (2).

L'autorisation nécessaire fut accordée pour la continuation

Dans le quartier du Trech, *le cimetière des Feuillants* (1615) se trouvait à l'emplacement de la petite cour de débarras actuelle de l'Ecole normale d'institutrices (Le couvent servit d'hôtel de la Préfecture après 1799 et jusqu'en 1871).

Tout près de là se trouvait encore *le Cimetière des Bernardines* (1662), dont le couvent n'était séparé des Feuillants que par le chemin qui conduit à la Croix de Bar.

Le Cimetière de la Visitation (1680) se trouvait sous la Barusie, à l'emplacement des bâtiments bordant la rue de l'Hospice actuelle.

Plus bas, (à l'E. et au N. de l'Eglise St-Pierre, entre la rue Roc la Pierre et l'Ecole Turgot), s'étendait *le Cimetière Saint-Pierre* qui était vraisemblablement le plus ancien de tous.

Les Carmes déchaussés devaient sans doute avoir leur cimetière particulier près de leur église.

Enfin, *Le Cimetière du Puy Saint-Clair*.

(1) Acte daté de février 1779, publié dans le bulletin de la *Société des Lettres de la Corrèze* en décembre 1879.

(2) Le nom de ce puy vient, dit-on, de ce qu'on aurait trouvé au sommet le chef de Saint-Clair qui fut l'apôtre du Limousin, du Périgord et de l'Albigeois, et subit le martyre à Lectoure, mais non le premier évêque de Moustier, comme le dit M. Plantadis dans son histoire de Tulle, page 40, en note.

Une sépulture dans l'église du Puy St-Clair contenait de six à dix livres, vers 1730, suivant la place qu'on voulait donner au mort et il existait une « carte des tombeaux » qui servait à déterminer les emplacements occupés et ceux disponibles.

des sépultures au sommet de la Barussie, mais par une tolérance de la part des habitants de la paroisse de St-Pierre, tolérance qui avait commencé lors de la destruction du cimetière de Saint-Julien, les syndics marguilliers de cette paroisse de St-Julien prétendirent avoir des droits à enterrer les morts de leur paroisse dans ce même cimetière. Il y eut procès et le Parlement de Bordeaux, finalement, ordonna que le cimetière deviendrait commun.

Lorsqu'on fut obligé d'y loger tous les défunts, il fallut acheter du terrain, car l'église elle-même était, comme celles de Tulle, remplie de caveaux particuliers.

C'est alors que la municipalité de Tulle, dans sa séance du 19 mai 1806, décida l'acquisition d'un « lopin de terre adjacent au cimetière appartenant aux héritiers de Forot, dit Saugon, et qui, d'accord entre les vendeurs et M. le maire, a été mesuré par M. Bardon, géomètre, qui l'a trouvé de contenance de trente ares. » (1)

Le prix offert par la ville était bien en dessous de la valeur réelle ; aussi ne fut-il pas accepté par les propriétaires du terrain ; mais quelques mois plus tard, dans la séance du 4 août 1806, le maire de Tulle faisait ressortir l'intérêt qu'il y avait pour la ville « d'agrandir le local destiné aux sépultures et de le mettre à l'abri d'un voisinage qui est un repaire scandaleux », et l'assemblée municipale décidait l'acquisition définitive. (2)

Plus tard, en 1809, Marc Galau, sous-prieur des Pénitents bleus, se rendit acquéreur des ruines de l'ancienne chapelle et de la maisonnette qui avait appartenu à Forot. (3)

A cette époque, le cimetière avait une superficie de 46 ares, 65 centiares ; il était bordé, au Sud, par un mur. Son pourtour avait 379 m. 33. (4)

Vers 1841, on acheta la « terre de Parot », qui s'étendait de

(1) Archives de la ville de Tulle. — Registre des délibérations du Conseil municipal n° 4, octobre 1805 à mai 1825.

(2) Même source.

(3) d° Registre D. I. vol. 4 pages 9 et 10.

(4) D'après un plan de mes archives personnelles.

l'entrée de la Barussie (actuelle) au portail du Tranchat. La surface du cimetière se trouvait doublée.

Plus tard, (vers 1870), on supprima les belles allées de charmes qui couvraient le plateau entre l'église des Pénitents et la crête N.-E. (face à la Botte). Il y avait là une magnifique terrasse d'où l'on jouissait d'un coup d'œil ravissant. Elle était bordée d'un mur sur lequel s'élevaient quatre pilastres carrés qui ont été déplacés et se trouvent actuellement aux deux entrées du cimetière.

Enfin, en 1893, on fit l'acquisition d'un terrain situé au levant, appartenant à M. Duburguet.

Le cimetière du Puy Saint-Clair peut contenir environ 4.300 tombes. On compte actuellement environ :

600 concessions perpétuelles,

360 concessions trentenaires,

250 locations de sépultures pour 15 et 10 ans.

Il y a donc environ 3.050 sépultures ordinaires, en y comprenant l'emplacement réservé aux tombes militaires et qui est marqué par un petit obélisque.

Déjà, se fait sentir la nécessité d'un nouvel agrandissement!

CHAPITRE III

La Chapelle du Puy Saint-Clair

La chapelle du Puy Saint-Clair est mentionnée dans un acte notarié du 18 septembre 1564 :

« Un claux *sive* vigne... situé au territoire del Peuch Saint-Clair, confrontant d'un côté avec claux de Jean Neyrat... avec le chemin par lequel on va de Tulle à Treignac et avec la chapelle dudit puy, un chemin entre deux... » (1).

Cette chapelle était aussi connue sous la désignation de vicairie du Puy Saint-Clair ou vicairie de Ste-Catherine. En 1485, Pierre du Sac, prêtre de Tulle, prit possession de cette vicairie après y avoir été nommé par l'évêque Denis de Bar

(1) Acte dressé par Serre notaire à Tulle.

Cf. Clément Simon : *Recherches sur l'histoire de Tulle*.

et selon l'usage prit ses fonctions « en entrant dans la chapelle par le portail, sonna la cloche, baisa le grand autel, toucha le missel », etc. (1)

Au commencement du XVII^e siècle, cette chapelle était fréquentée par la Confrérie des Pénitents gris qui faisait revivre les traditions de la « freyrie monsieur St-Clair ».

Contract d'installation de la freyrie monsieur St-Clair consenty par les sieurs du Chapitre en faveur des confrères.

Ceux-ci exposent que de toute antiquité il y avait en l'esglise cathédrale frayrie à l'honneur et gloire dudit bienheureux St Clair, le corps duquel reppoze en ladite esglise, et que à cause des guerres qui sont esté ci devant en ce royaume, auroit esté discontinuée beaucoup d'années, et que à présent ils veulent remettre ladite frayrie comme elle estoit auparavant... Et d'aautant que le jour de ladite feste est foyre en ladite présente ville, seroit incommode cellebrer la feste ledit jour, ils desireroient la cellebrer le dimanche après ladite feste, auquel jour ledit chapitre a remis la procession qu'ils avoient accoutumé faire le jour de ladite feste en l'esglise du Mont Saint-Clair... (2).

Cet acte porte la date de 1625, mais la confrérie des Pénitents gris existait déjà depuis 1601 si l'on s'en rapporte à un registre « contenant divers délibérations, receptions et autres affaires concernant la compagnie... commencé l'an 1601 et fini l'an 1642... » (3).

Elle n'était pourtant pas officiellement reconnue puisque Baluze dit : (4).

« Anno MDCXXVIII. Kal. Julii Urbanus Papa VIII. Confirmavit sodalitatem et statuta penitentium cinereorum antea in urbe nostra institutam. Exercitia illi sua celebrant in sacello

(1) Bul. de Tulle, 3^e liv. 1897 p. 366.

(2) Arch. de la Corrèze n° 868.

(3) R. Fage. *Les confréries des Pénitents de Tulle.*

(4) Baluze *Historiæ Tutelensis libritres*, page 273.

quod ædificatum est in podio sancti clari juxta urbem. » (1)

En 1676, cette chapelle était ornée, suivant inventaire de l'époque, par :

« Quatorze tableaux encadrés, deux représentant notre Seigneur et Notre-Dame et les autres les douze apôtres.

« Plus huit grands tableaux représentant aussi Notre-Seigneur au désert tenté par le démon, la résurrection de Lazare, les trois Maries au sépulchre, la descente de notre Seigneur aux limbes, la Magdelaine et sainte Marie égyptienne, saint Jean et saint Paul.

« Plus deux plus petits tableaux représentant la flagellation et saint Sébastien.

« Plus un autre représentant Saint Clair.

« Plus deux petits, l'un représentant saint Hierosme et l'autre la sainte Vierge.

« Plus deux plus petits tableaux représentant saint Hierosme et saint Jean.

« Plus deux tableaux en bas-relief représentant la Saint-Sacrement et saint Hierosme. » (2)

Plus tard, en 1683, les Pénitents chargent Pierre Duhamel, sculpteur à Tulle, de faire un travail important en sculpture et menuiserie, puisque Duhamel paye à François Duparc, maître menuisier, une somme de cent vingt livres « pour le travail de ses mains seulement » sans aucune fourniture de bois et pour faire « toute l'architecture du rétable, tabernacle et devant d'autel ». (3)

En 1692, un membre de la confrérie faisait peindre « un tableau pour le lambris de l'église où est représenté le Sauveur au jardin des olives qui lui a coûté la somme de quinze livres. » En 1693, un peintre de valeur, Michel Cibille,

(1) L'an 1628, le 16 des calendes de juillet, le pape Urbain VIII confirma la confrérie et les statuts des pénitents gris précédemment instituée dans notre ville. Ils célèbrent leurs exercices dans la Chapelle qui a été bâtie au Puy St-Clair, proche de la ville.

(1) Cf. René Fage : *La Confrérie des Pénitents*.

(2) Voir Victor Forot : *Les sculpteurs et peintres du Bas-Limousin aux XVII^e et XVIII^e siècles*.

de Darnetz, peignit neuf tableaux pour la confrérie et Jean-Louis Leyx en exécuta quatre autres « pour le lambris de « l'esglise du Puy Saint-Clair ».

En outre, la confrérie commanda à Antoine Picaud, maître tapissier à Aubusson, onze panneaux de tapisserie représentant les principaux événements de la vie de St Jérôme, patron des Pénitents.

En 1708, elle fait sculpter un autel et ciseler un reliquaire pour conserver un tout petit fragment de la pierre du saint Sépulcre, qui avait été trouvé dans un ancien crucifix de la cathédrale de Tulle.

On dépense 420 livres pour faire « dorer le retable de la « chapelle de la compagnie avec les aisles du sanctuaire et « le maistre autel ».

C'est à cette époque qu'on fit continuer l'aile de la chapelle du côté de l'évangile, c'est-à-dire la chapelle du côté nord de l'église qui était attenante à la maisonnette de Forot-Saugon.

Cette chapelle fut ornée d'un rétable et de différentes peintures. Celle de Sainte Catherine « considérablement agrandie et ornée d'un rétable et de peinture », en 1718.

La confrérie devenant beaucoup plus importante, les syndics décidèrent d'agrandir l'église. En 1690, un entrepreneur fut chargé d'allonger « l'esglise de seize pieds et faire les murailles complaites et semblables à celles qui y sont.. et cons. « truire le derrière de ladite esglise en sexaguonne portant la « figure du retable de ladite esglise ». (1)

En même temps (31 octobre 1690) les syndics donnent à prix fait à Jean Charpentier, fondeur au lieu de Fumadar, paroisse de St-Exupéry : « à refondre, refaire à neuf la cloche du Puy St-Clair sonnante pour l'église de lad-frayrie et « icelle mettre en estat bien et dument sonnante dans vingt « jours prochain, de la pesanteur de deux quintaux à raison « de 4 sols six deniers pour livre, en luy fournissant le métal, « le bois, le charbon, la brique, trois livres de suif, une livre de savon et deux livres de cire. Sans autre chose, paye-

(1) Archives du Château de Bach. Cf. V. Forot : *Peintres et Sculpteurs*.

« ble à la fin du travail. La fonte de ladite cloche sera faite
« à la tilerie de Balet (1) lesd. srs sin diqs luy fourniront
« lesd. matériaux. Ladite cloche parachevée lesd. scindiqs la
« feront porter à leurs dépens. » (2)

La chapelle fut restaurée dans ses parties les plus anciennes en 1754.

Dans la nuit du 30 au 31 mars 1770, des malfaiteurs pénétrèrent dans la chapelle et, s'éclairant avec un cierge, s'emparèrent de broderies d'or et d'argent (galons, crépines, glands) posés sur les vêtements des prêtres qu'ils laissèrent en désordre; ils volèrent « un collier de perles fines destiné à parer « la statue de la Vierge aux jours de solennité. » (3)

La Chapelle ne fut pas aliénée pendant la période révolutionnaire sous prétexte qu'elle était « *trop mal située pour être vendue* ». Elle était estimée 600 livres selon le registre des biens invendus en 1793. Mais la propriété entière des Pénitents, dite *propriété du Puy Saint-Clair*, fut plus tard estimée 2.500 livres.

(1) Balet est aujourd'hui le lieu dit Le Balcon à 1 Km. Nord de Tulle, sur la route Nle n° 120.

(2) Arch. de la Corrèze E. 780. Minutes des actes passés par l'étude de M. Froment, notaire à Tulle.

(3) Arch. Corrèze B. 873.

Les pénitents bleus fêtaient leur patron, St-Jérôme, par une procession. On y voyait, entre deux rangées de pénitents bleus un St-Jérôme en chair et en os, les pieds chaussés de sandales, vêtu d'une tunique bleue, coiffé d'un chapeau rouge de cardinal mais sans houppe, tenant un Christ de la main gauche et un caillou roulé de la main droite. — Sa figure, marquée de tâches noires, contemplait le Christ, comme le faisait le Saint lorsqu'il était dans le désert.

Tous les confrères, porteurs de leurs bâtons symboliques, accompagnaient le saint en chantant les litanies et se rendaient à la cathédrale d'où ils revenaient dans le même ordre.

En 1777, « dans une procession faite le matin (fête des Rogations) dans la chapelle des Pénitents bleus au Puy St-Clair, le sacristin a fourni un bâton à chacun de MM. les anciens chanoines e, par leur ordre, il a refusé d'en fournir » à « quatre demi-chanoines » qui protestèrent contre ce mépris d'un usage qui « s'est observé de toute ancienneté ».

Elle fut vendue le 17 germinal, an III, (7 avril 1795) moyennant la somme de 9.050 livres au citoyen Ceindriat aîné, de Tulle. Le lot se composait de « 1° le bien appelé du Puy Saint-Clair, le cimetière excepté, composé d'une chapelle et d'une petite maisonnette y joignant, lequel comprend depuis son portail d'entrée jusqu'à deux toises de distance, le long du flanc du mur de l'église, en poussant une ligne droite et parallèle au dit mur du levant au couchant. » (1)

La Révolution avait dispersé les Pénitents. La confrérie se reconstitua en 1808 avec les syndics Noël, Gouttes et Baptiste Guirande. Elle racheta la chapelle qui était en ruines et la reconstruisit. En 1816, le nouvel édifice fut béni par l'abbé Brival, vicaire général du diocèse.

La chapelle avait alors (2) 67 pieds de long, 27 pieds de large; les murs latéraux avaient 20 pieds de haut, la façade haute de 45 pieds avait un portail de 13 x 8 pieds.

Au dessus de ce portail était placée une baie cintrée de 7 pieds de hauteur sur 4 pieds de largeur, avec, de chaque côté, une niche à cul-de-lampe. Au dessus de la baie était percé un œil de bœuf de 4 pieds de diamètre. Dans la partie supérieure du pignon, qui avait un réduit à la moitié de sa hauteur, étaient percées trois baies contenant trois cloches, celle du milieu un peu en contrebas des deux autres.

L'abside était à 3 pans, le mur nord était percé de 2 fenêtres cintrées séparées par un œil de bœuf. Au-dessous de cette dernière ouverture était une chapelle peu profonde.

Le mur du midi avait une chapelle analogue à la première et symétriquement placée. Un appentis était appuyé contre ce mur; il servait de sacristie au rez-de-chaussée et de tribune au 1^{er} étage.

Plus tard le toit fut surmonté d'un clocher.

Dans l'intérieur de cette chapelle on remarque :

Un autel-rétable composé de 6 colonnes, en marbre gris, à

(1) Voir l'*Aliénation des biens du clergé à la Révolution*, par V. Forot.

(2) Plan dressé par Alexandre Pasquet, géomètre à Tulle. (Archives personnelles)

chapiteaux corinthiens qui supportent une corniche en marbre rouge moucheté, ornée de délicats modillons. — Dans les entre-deux des colonnes en retour sont placées deux statues de deux mètres de hauteur; l'une, à droite, représente St Jean-Baptiste avec l'agneau symbolique et la croix-houlette; l'autre, à gauche, de belle allure, représente un saint Jérôme tenant un crucifix de la main gauche et un caillou de la droite. Elles rappellent les belles statues du rétable de Naves, mais sont plus modernes et de moins bonne facture que l'œuvre des Duhamel.

Le tombeau de l'autel est aussi en marbre rouge moucheté. Le retable placé au-dessus est à colonnes et fronton triangulaire avec un delta au centre. Cet autel, dans son ensemble, nous paraît de la même époque que le maître-autel doublé de la cathédrale de Tulle qui est de même dessin (pour le tombeau) et aussi de même matière.

Un débris de bas-relief, représentant Saint Roch à genoux, paraît provenir des sculptures (Mouret) de l'ancienne église; un autre débris représente un saint assis, un livre sur les genoux, les mains jointes, un chapelet passé au bras gauche.

On y trouve encore des débris de guirlande en haut-relief, un cordon de fleurs, deux cariatides; un saint Sébastien, lié au poteau et percé de flèches; enfin, quatre bâtons des pénitents, en bois doré, de 2 mètres de haut, serrés par le bas et dont la partie supérieure porte un médaillon ovale avec un saint Jérôme à genoux (1).

En face de la porte d'entrée, à l'extérieur de l'église, se trouve une grande croix qui y fut transportée en 1889 du Champ de Mars (Place du 100^e Rég. d'Inf.) où elle avait été érigée en 1810 pour remplacer celle qui s'y trouvait depuis 1744 en mémoire de la Mission du P. Bridaine et que la Révolution avait détruite. (2)

(1) Depuis la rédaction de cette étude ont été transportés au Musée lapidaire (Cloître de Tulle) les débris de bas-relief représentant Saint-Roch ainsi que deux cariatides du Musée de la ville, on peut voir les bâtons de Pénitents.

(2) Nous donnerons ci-après comme document justificatif quelques renseignements sur l'érection de cette croix, d'après les Archives de la mairie de Tulle, détruites lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville.

Haute de 8 mètres environ, elle est formée par une double bande de fer carré mouluré. Entre ces deux bandes sont rivés les attributs de la Passion : les trois clous dans le bas, au-dessus un petit trophée composé d'un yatagan, d'une lance et du bâton à éponge symbolique. — Plus haut, autre trophée : une échelle, un marteau, des tenailles. Au-dessus le linge sur lequel Jésus imprima sa face. Encore plus haut, la tunique du Christ — le calice. — Au centre de la croix, dans une gloire, le cœur de Jésus ; sur le bras gauche, un soleil ; sur le bras droit, la lune. Le sommet de la croix est surmonté d'un coq de mauvaise fabrication et de mauvais goût. — Le coq primitif, qui devait chanter tous les jours, à trois heures de l'après-midi, d'après la légende, si les pénitents eussent voulu payer quelques centaines de francs de plus, fut volé en 1860. Dans son ensemble cette croix est une œuvre intéressante au point de vue du talent de nos artisans en fer du commencement du XIX^e siècle.

Tout près de l'église, se trouvait la fontaine du Puy St-Clair, mince filet d'eau coulant sur un lit de glaise, dont les vieux Tullois peuvent se souvenir encore et qui avait, disait-on, la propriété de guérir les affections de la vue. Des pèlerins y venaient presque journellement ; ils prolongeaient souvent leur dévotion en disant des prières aux chapelles des stations du Calvaire.

Ces chapelles du Calvaire furent, selon la tradition, saccagées pendant la Révolution, comme l'église. Les objets d'art qu'elles contenaient, quand ils ne furent pas détruits, furent parfois recueillis par des familles de la Barussie, qui les conservèrent.

Nous avons pu retrouver quelques-uns de ces objets :

Un autel et son rétable (1), une niche contenant une délicate *Piéta* de bois ; en buste nu (0 m. 55 sur 0 m. 40) bien traité dans un bloc de noyer ; un *saint Jérôme*, provenant de notre maison natale de la Barussie, (2) un panneau sculpté par

(1) Grâce à Mme et M. Jacques Pélissier de Madelmont, Cne de Naves ; ces objets proviennent d'une famille qui les avait sauvés de la destruction.

(2) Porté dans la cave de mon grand-père par un prêtre.

les Duhamel (o m. 50 sur o m. 30) que notre ami, M. Michel Soulié, professeur de dessin à Tulle, a bien voulu nous confier. (1)

CONCLUSION

Avec l'histoire du Puy Saint-Clair nous achevons la monographie du quartier de la Barussie, auquel ses jardins en terrasses et son étroite rue moyennâgeuse, prolongée par des ruelles tortueuses qui dévalent en escalier vers les rivières, donnent un caractère si particulier.

La Barussie n'est plus l'aristocratique faubourg de l'Enclos ; c'est le quartier déshérité de la ville, auquel on a tout pris, son école, ses hôtels, la maternité, pendant que les coteaux voisins se couronnaient d'écoles magnifiques et de constructions modernes. La Barussie n'a plus que l'hôpital et la prison (2), asile des misères physiques et morales, et le cimetière, champ de repos de la ville entière.

Son destin l'a tenue à l'écart du développement de la Manufacture d'armes dans la vallée de la Céronne et de la gare de chemin de fer dans le quartier de Seuilhac.

Depuis le XIX^e siècle, la Barussie meurt lentement ; les touristes l'abandonnent ; silencieuse, elle ne tressaille plus qu'aux bruits qui montent de la ville et ne s'anime qu'après la dislocation des cortèges funèbres quand parents et amis ayant accompagné un tullois au cimetière du Puy St-Clair, regagnent leurs foyers par le plus court chemin.

Pourtant les habitants de ces vieilles maisons, lugubrement placées entre l'Hôpital, la Prison et le Cimetière, ont conservé cet esprit qui les différencie des habitants de la Barrière, de l'Alverge ou du moderne faubourg. Esprit d'observation malicieuse et d'ironie légère qui se manifeste sur tous et sur tout à l'aide de locutions anciennes et dans le souvenir de

(1) Tous ces objets ont été décrits dans notre ouvrage *Les Sculpteurs et Peintres du Bas-Limousin en leurs œuvres aux XVII. et XVIII. siècles*, pages 163 à 166.

(2) Pendant la guerre 1914-1918, après l'incendie de l'Hôtel de Ville, le tribunal de première instance de Tulle fut installé dans les locaux de l'ancienne maternité.

vieilles légendes. Car la Barussie a ses traditions comme elle a ses légendes!

Qui ne connaît Boudigal? C'était, si nous en croyons Anne Vialle, un ingénieux artisan, disciple d'Icare, qui cherchait le moyen de voler comme les oiseaux.

« Montaraï jusqu'el cial », disait-il.

*Boudigal
Mont'el cial
End'un'agulhet de fial
Lo fial petet .
Et Boudigal tombet!*

Il tomba, en effet, au cours d'une première expérience au Puy des Echelles. Il renouvela sa tentative, et s'étant donné des ailes, s'élança du haut du Puy St-Clair, vers la Botte,

*Lo lendouma sans alas
L'ase de Boudigal
Montavo dret al cial!*

C'est à la Barussie que le dimanche avant Carnaval des enfants tambourinaient la *Merdoulado* (1) pour grouper les mariés de l'année qui devaient à tour de rôle lancer une pierre sur un pot placé au bout d'une longue perche et rempli d'ordure, « sous peine d'une amende qui consistait en une mesure d'avoine. »

Le jeudi de la mi-carême les habitants de la Barussie disaient à leurs enfants qu'on cherchait la plus vieille femme de la ville pour la conduire au Puy St-Clair où, à midi, elle devait être sciée en deux! (*Recedza la vieillo*).

Et le moine veilleur de nuit du cimetière!

En 1829, après une mission prêchée par cinq Jésuites (2), un moine s'installa dans la chapelle délabrée des Pénitents. Il passait ses jours en prières; la nuit, il parcourait les rues

(1) Sur *La Merdoulado de recedz Za lo vieillo voir Anne Vialle: Dictionnaire patois du Bas-Limousin.*

(2) A la suite de cette mission, une croix fut érigée sur la place St-Julien (Gambetta) ; elle fut enlevée en 1847 et placée dans la Cathédrale où elle est encore dans le bas-côté droit.

avec une lanterne et une clochette qu'il agitait en psalmodiant à voix haute :

*Réveillez-vous gens qui dormez
Ne dormez pas si fort
Priez Dieu pour les trépassés.
Pensez à la mort! Pensez à la mort!*

Les gens qui dormaient furent bientôt las de ces exhortations; ils firent à l'anachorète de telles brimades que celui-ci disparut un beau jour pour ne plus revenir!

Le Père Bridaine, que Louis XV avait chargé des Missions royales pour la conversion des protestants, vint à Tulle en 1744, sur la prière de l'évêque François de Beaumont d'Autichamp.

« Quand il parut aux portes de la ville de Tulle, il y trouva tout le clergé, les magistrats et une foule immense de peuple qui, le conduisant en triomphe au Palais épiscopal, poussaient des cris universels de joie » (1) Il obtint un succès énorme et, pour conserver le souvenir de cette mission, l'érection d'une croix commémorative fut décidée :

« Aujourd'hui, onzième jour du mois de may de l'année
« mil sept cent quarante-quatre en l'assemblée générale de
« prusdhommes, bourgeois manans et ha (bitants) de la ville
« de Tulle, solennellement convoqué en l'hôtel de ville au
« son de la grand close et en la manière accoutumée, parde-
« vant M. Jean François de Fargès, seigneur de la Salesse,
« conseiller du roy, mere de la ville de Tulle assisté des con-
« suls de lad. ville et laquelle a présidé M^e Estienne Darlue,
« seigneur de Lapraderie, conseiller du roy lieutenant général
« en la sénéchaussée et siège présidial de la présent ville,
« Monsieur le mere a dît que suivant l'usage des missions
« royales de M. Bridène que Monseigneur François de Beau-
« mon Dautichamp, évêque de cette ville y a appelé pour le
« salut de son peuple on faisait élever une Croix à la fin de
« la mission pour en perpetuer les fruits; que c'était une

(1) *Vie du Père Bridaine, l'auteur de la Foi dans l'Eglise gallicane à la fin du XV. siècle*, par Gui-Toussaint-Julien Carron, (ecclésiastique moraliste né à Rennes en 1760, mort à Paris en 1821).

« occasion pour la ville de Tulle de signaler le zèle qu'elle a
« toujours eus pour l'honneur de la Religion, qu'elle en don-
« nerait une nouvelle preuve en contribuant à l'édification
« de la Croix dont il s'agit, que par là elle témoigneroit au-
« thentiquement à Dieu la reconnaissance qu'elle lui doit
« pour toutes les grâces singulières dont il l'a comblée de le
« commencement de la mission, qu'elle feconderoit le zèle
« et les pieuses intentions d'un prélat aussy distingué par ses
« lumières et sa vertu que par sa naissance et son mérite et
« qu'ainsy il seroit glorieux pour elle d'avoir quelque part à
« une bonne œuvre qui lui a été si utile.

« Et la motion mise en délibération et sur la proposition
« qu'a fait M. le Mere de contribuer a l'edification de la Croix
« qu'on doit elever à la fin de la mission que Monseigneur
« l'evêque donne si généreusement à son peuple, il a été unan-
« niment délibéré que pour repondre à la Charité et à la
« tendresse d'un si respectable prelat pour demander à Dieu
« la continuation des bénédictions qu'il a repandu sur la vil-
« le en cette occasion, il consentait de donner à l'effet pro-
« posé une somme de trois cent livres et que mon^{seigneur} sieur
« mere seroit en consequence autorisé par le present délibé-
« rataire a livrer un mandemen de pareille somme sur le
« revenu⁽²⁾ des deniers patrimoniaux, lesquels seroit payé au
« serrurier chargé de faire faire⁽³⁾ la Croix.

« De laquelle deliberation de la communauté, nous lieute-
« nant général susdit sur ce ouv Brival, avocat du roy, avons
« concédé acte fait à Tulle dans l'auditoire de l'hosteil de vil-
« le le même jour, mois et au que dessus.

« Cette délibération est signée par : (4) DESFARGES-DELASA

(1) Arch. de la mairie de Tulle B B. 3.

(2) Le mot *revenu* est rayé et remplacé par *receveur*.

(3) Le mot *serrurier* est rayé et remplacé par à M. l'abbé Thomas, missionnaire.

Le mot *faire*, en deuxième est ajouté après coup.

Ces trois corrections sur l'acte original sont faites par une autre main que celle du greffier, mais paraissent bien de l'époque.

« LESSE, maire. — LEOMY, consul. — JARRIGE-DUBOURNAZEL,
« Il. pte. — FORTIER, Cons. prudhomme. — JARRIGE, pru-
« d'homme. — DUVERDIER. — ROUSSARIE, C. P. D. — DUVAL, con-
« sentan. — MOURET. — SUDOUR, p^t. — LUDIÈRE, p^t. — BRI-
VEZAC. — PASTRIC. — MELON DE PRADOU, prudhomme. —
SAINTMAIXANTE. — BORYE-DESRENAUDES, ad^t. — POURCHET, pru-
d'homme. — MESNAGER. — PINEAU. — POURCHET fils. — VIALLE.
— FLOUCAUD prudhomme. — GOUTTES prudhomme. — LEUREAUD
fils. — MAUGEIN. — JEAN GUIRANDE ayndé. — DUVAL DE LAGUI-
RANDE. — MÉSNAGER fils. — VACHAT. — J. MESNAGER. — LEYX
— LAGIER. — TRAU. — RABANDE. — PRADALIER, prudhomme.
— LAFON. — DUMYRAT. — SARTELOU, prudhomme. — PAUQUI-
NOT. — REIGNAC. — JUBERT cadet. — LACOMBE. — BLEYGEAT. —
BASSALIER. — BRIVAL. — EYROLLES. — BEAUFÈS. — D'ARTI-
GNE. — PUYALESHER. — MEYNARD. — P. PAUPHILLE l'ayndé. —
SEGUY. — PAUPHILLE. — LEYX fils. — JACOUNIE. — JOUBERT. —
BARRY. — BRIVAL, ad^t du roy. — VACHOT. — DEFRAUGEON.
— FLOUCAUD jeune, proc^t. — POULVEREL. — MAZEL. — BRU-
NIE — DARLUC in grale. — VILLENEUVE, greffier secret.

L'acte fut contrôlé à Tulle le 13 mai 1744 contre paiement
de douze sels, le contrôleur signa JOUBERT. — Au bas se trouve
la note suivante :

Vu bon par nous subdélégué en l'absence et sous le bon
plaisir de Monsieur l'Intendant, à Tulle le 11 mai 1744 (1)

DE LACOMBE.

La confrérie des Pénitents blancs ajouta aux 300 livres de la
Municipalité le complément nécessaire au paiement de la
Croix qui était en fer doré.

Cette croix fut érigée sur le pré de l'Hôpital (Place du 100^e
Rég. d'Inf.); elle disparut pendant la Révolution.

(1) *Registre de la Maison de Ville*. Archives de la mairie de
Tulle B.B. 3.

En 1810, les Pénitents en firent ériger sur le même emplacement une nouvelle qui fut transportée au Cimetière en 1889.

VICTOR FOROT

Depuis la rédaction de cette étude, notre collègue, M. le Dr Mazcyrie s'est occupé de la restauration du puy St-Clair.

Les deux chapelles qui menaçaient ruines ont été relevées et mises en état. Dans l'une ont été déposées les cendres du chanoine Joseph Roux, l'auteur des *Pensées* et de la *Chanson Limousine*.

Mlle Anna Chastang a fait don d'une très belle peinture du XVI^e siècle représentant la *Vierge au Calvaire* tenant sur les genoux le Christ crucifié.

Dans l'autre, Mgr l'Evêque de Tulle a fait édifier un caveau qui peut contenir les corps de 36 prêtres du Chapitre de Tulle. Comme œuvres d'art on y remarque une *Madeleine dans la grotte de la Banne*, le *Saint-Sébastien* du XVI^e siècle et une peinture de *Sainte Anne* instruisant la Vierge, don de la famille Lau-thomye.

On peut voir encore un panneau composé de trois plaques de marbre blanc encadré de feuilles de châtaignier sur lequel sont inscrits les noms des Tullistes morts pour la France.

A noter également deux grandes peintures du XVII^e siècle, représentant l'une la *Flagellation*, l'autre un *Sacré-Cœur*. Ces peintures, dégradées par les intempéries, ont été restaurées avec soin. Un beau bas-relief représentant *St-Jérôme au désert* en bois sculpté et peint. Ce travail du XVII^e siècle provient de la Chapelle de St-Jacques de Gimel. Il a généreusement été offert par un ami de la Chapelle du Puy St-Clair.

Les jardiniers de Tulle ont offert une statue très curieuse de *St-Fiacre*. Divers objets religieux (un *St-Joseph*, une peinture de la Vierge) ont été donnés par diverses personnes de la ville.

On peut voir dans la sacristie de la chapelle la statue de la Vierge et de Sainte Catherine tenant dans ses mains la roue de son supplice. Cette statue, offerte au XVI^e siècle par la famille de Limoges de Lagorce, se trouvait dans l'oratoire de N D. des Neiges à la Barussie.

La chaire où prêcha Mgr Berteaud dans la cathédrale a été érigée dans la chapelle ; une plaque rappellera bientôt aux Tullistes le souvenir du grand évêque.

Tous les murs de la chapelle ont été rejointoyés et la sacristie remise à neuf. On répare actuellement la tribune et on prépare l'escalier d'accès. Il faut espérer que les travaux entrepris seront poursuivis et que l'intérieur de la chapelle sera, dans quelques années, aussi convenablement aménagé que le revêtement extérieur.

LETTRES D'UN TULLISTE A VERSAILLES

A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

2^e Lettre

a Versailles le 16 octobre 1696.

Monsieur

Je n'eusse pas tant tardé à vous faire réponse si je n'avais pas compté de suivre la cour à Fonteneblaux, affin de vous escrire l'effet de la lettre de faveur que Mr l'avocat du roy Melon voulut bien m'accorder. J'ay esté obligé de rester icy pour plusieurs malades et blessés et, comme ils sont presque tous guéris, je crois que je fairay un petit voyage à Fonteneblaux au commencement de l'autre moy pour voir l'entrée de madame la princesse de Savoie. Je trouveray là M. de la rochette et peut estre le colonel dont il m'a parlé. Je fus à paris le dix de ce mois au soir avec Mr l'abé de la roche, aumonier de feu madame la dauphine et cousin germain de madame de Maintenon. Il doit estre reçu aumonier de madame la princesse de Savoye d'abord qu'elle sera arrivée. il nous survint un orage en chemin qui nous mouilla comme il faut, quoyque nous fussions en chaise de poste. je vis Mr friquet (1) chez luy en metant pied à terre qui me dit pour nouvelle que Mr dubat (2) (Dubal) estoit en ville malade. Comme mes affaires ne me permetoient pas de rester longtemps à paris et que je devois en repartir le

(1) Joseph Friquet était avocat à Tulle en 1718 (Archives départementales E. 475).

(2) Léonard Dubal de Laborde, fils de Jean, bourgeois de Tulle, siégeait au présidial de Tulle en 1685 (Champeval cf.). Son fils, Martial Dubal de la Borde, était avocat en la cour en 1703 (Archives départementales E 946).

lendemain matin, je ne peus me dérober qu'un moment pour voir Mr (Dubal) de Laborde. Vous direz s'il vous plaist à Mrs ses parans qu'il se porte assez bien présentement et qu'il est entre bonnes mains, estant entre celles de Mr de Sédion médecin du Jardin royal et de la faculté de paris dont j'ay lhonneur destre cogneu. Je vis aussy Mr du pouget (1) et Mr dépret de Poumeyrol (2), qui sont logés tous trois dans la mesme auberge. Je ne trouva pas Mr le marquis de la Tour quoyque je fusse allé à Paris en partie pour le voir. Mr de Chaluset ma acquité mon billet deschange et j'y ay endossé mon receu. Je le revis, il y a environ trois semaines, et il me dit qu'il s'en alloit passer une partie de lhyver en province si je voulais vous mander quelque chose. Je vous prie de le voir si vous allés dans. . J'ay veu deux fois Mr de Lavergne et autant le Sr durif, le premier se plains beaucoup de son frère à l'occasion de quelque argent qu'il dona à son frère de Ladignac, que son frère a touché et don il ne luy a pas escrit il y a plus de huit mois. et le dernier, de Montagnac est un homme qui ne mérite pas destre mis en ligne de compte. Je receus hier une lestre de paris de Mr Charpantier, par laquelle il me mande que mon paquet est arrivé depuis dimanche dernier et qu'il est entre ses mains, comme cestoit ce qui avait fait l'autre partie de mon voyage parce que je n'en avois aucune réponse. Je l'iray retirer moy même en allant à Fonteneblaux, et plustotsy je ne va pas, et à mon retour je vous escriray toutes choses. Ce pendant je

(1) Un Martin Dumond du Pouget (Vitrac) était avocat et juge de Corrèze en 1678. J.-B. Cholvy était aussi seigneur du Pouget (Espagnac) en 1672. Une branche des de Fénis avait aussi une seigneurie du Pouget (Saint-Martial-de-Gimel). Louise porta le Pouget par mariage à Etienne Darches en 1644, d'où Jean Darches, seigneur du Pouget, trésorier de la généralité de Limoges (Champeval cf.).

(2) Depret (Desprès) de Poumeyrol. Vieille famille de robe à Tulle. Jean, seigneur de Poumeyrol était conseiller élu en 1658-53 ; c'est peut-être le même que le conseiller au présidial en 1685 (Champeval cf.). un Jean Desprès de Poumeyrol était procureur général du conseil souverain de Roussillon en 1713 (Archives départementales E. 956)

vous prie de me donner de vos nouvelles entre cy et la St-Martin. Je compte que mon cadet est déjà retiray, c'est pourquoy je vous prie de lui dire qu'il m'escrive par le mesme courier. donés moy des nouvelles du reste de la famille et lestat de leur santé. Je la leur soite aussi bonne que la mienne et suis de tout mon cœur.

Vostre très humble et affectionné frère. Dufaure.

Je vous prie d'asseurer de mes respects Mrs de Melon et Mr le médecin baluze (1) sans oublier Mr Cholvi (2). Je crois que j'auray lhonneur de voir ycy cest hyver Mr le compte du repaire (3). Mon cadet vous dira ce que je luy ay escrit à son occasion. donés moy des nouvelles du Sr Soleillet (4) et de Mr tramont aussy bien que de nostre paranté. Si la récolte nous a esté plus fertile ceste année que l'autre.

Mes compliments à Mr fés le curé, sa mère et sa sœur, Mr labé Mouret et nos voisins pastrie (5). Mandés moy si le cadet est toujours à Tulle. Je baise généralement les mains à tous mes bons amis et amies et, si je ne leur donne pas fort souvent des marques de mon souvenir, c'est parce que j'ay d'autres marteaux en tête. il n'y a poin de nouvelles à la cour, elle sera ycy le huit ou dix novembre.

(1) Jean Baluze, docteur en médecine, frère d'Etienne (le grand Baluze).

(2) Jean-Joseph Cholvy « jurisconsulte », avocat et conseiller honoraire au présidial de Tulle en 1701. Son fils, Jean-Baptiste était conseiller au présidial de Tulle depuis 1691 (Champeval).

(3) Les de Geneste du Repaire étaient écuyers et seigneurs d'Aigueperse (Saint-Paul d'Eyjaux, Haute-Vienne). En 1629 et 1652, deux furent successivement prieurs de Brivezac Corrèze — (Champeval).

(4) Soleilhet, bourgeois, maître chirurgien à Tulle, dont le fils, Jean-Baptiste, était médecin à Tulle en 1731-75 (Champeval cf.).

(5) Pastrie, famille étendue à Tulle. En 1698, Pierre Pastrie, mazelier, fait son testament à Tulle (Archives départementales E. 787). En 1675, Pastrie, notaire, vivait avec son épouse Catherine Peschel (Champeval cf.).

Mandés moy celuy de nostre aymable ville et veillés un peu pour moy. mandés moy si nos cousins de Sarlat et de Ladignac sont hors du service. mes compliments à M. l'avocat duval (1).

F. CHASSAIN.

(1) Blaise Duval avocat à Tulle (1698-1701), habitant Tulle et la Rebeyrotte d'Eyrein, probablement frère d'Etienne, chanoine à la cathédrale (Champeval cf.).

Ces deux lettres du médecin Dufaure ont été publiées par M. René Fage dans les *Petites notes historiques de l'Annuaire de la Corrèze* (1894). Mais cette première édition étant difficile à consulter aujourd'hui et offrant d'ailleurs des déficiences (coquilles, omissions), M. René Fage a bien voulu nous engager à en donner une nouvelle annotée et complétée.

LA PATRONYMIE LIMOUSINE (1)

Les sources patronymiques sont nombreuses. La langue limousine a puisé inégalement dans les unes et les autres. Elle a retenu, en particulier, bien des noms de métiers, de professions ou de situations sociales : *Sartre* (tailleur), *Chanabier* (traiteur de chanvre), *Moulinier* (meunier), *Chabrier* (gardeur de chèvres), *Pialeport* (charcutier), *Tocheport* (conducteur de porcs), *Fustier* (menuisier), *Teyssier* (tisserand), *Roumier* (pèlerin de Rome), *Passelaigne* (batelier), *Bayle* (chef), etc. etc.

Mais une source infinie de noms de familles (2), c'est le lieu d'habitation : *Delbarri* (du barri), *Deltheil* (du tilleul), *Delclaus* (de la Closerie), *Delmont* (du mont), *Delfour* (du four), *Delcombel* (du combeau), *Delbos* (du bois), *Delbruel* (du breuil), etc., etc.

Maintenant, l'aphérèse a parfois sévi sur ces noms :

Delbarri a fait *Barri* ; *Delprat*, *Prat* ; *Delval*, *Val* ; *Delbos*, *Bos*, etc., etc. Et cette aphérèse s'est particulièrement exercée sur les « féminins » : *de la Vialle* est vite devenu *Lavialle* et même *Vialle* ; *de la Gorse* est vite devenu *Lagorse* et même *Gorse* ; *de la Coste* est vite devenu *Lacoste* et même *Coste*... Semblablement, nous avons les

(1) M. l'abbé Joffre, maître en gay-scavoir félibréen, curé de St Pardoux-Corbier, a bien voulu traiter ce sujet devant les membres de la Société, dans une brillante conférence qu'il a donnée le 4 mars 1925, au Foyer du Soldat et au profit de la Restauration du Cloître de Tulle.

Ce qui suit est un extrait de son intéressante conférence.

(2) « Les noms propres n'ont pas d'orthographe », dit-on. Nous les donnerons ici, cependant, d'après leur étymologie. Il nous serait d'ailleurs difficile de refléter toutes les variations qu'ils subissent.

paradigmes : *de la Peyre*, Lapeyre, Peyre, *de la Vergne*, Lavergne, Vergne ; *de la Gane*, Lagane, Gane. . Nous pourrions apporter mille autres exemples ..

... On sait ce qu'est un « mas ». On présume aussi qu'il y a eu dans la patronymie des myriades de *Delmas*, et, par aphérèse, des *Mas* à n'en plus finir... Mais un mas avait son féminin ; dès lors trouverons-nous des *de la Mase*, et, avec le jeu de l'aphérèse, des *Lāmase* ou même *Mase*... Mais de même qu'un mas avait son féminin, il avait son augmentatif ou son péjoratif... Aussi découvrons-nous des *de la Masière*, des *Lamasière*, et des *Masière*... Ajoutons que « mas » entre en combinaison avec d'autres noms : *Masdelpeuch*, *Masdelmont*, *Masdelbos*, etc. . Joignons-y encore *Mazeyrie* (mas ei rei) et *Mazalaigue* (mas a l'aigue) avec lesquels nous entrons dans la série des noms... aquatiques : Masdelrieu, Delrieu, Trarieu, Riorot ., Entraygue, Bellaygue, Delaygue, Aygueparses... Cubertaout, Freygefont, Fontchastanet, etc., etc.

... Le lignes ci-dessus montrent suffisamment que le « du ou le « de la » tombent fréquemment et qu'il ne reste alors comme nom que le substantif. . C'est donc ainsi que, parmi les patronymiques venus de la toponymie, nous aurons Couderc, Verdier, Combe, Beylie, Chambon, Poujol, Saulière, Graulière, Rebière, Rebeyrotte, Pradel, etc., etc. . — Et, sans nous en étonner, constatons que le français et le limousin se rencontrent ici fréquemment : Farges-*Fargeas*, Bordes-*Bordas*, Borderies-*Bourdarias*, etc., etc...

Mais que de noms et que de noms se présentent sous une forme absolument patoise !... Citons : Breillou, Nespouls, Delbès, Teyral, Plantadis, Dalpeyrat, Valetas, Viala, Labros, Laspoussas, Condaminas, Sarrazanas, Bregeras, Caramijas, Charrières, Chaumassières, Fangières, Vayssières, Aujol, Chabanier, Chazal, Daubech, Fargettas, Féral, Goursollas, Rivassou, Mouli, Tramont, Jalinas, Lasternas, Ramadour, Peyrat, etc.

Si l'on y fait attention, les noms reflètent les différentes *phonétiques* du patois : pour ne prendre qu'un exemple et choisir parmi les noms ci-dessus, *Delbès* est du « Ped-tarrou »

et *Daubech* de la « Montagne » (1). — Mais il aurait été intéressant de montrer les combinaisons diverses du nom *Bos*. Rappelons au moins Bossoutro, Bossavi, Bosselut, Chapellaubos, Bosredon, etc. Et, puisque nous sommes dans les « bois », n'oublions pas le *châtaignier* : Chastang, Chastaing, Chastagnol, Chastagnier, Chastanet, Castanier, Castanet, Chatenet, etc... Au reste, le châtaignier n'est pas le seul arbre... généalogique : dans le Haut-Limousin, le *chêne* a fourni Rouveix, Rouveyrol, Larouverade, etc... Dans le Bas-Limousin, Chassaing, Chassagnou, Chassagne, Planacassagne, Chassagnade, etc... Dans les « causses », Garrigue, Garrigou, Jarrige, Jarri, etc... — De même, *l'aune* a fourni Vergne, Lavergne, Nègrevergne, Planavergne, Vergniaud, Vergnou, etc... *Le hêtre* : Fage, Fageardie, Fayat, Faye, Lafaye, etc... *Le cerisier* : Sirieix, Sireygeol, etc... *Le poirier*, Périer, etc... *Le bouleau*, Bessou, etc... (Ne pas confondre ce Bessou avec un autre qui signifie un « Jumeau »... Nous reviendrons, un peu plus bas, sur les *homographes* et les *homophones*)...

... Très évidemment, nous n'avons pas encore tout dit sur les noms... Faisons remarquer que quelques-uns font le singulier et d'autres le pluriel : Delhort et *Deshors*, Delage et *Desages*, etc... — Faisons remarquer encore que d'autres viennent d'un nom propre terre... Ainsi, *Jean* avait une propriété que de son prénom on appela « la Johanie » : le patronymique Lajoinie... ou, en limousin, *Lajunia*... que j'ai vu écrit Lasjunias...

.*

... Nous aurions déjà dû observer qu'il y a huit ou neuf siècles que les noms de familles ont *commencé* à être héréditaires : cela nous remonte, un peu plus, un peu moins, à Louis V. Mais c'est surtout sous ses successeurs que l'usage se généralisa. D'aucuns prétendent que ce sont les noms d'oiseaux qui, dans la patronymie, arrivèrent les derniers

(1) *Delbès* et *Daubech* en français : du Bec... Un « Bec » est un endroit aqueux et bas...

à l'hérédité. Nous sommes qualifié pour ne pas prendre parti dans ce débat, si débat il y avait !... Mais nous citerons comme noms limousins de ce genre-là : *Auzelou, Lauzelou, Poulst, Lauriol*, etc.

Les patronymiques sont souvent nominatifs, spécialement quand ils rappellent une qualité (*Bel*), un métier (*Faure*), situation sociale (*Prébst*), un honneur ou une dignité (*Rey*), etc... Ils sont évidemment génitifs quand ils indiquent une filiation (*Fabri*) ou un lieu d'origine (*Delterme*)... Mais il en est aussi de datifs. Exemple : *Alasluqetas*...

Quelque courte que soit la présente étude (1), elle pourrait, par-ci par-là, donner lieu à des objections : ainsi, nous faisons entrer le nom de *Bel* dans la langue limousine... et nous avons raison ! Mais nous convenons aussi qu'il y a des noms *français* identiques. Et c'est bien en français que Philippe IV, un de nos rois, a été surnommé *le Bel*... De même, pour demeurer dans le français, si on nous disait que le nom de « Coq » rappelle un individu rouge comme un coq — comme un coq de redevance — nous n'en disconvien-drions pas... Toutefois, d'autres pourraient avoir raison s'ils prétendaient que l'individu qui, le premier porta ce nom était un cuisinier... un coq. — Cela veut dire qu'il y a quelques homographes et homophones que nous avons donnés avec telle origine ou telle signification et une autre origine sont également plausibles.

Au demeurant, nous avons des intentions modestes et ne cherchons pas à dogmatiser... Nous avons simplement voulu montrer que nous trouvons intéressante la grammaire historique. Nous avons voulu attirer l'attention de nos confrères et collègues sur l'anthroponymie générale et la patronymie française (... et plus encore *limousine*)... Notre petit travail allumera peut-être leur zèle sur une science qui, jusqu'ici, n'a guère retenu notre chère Société... Ce serait certainement un bien... Et il suffirait à notre gloire

(1) Nous traiterons ultérieurement des noms se référant aux *enfants trouvés* et de la *particule* qui, fréquemment, accompagne les patronymiques.

d'avoir indiqué une voie que nous ne saurions, nous, fructueusement parcourir mais dans laquelle, au bout de peu de temps, d'autres marcheraient à grands pas !...

Abbé J.-B. JOFFRE,
Maître en Gay-Scavoir.



COMMENT SE SONT ENRICHIES LES ARCHIVES DE LA CORRÈZE Depuis 1911

Dans le bulletin de 1911 (p. 411-422), mon regretté confrère, M. Mathieu, avait signalé les accroissements des Archives de la Corrèze de 1888 à 1911 « pour donner satisfaction aux travailleurs qui tiennent avec raison à posséder l'état le plus complet possible des documents qui sont entrés chez nous depuis la publication de nos inventaires ». Désireux de continuer cette tradition, qui répond au vœu exprimé récemment par la Direction des Archives, j'énumérerai plus loin les documents entrés au dépôt départemental par voie d'acquisitions, de dons, dépôts ou réintégrations.

Régis ROHMER.

1911. — Le don fait par M. Sarlandie des Rieux, de Périgueux, renferme de nombreux titres sur parchemin depuis le XV^e siècle, relatifs aux seigneurs de Parel de Lavaux d'Espéyruç, originaires de Donzenac, dont ils firent successivement hommage à Jean, duc de Berry, et à Jeanne de Boulogne, sa femme, aux seigneurs de la Tour et à Catherine de Médicis, nièce d'Anne de la Tour. Ce fonds, dont j'ai terminé le classement, renferme de nombreuses liasses de contrats, procédures, titres de propriété, et est très intéressant pour l'histoire seigneuriale du Bas-Limousin.

1912. — Don par M. Jean Clédat, égyptologue, de pièces concernant les familles : de Malemort, de la Forestie, de Corn, de Sahuguët d'Amarzit, d'Espagnac, de la Bachelierie.

1913. — Don par M. le Docteur de Ribier, de Clermont, d'un lot de documents et d'imprimés provenant de la commune de Champagnac-les-Mines (Cantal).

1914. — *Réintégrations*. — Deux registres de la Société populaire de Tulle, remis par M. le Maire d'Uzerche. — Deux pièces concernant la chapelle Notre-Dame du Roc, à Servières (15 juin 1693) adressées par les Archives du Cantal.

1920. — Don par M. Richard, juge au Tribunal de Tulle, d'un manuscrit de 71 feuillets, relié en parchemin, contenant des actes passés dans le premier quart du XVI^e siècle, au profit de l'Hôtel-Dieu d'Ussel.

Don de M. Jauvion : Notes sur la commune de Chabrignac (ouvrage manuscrit).

1921. — Mon prédécesseur, M. Rousset, a réintégré une liasse de 22 pièces concernant les Jésuites de Beaulieu (1780-1788).

Le dépôt départemental a reçu d'autre part : Deux registres d'état-civil provenant des anciennes paroisses de Reygades (1623-1668) et d'Eyburie (1683) versés par les Archives de la Haute-Vienne, et 4 pièces parchemin provenant des Archives de la Dordogne sur les familles d'Antissac, Courty et Faure.

M. Forot a bien voulu joindre aux pièces curieuses dont il a déjà doté les archives, de nombreux et intéressants titres concernant les familles de Brivezac, Combret, Lentillac, Tramon, etc, classées dans le fonds qui portera le nom du généreux donateur.

La bibliothèque doit à l'amabilité de leurs auteurs les deux monographies manuscrites suivantes : Juillard : monographie de Port-Dieu ; J. Vant : Monographie de Sarroux.

M^e Var, notaire à Tulle, a déposé les minutes de M^e Baudry, notaire en cette ville, de 1793 à l'an 13.

1922. — Pendant l'exercice 1922-1923, les Archives de la Corrèze se sont enrichies de plusieurs collections particulières :

1^o) Collection du chanoine Pau, de Bort, achetée par le Conseil Général en raison de l'intérêt qu'elle présente pour l'histoire de cette ville, depuis le XV^e siècle. (J'ai groupé les titres de famille en plusieurs liasses, et réuni dans un carton les notes historiques qu'il avait patiemment amassées, notamment sur les seigneurs de Chabanne).

2^o) Collection François Bonnelye (1804-1868) versée par M.

Bonnelye, économiste du Lycée de Tulle, de la part de ses cousins, MM. Paul Lacoste, avoué à St-Yrieix, et François Lacoste, négociant à Paris, laquelle devra constituer un fonds spécial sous la dénomination: « Archives de François Bonnelye. » En voici un bref aperçu:

Titres féodaux: Comborn, Turenne, Ventadour, Cosnac, Egletons, Brive, Limoges; — Pièces originales depuis le XV^e siècle, intéressant l'histoire de Tulle. — Affaires criminelles, affaires ecclésiastiques depuis 1096; Copie de la Donation d'Il-térius Rioul à St-Martin de Tulle de la Villa de Sedières. — Manuscrit du XVI^e siècle, relié en parchemin: livre des testaments, quittances et contrats du collège des Jésuites, de Tulle (1520-1762). — Copie de la Chronique de Geoffroy de Vigeois, dont il a publié une traduction en 1864, etc, etc,...

3^e) Fonds important de parchemins, titres de famille, documents sur Brive et son Présidial, Malemort et château de Puymaret, Vicomté de Turenne, Sainte-Féréole, les abbayes et prieurés de Beaulieu, Champsac, Coyroux, la Saulière, Us-sac, (Don de M. le Commandant de Corn, à Gap.)

M. V. Forot nous a remis un dossier concernant l'assassinat de M. de Masset, commandant le détachement de Royal Navarre à Tulle (10 mai 1791) et M. le Docteur Laffon, maire de St-Cernin de Larche, un registre de la Municipalité de Chasteaux (1790-1815).

M. Faugère, ancien greffier du Conseil de Préfecture, a fait don de ses cahiers de notes historiques et généalogiques sur la commune de Cornil.

Réintégrations. — Une liasse de documents relatifs à diverses forêts de la Corrèze (1828-1843) provenant de la conservation des Eaux et forêts d'Aurillac. Une pièce concernant la famille de Saint-Aulaire (1624) versée par les Archives du Loiret.

J'ai moi-même réintégré: deux pièces trouvées à la Mairie d'Aix: contrat de vente (1652) et cahier d'impositions (XVIII^e siècle); cahiers de l'état civil de Brivezac (1760-1792), trouvés épars dans un grenier; — registre de la Mairie de Saint-Aulaire servant à enregistrer les arrêts du Préfet et du Sous-Préfet (an VIII, — an XIII.)

Mentionnons aussi le dépôt des archives anciennes des communes des Angles, Puy-d'Arnac et Vars.

1923. — 1° Don de M. Authier, secrétaire Général des Hautes-Alpes : Reconnaissance en faveur de la Chartreuse du Glan-dier, pour des terres sises à Voutezac (août 1667);

2°) Don de M. le Juge Richard, à Tulle : Transaction entre Barthélémy et Jean de Puyfage, touchant le moulin de Melhac, paroisse d'Hauteville (1649). Accord entre Léger de Roche Dragon, seigneur de Saint-Bausile, coseigneur de Merle, et Pierre de Martinhagol, en la paroisse de Saint-Privat (1476), 2 pièces parchemin;

3°) Don de M. Masson, libraire à Montauban : cinq lettres originales du Comté de Vailhac à M. de Pecheruguié, touchant le siège d'Uzerche (1627-1629);

4°) Don de M. Celor, agent-voyer à Tulle, 3 pièces papier concernant Pierre Bardon, ingénieur géographe des Ponts et chaussées (1788-1792);

5°) Du règne végétal et du règne minéral: manuscrit de 900 feuillets, relié, très lisiblement écrit; il m'a été remis lors de ma visite à Varetz;

6°) Dons provenant des Archives du Doubs: testament de Martial, Comte, Bourgeois et Marchant, de Treignac (9 mars 1530); du Loiret: titre concernant la paroisse de Saint-Aulaire (1586, orig. parchemin); de la Vienne, prieurés de Saint-Angel et de Saint-Florentin (1570);

7°) *Réintégrations*. — Suivant l'exemple indiqué plus haut et qui devrait se généraliser pour la bonne conservation des Archives communales anciennes, les communes de Saint-Privat et de Voutezac se sont dessaisies en faveur des Archives départementales de leurs registres paroissiaux depuis le XVII^e siècle; celle de Benayes d'une palpe (1744).

1924. — Le fonds historique des Archives de la Préfecture s'accroît:

1°) des minutes de Bezangier (1628) et Picard (1766-67), notaires royaux de Sainte-Féréole, don de M. Labrousse, Sénateur de la Corrèze;

2°) des deux pièces suivantes, données par M. Richard, de Tulle:

Tribunal d'Ussel, procès-verbal d'installation (14 août 1816).
— Procès-verbal de la prestation de serment faite le 22 nivose, an XII, devant le tribunal criminel du département de la Corrèze, par le Général Souham, commandant la 20^e Division militaire, membre de la Légion d'Honneur ;

3^e) de trois registres contenant les arrêtés (1829-1843), les demandes de décharge en réduction (1792-1857) ainsi que les délibérations du bureau d'administration du collège d'Ussel (1811-1850) réservés au moment de la vente des papiers inutiles de la Sous-Préfecture d'Ussel.

1925. — Les archives départementales viennent de s'enrichir du fonds Champeval, jusqu'ici déposé aux archives de la Haute-Vienne. Après entente avec Mme Champeval et mon confrère, M. Petit, archiviste à Limoges, auquel je suis heureux de témoigner ici toute ma reconnaissance pour le concours précieux qu'il a bien voulu me prêter dans la préparation et l'expédition de cet envoi, les nombreuses pièces de cette collection ayant trait aux familles, aux paroisses (par ordre alphabétique) à l'époque révolutionnaire en bas-Limousin, avec une série très intéressante de minutes notariales depuis le XV^e siècle, seront bientôt accessibles au public.

Enfin, les archives de la Corrèze ont reçu tout dernièrement, conformément à la circulaire ministérielle du 22 décembre 1924, 48 registres d'écrou des maisons d'arrêt de Tulle, Brive et Ussel, antérieurs à l'année 1865.



Les Expériences de la Courtine

On sait que les expériences de La Courtine, en mai 1924, visaient un double but : étudier la propagation des ondes sonores à la fois dans l'atmosphère et dans le sol.

Il ne semble pas qu'elles aient apporté de lumières nouvelles sur les *zones de silence*.

Dans l'atmosphère, les appareils enregistreurs ont décelé l'arrivée de deux trains d'ondes. Les premières, plus rapides (moyenne : 5524 m. sec.) étaient des ondes longitudinales les autres, presque deux fois moins rapides (2806 m. sec.) étaient vraisemblablement des ondes superficielles. On n'a pu saisir d'ondes transversales (1).

En ce qui concerne la propagation des ondes sonores dans le sol, les résultats de l'expérience ont conduit aux conclusions suivantes :

1° des auditions très nettes ont été obtenues au delà de 3 kilomètres ;

« deux vitesses de propagation ont pu être mises en évidence, l'une de l'ordre de 2.000 m. à la seconde, l'autre de l'ordre de 8.500 m. La première semble relative à la propagation à travers des sables détritiques, la seconde à travers le roc franc. (Note du Ct, Barré et du Capitaine Schnell présentée à l'Académie des Sciences par M. d'Ocagne).

En somme, les explosions de La Courtine ont servi à mesurer la largeur du fossé qui sépare la théorie de l'expérience ; elles ne l'ont pas comblé. Elles ont eu lieu sur un sol peu homogène (granit, gneiss, sables) dont les propriétés

(1) On sait que la propagation d'un ébranlement dans une sphère élastique homogène a lieu suivant des *ondes longitudinales* (dans le sens de la propagation) *transversales* (perpendiculaires au sens de la propagation) et *superficielles* (transmises par la surface de la sphère à la manière des vagues de la mer).

élastiques étaient variables ; en outre, les explosifs étaient déposés sur le sol au lieu d'être enterrés.

A défaut de renseignements scientifiques précis et complets, ces expériences donnent surtout des indications sur la manière dont les expériences futures doivent être préparées (sol, atmosphère). Elles montrent encore qu'il faut accroître la sensibilité des enregistreurs pour diminuer la masse d'explosif nécessaire.

J. B.



Assemblée trimestrielle du 11 juin 1925

Présents: MM. Audubert, abbé Borie, Breillout, Juglard, Colonel Lacour, Marque, Serre.

Excusés: MM. Dr. Audubert, de Corbier, V. Forot, Lhomond, Schwatal.

Le président ouvre la séance à 16 heures. Il propose et fait prononcer l'admission des membres suivants:

MM. Docteur Dumont à Paris.

Loubignac René, agent général d'assurances, à Tulle.

A. Viré, directeur de Laboratoire au Muséum, à Paris et à Lacave (Lot).

Il annonce qu'il a assisté à la dernière assemblée de la Société historique de Brive, au cours de laquelle M. Armand Viré a fait une communication sur les fouilles opérées à Puy d'Is-solu, qui ont amené la découverte de fers de balistes romaines. M. Marque expose que malgré cette découverte la question d'Uxellodunum reste entière tant que des fouilles n'ont pas été faites à Uzerche.

L'assemblée décide qu'une excursion sera organisée pour la visite d'Ussel, le 28 juin 1925, et charge la Commission désignée de la préparation de cette excursion.

Le secrétaire général signale quelques manuscrits:

a) Relations de voyages faits par un corrézien, de Marseille à Cagliari (Sardaigne) en 1815, à l'île Sainte-Marguerite en 1816, et de Paris à Tulle en 1817.

b) Lettre d'un étudiant corrézien aux Membres de la Chambre des députés pour réclamer la réouverture de la Faculté de médecine qui avait été fermée en 1823 après une manifestation libérale des étudiants.

c) Un discours prononcé vers 1828, à l'occasion d'une réception à la Loge maçonnique de Tulle.

Il présente une note de M. Robert Mathieu, communiquée par M. l'abbé Joffre, sur les *Relations postales d'autrefois entre Paris et le Limousin*.

Il signale que des sarcophages de pierre ont été trouvés dans l'ancien cimetière de Champagnac-la- Noaille,

Le président relate qu'une monnaie d'or en très bon état, à l'effigie de Vespasien, a été trouvée par un ouvrier au cours des travaux de terrassement du Stade à Tulle.

La séance est levée à 18 heures.

Le Secrétaire Général.



BIBLIOGRAPHIE

Notre érudit président d'honneur, M. R. Fage, a étudié avec sa précision et sa clarté habituelles *les confréries des Pénitents de Tulle*. (Bulletin de la Société des Lettres 1902-1904). Il a regretté, les archives de la confrérie des Pénitents blancs ayant disparu, de ne pouvoir retracer avec la documentation nécessaire la vie de cette société.

Mme et M. Louis Lacoste, notre collègue et éminent avocat du barreau de Tulle, ont bien voulu offrir à notre bibliothèque le *Catalogue des confrères pénitents blancs* qui nous permet d'ajouter quelques détails à l'étude déjà si documentée de M. Fage.

Ce catalogue figure sur un épais registre recouvert de parchemin. Le titre qui est reproduit sur la 1^{re} page est complété par la mention « pour servir aux S^{rs} Pauphile et Floucaud 1773 et 1774, aux S^{rs} Baudry et Filliol 1775-1776 ». Ce registre contient la liste des confrères jusqu'en 1792, date de la dissolution de la confrérie.

Ce catalogue offre d'abord cette particularité que les noms sont classés non par lettre alphabétique des patronymes, mais des prénoms.

Il serait trop long de citer les noms de tous les membres, malgré l'intérêt qu'une telle liste pourrait présenter pour l'étude des familles habitant la ville de Tulle. Les noms des plus anciennes familles nobles ou bourgeoises y voisinent avec les noms d'artisans et ne se distinguent de ceux-ci que par l'importance des versements effectués à la caisse de la confrérie.

Il est assez difficile de comprendre la différence qui existe entre les versements des membres et qui s'échelonnent de 16 sols (cotisation) à 6 (devoir de réception) 28, 32, 37, 42 ou même 45 livres.

La réception dans la confrérie était taxée 6 livres; elle était réduite parfois à 3 livres et certains membres étaient admis sans redevance, comme le sacristain, le syndic de Notre-Dame, le chantre, les pauvres, les quêteurs pour les pauvres honneux, les enfants de moins de 16 ans. — Les artisans ayant travaillé pour la confrérie diminuaient leurs versements de la valeur des travaux qu'ils avaient exécutés.

Les noms sont généralement suivis de la profession ou de la dignité et de la résidence des confrères, quelquefois de leur âge quand il s'agit d'enfants de moins de 16 ans — (il y en avait de 12, 8, 6, 3 ans et même un de 3 mois).

Parmi les *professions* des membres, citons : huilier, pêcheur, forger de bayonette, canonier, praticien, peigneur, mazelier, bridier, batier, selier, maître chirurgien, maître de poste, tisseran, chenevier, vigneron, fournier, rapeur, sargetier, étudiant, mesureur d'huile, frappeur...

Parmi les *dignités* : écuyer, notaire, procureur, juge, huissier, receveur aux tailles, garde gobelet chez le Roy, syndic de Notre-Dame, avocat bourgeois, huissier aux tailles, commis à la recette, dragon, ancien militaire, chantre, tambour, sacristain, brigadier ou cavalier de maréchaussée, conseiller en l'élection, conducteur du Roy, invalide, sergent ordinaire, piéton aux tailles, commissaire de police, greffier de l'Hôtel de Ville, maître d'école, lieutenant général à l'élection, huissier royal....

Les confrères appartenaient non seulement aux paroisses de Tulle, mais encore aux paroisses voisines : Chanac, Chameyrat, Sainte-Fortunade, Naves, Saint-Germain-les-Vergnes, Saint-Maixent, le Chastang, Favars, Montaignac, Bar.

Les noms sont aussi suivis de surnoms : Lavour, dit Mouraillon ; Laporte, dit Boudigal ; Lagarde, dit Chassaigne ; Vergne, dit Foulet ; Feugeas, dit Catalot ; Bourg, dit Capitaine ; Champeval, dit Rozier ; Bella, dit Lou renard ; Champ, dit Petit tene ; Peyroutoux, dit Lebrun ; Seigne, dit Labbé ; Lagarde, dit Bellegarde ; Faucher, dit Peytavi ; Maugen, dit Le Faure ; Bossoutrot, dit Chanteix ; Estorges, dit Beaumanger.

Enfin voici d'après le registre l'effectif de la société :
1773-75 — 535 Pauphile et Floucaud, syndics.

- 1776-77 — 562 Baudry et Filliol, syndics.
1778 — 592
1779-80 — 624 Reminhac, M^e chirurgien, syndic.
1780-81 — 617 Brugeaud, Bourgeois, syndic (2).
1781-82 — 623 Lagarde, commissaire de police, syndic.
1784-86 — 651 d^o
1787-88 — 621 Lagarde et Borie, marchand, syndics.
1788-89 — 645 Laval jeune, syndic.
1789-90 — 559 Paupille, aubergiste, syndic.
1791-92 — 377 Maschat, marchand, syndic.

Enfin, pour l'année 1782-1783, le registre énumère les noms des 82 femmes membres de la Confrérie.

.....
L'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon nous a adressé l'*Introduction* à l'importante publication qu'elle a entreprise: *Chartes de communes et d'affranchissements en Bourgogne*.

Cette *Introduction* est l'œuvre de J. Garnier, conservateur des Archives de la Côte-d'Or (décédé en 1903) et de M. E. Champeaux, professeur à la Faculté de Droit de Dijon.

Elle est très logiquement divisée en trois parties:

LIVRE I. — *De la condition des personnes en Bourgogne, avant l'institution des Chartres* (Ducs, clergé, noblesse, bourgeois des villes, hommes libres, serfs).

LIVRE II. — *Marche de la Révolution communale en Bourgogne*.

LIVRE III. — *Institutions nées de la révolution communale* (personnel de l'administration municipale et élections; justice; droit civil et criminel; administration communale, biens communaux; impositions, redevances, prestations; agriculture, industrie, commerce; service militaire; instruction publique et établissements de bienfaisance.)

Le caractère régional du titre de cette étude très complète, pourrait dissimuler l'indéniable intérêt qu'elle offre pour toutes les provinces, dont l'évolution marqua sensiblement les mêmes grandes étapes que celle de la Bourgogne.

Partout, en effet, le régime féodal a succédé au chaos qui

suivit la conquête barbare et a enchaîné la société dans une hiérarchie de droits et de servitudes basés sur la propriété territoriale. Alors, « la société, jusque là dissoute et sans forme, a pris avec une forme déterminée un point de départ et un but ». (Guizot). Puis, des courants de liberté, partis simultanément du nord et du midi de la France, ont secoué la féodalité à peine victorieuse de l'anarchie : les communes réclament leur indépendance ; les bourgs, des franchises plus étendues ; le bourgeois des villes, l'habitant des bourgs, le mainmortable, l'allègement des charges qui pèsent sur eux. — Mais les ducs, le clergé, la noblesse qui détiennent la puissance publique résisteront pendant six siècles, et la Révolution de 1789 mettra fin à cette longue lutte dont on suivra avec intérêt les phases dans cette remarquable *Introduction*, excellent guide pour tous les érudits qui s'occupent de l'Histoire de l'Ancien régime.

.....

Le Bulletin de Janvier-Février 1925 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres contient une notice de MM. Le Dr Capitan et D. Peyrouy, sur les reliefs solutréens du Fourneau de Diable, Commune de Bourdeilles (Dordogne).

Dans la Revue Scientifique du Limousin M. Ch. Le Gendre a commencé la publication d'un supplément au Catalogue des Plantes du Limousin.

J. B.

**SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS
DE LA CORRÈZE**

A SAINT-MERD-LES-OUSSINES

De 1789 à 1795

Au bord de la route de Bugeat à Millevache, quelques maisons que domine une fort belle église, que côtoie la Vézère presque à sa source: c'est St-Merd-les-Oussines, petite commune de quelque cinq cents habitants.

Quelles purent être les répercussions de la grande tourmente révolutionnaire dans ce petit coin perdu au milieu des bruyères du haut plateau limousin? Le registre des délibérations de la commune, commencé le 20 mars 1790, clos le 5 septembre 1795, nous permettra d'en juger. Le voici publié dans sa teneur, aussi littéralement que possible :

« L'an 1790 et le 20 mars, au bourg de St-Merd-les-Oussines, province du Limousin, en vertu du décret de l'Assemblée nationale et des patentes du roi, concernant l'établissement des nouvelles municipalités à former dans l'étendue du royaume, rendus au mois de décembre dernier, dûment lus, publiés et affichés par Jean Dedenis, syndic de la communauté de St-Merd, à la porte de l'église paroissiale du dit lieu le 7 du présent mois; après la confection, affiche et publication de la liste des habitants actifs de la même communauté par ledit syndic; après la convocation des dits habitants, annoncée au prône de la messe paroissiale, par le curé de St-Merd et affichée à la porte de l'église par le syndic le 14 du même mois, pour former l'Assemblée le 20 du dit mois; enfin le syndic les ayant, ce même 20 mars, convoqués de nouveau et au son de la cloche pour former et être présents à ladite assemblée aux fins d'éli-

re les officiers de la nouvelle municipalité: Irénée Brousse, curé de ladite paroisse, Léonard Salagnac, François Mazaud, Léonard Fonvaleix, Louis Bessette, Barthélémy Mazaud, Léonard Bouroux, Jean Dedenis, Léonard Mandoux, Antoine Lamant, Barthélémy Mazaud, Léonard Salagnac, Louis Orlianges, Denis Salagnac, Léonard Gioux, Barthélémy Dars, Barthélémy Chadebec, Jean Mazaud, Noël Mazaud, Jean Saderoux, Léonard Ambiaud, Jean Nauche et Louis Taguet, tous (23) citoyens actifs de ladite paroisse, les autres ne s'étant pas présentés à ladite assemblée, ont procédé à l'organisation de la municipalité. »

D'abord ces citoyens actifs se donnent un président: Barthélémy Mazaud, assisté d'un secrétaire: Jean Dedenis, pour diriger leurs délibérations. Président et secrétaire prêtent aussitôt « le serment de maintenir de tout leur pouvoir la constitution du royaume, d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi et de remplir en conscience leurs fonctions »; puis à leur suite chaque citoyen répète le même serment. Et ce sont les votes: vote pour choisir trois scrutateurs: Noël et Jean Mazaud, Barthélémy Chadebec; vote pour élire la nouvelle municipalité: le curé, Irénée Brousse, est proclamé maire, Jean Dedenis et Barthélémy Mazaud, officiers; vote pour désigner six notables: Denis Salagnac, Barthélémy Mazaud, Antoine Lamant, François Mazaud, Léonard Fonvaleix, Barthélémy Chadebec; vote pour nommer un procureur syndic: Léonard Salagnac. Et tous les élus prêtent une fois encore serment et fidélité à la nation et promettent de s'acquitter en Dieu et confiance des devoirs de leurs charges.

Seuls le curé et Jean Dedenis ont signé; tous les autres déclarent ne savoir signer.

Rien jusqu'au début de 1791. Le curé maire écrit alors les deux actes qui suivent:

23 janvier 1791. — « Je soussigné curé de St-Merd sur le décret de l'assemblée nationale du 27 novembre 1790, sanctionné par le roi le 7 décembre, publié et affiché aux portes de l'église paroissiale du dit lieu le 23 janvier 1791, j'ai déclaré au

greffe de cette municipalité que le 30 du présent mois je prêterais en présence du conseil de la commune et des fidèles à l'issue de la messe de paroisse le serment que je pouvais faire en Dieu et conscience et ai signé. »

30 janvier 1791. — « Je soussigné curé de St-Merd, sur l'intime conviction où je suis que la respectable et célèbre Assemblée nationale n'a aucune intention d'improver par ses décrets l'autorité spirituelle de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dans l'ordre qui lui est essentiel pour le salut de ses fidèles enfants, dans le sein de laquelle j'ai toujours vécu et veux vivre et mourir pour assurer le mien; je jure de veiller avec soin sur les fidèles que l'Eglise m'a confiés et me confiera; je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi; je jure dans la susdite conviction et sous l'expresse et unique réserve de l'autorité spirituelle dans ledit ordre, de maintenir de tout mon pouvoir la constitution civile décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par le roi et ai signé. »

6 février 1791. — Le sieur Jean-Baptiste Sudrot examine les comptes du curé, au sujet des revenus du bénéfice cure de St-Merd. « D'après les renseignements que nous avons pris à cet égard nous avons trouvé juste et équitable l'état du dit compte tant pour la quantité et perception des dîmes qu'il jouissait sur l'ordre de Malte qui est décimateur général de ladite paroisse, que pour la mesure et liquidation du prix des grains et du montant de la dîme d'agneaux de l'année 1790. Nous avons trouvé également juste et sincère ledit compte pour le paiement qu'il a fait des honoraires du vicaire et desquels il est tenu... Il est vrai que le curé possède à la suite de ses prédécesseurs dans ledit bénéfice cure le tènement appelé de la Borie, près le bourg, à titre de fondation de messes et de services à acquitter dans ladite église. » Il jouit aussi de la chapellenie des Grivaux dont il est titulaire en la ville et district de Bourganeuf. Aucun chiffre ne nous donne malheureusement le montant de ces dîmes ou de ces revenus.

L'abbé Brousse était curé de St-Merd depuis 1759; en 1784

il avait fait fondre pour sa paroisse une cloche aujourd'hui à Ambrugeat; elle porte cette inscription: Irénée Brousse, curé de St-Merd, prieur de Grivau, l'an 1784. Jacques Martin et Alexis Voillemin, fondeurs. En 1792, après la publication de la loi du 26 août, il dut quitter la France et se retira en Suisse. Le nécrologe manuscrit de l'abbé Legros nous apprend qu'il mourut à Fribourg en 1794.

C'est tout pour l'année 1791. Un seul acte durant 1792.

5 août 1792. — « S'est présenté Léonard Bonnet, natif de Tarnac, taille cinq pieds un pouce et demi, cheveux et sourcils châtains, de l'âge de 31 ans et s'est fait inscrire sur nos registes en qualité de volontaire pour la paroisse de St-Merd ». — Signatures de Bessette, maire; Dedenis, procureur; Sioux.

L'année 1793 est plus riche de détails—Elle commence par un acte du 26 avril 1793. « Nous officiers municipaux et les citoyens actifs de la commune de St-Merd assemblés et convoqués dans la maison commune pour procéder à la nomination d'un officier public chargé de constater les naissances, mariages et décès. — Le conseil général de la commune, conformément à l'article II, du titre I de la loi du 20 septembre 1792, l'an quatrième de la liberté, s'en est occupé ; ayant connu que Noël Mazaud, citoyen du bourg, était le plus ancien d'âge, il a été prié de faire provisoirement les fonctions de président; l'assemblée a aussi invité le citoyen Pierre Dars fils, du village de Lissac, de remplir les fonctions de secrétaire provisoire, ayant aussi reconnu qu'Antoine Brousse, Berthon Dars et Léonards Dars étaient les plus anciens d'âge parmi ceux qui savent écrire, ils ont été priés de remplir les fonctions de scrutateurs provisoires. En conséquence, le bureau a été à l'instant occupé par le président secrétaire, scrutateurs provisoires. On a fait l'appel nominal pour la nomination d'un président et d'un secrétaire dans le même billet en les désignant bien distinctement du consentement de l'assemblée, chaque votant s'est approché du bureau a écrit ou fait écrire son billet par les scrutateurs et l'a ostensiblement posé dans le vase du scrutin. Les billets comptés

et recensés se sont trouvés de nombre égal à celui des votants, c'est-à-dire trente dépouillés. Il en est résulté que ledit Noël Mazaud avait réuni trente voix pour être président et ledit Pierre Dars autant pour être secrétaire. En conséquence l'un et l'autre ont été proclamés en cette qualité et ont prêté le serment conformément à loi — Nouveau vote pour trois scrutateurs et finalement on élit l'officier public — « Il en est résulté que Louis Bessette, maire, sur trente voix en avait réuni trente; en conséquence il a été proclamé en cette qualité. Il a accepté et prêté sur le champ le serment de ne faire aucune fonction d'aucun culte. Et alors le président a annoncé que l'opération était finie et l'assemblée a été dissoute ». — Signatures: Bessette, maire; Brousse; Dars; Dedenis, procureur.

28 avril 1793, l'assemblée des citoyens de St-Merd procède, à la pluralité absolue des voix, à la nomination de douze citoyens chargés de recevoir les déclarations des étrangers qui pourraient arriver sur le territoire de notre commune ». Les élus furent: François Arfouillère, du Maginel; Pierre Dars, de Lissac; Léonard Dars, du bourg; Léonard Sioux, du Maisonnial; Jean Chadabec, du moulin des Oussines; Léonard Jagailoux, de Marcis; Michel Taguet, de la Borde; Pierre Mazaud, de la Teindelière; Barthèlèmy Chadabec, de Marcis.

Et c'est la grosse question des volontaires qui occupe la municipalité de St-Merd; et l'on va voir de quelle manière curieuse, elle nomme les volontaires.

25 mars 1793 (cet acte suit celui d'avril dans le registre). « D'après la convocation faite de tous les citoyens de la commune, nous maire et officiers municipaux, avons présenté notre registre ouvert à l'effet d'inscrire les volontaires qui voudraient bien se présenter volontairement. En conséquence ne s'étant présenté personne avons lu tous les décrets et arrêtés relatifs au recrutement et avons en la présence du citoyen commissaire inspiré aux citoyens de notre commune tous les sentiments du plus profond patriotisme. Mais ne s'étant trouvé personne de bonne volonté, avons demandé aux citoyens le

mode qu'ils voulaient adopter, et après quelque moment ils ont tous déclaré qu'ils voulaient se nommer par la voix du scrutin. En conséquence avons procédé à ladite opération et il en est résulté que les citoyens: Gilles Ritou, Louis Orluc, Louis Mazaud, Gilles le Teyssier, Gilles Nouaille, Gabriel Vina-dier ont réuni la majorité absolue des voix et les avons proclamés volontaires ».

16 avril. 1793 —Nouvelle réunion de l'assemblée de St-Merd. « En présence du citoyen Chambaux Gilles, commissaire », pour le consulter « sur le mode qu'ils voulaient adopter pour compléter le contingent de ladite commune. L'agent militaire avec le commissaire du département en ayant réformé 7 sur 13 que doit fournir ladite commune, après la répartition ». On choisit encore le scrutin et les citoyens: Jean Pouloux, Léonard Mazaud, Jean Orliange, Jean Nauche, et François Varguide, réunissent le plus de voix.

24 avril 1793. — Nouvelle réunion, nouveau scrutin, pour remplacer « le nommé Baptiste Vauquet qui ne s'est point présenté pour se faire recevoir volontaire ». Le citoyen Martin Laval réunit le plus de voix.

26 mai 1793. — Le nommé Jean Pauty, réformé pour raison d'infirmité par l'agent militaire et le commissaire, est remplacé, après le vote, par François Jagailoux.

2 juin 1793. — L'assemblée municipale élit le citoyen Léonard Orluc, « pour faire le soldat demandé pour être contingent suivant la lettre du district d'Ussel en date du 31 mai 1793.

Le même jour, ouverture d'un registre pour inscrire les volontaires. Personne ne se présente, et la municipalité inscrit d'office les garçons de la commune quoiqu'il n'y en ait aucun qui ait la taille de cinq pieds trois pouces, pieds nus, mais celle de cinq pieds un pouce ou un pouce et demi.

Blaise Mazaud, de la Tindelière; Pierre Bouron, de Lissat; Baptiste Sauquet, de Mari; Gabriel Taguet, de la Borde; Noël Fialaire, de Lissat; Gabriel Chaumeil, du Moulin des Oussines;

Jean Jagailoux, de Marci; Barthélémy Dedenis, de Rioux; Gabriel Lamande, des Maisons; Denis Bourac, de Lissat; dix en tout; ce sont tous ceux qui suivant notre connaissance ont la taille pour entrer dans l'infanterie, quoiqu'ils soient tous nécessaires pour l'agriculture.

Le 29 octobre 1793, le conseil général de la commune partage une somme de 76 livres reçues du district d'Ussel entre quatre familles qui sont dans le besoin et « dont les enfants ont voté à la défense de la patrie ». On connaissait déjà le régime des allocations.

2 novembre 1793. — Pour nous conformer à l'arrêté du département de la Corrèze en date du 23 septembre 1793 qui ordonne aux municipalités de faire partir sur le champ les citoyens qui ont reçu des réquisitions et qui faisaient partie de la force départementale, nous sommons de rechef au nom de la loi et de la patrie en danger, le citoyen Gabriel Chaumeil, du moulin des Oussines, nommé le 2 juin, d'entrer dans la force armée et de se rendre de suite à Tulle, lieu du rassemblement, sous peine d'être déclaré déserteur et traité comme tel.

Les réquisitions devaient demeurer inopérantes car voici une nouvelle décision de l'assemblée communale en date de « **pri**-di de la seconde décade du mois frimaire de l'an second de la République française une et indivisible » (2 décembre 1793) « tous les chefs de maison, comme les pères ou mères, maîtres ou maitresses et autres sous la puissance desquels sont les garçons de la susdite commune, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 25 ans, énoncés dans la liste du commissaire général, qui ne se sont pas rendus à la réquisition, deviennent suspects et traitres et les garçons absents sont, suivant la loi, regardés comme déserteurs, et sujets aux peines portées.

Suivent deux actes que je copie scrupuleusement conservant au second son orthographe d'une haute fantaisie: « Aujourd'hui huitième jour du mois de décembre de l'année mil sept cent quatre vingt treize, an second de la République française une et indivisible, nous officiers municipaux et notables de la com-

mune de St-Merd-les-Oussines assemblés en la manière accoutumée au lieu de nos séances ordinaires, s'est présenté le citoyen Mazetier pour nous présenter ses lettres de prêtrise que nous n'avons pas voulu recevoir que de préalable nous n'eussions reçu des ordres du district d'Ussel. Le susdit citoyen nous a requis de coucher sur nos registres l'offre qu'il est en droit de nous faire et nous a dit de plus qu'il ne voulait plus faire de fonctions et qu'il serait toujours dans la bonne volonté de faire la remise de ses lettres à la première réquisition de nous ou du district d'Ussel; dont et de quoi nous en avons dressé le présent procès-verbal... et ont signé ceux qui ont su signer ». Trois signatures: Bessette, maire; Dedenis, procureur; Mazetier.

Aujourd'huy pridi de la troisième daiquade du moy nivoz, l'an segon de la république française une indivisible, (11 janvier 1794) céance tenante extraordinairement, caït praicenté le citoyen Jean Batiste Mazetié cidevant curé de Sain Mair Lais Oussines, et nous a aizibé ces laitre de pratrice, ainsi quile sui, praimièremt laitre de tonsure, segondement laitre daquolite, troisièmement laitre de Soudiacre, quatriement laitre de diacre, sinquement laitre de praitrise, sièmement sont vizat a la cure qu'il occupé si devant, septièmement sa nomination à la maimme cure, et a déclaré et dit qu'il ne caïtait occupé quarendre ces parossiens heureux en leur enseignian la vérité et en leurs faisant aimer la révolution par ces action et par ses discours; nous at aussi déclaré qu'il aimes sa patrie et qu'il aimera toujours et qu'a jourd'huy libre de suivre l'impulsion de sa consiense et desprimer saïs sentiment de son âme, il obéissait a la voix de la raison, de la filozofie et de la liberté; nous a déclaré aussi avec la joy d'un cœur pur et républicuin qu'il ne voulait aitre que citoyen et qu'il renonce au fontion aicléziastique et at signé sa déclaration. Dedenis; Bessette; Mazetier.

L'écriture très lisible de cet acte témoigne d'une main sûre, habituée à tenir la plume, ce qui rend plus inexplicable la fantaisie de cette orthographe unique dans le registre? L'abbé Mazetier

était vicaire à Treignac en avril 1791 (1). Au début de septembre 1791 il signe comme curé constitutionnel de St-Merd une lettre adressée au district d'Ussel (2). Comme tel, on le retrouve sur la liste des fonctionnaires publics du district d'Ussel arrêtée le 28 avril 1792, et riche d'un traitement de 1200 francs (3). La Société populaire de Meymac, dans sa séance du 16 pluviôse, an II, (7 février 1794), le note comme: « bon patriote, mais on ne sait s'il est déprétrié » (4). Il l'était, seulement depuis le 11 janvier, et sans doute comme d'autres un peu par peur mais aussi pour rester plus librement au milieu de ses fidèles. Le « tableau des pensionnaires dits ecclésiastiques domiciliés dans ce département », daté du 29 brumaire an 8, (20 novembre 1799), lui assigne une pension de 800 livres, et le désigne comme ex-curé résidant à Treignac (5).

Le décadi de la seconde décade du mois pluviôse de l'an II, (30 janvier 1794), les citoyens assemblés au son de la cloche pour célébrer la décade, « ont voulu former à haute et intelligible voix » un comité de surveillance; soit un président: Barthélémy Dars, de Lissac; un secrétaire-greffier, Pierre Dars, de Lissac; et dix surveillants.

Le 10 germinal (30 mars 1794), distribution aux pauvres les plus nécessiteux de la commune, de 145 livres, provenant du directoire d'Ussel.

Le 30 prairial (18 juin 1794), « s'est présenté le citoyen David Chadebec comme propriétaire comme il a toujours joui et qu'il demande aujourd'hui apprendre pour le mode pour faire le partage à la municipalité suivant les lois ». Le même jour huit autres citoyens se présentent, et font la même déclaration. Cette phrase alambiquée ne ferait-elle pas allusion au partage des communaux, très importants dans cette commune?

(1) Archives de la Corrèze, L. 423.

(2) id. L. 280.

(3) id. L. 387.

(4) id. L. 387.

(5) id. L. 285.

Le 2 thermidor (20 juillet 1794), nous officiers municipaux avons requis les citoyens Barthélémy Dedenis et François Dars pour aller travailler à l'atelier de salpêtre établi à Bugeat et y rester autant que l'atelier durera et sans s'écarter du dit atelier.

A cette date le représentant Roux-Fazillac s'occupe de la fabrication des armes et de l'agrandissement de la manufacture de Tulle. Par un arrêté du 3^e jour de la 1^e décade du 6^e mois de l'an II, 21 février 1794, il ordonne le dénombrement de tous ouvriers: « horloger, coutelier, serrurier, forgeron, limeur, charpentier, sculpteur et autres qui pourront être employés à la manufacture »; et tous ceux qui seront jugés propres à la fabrication seront mis en réquisition. Un deuxième arrêté, du 24 floréal an II, (14 mai 1794), autorise l'administration du département à faire dans toute l'étendue du département toutes les réquisitions nécessaires soit en hommes, soit en matériaux, pour la fabrication extraordinaire des armes. — A St-Merd-les-Oussines, le commissaire d'Ussel, Vialatte, et celui de la manufacture: Jeune Homme, trouvent: Ignace Vermeuil, 42 ans, mauvais forgeron, et en sa possession: un soufflet, une enclume, deux marteaux, deux tenailles, une tranche. (Archives de la Corrèze, 4.258).

Suivant ce zèle patriotique la municipalité de St-Merd travaillera de son côté à l'extraction du salpêtre, et cela nous vaut de bien curieuses décisions. Une lettre de l'atelier de Bugeat rappelle à l'ordre les édiles. « A maire et officiers municipaux et agent national de la commune, l'agent supérieur du district d'Ussel pour l'extraction des salpêtres, nous demande quels moyens avons-nous pris pour faire du salin, si les agents nationaux des communes ont mis en exécution la loi du 29 germinal à temps? L'agent pour le salin vient de nous être envoyé et il faut nécessairement qu'il soit occupé... Le canton de Bugeat doit fournir au moins 70 quintaux de cendre par décade, St-Merd est compris pour 9 quintaux par décade... » Il faut couper les herbes, les rassembler en un tas, et l'agent viendra lui-même indiquer la manière de les brûler. « Ne négligez rien, la responsabilité pèse également sur vos têtes. Nous devons être jaloux de

l'honneur de la République. La plus petite négligence attirerait sur vous toutes les vengeances des lois ».

Et voici comment la municipalité, dans une séance du 15 brumaire (26 octobre 1794), réglait la question du salin. « S'est présenté le citoyen André Louis Michaud, commissaire nommé pour l'administration du district d'Ussel, pour l'exécution de la loi du 29 germinal dernier... L'exécution de la loi eût du avoir reçu son effet dans votre commune. Je demande que vous mettiez en réquisition tel nombre d'ouvriers que vous trouverez convenable pour couper toutes les herbes qui ne font que surcharger les terrains; telles que: bruyères, genêts, fougères, houx, broussailles, genevriers ».

Le conseil général, considérant que de la fabrication du salin dépend le triomphe de nos armées, considérant que de ce triomphe dépend notre liberté, considérant enfin qu'il n'appartient qu'aux ennemis du peuple de rester dans de pareilles circonstances dans un sommeil étargique (sic) et dans une inaction coupable, mais que de vrais partisans du bien public doivent employer toutes sortes de moyens pour achever le bonheur des Français, ouï l'agent national, arrête ce qui suit:

Article 1^{er}. — Qu'il serait mis de suite dix ouvriers en réquisition pour la coupe des herbes et bois ci-dessus désignés.

Article 2. — Les ouvriers mis en réquisition sont: Jean Saldarnac, Martial Mazaud, Léonard Ambiaud, François Chassin, Léonard Brousse, David Chadabec, Léger Bonnet, Louis Orliange, Léonard Vitrac et Antoine Orliange.

Article 3. — Ceux des dits ouvriers qui refuseraient d'obéir à la dite réquisition seront contraints par la force armée et incarcérés.

Article 4. — Pour accélérer l'opération, chaque individu sera tenu de fournir une livre de cendre par décade.

Article 5. — Le présent arrêté sera lu le décadi prochain et communiqué aux intéressés.

Ont signé: Dedenis, agent; Brousse, notable.

Ces mesures énergiques s'expliquent d'autant mieux que quelques mois auparavant, par lettre du 17 fructidor (4 septembre), la municipalité avait été personnellement frappée d'une lourde amende. « A faute par vous d'avoir fait exécuter les réquisitions qui vous ont été envoyées le 29 thermidor, l'administration du district d'Ussel vous requiert personnellement de faire apporter au marché de la commune de Meymac, qui aura lieu le 26 fructidor, la quantité de 10 quintaux de seigle. La présente réquisition porte uniquement sur vous et non sur d'autres citoyens de votre commune. Closanges, président; Faugeras-Moncourier, greffier ».

Les réquisitions continuent.

« Le 20 frimaire (10 décembre 1794), la municipalité assemblée sur l'invitation des commissaires chargés de la réquisition des avoines. Les dits commissaires ont commencé aussitôt leurs opérations et ont continué de village en village sans désespérer. D'après le résultat, cette commune se trouve avoir fourni 5590 livres que nous avons fait partir pour le bureau de Meymac. Nous avons été cinq jours sur cette commune et en sommes partis le 25 pour celle de Tarnac. — Celerier, commissaire, Chamare, commissaire. »

Après l'avoine, le chanvre; mais « après la recherche la plus exacte, les commissaires n'en ont pu trouver que la quantité de 65 livres, très nécessaire même aux particuliers qui l'avaient acheté fort cher ». (20 nivose).

Signé: Bessette, maire. — Les commissaires n'ont pas su. — Un deuxième arrêté oblige la municipalité à faire livrer ce chanvre.

« Le 16 ventose, an 3, (6 mars 1795), en vertu de l'arrêté du représentant du peuple pour la réquisition de 1.000 quintaux de seigle requis sur le district d'Ussel pour l'approvisionnement des ouvriers employés à la manufacture d'armes de Tulle... On demande 50 quintaux à la municipalité de St-Merd et on en joint de les porter au chef-lieu de la commune de Tulle.

« Le 18 ventose, le commissaire Celerier revient chercher 55

quintaux de foin bonne qualité, « cette commune ne peut en fournir davantage ».

Le 1^{er} germinal de l'an III (21 mars 1795), « s'est présenté à la municipalité le citoyen Guillaume Lachèze qui a exhibé sa nomination d'instituteur pour la commune. Lequel Lachèze nous a invités de faire aviser tous les pères, mères, tuteurs et curateurs de faire venir à ses leçons tous les jours, tous leurs enfants mâles depuis l'âge de six ans ».

Le 25 germinal (15 avril), s'est présenté le citoyen Marc Antoine Salviat, commissaire nommé par arrêté du district d'Ussel. Lequel s'est rendu au chef-lieu de cette commune pour y élever l'esprit public et prendre le vœu du peuple pour le renouvellement de la municipalité. L'assemblée du peuple ouverte, elle a arrêté que les membres qui composaient la municipalité n'avaient pas démerités, ni déviés du sentier de la justice, qu'en conséquence ils continueraient leurs fonctions. Signé: Dedenis, agent; Bessette, maire; Gioux, greffier.

Le 23 prairial (12 juin 1795), deux commissaires chargés du recensement des grains dans le canton de Sornac constatent que tout au plus la commune a son nécessaire.

Le 18 fructidor (5 septembre 1795), la municipalité nomme à l'unanimité le citoyen Jean Dedenis pour percevoir les deniers qui, au titre de la contribution foncière, doivent être versés dans le trésor public.

Et sur cette question d'impôt, le registre prend fin.

Etienne CANTONNY.



Les Vieux Moulins

de la Banlieue de Tulle

Les moulins à eau, avec leurs écluses, leurs biez, leurs roues, leurs meules et autres appareils, nécessitaient, autrefois comme aujourd'hui, une construction spéciale sur un ruisseau ou une rivière à cours assez rapide. Une organisation aussi compliquée n'avait sa raison d'être que lorsque des groupes d'habitants, arrivés à un degré de civilisation avancée, pouvaient en user ; elle devenait indispensable dès que se formaient des villages, des bourgs et des villes. On peut donc ranger les moulins à eau parmi les plus anciens de nos établissements industriels ; je ne crois pas, cependant, qu'ils soient antérieurs à la conquête de la Gaule, ni même que les premiers aient été établis chez nous avant le ^{vi}^e ou le ^{vii}^e siècle. Il ne reste aucune trace de ceux qui ont pu exister en Limousin à ces époques reculées ; les plus vieilles mentions que nous en trouvons ne remontent pas au delà du moyen âge. (1)

Tous les documents de cette période ne spécifient pas la destination des moulins qu'ils nous signalent ; mais il est très probable qu'à de rares exceptions près, ces établissements ne comprenaient que des meules à grains. Si les plus anciens ont

(1) La plus ancienne mention d'un moulin dans le *Cartulaire de Tulle*, publié par Champeval, est de 1070 environ. L'acte ne dit pas le nom du ruisseau sur lequel le moulin était établi. (*Cartul* p. 106). Le *Cartulaire de Beaulieu*, publié par Maximin Deloche, signalé quelques moulins aux ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles. (p. 71, 77, 147, 168, 274).

été exclusivement des moulins à farine, on ne tarda pas, sans doute, à utiliser pour d'autres usages les mêmes locaux et les mêmes moteurs. A côté des moulins à grains, on installa des cardes pour la laine, des foulons pour les draps, des meules pour les noix et pour l'écorce du chêne. La petite industrie est née de ce besoin qu'avaient les hommes de se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, le pain, l'huile et les vêtements. Tous ces produits étaient consommés sur place, les meuniers n'ayant pour clients que les gens du voisinage.

Plus tard, un service nouveau fut demandé aux moulins; on leur adjoignit des appareils à triturer les chiffons, des meules à faire la pâte à papier. Un même toit abrita, la même roue fit mouvoir le moulin à grains, dit *farinier*, le moulin à carder la laine, dit *chardator*, le moulin à fouler le drap, dit *draparet*, ou *gauchador* (1), le moulin à écraser l'écorce de chêne pour les tanneries, dit *tanaret*, enfin le moulin *papetier*; je ne cite qu'à titre d'exception le moulin à broyer les noix et celui à marteler les lames de cuivre.(2) Les moulins à papier se multiplièrent rapidement, furent l'objet d'installations spéciales; le papier devint une marchandise d'exploitation.

Les seigneurs, les évêques, les chapitres, les communautés religieuses ont été, vraisemblablement, les premiers constructeurs des moulins à farine et à drap. Après les avoir utilisés pour eux-mêmes, ils les ouvraient à leurs vassaux, aux habitants des villages voisins, qui moyennant certaines redevances, y faisaient moudre leurs grains et apprêter leurs draps. Lorsqu'ils ne s'en réservaient pas l'exploitation, ils les accensaient; et les tenanciers leur en payaient le cens en grains ou en farine. D'autres moulins étaient construits par de simples possesseurs de biens ruraux, à l'insu ou avec l'autorisation de leurs suzerains. Une concurrence s'établissait ainsi, qui préjudiciait au

(1) Voir Du Cange, v. *Gauchatorium*. On disait vulgairement *gaucher* pour fouler.

(2) Champeval mentionne le moulin de Peyrafort, sur la Montagne, où l'on battait le cuivre au xviii^e siècle. (*Le Limousin seigneurial et religieux*, t. 1^{er}, p. 7).

monopole des seigneurs. Ceux-ci, pour en atténuer l'effet, contraignaient les vassaux à porter leurs grains et leurs étoffes dans les établissements qu'ils s'étaient réservés (1). Les habitants de Tulle ne pouvaient user, sous peine de sanctions, que des moulins de l'évêque et du chapitre. Les droits de banalité n'étaient pas très lourds, mais leur paiement donnait lieu, cependant, à de multiples difficultés qui furent aplanies, une première fois le 8 février 1381 (V.S.) et réglées de nouveau par une transaction du 16 juin 1431, allégeant les droits que les habitants de Tulle payaient à l'évêque et au chapitre (2).

Le règlement de 1431, que l'on croyait définitif, n'empêcha que pour un temps les abus et les réclamations. De 1572, à 1748, le parlement de Bordeaux ne rendit pas moins de sept arrêts (3) pour fixer les droits des meuniers et prévenir les fraudes et les larcins qu'ils pouvaient commettre. La banalité était une des servitudes qui vexaient le plus le peuple des villes et des campagnes. On en trouve la preuve dans les cahiers de doléances d'un certain nombre de paroisses du Bas-Limousin (4).

Cette obligation féodale se maintint, pour la plupart des moulins, jusqu'à la fin de l'ancien régime ; mais quelquefois les vassaux s'en affranchirent et portèrent leurs grains dans les moulins de leur choix, moyennant un salaire qui devait équivaloir à peu près à la redevance due au seigneur. Les moulins à tan et ceux à papier constituaient une industrie privée sur laquelle les seigneurs semblent n'avoir eu aucun droit spécial.

(1) Arch. de la Corrèze, E, 366. — René Fage, *La Propriété rurale en Bas-Limousin* p. 168 ; — Clément-Simon, *Recherches de l'histoire civile et municipale de Tulle*, t. 2, p. 16 et 17.

(2) Clément-Simon, *Recherches de l'histoire civ. t. 1*, p. 78, 79 t. 2, p. 176.

(3) L'arrêt réglementaire du 13 mars 1748 rappelle les arrêts précédents.

(4) Voir les cahiers de Beyssac, Chamberet, Orgnac, Soudaine-Lavinadière. Les paroisses de Chamberet et de Soudaine-Lavinadière expriment dans des termes identique la raison qui doit faire abolir le droit de banalité : « que les moulins soient en bon ou mauvais état, près ou éloignés, le meunier honnête, homme ou infidèle, il faut aller moudre chez lui. »

Le papetier achetait les chiffons, les travaillait lui-même ou les faisait travailler par ses ouvriers, et vendait le papier pour son compte personnel. De ce point de vue, le moulin à papier diffère de ceux à farine dont l'origine, le plus souvent, était féodale ; je n'en dois pas moins le comprendre dans cette étude, car il a commencé presque toujours dans les mêmes bâtiments que les moulins à farine, à côté d'eux, vivant de leur vie, actionné par le même moteur, et il est devenu, au XVIII^e siècle, un des principaux éléments de la prospérité industrielle de la banlieue tulloise.

L'histoire des vieux moulins de la région ne peut être que très sommaire et se bornera quelquefois à une simple nomenclature. Je n'en ai pas trouvé, pour la banlieue, de mention antérieure au XIII^e siècle. On chercherait vainement des vestiges de ces constructions du moyen âge ; mais leur emplacement, pour la plupart, est encore marqué ; les écluses et les biez n'ont pas entièrement disparus. Ceux du siècle dernier se sont substitués à leurs devanciers, sans changer de situation. Ils étaient desservis par les mêmes chemins. Nous serons amenés à déterminer l'assiette de ces chemins d'autrefois, à signaler les ponts et les gués qui assuraient l'accès des moulins, à demander aux noms que quelques-uns ont conservés la preuve de leur ancienneté.

Une observation nous frappera tout d'abord : la Corrèze, qui traverse la ville de Tulle, reçoit, avant de quitter la banlieue, plusieurs affluents de moindre importance ; or, ce n'est pas sur les bords de la Corrèze que nous rencontrerons le plus grand nombre de moulins ; nous les verrons groupés sur les rives de la Solane, de la Céronne et de la Montane. Cet arrangement, qui peut étonner au prime abord, n'est pas difficile à expliquer. L'évêque et le chapitre, seigneurs de Tulle, ayant le monopole de la mouture pour la ville, n'auraient pas toléré l'établissement de moulins concurrents dans le voisinage immédiat de leurs moulins banaux. Ceux-ci suffisaient aux besoins des habitants. L'organisation d'une prise d'eau, la construction d'une écluse, le creusement des canaux d'amont et d'aval, constituent des travaux plus onéreux sur une rivière comme la Cor-

rèze que sur des ruisseaux. Enfin, si l'on jette les yeux sur une carte ancienne des environs de Tulle, on constate que, dans la banlieue, les villages et les hameaux sont peut-être moins nombreux sur les rives de la Corrèze qu'aux abords de la Solane, de la Montane et de la Céronne. Ce sont ces villages et ces hameaux que le meunier doit atteindre; il s'installe donc à portée de sa clientèle, dans les lieux les plus commodes et les plus accessibles. Voilà des raisons qui ont pu déterminer les constructeurs des moulins de la banlieue à s'établir sur les petits cours d'eau.

Alors que je n'ai relevé que cinq ou peut-être six moulins sur la Corrèze, depuis La Marque jusqu'au Pont-de-la-Pierre, j'en ai trouvé quinze sur la Montane, onze ou douze sur la Céronne, quatorze ou quinze sur la Solane. Presque tous sont situés sur le territoire des deux anciennes paroisses de Tulle; quelques-uns, sans s'éloigner de la banlieue, dépendaient des paroisses de Chanac et de Naves.

Je mentionnerai à leur suite, mais sans autre indication que leurs noms, quelques moulins établis sur l'Avalouze et sur un petit ruisseau, affluent de la Corrèze, qui porte le nom de Chanteraine.

I

SUR LA CORRÈZE

1^o Moulin de Tulle. — C'est le seul qui fut réellement enfermé dans l'ancienne enceinte de Tulle. Aussi le désignait-on simplement par les mots *le moulin* et quelquefois, pour mieux préciser, par l'appellation *le Moulin de Tulle*. Nous en connaissons bien l'emplacement. Il était situé au bas et un peu en aval de la rue du Fossé, entre cette rue et la rue nommée aujourd'hui rue des Portes-de-Fer, près de la porte du faubourg de la Rivière, porte à laquelle ce voisinage avait fait donner le nom de Porte du Moulin. Sa position était des plus heureuses. Sur un bras de la Corrèze dont le cours était assez rapide, en amont du pont Choisinnet, il était compris dans l'Enclos de

la ville, à l'abri des coups de main du dehors, pouvait desservir l'Enclos et les faubourgs de la Rivière et d'Alverge.

Je ne le trouve pas mentionné avant les premières années du XIII^e siècle ; mais son origine est certainement beaucoup plus ancienne. Bertrand, abbé de Tulle, l'acheta vers 1209 (1), avec d'autres moulins, moyennant quinze cents sols, somme considérable en raison de la puissance de la monnaie à cette époque. Quel en fut le vendeur ? L'acte conservé dans la collection Baluze (2), reproduit par Champeval dans son *Cartulaire de Tulle* (3), et que nous transcrivons en note (4), ne nous renseigne pas à ce sujet. Il est donc impossible de savoir qui exploitait ce moulin avant qu'il ait passé dans le patrimoine de l'abbaye ; impossible de remonter à sa fondation.

L'acte que je viens de rappeler ne dit pas que l'abbé Bertrand a acheté le moulin de la ville ; il dit : « *acquisivit molendinos istius villæ* ». Il y avait donc, en 1209, plusieurs moulins appartenant à l'abbaye, dans Tulle ou sa banlieue. Un document, copié par Baluze dans le même cartulaire, confirme cette première indication en nous prouvant qu'en janvier 1265 (1266) l'abbaye possédait plusieurs moulins « *apud Tutellam* » (5). L'un d'eux était celui dont je m'occupe présentement ; je tâcherai de retrouver les autres sur la Solane et sur la Céronne (6).

(1) On sait, par des actes du Cartulaire de Tulle, que Bertrand était abbé en 1209 ; on ne connaît pas la durée de son gouvernement.

(2) Bibliothèque Nationale, fonds Baluze, t. 252, p. 29.

(3) *Cartulaire des Abbayes de Tulle et de Roc-Amadour*, p. 302, 303. — Voir aussi Baluze, *Historiæ Tutalensis, liber secundus*, p. 153 ; — et Clément-Simon, *Recherches de l'histoire civile*.. t. 1, p. 17, note 2.

(4) « *Sciant tam presentes quam futuri quod domnus Bertrandus abbas acquisivit molendinos ipsius ville, sine omni contradictione et contravarsia ab illis qui eos jure possidebant et pro hoc dedit molendinarüs mille et quingentos solidos.* »

(5) « *... in omnibus molendinis monasterii nostri Tutellensis apud Tutellamsitis...* » (Baluze, *Hist. Tutel.*, appendix, col 578)

(6) voir, Moulins de la Marque sur la Corrèze, Coupart et Rodal, sur la Solane, et du Charlat, sur la Céronne.

Notre moulin, construit sur la Corrèze, attenant à l'Enclos, passa à l'évêque et au chapitre après la sécularisation de l'abbaye.

Il était si ancien qu'il donna son nom à l'une des principales portes de l'enceinte primitive de la ville et à la tour qui défendait cette porte. Nous lisons dans des actes de la première moitié du XV^e siècle: « *Actum Tutele, ante portam del moli* » (1); « *Charal qua itur... versus portam del moli Tutele* » (2). La rue en plaine du faubourg de la Rivière, qui longeait le canal du moulin, se nommait au XV^e siècle « la rue de la porte du moulin » (3). Il résulte d'un Inventaire du Chapitre, en date du XVI^e siècle (4), que la tour qui défendait cette porte était désignée sous le nom de « la tour du Moulin »; elle était en ruines en 1634, « ce qui lui assigne, dit Clément-Simon, une certaine antiquité ». C'est sous cette tour que furent posées plus tard les Portes de Fer (5).

Trois rues en escaliers mettaient les quartiers hauts de l'Enclos en communication directe avec ce moulin. Par la rue menant du pont Choisinet à la porte des Mazeaux, sur laquelle s'embranchaient les rues de Redole-Peyre et de la Tour de Maysse, il desservait toute la ville et l'abbaye. Le pont Choisinet le reliait au faubourg d'Alverge qui se développait sur la rive gauche de la Corrèze. Touchant au faubourg de la Rivière, sur la rive droite, il pouvait, par là, desservir le Tranchat et plusieurs hameaux situés entre Tulle et Naves (6).

On le trouve mentionné quelquefois sous le nom de Moulin

(1) Acte du 12 juin 1443. Arch. de la Corrèze, E. 48, f. 6.

(2) Acte du 19 juin 1447. Arch. de la Corrèze, E. 48, f. 168, v.

(3) Terrier du Sacriste, p. 215; Clément-Simon, *Recherches de l'Histoire civile...*, t. 1, 109, note 2.

(4) Clément-Simon, *Recherches de l'Histoire civile...*, t. 1, p. 109, note 3.

(5) Clément-Simon, *Recherches de l'hist...*, t. 1, p. 109 et 110.

(6) 5 septembre 1496, vente d'un jardin situé « *in barrio de la Ribieyra, par Sancti. Juliani... confr. cum aqua Curreisia quodam itinere publico intermedio quo itur de civitate Tutele ad locum del Trinchatz et ad locum de Navis.* » Arch. de la Corrèze E. 46, f. 95.

du Chapitre et plus rarement sous celui de Moulin des Portes-de-Fer (1).

Il fut exclusivement un moulin à grains, ou, du moins, les documents qui le concernent ne permettent pas de lui assigner une autre destination.

L'évêque et le chapitre en restèrent-ils propriétaires jusqu'à la Révolution? Cela semble résulter d'un acte de bail en date de 1760(2) ; j'ai peine à croire qu'ils l'aient cédé autrement que par un bail emphytéotique. Nous lisons toutefois, dans un mémoire imprimé au XVIII^e siècle, que ce moulin fut acquis, en 1586, par Guillaume Maruc, de l'administrateur de l'église cathédrale, moyennant 1.700 livres. Le 17 mars 1614, Jean Maruc le vendit à Hélié Delager avec les « bastimens et perception d'eau, four, moulière, le dit moulin et l'escluse au beau milieu de la rivière. (3). » La précision de ces détails est de nature à jeter quelque doute sur le maintien de la propriété du moulin entre les mains de l'évêque et du chapitre. Les habitants de Tulle s'étaient-ils affranchis de l'obligation d'y faire moudre leurs grains? Je n'ose pas l'affirmer.

Les litiges (4) auxquels avait donné lieu la perception des droits de mouture n'étaient pas sortis de toutes les mémoires, lorsque le P. Lacombe, ancien Jésuite, composa sur le sujet un poème burlesque, en langue patoise, qui a été publié par Anne Vialle, à la suite du *Dictionnaire du Patois du Bas-Limousin*, de Nicolas Béronie. L'*Argument* seul est à retenir; je le cite à titre de curiosité :

« Le Chapitre de Tulle était propriétaire d'un moulin à farine qui était situé à Tulle, à côté de la porte qu'on appelait *las*

(1) Bail du moulin des Portes-de-Fer, appartenant au Chapitre « ensemble du droit de planche et piquetement sur l'écluse, et du droit de faire sécher les grains au four. » 1760. — Arch. de la Corrèze, E. 643.

(2) Arch. de la Corrèze, E. 643.

(3) René Fage. *La vie à Tulle au XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 96, note 2.

(4). Cf. l'abbé Niel, *Jean de Cluis, XVI^e évêque [de Tulle]* ; Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, t. 11 p. 26.

Portas de fer. L'avantage de cette position fit imaginer à un des chanoines qu'avec quelques réparations et plus de surveillance, on pourrait augmenter les revenus de cet établissement. En conséquence, ces réparations furent faites, on nomma un Régisseur, et il fut arrêté que chaque Chanoine surveillerait le moulin pendant une semaine. Cela leur donna un ridicule qui fut exprimé de différentes manières, plus ou moins plaisantes. Or, dans ce temps-là, il existait à Tulle un ancien jésuite qu'on appelait le P. Lacombe, homme d'un esprit facétieux et même un peu caustique ; il s'amusa à composer à ce sujet un petit poème qu'il appela *lo Moulinado* ; il y mettait peu d'importance, puisqu'il l'écrivit sur des feuilles volantes dont plusieurs sont perdues. (1) »

Le plaisant badinage du P. Lacombe est une œuvre d'imagination dont je n'ai à reproduire ici aucun passage ; mais il méritait d'être signalé parce qu'il nous prouve que le moulin du Chapitre, le plus ancien, sans doute, de la ville et de la banlieue de Tulle, avait conservé son importance jusqu'à la fin du xviii^e siècle, et qu'on s'intéressait encore aux anecdotes de la gestion capitulaire, lorsque fut publié, au commencement du siècle suivant, le poème de *La Moulinade*.

Il ne subsiste aucun vestige du moulin. Je me rappelle avoir vu, dans mon enfance, les derniers restes des constructions qui en dépendaient ou y étaient contiguës, notamment un passage sous voûte s'avancant sur le quai Baluze et qui fut démoli pour mettre le quai à l'alignement.

2° **Moulin de la Marque.** — Etabli sur la rive gauche de la Corrèze, à quelques centaines de mètres en amont du faubourg de la Rivière, ce moulin était mis en mouvement par une dérivation dont le canal existant actuellement nous montre, sans doute, le tracé primitif.

Je ne peux donner aucune précision sur l'époque de sa créa-

(1) *Dictionnaire du Patois du Bas-Limousin (Corrèze) et plus particulièrement des environs de Tulle, ouvrage posthume de M. Nicolas Béronie... mis en ordre, augmenté et publié par Joseph-Anne Vialle, avocat, à Tulle, imp. Drapeau, 2^e d. 2 vol. in-4 p. 362.*

tion. Les actes qui le concernent sont peu nombreux et ne remontent pas, à ma connaissance, au delà de la premier moitié du xvii^e siècle. Son installation doit dater du Moyen Age. Le Chapitre de Tulle paraît en avoir été le premier propriétaire ; mais ne le tenait-il pas lui-même des moines de l'abbaye auxquels il avait succédé ? Au xvii^e et au xviii^e siècles, il appartenait aux religieuses de Sainte-Claire (1). En 1634, Jeanne de Juyé, dame de Cosnac, consentait un bail du domaine noble de la Marque et des moulins en dépendant (2). En 1723, les Clarisses en cédaient la jouissance à un sieur Jean Faugère, moyennant un prix de ferme annuel de 300 livres (3). Un nouveau bail des moulins fut conclu en 1750 (4). Au moulin *farinier* avait été joint, à une date qu'il est impossible de fixer, un moulin à foulon, ou moulin *draparet*. Le bail de 1750 comprend les deux moulins. Ils ont été remplacés, au xix^e siècle, par un haut-fourneau où l'on fondait du minerai de fer, et, en dernier lieu par une importante usine métallurgique.

Ces établissements modernes sont reliés à la rive droite de la Corrèze par un pont ; je ne crois pas qu'il en ait été de même pour les moulins d'autrefois ; je n'ai trouvé aucune mention d'un pont antérieur au xix^e siècle. Le service de la rive droite devait se faire à l'aide d'un bateau ou par le moyen d'une légère passerelle. Une fois la rivière franchie, on trouvait des chemins ruraux qui conduisaient aux hameaux de Lauzelou et des Donarceaux. Un chemin n'était pas éloigné de la rive gauche et desservait les hameaux de Chambon et de Champeau.

3^e Moulin de la Barrière. — Il était situé à l'extrémité du faubourg de la Barrière, près et au-dessous du pont qui mettait en communication ce long et populeux faubourg avec la rive gauche de la Corrèze. L'actuel pont de la Barrière occupant l'emplacement de l'ancien pont, nous savons donc exactement la position de ce moulin qui est nommé tantôt moulin de la

(1) Champeval, *Le Bas-Limousin seigneurial et religieux*. t. 1, p. 5. — René Fage, *Le vieux Tulle*, p. 340.

(2) Arch. de la Corrèze, E. 875.

(3) — E. 480.

(4) — E. 696.

Barrière, tantôt moulin du Pont de la Barrière. La Corrèze, dont le cours est rapide en cet endroit, fournissait une force très suffisante et facile à capter. Le maire et les consuls le firent construire en 1654 (1). Il ne prit pas la place d'un moulin plus ancien. Clément-Simon, dans sa description de Tulle, à la fin du Moyen Age, n'en signale pas l'existence ; il n'a, dit-il, « trouvé mention que de trois moulins dans la ville : le moulin de Tulle ou du Chapitre, le moulin Coupard, le moulin Rodal. (2) » Le dépouillement des archives notariales et hospitalières, auquel je me suis livré moi-même, a confirmé la constatation de Clément-Simon ; avant la construction faite par la ville de Tulle, en 1654, il n'y avait eu aucun moulin près du pont de la Barrière (3).

Dès qu'il fut en état de fonctionner, la commune l'affirma à un sieur de Lospinasse qui en paya le prix de location en 1657 (4). Une inondation, que je n'ai pas vue mentionnée dans nos chroniques, mais qui dut être assez grave, et se produisit probablement pendant l'hiver de 1664-1665, endommagea l'écluse et le moulin. Les officiers municipaux ne se souciant pas de faire, aux frais de la commune, les réparations indispensables, consentirent, en juin 1665, un bail emphytéotique du moulin à Michel Sabin, qui prit à sa charge tous les travaux jugés nécessaires (5). Jusqu'en 1687, la famille de Sabin en conserva la jouissance. Michel étant décédé, sa veuve et son gendre le cédèrent, le 3 mars 1687, moyennant 451 livres, aux directeurs de l'Hôpital (6).

A partir de ce moment, le moulin fut désigné souvent sous

(1) Arch. de la Corrèze, E. 434.

(2) Recherches de l'histoire civile... t. 1, p. 183. — Les moulins Coupard et Rodal étaient situés sur les rives de la Solane.

(3) D'après M. Victor Forot (*Le quartier de la Barussie*. Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, t. XLIV, 1923, p. 10) le Moulin de la Barrière aurait été construit par la Ville au XVI^e siècle ; je crois que cette indication erronée est due à un lapsus.

(4) Arch. de la Corrèze, E. 437.

(5) Archives historiques de l'Hôpital de Tulle, B. 67.

(6) Ibid, et Arch. de la Corrèze, E. 777.

le nom de moulin de l'Hôpital. Melon de Pradou nous apprend qu'il « était affermé moyennant les obligations suivantes : 1° fourniture, tous les samedis de chaque semaine, d'un setier de seigle ; chaque mois, d'une émine de froment ; 2° de donner, tous les ans, 80 paires de sabots pour les grandes personnes ; 3° de faire ceux des enfants moyennant le paiement d'une paire sur deux, le bois à fournir par l'hôpital ; 4° de moudre tous les grains nécessaires au service de l'hôpital (1). »

L'auteur que nous citons ne nous donne pas la date du bail dont il résume les clauses ; mais nous savons que le preneur se nommait Gérald Béronie, charpentier de son état. Les conditions étaient lourdes ; l'écluse qui coupait en biais la Corrèze était souvent endommagée et coûtait cher d'entretien (2). Le 5 décembre 1724, un nouveau bail fut consenti aux époux Rode, qui s'engageaient à fournir à l'hôpital 4 setiers de seigle et la mouture gratuite de tous les grains nécessaires à l'établissement (3).

En 1772, le moulin de l'Hôpital fut condamné à disparaître. Sur son emplacement allait s'ouvrir un chemin qui longeait la Corrèze. L'expropriation ne pouvait se faire que moyennant une indemnité. La commune, qui avait fait construire le moulin, n'en revendiquait pas la propriété, mais il était dû un juste dédommagement à l'hospice. Trésaguet, ingénieur général de la province, chargé, par l'Intendant de la Généralité de Limoges, de fixer l'indemnité à payer à l'hôpital pour la démolition de la digue et du moulin, proposa de lui allouer une somme de 4.825 livres et de lui laisser les matériaux (4). Le projet fut mis à exécution sans délai ; il y eut seulement un retard dans le paiement d'une partie de l'indemnité, car les archives de l'hôpital ont conservé les requêtes adressées, avant la fin de l'année, par les administrateurs, à l'ingénieur

(1) *Notice historique de l'Hospice de Tulle. Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze*, t. v, 1883, p. 141.

(2) Un document de 1772 nous apprend qu'à cette date les réparations annuelles étaient estimées à plus de 93 livres.

(3) Arch. hist. de l'Hôpital de Tulle, B. 67.

(4) *ibid*

Trésaguet et à l'Intendant, pour obtenir le solde de la créance (1).

Est-il nécessaire de signaler les accès de ce moulin? Un des vieux ponts de Tulle lui ouvrait les deux rives de la Corrèze. Le chemin de Laguenne, sur la rive gauche; celui de Brive, sur la rive droite, aboutissaient au pont. Un autre chemin montait vers la Croix-de-Bar (2). Le populeux faubourg de la Barrière assurait au moulin une clientèle nombreuse qui s'ajoutait à celle des pauvres hospitalisés.

4° **Moulin neuf** ou de **L'Estabournie**. — Il était situé sur la rive droite de la Corrèze, au lieu dit, aujourd'hui, L'Estabournie, près de l'endroit où un petit ruisseau, qui descend du Puy-d'Echelles, se jette dans la rivière.

Il a porté trois noms différents. Le plus anciennement connu est *Moulin-neuf*. Dans un acte de 1347, il est question d'un bois touchant à la Fontaine Saint-Eymar-le-Don, confrontant à « *la via publica per laqual lon vay del Molineu à la dita fon* (3) ». Le chemin public, visé dans ce document, se dirigeait de L'Estabournie au Puy-d'Echelles; sa trace existe encore. En 1459, il est désigné de la même façon (4). Il n'a pas changé de nom en 1514; une pièce du 5 mai de cette année nous parle, en effet, du territoire du Moulin neuf, confrontant au chemin de Tulle à Brive (5).

D'après une note, assez peu claire, de Champeval, ce moulin aurait été désigné sous le nom de *Moulin-de-l'Apothicaire*, en

(1) Arch. hist. de l'Hôpital de Tulle. B. 67.

(2) Du 20 janvier 1509. Vigne confrontant « *., cum itinere quo itur de ponte de la Barrieyra versus crucem de Barro.* » Arch. de la Corrèze, E. 62.

(3) Clément-Simon, Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, t. xxxi, 1909, p. 523.

(4) « Bois situé dans le territoire de St-Eymar-le-Don, confrontant... avec le ruisseau qui descend du Peuch d'Eschalas au Moulin Neuf. » Clément-Simon. *ubi supra*.

(5) « *Donum et orti sit. in territorio del Moly Neu, par. Sancti Juliani Tutela, confr. cum itinere de civitate Tutela versus Brivam.* » Arch. de la Corrèze, E. 68, f° 221, v°

1551 ou 1612 (1); je ne sais pas laquelle de ces deux dates est la bonne. A la fin du xvii^e siècle, le nom de Moulin-neuf est perdu définitivement et remplacé, pour un temps, par celui de Moulin-de-l'Apothicaire. Voici, en effet, un contrat de bail de 1695, consenti par Jean-Daniel Brossard, sieur du Pont, conseiller en la Sénéchaussée de Tulle, au sieur Jean Béronie, de son moulin « appelé de l'Appoticaire » (2). D'où lui vint ce nom? Sans doute, d'un propriétaire qui tenait une officine à Tulle. Il ne le garda pas longtemps, le porta, en quelque sorte, comme un sobriquet, car nous savons que, dès 1679, on le désignait aussi sous le nom de Moulin de l'Estabournie (3).

En 1710 (4), en 1717 (5), l'Apothicaire est oublié ; un seul nom subsiste, celui de l'Estabournie, et restera jusqu'au jour où le moulin disparaîtra par sa transformation en succursale de la Manufacture Nationale d'armes. Il ne saurait y avoir aucun doute sur l'identification du moulin sous ses différents noms, car nous trouvons, à la date de 1753, la protestation d'un sieur Vialle, propriétaire du moulin de l'Estabournie « anciennement appelé moulin de l'Apothicaire, contre la construction d'une écluse par le sieur Froment, dans la rivière de Corrèze (6) ».

Quelle est la signification de ce nom rare « L'Estabournie »? Mistral a inséré le mot dans son *Glossaire* et lui donne pour racine : *Estabourni*. Or, *estabourni* peut se traduire par étourdi, assommé par le soleil (7). Ne peut-on pas aussi voir dans ce mot un composé d'*estal* qui veut dire étalage, installation, et de *bourna*, qui veut dire ruche? L'Estabournie, abrité

(1) Voici la note de J.-B. Champeval : « Notre dictionnaire manuscrit en préparation des lieux disparus de la Corrèze nous donna en 1612 le Moulin Neuf. *alias* Moulin de l'Apothicaire (Tulle, Saint-Julien) 1551. sur la Corrèze, vers l'Estabournie » *Cartulaire des Abbayes de Tulle et de Roc-Amadour*, p. 22.

(2) Arch. de la Corrèze, E. 445.

(3) *ibid* 526.

(4) *ibid* 468.

(5) *ibid* 474.

(6) Arch. de la Corrèze, E. 636.

(7) *Lou trésor dou falibriga*, v. *L'Estabourniq*.

des vents du Nord, étalé au soleil, est le coin le plus chaud de la banlieue de Tulle, le plus favorable à l'installation d'un rucher. Le terroir qui le touche est connu sous le nom d'Espagne (1). Ces désignations ne viennent-elles pas de l'exposition particulière de l'endroit (2).

Pendant tout le temps qu'il porta le nom de Moulin-neuf, l'établissement dont il s'agit fut exclusivement un moulin à farine, ou, du moins, je n'ai relevé aucune indication pouvant me faire présumer le contraire. Il faut arriver à la fin du xvii^e siècle pour trouver la preuve qu'aux meules à farine on avait joint des meules à papier, ou peut-être qu'au moulin *farinier* on avait substitué une papeterie ; c'est, en 1679, le testament d'Antoine Moussours, maître papetier, demeurant au moulin de l'Estabournie (3) ; en 1710, le contrat de mariage de Pierre Lacombe, papetier au moulin de l'Estabournie (4) ; en 1717, celui d'André Plantades, papetier au même moulin (5).

L'Estabournie confrontait au grand chemin de Tulle à Brive par le pont Charlar (6). Des petits chemins et des sentiers à mulets mettaient le moulin en communication avec les hameaux du Monteil, du Boismenger et des Renaudes, sur la rive droite ; après le pont Charlar, on atteignait la côte de Poissac, une des plus anciennes voies d'accès de Tulle, et les hameaux de Vire-Viale, le Bos et Cueille.

5° **Moulin de La Garde.** — Ce moulin un peu plus distant de Tulle, ne sort pas de sa banlieue. Son emplacement n'est pas fixé avec précision. Clément-Simon dit qu'il était situé « dans le territoire de Champ-Lagarde, entre Tulle et Laguenne (7). » Je ne l'ai trouvé mentionné que dans un acte

(1) Cette dénomination est moderne (fin xvii^e siècles).

(2) Un acte de 1588 mentionne un ténement de la paroisse de Benayes (Corrèze) appelé Leytibournerye. Y a-t-il un rapprochement à faire entre les deux noms ?

(3) Arch. de la Corrèze, E. 526.

(4) *ibid* 468.

(5) *ibid* 474.

(6) Acte du 5 mai 1514, déjà cité. Arch. de la Corrèze, E 68, 221, v°

(7) *Recherches de l'histoire civil... t. 2, p. 16, note 4.*

du 3 septembre 1448, relatif à une vigne, sise « *in prodio de Puech Lagarde par. sancti Juliani Tutela, confr... cum itinere publico quo itur de Tutela versus molendinum de Gardia* » (1) »

6° Moulin du Gour-Barrière. — J'ai trouvé, dans une pièce, la mention d'un moulin dit « *du Gour-Barrière* ». Sa situation ne m'est pas connue. Il me semble impossible de l'identifier avec le moulin du pont de la Barrière, car le mot *gour* implique l'idée d'un gouffre, d'un creux, d'une eau profonde et peu courante. Or, la Corrèze, au pont de la Barrière, se présente sous un aspect tout opposé.

Champeval a marqué le moulin du Gour-Barrière sur sa carte féodale des paroisses de Tulle (2) un peu en aval du confluent de la Céronne. Je ne peux donner sur lui aucun renseignement et je l'enregistre ici sous toutes réserves.

II

SUR LA SOLANE

La Solane est, après la Corrèze (mieux même que la Corrèze qui traverse le département tout entier), la rivière la plus exclusivement tulloise. Elle naît presque aux confins d'une des anciennes paroisses de la ville ; elle baigne un des principaux faubourgs ; elle servait de fossé de défense à l'ancien Enclos ; elle contourne les bâtiments du monastère et se jette dans la Corrèze au pont Choisinet.

De sa source jusqu'à son confluent, sur un cours de huit kilomètres, elle présente une différence de niveau considérable. Sa pente moyenne, dit M. Victor Forot, est de 34 mètres 75 par kilomètre (3). Très sensible aux orages, aux pluies prolongées, le débit de ses eaux n'est pas constant, mais en raison de

(1) Arch. de la Corrèze, E. 44, f° 155.

(2) Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, t. XII, 1890, p. 346.

(3) Géographie économique de la Corrèze, p. 52.

la déclivité du sol et de la facilité d'établir des écluses, il suffisait à la mise en mouvement de nombreux moulins. La banlieue de Tulle n'avait pas de rivière plus animée, plus industrielle.

Je voudrais classer ces moulins dans un ordre topographique, en commençant par ceux qui sont compris dans le faubourg du Trech et en remontant vers la source de la Solane. La tâche n'est pas exempte de difficultés, car la plupart de ces établissements ont cessé d'exister ; leur emplacement n'est plus marqué sur le terrain et les documents qui en conservent le souvenir manquent souvent de précision. Il en est ainsi, notamment, pour les trois premiers que nous rencontrerons : le moulin Coupart, le moulin du Sac, le moulin Rodal. Les noms même peuvent nous tromper. Ne devons-nous pas, en effet, retrouver un ou deux de ces moulins sous les noms de Moulin Tonier et de Moulin Menoire ? Ils étaient très voisins les uns des autres.

La transformation du quartier du Trech depuis un siècle a fait disparaître leurs moindres vestiges. Je crois, toutefois, que le canal de l'Hospice encore existant et sa chute d'eau, qui a fait mouvoir les presses de la première imprimerie Mazeyrie, datent d'un temps très reculé et ont dépendu d'un des moulins dont je vais parler.

1° Moulin Coupart. — Ce moulin à farine n'est connu nominativement que depuis le xiv^e siècle, mais je le crois beaucoup plus ancien. Un acte du Cartulaire de Tulle que j'ai reproduit dans une note, nous apprend que l'abbé de Tulle avait acheté en 1209 *les moulins de la ville* ; un autre acte de 1266, que j'ai cité déjà, nous parle *des moulins* que possédait l'abbaye à Tulle ou dans la banlieue (*apud Tutellam*). L'un d'eux, incontestablement, était celui qu'on appela le *Moulin de Tulle* et, dans la suite, le *Moulin du Chapitre*. J'en ai parlé ci-devant. Mais quels étaient les autres moulins du monastère dont il est question dans les actes de 1209 et 1266 ? Le *Moulin Coupart* devait être un de ceux-là. Nous verrons qu'au xiv^e siècle il appartenait au Chapitre qui avait remplacé les moines.

Il dépendait du faubourg de la Barussie, mais était, dans

ce faubourg, le centre d'un quartier spécial qu'on appelait le quartier du Moulin Coupart (1). Je crois qu'il était très voisin du quartier du Fournivoulet et du quartier de la Treille (2). Peut-être était-il mû par l'eau du canal appelé aujourd'hui canal de l'Hospice.

Le *Terrier du Cellierier*, cité par Clément-Simon, mentionne, à la date du 7 mars 1395 (v. s.), un arrentement d'un jardin à la Barussie « sur la levade du Moulin Coupart », et à la date du 5 juin 1396, un arrentement d'une maison et d'un jardin « attenant par derrière à la Barussie, sur la levade du Moulin Coupart (3) ». « Il appartenait, dit Clément-Simon, à l'administrateur de l'église cathédrale qui, avec les profits qu'il en retirait, devait fournir à Messieurs du Chapitre leur pain quotidien (douze vingts setiers de froment par an). » Le gérant des biens de l'église l'avait donné à cens, le 31 mai 1513 (5). Son écluse s'était rompue à la fin du xvi^e siècle et le bâtiment lui-même avait besoin de coûteuses réparations. Dans ces conditions, l'administrateur le céda à un particulier par bail emphytéotique. Il devint plus tard la propriété des Visitandines (6).

Le chemin qui allait de l'Enclos de Tulle au Moulin Coupart est mentionné dans plusieurs actes anciens; il sortait de la ville par la porte Chanac. Le 5 décembre 1446, nous voyons un jardin confrontant « *cum itinere publico quo itur de porta Chanaco ad molendinum Copart* (7). » Une bifurcation se produisait dès qu'on avait franchi la porte Chanac; l'un des chemins montait vers la Barussie; l'autre descendait vers le

(1) Le moulin de Copart « *sito in barrio vocato de Copart civitatis et parochii sancti Ptrie Tutele.* » Arch. de la Corrèze, E. 68, f^o 89, v.

(2) Clément-Simon. *Recherches de l'histoire civile.*, t. 1, p. 17e.

(3) Clément-Simon. *Recherches de l'histoire civile.*, t. 1, p. 172.

(4) *ibid* p. 175.

(5) Arch. de la Corrèze, E. 68, f^o 89, v.

(6) Clément-Simon. *Recherches de l'histoire civile.*, t. 1, p. 17.

(7) Arch. de la Corrèze, E. 42, f^o 126, v.

Moulin (1). Le chemin du Moulin devait aller rejoindre la Solane par une pente assez raide ; nous voyons, dans un acte du 7 avril 1467, qu'une maison confronte d'un côté avec la Solane et de l'autre avec le chemin qui va au Moulin Coup-part (2). De là partaient deux chemins, l'un suivait, en remontant, la rive de la Solane jusqu'au gouffre de l'Oule (3) ; l'autre, qui n'était peut-être qu'un sentier, se dirigeait vers le Puy-Saint-Clair (4).

En outre de ces voies d'accès qui, d'après leurs désignations dans les actes semblent avoir été créées spécialement pour la desserte du moulin et du petit quartier formé autour de lui, nous savons que deux importantes avenues de Tulle débouchaient dans le *barri du Prat* (le faubourg du Trech) à proximité du Moulin Coup-part : c'étaient la route d'Uzerche par le quartier du Fouret, et le « chemin des Arènes à Tulle » par la rue dénommée aujourd'hui rue Souham, route et chemin qui se rejoignaient vers la Croix-de-Bar (5).

Je ne peux présenter aucune observation satisfaisante sur l'origine du nom Coup-part.

(1) Du 26 décembre 1487, vente d'un « *Sostaranaum sive sortier* », sis « *in paroch. Sancti Petri Tutelle, confrontatum cum quadam camera supra dictum subteraneum... et cum itinere publico quo itur a porta de Chanaco ad molendinum Copart, et cum alio itinere quo itur a dicta porta de Chanaco ad barrium de la Barrursia.* » Arch. de la Corrèze, E. 50, f° 46.

(2) Du 7 avril 1467 : « *Domus sive affachador, et la vialh affachositum in per, sancti Petri Tutelle, confr. cum quodam itinere publico par quod itur de porta de Chanaco ad molendinum Copart et ab alia porte cum aqua Solana.* » Arch. de la Corrèze, E. 49, f° 7.

(3) Du 10 décembre 1427 : « *quoddam ayriole seu solare situm in barrio sive vico de Prato... confr. cum itinere publico quo itur de molen dino Copart ad gurgitum de l'Oula et cum aqua Solana.* » Arch. de la Corrèze, E. 51, f° 4 v°.

(4) Du 18 août 1483 : « *Ayriale sive ortus sit, in barrio de la Barussie, confr. cum... itinere per quod itur de quodam molendino vocato lo moli Copart ad podium sancti Clari.* » Arch. de la Corrèze, E. 56, f° 16, v°.

(5) Arch. de la Corrèze, E. 50, 53 et 57. — Clément-Simon, *Recherches de l'histoire civile...*, t. 1, p. 104, note 1.

2° Moulin Rodal. — Je ne suis pas mieux fixé sur l'étymologie de Rodal. J'ose à peine faire un rapprochement entre ce nom d'un moulin à roue et le mot patois *roda* qui veut dire roue. Peut-être lui a-t-on donné le nom d'un de ses propriétaires.

Très voisin du moulin Coupart, le moulin Rodal a-t-il eu son individualité propre ? Ne faut-il pas voir dans les deux, un seul établissement désigné sous des appellations différentes ? Je suis porté à croire que ces deux moulins ne doivent pas être confondus, qu'ils ont appartenu, tous les deux à l'Abbaye et ensuite au Chapitre, qu'enfin le moulin Rodal est un de ceux dont il est question dans les actes de 1209 et 1266 ci-dessus énoncés ; mais, c'est peut-être le moulin Rodal que nous allons retrouver bientôt sous les noms de Tonié et Menoire.

Ce nom de Rodal ne m'est apparu qu'une seule fois, dans une pièce du *XV^e* siècle : un chemin est indiqué, sur un acte du 1^{er} mai 1439, comme allant de la rue de la Barussie au moulin Rodal (1). Je ne sais à quelle époque le moulin a disparu ; je ne l'ai pas trouvé mentionné dans les actes de notaires des Archives de la Corrèze.

3° Moulin du Sac. — Il dépendait du fief de la Borie-du-Sac (2), sur la rive droite de la Solane et devait être situé en amont et à une très petite distance des moulins précédents. Il portait un nom approprié à sa fonction ; mais je ne dis pas qu'il en faille chercher l'origine dans l'usage qu'on y faisait de sacs de toile, car il ne se distinguait en cela d'aucun moulin farinier, et son nom devait lui venir, probablement, du Manso dont il dépendait. Si l'on pouvait remonter de quelques siècles en arrière, on trouverait, sans doute, une légende expliquant ce vocable.

Je ne l'ai pas vu mentionné dans les actes notariés avant la fin du *XVII^e* siècle. Il appartenait, à cette époque, aux Lagarde,

(1) *Terrier du Collégier*, p. 8 ; — Clément-Simon, *Recherches de l'histoire civile...*, t. I, p. 174.

(2) Borie est la traduction du mot patois *Borio*, qui veut dire métairie, ferme, domaine.

famille de bonne bourgeoisie. En 1692, Jean-Baptiste Lagarde, bourgeois de Tulle, l'affirme à François Scourbie moyennant 75 livres par an (1). En 1728, dame Honorée de Lagarde, veuve de Fénis de Peyrafort, le cède à titre de bail pour 118 livres (2).

Comme les moulins Coupart et Rodal, il était desservi par de nombreux chemins : la route d'Uzerche, le vieux chemin de Naves qui passait par la Béronie ; des chemins muletiers, qui allaient rejoindre celui de la Croix-du-Bar, bifurquaient sur la Praderie, mettaient en communication les hameaux de Beauregard, du Pourchet, d'Ampeau, de Seigne et de la Chèze. Un sentier conduisait à la rue de la Barussie ; le chemin du moulin Coupart menait à la porte Chanac.

4° et 5° **Moulin Tonier** et **Moulin Menoire**. — Avant de sortir du quartier du *Prat* (le Trech), je dois signaler deux noms de moulins qui étaient compris dans ce faubourg, dont j'ai trouvé la mention dans des actes anciens, mais sur lesquels je n'ai recueilli que des renseignements indécis.

Le premier nous est connu par un contrat du 9 septembre 1448, relatif à une maison située dans le faubourg du *Prat*, confrontant au moulin Tonier, à la Solane et à un chemin conduisant au moulin Coupart (3). *Tonier* ou *Tonie* n'est-il pas un synonyme familier d'Antoine, nom du propriétaire d'alors ? La situation du moulin, presque à la sortie de l'Enclos de Tulle, répond à ce que nous savons du moulin Rodal. Je crois que les deux dénominations s'appliquent au même établissement que l'on appela d'abord Moulin Tonier et plus tard Moulin Rodal.

Une semblable observation ne doit-elle pas être faite pour le moulin Menoire ? Je ne le trouve pas cité sous ce nom avant

(1) Arch. de la Corrèze, E. 533.

(2) *ibid* E. 1154.

(3) Du 9 septembre 1448 : Maison située « *in bario de Prato civitatis Tutele par. Sancti Petri, confr. ab. parte eum molendino vocato lo moli Tonier et ab alia parte cum rivo de Solana et ab altera parte cum quodam itinere publico quo itur de plancha vocata de la Lamoizina ad molendinum Copart...* » Arch. de la Corrèze, E. 44, f° 162, v°

1770. Il appartenait alors aux religieuses Visitandines (1). Melon de Pradou dit qu'il fut vendu, le 26 octobre 1790, à un sieur Pauquinot, moyennant 3.500 livres (2). Le quartier de Menoire, dans le faubourg du Trech, a conservé son nom. Le moulin Coupart, au XVIII^e siècle, appartenait aux sœurs de la Visitation. Il est infiniment probable que c'est lui qui fut désigné, dans quelques actes, sous le nom de moulin Menoire, parce qu'il touchait au quartier de ce nom.

6° **Moulin de la Gibrande.** — Nous sortons du faubourg et remontons le cours de la Solane. Nous sommes exactement fixés sur l'emplacement du Moulin de la Gibrande, puisque le lieu-dit n'a pas changé de nom ; mais nous ne savons rien de la date de sa fondation, de son importance, de ses modifications successives jusqu'à l'époque moderne.

Entre le moulin du Sac et la Gibrande, il existe un vieux pont en pierre sur lequel passe un chemin qui part du Tranchat (au Puy-Saint-Clair), descend sur la rive gauche de la Solane, et, après avoir franchi la petite rivière, s'élève rapidement à partir de la Gibrande, laisse la Praderie à gauche, arrive à Beauregard et disparaît dans les champs. Plus haut, au lieu-dit « les Fontaines », les traces du chemin apparaissent de nouveau ; on peut les suivre jusqu'à Naves. Cet ancien chemin desservait utilement les moulins du Sac et de la Gibrande.

7° **Moulin Cozendier ou du Prestinh.** — Champeval l'a marqué sur sa carte. Nous savons qu'il confrontait à un chemin de Tulle à Naves, qu'il était situé entre le moulin de la Gibrande en aval et le moulin Graulier en amont. Son nom Cozendier est assez bizarre. Clément-Simon croit qu'il faut voir ici le nom d'un des anciens propriétaires du moulin. Le Prestinh ou Prestin est facile à expliquer : dans le patois du Bas-Limousin, *prestir* veut dire pétrir, *prestidour* signifie la salle où se trouve le pétrin, la maie. On voit la corrélation qui peut exister entre le moulin à farine et le pétrin.

Au surplus, ce n'est pas le moulin seul qui s'appelait du

(1) Arch. de la Corrèze, E. 653.

(2) *Notice historique sur l'Hospice de Tulle*, (Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze. t. v, 1883, p. 234).

Prestinh, mais le tènement tout entier duquel il dépendait, la *fashion*, c'est-à-dire le petit domaine, une exploitation agricole peu importante, assimilable à une *borderie*. Dans une note de Clément-Simon on lit : « En 1319, l'infirmier de Tulle autorisa la création d'un moulin *tanaret en la fasion del Prestinh*, et la réparation du moulin *Gaucheret* existant antérieurement au même lieu (1). » Ce renseignement, puisé par Clément-Simon dans le *Cartulaire de Boussac*, nous apprend que le moulin Cozendier ou du Prestinh est un des plus anciennement connus de la banlieue de Tulle. Il fut d'abord, sans doute, un moulin *farinier*, devint dans la suite un moulin *gaucheret* ou à foulon, et reçut, en 1318, des meules à broyer l'écorce du chêne. Il est probable que ces modifications successives furent plutôt des agrandissements, et que le Prestinh ne perdit pas sa destination primitive. Il nous montre un exemple de ces établissements industriels du moyen âge, de ces petits moulins ruraux qui s'adaptèrent à trois usages : la farine, la draperie et le tan.

8° **Moulin Graulier** ou **Ballet**. — Le nom de Ballet lui vient vraisemblablement d'un de ses propriétaires. L'étymologie de Graulier est très incertaine. Nous ne connaissons pas mieux l'origine du nom de La Graulière, — localité peu éloignée, — qui est écrit La Grauliera aux ^{x^e} et ^{xii^e} siècles dans des chartes du Cartulaire de Tulle. Ces deux noms doivent avoir une origine commune.

Le moulin Graulier était très proche du moulin du Prestinh. Son existence nous est attestée depuis le milieu du ^{xv^e} siècle. L'acte qui le concerne, daté de 1445, semble prouver qu'il était à cette époque un moulin à foulon; il nous apprend, en effet, qu'un nommé Jean Lagarde « *panniparator* » en devint fermier pour neuf ans, à la condition d'en partager par égales portions les produits avec la bailleresse, et de garder à son service le fils de celle-ci auquel il apprendra le métier de drapier « *ad aptandos pannos* ». De son côté, la bailleresse s'engageait à réparer ou à refaire à neuf plusieurs éléments du moulin qui sont ainsi spécifiés : « *facere novum, in eodem molen-*

(1) *Recherches de l'Histoire civile...*, t. 2, p. 16.

dino, magedors, lo banier et los maths (ou malhs), los orel-hos, lo jo, los sermes, los cornalhs (1) ». Je n'ai pas pu trouver la signification de ces vieux mots de métier.

On accédait au moulin, sur la rive droite, par un chemin rural qui se ramifiait vers les hameaux du Pourchet, d'Estorges et de la Chèze ; sur la rive gauche, par un chemin qui, traversant la rivière, conduisait à Peyrafort, Coulau et Sourie.

9° **Moulin de Lagarde.** — Clément-Simon le signale dans un groupe de moulins industriels (2) en amont du précédent, sans donner aucune indication sur son ancienneté ni sur la nature de la matière qui y était traitée.

10° **Moulin de la Praderie.** — Il dépendait du fief de la Praderie. Il serait donc facile de déterminer son emplacement. Nous le connaissons par un acte du 5 décembre 1446, relatif à une vigne confrontant, d'une part, au chemin public de Tulle à Naves, et d'autre part, au chemin public de Tulle à la Praderie (3).

11° **Moulin de Boissonnet.** — Il est marqué sur la carte féodale de Champeval, en amont du moulin de la Praderie. Je ne l'ai trouvé mentionné dans aucun document.

12° **Moulin de l'Emerigle.** — Un acte du 21 février 1465 nous donne son nom et ses confrontations avec la Solane, en face d'un pré appartenant à Jean Sourie (4). Ce nom indique une origine ancienne ; d'après Mistral il signifierait l'habitation d'Eymeric (5).

13° **Moulin de Simonnot.** — Le domaine appartenait aux Fénis. En 1638, Pierre de Fénis, sieur du Teilh, lieutenant

(1) Arch. de la Corrèze, E. 41, f. 180. — Clément-Simon, *Recherches de l'Histoire de Tulle...*, t. 2, p. 16, note 3.

(2) Clément-Simon, *ubi supra*, t. 2, p. 15 et 3.

(3) «... et ab alia parte cum itinere publico quo itur de Tutela ad molendinum de la Pradaria.» Arch. de la Corrèze, E. 42, f. 126, v°.

(4) Arch. de la Corrèze, E. 64, f. 55.

(5) *Lou Trésor dou Félibrige, Diction. provençal français.*

général au Sénéchal de Tulle, en était propriétaire; il afferma le domaine et le moulin à Jean Guirande, moyennant 46 livres (1). En 1553, un nouveau bail intervenait entre les mêmes parties (2).

Cet établissement était desservi par un vieux chemin dont l'emplacement est occupé par le chemin de grande communication n° 7, allant de Tulle à Saint-Yrieix; par un chemin remontant la rive gauche du ruisseau; par d'autres petites voies allant vers Sourie et Coulau, reliant les hameaux situés dans l'angle que forme le confluent de la Solane et de la Vigne.

14° **Moulin de Chandon** ou **Chando**. — Les actes qui le concernent sont nombreux et précis; ils remontent au ^{xv}^e siècle. Nous savons que ce moulin dépendait d'un corps de biens appelé *Chando* et qu'en 1453 le propriétaire du domaine se nommait lui-même Gérard Chando (3). L'enclos de Chando ou Chandon confrontait au manse de Solane (4) et au manse Neupon. Il était proche du pont de Solane et du ruisseau de Neupon; un acte de 1445 nous dit, en effet, qu'il confronte à « *aqua de Neupon ad pontem de Solana* (5) ». N'est-ce pas ce pont sur la Solane qui, lorsqu'il fut nouvellement construit, donna le nom de Neupon (pont-neuf) au ruisseau et au hameau?

Aux environs du moulin Chandon on trouvait, dès le ^{xv}^e siècle, des habitations nombreuses. J'ai déjà mentionné le manse de Solane; il y avait aussi le manse de la Fargas (*alias* de Temporeux) (6), les métairies de Mosors (Moussours) (7), du Puy-de-Marcuilh (8), du Puy-Cheyssial (9). Tous ces hameaux étaient reliés par des voies rurales, les chemins de Chandon au manse de Mosors, au domaine de Hugues Cando (peut-être

(1) Arch. de la Corrèze, E. 547.

(2) *ibid.* — E. 557.

(3) *ibid.* — E. 53, f° 22.

(4) *ibid.* — *Ibid.*

(5) *ibid.* — E. 41, f° 145.

(6) Acte du 6 août 1490. Arch. de la Corrèze, E. 50.

(7) Acte du 10 janvier 1487. Arch. de la Corrèze, E. 50, f° 50, v°.

(8) — *ibid.*, E. 50, f° 158.

(9) — *ibid.*, E. 50, f° 28.

Chando), à Seilhac (1), aux Combes (2) ; le plus important de ces vieux chemins était celui de Tulle à Naves, mentionné dans plusieurs documents déjà cités, et qui passait à côté du moulin (3).

L'ancienneté du moulin Chandon nous fait croire qu'il était, au moins à son origine, un moulin exclusivement farinier.

15° Moulin de Leyrat. — Il était situé sur un petit affluent de la Solane, dans la paroisse de Naves, presque sur les confins de la paroisse Saint-Pierre de Tulle. Peu important si l'on en juge par les chemins qui le desservent, il était relié à Naves et aux hameaux de Leyrat-Bas et de Leyrat-Haut.

16° Moulin de Céron ou Cérou. — Un document de 1763 mentionne un moulin de Ceron, dans la paroisse de Naves (4). Je n'ai pas de renseignement sur sa situation précise, mais je suppose que ce moulin était une dépendance du hameau de Cheyron ou Cheyrou qui figure sur la carte féodale de Champerval, en amont du confluent du ruisseau de Leyrat, entre Leyrat et Moussours.

17° Moulin de la Vigne. — Situé sur le ruisseau de la Vigne, principal affluent de la Solane, au lieu-dit la Vigne, dans la paroisse de Naves, il était desservi par de vieux chemins traversant les hameaux de Temporieux, de Tramond, de Mercier, et aboutissant à Naves.

III

SUR LA CERONNE

Cette petite rivière prend sa source dans la commune de Seilhac, au sud et non loin du chef-lieu. Les deux ruisseaux qui captent ses premières eaux se réunissent dans la commune

(1) Arch. de la Corrèze, E. 44, f^{os} 74 et 171.

(2) — *ibid.*, E. 53, f^o 22.

(3) Acte du 18 janvier 1486 : vigne confrontant « *cum itinere publico per quod itur de Tutala ad locum de Navis transeundo par molandinum de Chando.* » Acte du 6 août 1490, donnant les mêmes confrontations. Arch. de la Corrèze, E. 50.

(4) Arch. de la Corrèze, E. 809.

de Naves, près du village de La Borie, et forment la Céronne, dont le cours, d'après M. Forot, aurait 15 kilomètres et une pente moyenne de 20 mètres par kilomètre (1). Elle se jette dans la Corrèze en aval de L'Estabournie, près du pont Charlat.

Très encaissée dès qu'elle entre dans la commune de Tulle, elle ne reçoit que des affluents sans importance. Son débit est très variable à cause des pentes qui l'enserrent. Aussi bien que la Solane, elle se prêtait à l'établissement de nombreux moulins. J'en ai relevé 14, dont je vais faire connaître la situation en remontant le cours d'eau depuis son confluent avec la Corrèze.

1° Moulin du Pont Charlat. — Le pont Charlat est un des plus anciennement connus de la banlieue sud de Tulle. Un acte du 22 avril 1438 mentionne le territoire du *Charlar*, confrontant à la rivière de Céronne et à un ancien chemin allant de Tulle à Brive (2). Nous trouvons la même indication, le 28 mars 1438, dans un contrat de vente d'un pré situé au lieu-dit du *Charlar*, paroisse de Saint-Julien, confrontant au chemin par lequel on va du *pont du Charlar* au manse de Confolens (3). Une pièce notariale, du 5 août 1448, nous fait connaître le chemin public de Tulle au pont du Charlar (4). Ce pont franchissait la Céronne à 30 mètres environ au-dessus du confluent. Il a été reconstruit sur le même emplacement.

Le moulin était voisin du pont, puisqu'il est désigné sous le nom de moulin du Pont Charlat. Nous ne connaissons pas la date de la construction du pont, mais nous savons, grâce à un document du Cartulaire de Tulle, de l'année 1265 (1266), que le moulin fut construit par un moine de l'abbaye peu avant

(1) *Géographie économique de la Corrèze*, p. 52.

(2) Pré le Bos de lou Chanal, au lieu du Charlar, confrontant « *cam aqua seu rivo nuncupato de Sero (la Céronne) et cum quodam itinere antiquo quo itur de civitate Tutale versus villam Brive ..* » Arch. de la Corrèze. E 52, f° 90, V°.

(3) Pré situé « *in territorio del Charlar, par. sti Juliani,* » confrontant « *cum quodam itinere quo itur de ponte de Charlar versus mansum de Confolens...* » Arch. de la Corrèze, E. 52, f° 87.

(4) Arch. de la Corrèze, E. 44, f° 131.

cette date (1). Il appartenait, à cette époque, au monastère comme le moulin de Tulle, le moulin Coupart et le moulin Rodal, dont j'ai déjà parlé.

Il ne m'est pas possible de dire dans quelle circonstance il est sorti du patrimoine de l'Abbaye ou du Chapitre. Dans la suite, il appartint à la famille de Fénis. Clément-Simon cite des fermes du moulin à papier du pont Charlat consenties par Martial de Fénis en 1625, 1628, 1631, 1643 et années suivantes. « La ferme de 1643, dit-il, est consentie en faveur de Jean Béronie, maître papetier, moyennant le prix et fourniture, pour chaque année, de deux cents livres et douze rames de papier dit espagnol du plus beau et mieux collé qui sera fait dans le dit moulin (2). »

En 1644, il appartenait encore à Martial de Fénis et était géré par Coulas Béronie, maître papetier (3). La famille Béronie en conserva longtemps la direction ; nous avons, en 1663, un testament de Jean Béronie, marchand papetier, demeurant « aux moulins à papier appartenant à M. Martial de Fénis, proches du pont Charlat (4). » En 1671, Géraud Béronie, probablement fils de Jean, était qualifié « papetier au moulin du pont Charlat (5) ».

Il résulte de ces documents qu'au milieu du xvii^e siècle, le moulin Charlat était transformé en papeterie. Ses meules à grains avaient-elles disparu ? C'est probable, car il n'est question dans les actes que de papetiers et de maîtres-papetiers. Sa situation était bien choisie. Près de son confluent, la Céronne a un cours assez rapide ; le volume de ses eaux est important ; l'endroit était d'un accès facile, relié à la ville de Tulle par le vieux chemin de Tulle à Brive qui longeait la rive droite de

(1) Rente établie sur les moulins de Tulle « *ratione molendini dal Charlar quod [noster geraldus de Aquina monachus] eleemosynarius construxarat*, 27 janvier 1265 (v. s.). Baluze, *Hist. Tull.*, App. col. 568.

(2) *Origines de la Manufacture d'armes de Tulle*. (Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, t. XVI, 1894, p. 42, note 3.

(3) Arch. de la Corrèze, E. 425.

(4) — E. 443.

(5) --- E. 450.

la Corrèze depuis le pont de la Barrière jusqu'au pont Charlat (1). Ce chemin franchissait la Céronne sur le pont Charlat et prenait la côte de Poissac, gravissant en droite ligne la colline. Il suffit de constater le profond encaissement du chemin, appelé encore la Côte de Poissac, pour être certain de son antiquité. Arrivé à mi-côte, il bifurquait ; la branche de gauche allait vers Chameyrat-le-Vieux ; celle de droite se dirigeait sur Brive par Poissac, Favars et Sainte-Féréole (2). Aucun moulin n'était mieux desservi.

2° **Moulins de Souillac et de Fès.** — Le moulin de Souillac est marqué sur la carte féodale de Champeval et sur la carte des cantons de Tulle de Godin de Lépinay. Le moulin de Fès ne figure pas sur ces cartes. Je crois que je peux les réunir en un même article, car s'ils ne sont pas un seul établissement sous deux noms différents, ils étaient, tout au moins, presque contigus et appartenaient au même propriétaire.

Ces moulins ont été le berceau de la Manufacture d'Armes de Tulle.

En 1678, Jeanne Chirac affermaît à Jean Combrade le moulin de Souillac « sur la rivière de Céron (3) ». Il semble bien qu'à cette date l'industrie des armes de guerre ne s'était pas encore fixée là. Les meuniers, foulait les draps et faisaient la farine. En 1690, la situation va changer : le meunier Antoine Combrade a succédé à Jean Combrade qui, probablement, était son père ; mais Jeanne Chirac a disparu, le moulin appartient à Jean Melon du Pézarès, avocat à Tulle. C'est alors que Jean Melon concède à un sieur Michel Pauphile, maître canonier à Tulle, pour deux années consécutives, « le droit et la liberté de prendre, pendant tous les jours ouvriers des dites deux années et depuis la pointe du jour jusques à nuit close, toute l'eau des dits moulins du dit lieu de Fez qui lui sera nécessaire, par une pale, pour forer les dits canons... » Com-

(1) Arch. de la Corrèze, E. 52, f. 90, V.

(2) Cf. Maximin Deloche, *Étude historique sur les voies d'accès de Tulle*. Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, T. xxiv, p. 146) -- Arch. de la Corrèze, E. 89, f. 25, V.

(3) Arch. de la Corrèze, E. 525.

brade ne pourra pas s'opposer à cette prise d'eau ; mais en temps de glace ou de sécheresse, il aura droit à toute l'eau, un jour sur deux (1).

Si les moulins continuaient à fonctionner, leur temps était compté. Le 3 décembre 1690, le bail du meunier Combrade était résilié ; Melon du Pézarès affermaît « les moulins à drap, à froment, à seigle et à forer les canons » et quelques dépendances, à Michel Pauphile qui obtenait le droit de les transformer, démolir et reconstruire pour l'établissement d' « un autre moulin à forer les canons dans l'endroit qu'il trouvera le plus commode ». La ferme était consentie moyennant 115 livres par an (2). La Manufacture d'Armes de Guerre avait pris la place, non seulement des moulins de Souillac et de Fès, mais allait accaparer les prises d'eau des moulins d'amont.

3° Moulins d'Ayrolles, de Reignac, de la Chapelle et de Gouttenègre. — Il est très difficile d'identifier et de distinguer ces quatre moulins. Ayrolles, Reignac et Gouttenègre sont indiqués comme moulins sur la carte féodale de Champeval ; La Chapelle est portée comme lieu dit sur cette carte et sur celle de Godin de Lépinay.

Le dépouillement des archives départementales ne m'a pas donné de renseignements sur les deux premiers. Celui de Gouttenègre est connu depuis le *xvii^e* siècle ; c'était un moulin à farine, à drap et à papier. En 1693, Nicolas Béronie était maître-papetier au moulin de Goutenègre (3). Après sa mort, survenue l'année suivante, on inventoria une grande quantité de papiers qui n'avaient pu être vendus à cause des guerres (4).

Dans les dépendances de ce moulin se trouvait une petite chapelle où l'on voyait des tableaux représentant le Calvaire, saint Nicolas et saint Nicolas de Tolentin (5). Cette circonstance me fait croire que le moulin de Gouttenègre n'est autre

(1) Bull. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, t. XVI, 1894, p. 37.

(2) Même Bulletin. p. 39.

(3) Arch. de la Corrèze. E. 452.

(4) *ibid.* E. 454.

(5) *ibid.* *id.*

que celui désigné sous le nom de moulin de la Chapelle dans quelques actes du XVIII^e siècle. J'ai déjà dit qu'un Nicolas Béronie exploitait le moulin de Gouttenègre à la fin du siècle précédent ; c'est lui, probablement, qui décora la chapelle de deux portraits de son saint patron. Remarquons enfin que le moulin dit de la Chapelle était exploité par des membres de la même famille, en 1733 par un Jean-Jacques Béronie (1), en 1761 par un Jean Béronie (2). Les deux dénominations semblent donc s'appliquer au même établissement.

4^e Moulins du Juge, de Cerice et du Pezat. — Je groupe sous le même article trois moulins très distincts les uns des autres parce que les documents qui les concernent sont rares et que je n'aurai guère à parler que des chemins qui les desservient.

Champeval fait figurer sur sa carte le moulin du Juge comme un moulin papetier. Il dit qu'au XVIII^e siècle il appartenait à un sieur Béronie (3). C'est aussi un Jean-Géraud Béronie qui, en 1731, était maître drapier au moulin de Cérice (4).

Depuis le moulin du pont de la Barrière jusqu'au moulin de Cérice, nous avons remarqué que, pendant plus d'un siècle, les exploitants appartenaient à la même famille. Presque tous les moulins à farine, à drap et à papier étaient dirigés par des Béronie. La tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Voilà un des exemples, dans notre région, de ces métiers qui se transmettaient de père en fils. A partir de la première moitié du XVII^e siècle, et peut-être avant, les Béronie ont incarné, dans la banlieue méridionale de Tulle, la profession de meunier. Les moulins ont disparu ; mais les fils et les neveux de ceux qui les géraient autrefois ont continué, dans d'autres voies, leur fortune et leur élévation.

Tous ces établissements, échelonnés sur la Céronne, étaient reliés à la ville de Tulle par un vieux chemin qui, venant d'Amont, avait franchi le cours d'eau au pont du Pezat et abou-

(1) Arch. de la Corrèze, E. 487.

(2) *ibid.* E. 644.

(3) *Le Bas-Limousin seigneurial et religieux* t. 1, p. 5.

(4) Arch. de la Corrèze, E. 487,

tissait au pont Charlat sans s'écarter de la rive droite. Des petits chemins escarpés gravissaient les pentes de la rive gauche et se dirigeaient vers le Monteil, l'Estabournie, le Bois-Manger et la Croix-de-Bar.

5° Moulin de la Selve ou de la Serve. — Lorsqu'on remontait du pont Charlat au pont du Pezat par le vieux chemin de la rive droite dont je viens de parler, on traversait la rivière au Pezat et l'on trouvait, à peu de distance, le moulin de la Selve qui est marqué sur les cartes de Gaston de Lépinay et de Champeval. Je ne l'ai pas trouvé signalé dans aucun document d'archives.

6° Moulins de Broch, de Coupe-Gorge, de L'Estrade, de Jean-Rode. — L'emplacement de ces moulins est marqué, sans indication de noms sur la carte de Gaston de Lépinay. J'en ai relevé les noms sur la carte de Champeval.

Le moulin de Broch, appelé aujourd'hui des Brochs, est un des plus pittoresques de la région. Il appartient à M. le professeur Marque, président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, qui lui a conservé son ancien aspect. *Broc* veut dire goulot, étroit passage. Or, la Céronne est si étranglée en cet endroit qu'elle jaillit en cascade au-dessous du moulin. N'est-ce pas l'origine de son nom ?

En 1637, Jean Tessier, sieur de Chaunac, cédait ce moulin à titre de bail (1). Je trouve, en 1710, un inventaire de meubles de Jean Barry, meunier aux Bros (2), et, en 1728, la mention d'un nommé Girou Barry, maître drapier du moulin des Brocs (3), mais je ne suis pas sûr que ces actes s'appliquent au moulin des Brochs de la Céronne.

En amont, le cours de l'eau est très rapide ; les moulins y étaient rapprochés l'un de l'autre. Je ne sais rien de leur origine, de leur nature, de leur importance. Clément-Simon

(1) Arch. de la Corrèze, E. 876.

(2) *ibid.* E. 954.

(3) *ibid.* E. 1154.

signale deux moulins draperets près du village de La Vialle (1), sans les désigner autrement ; peut-être étaient-ils connus sous les noms que j'ai rappelés plus haut ?

Le vieux chemin de Tulle à Fageloubier, avec ses petits embranchements sur les hameaux du Mirat et de la Vialle, desservait ces moulins.

7° **Moulin de Céron.** — Je note enfin, sans aucune précision, le moulin de Céron, dans la paroisse de Naves, où habitait, en 1763, un sieur Jean Bassaler, praticien (2). Il est marqué sur la carte de Godin de Lépinay.

Je crois que ce moulin est le même que j'ai signalé précédemment à l'article 16 du chapitre consacré aux moulins de la Solane.

IV

SUR LA MONTANE

Cette rivière, connue aussi sous le nom de *la Gimelle*, prend sa source dans la commune de Saint-Yrieix-le-Déjalat ; elle arrose une bande du canton de Corrèze et entre dans le canton de Tulle par les Champs-de-Brach. Elle se jette dans la Corrèze au lieu dit le Pont-de-la-Pierre. Je la considère comme une rivière de la banlieue de Tulle parce que, sur un assez long parcours, elle sert de limite entre les paroisses de Saint-Julien de Tulle, sur la rive droite, et de Chanac et Laguenne, sur la rive gauche.

Presque dès sa source elle a fait tourner des moulins. Je vais indiquer ceux dont j'ai trouvé la trace depuis son confluent jusqu'à l'endroit où elle entre dans la commune de Tulle.

1° **Moulin du Pont-de-la-Pierre.** — Sur sa carte féodale, Champeval a marqué un moulin au Pont-de-la-Pierre. Godin de Lépinay, sur la carte des cantons de Tulle, a marqué, sans lui donner de nom, un moulin un peu en aval du confluent de la Montane et de l'Avalouze. Les deux signes géographiques

(1) *Recherches de l'Histoire civile...*, t. 2, p. 15 et s.

(2) Arch. de la Corrèze, E. 809.

désigne certainement le même établissement. Je n'ai aucune autre indication à son sujet.

2° Moulin de Pounot. — Il est porté sur la carte de Godin de Lépinay et omis sur celle de Champeval. Un des chemins de Tulle à Argenta et Aurillac partait du quartier du Lion-d'Or, au faubourg d'Alverge, montait à La Bachellerie et regagnait la vallée en passant à côté du moulin de Pounot (1).

3° Moulin du Soleil. — Nous le connaissons depuis la première moitié du xvi^e siècle ; il était, déjà à cette date, un moulin à papier. En 1639, Maximin Mazin est qualifié maître papetier au moulin du Soleil, paroisse de Saint-Julien de Tulle (2). En 1645, le sieur Mesnin Mazin, probablement fils de Maximin « maître papetier en son moulin appelé du Soleil », épousait Antoinette Vachot, de Tulle. (3).

Ce moulin, comme les deux précédents, était assez rapproché du Pont-de-la-Pierre, et desservi par les chemins de Tulle à Cornil et à Sainte-Fortunade (4).

4° Moulin du Pont-de-July. — D'après la carte de Champeval, il était situé en amont du moulin du Soleil et en aval du lieu dit La Pomagne. Ni le moulin, ni le pont ne figurent sur la carte de Godin de Lépinay.

5° Moulin de Saint-Calmine. — Devenu une papeterie importante dans la deuxième moitié du xix^e siècle, ce moulin est connu depuis 1712. Par un acte, en date de cette année, le sieur Jean-Baptiste Béronie, fabricant de papiers au moulin de Saint-Calmine, s'engageait vis-à-vis du sieur Daubès, également papetier, à prendre de la paille et à continuer la fabrication du papier sous certaines conditions (5). Ne serait-ce pas à Saint-Calmine qu'auraient été faits les premiers essais de papier de paille dans la banlieue de Tulle ?

(1) René Fage, *La vie à Tulle aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 420.

(2) Arch. de la Corrèze, E. 877.

(3) *ibid.* E. 877.

(4) *ibid.* E. 48, f° 37, et E. 60, f° 25.

(5) *ibid.* E. 469.

Le nom lui vient d'une légende d'après laquelle saint Calmine aurait passé plusieurs années dans une petite grotte, simple anfractuosité du rocher, voisine du lieu où fut établi le moulin. « Cette grotte porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Calmine, et l'on y voyait autrefois l'image de ce grand serviteur de Dieu, en habit d'ermite. Au devant, était une chapelle où l'on disait la messe, surtout le jour de sa fête, auquel on se rendait en foule de Laguène et des environs (1) ».

6° **Moulin de Feix.** — La carte féodale de Champeval le place en amont de Saint-Calmine, près du fief de Feix, entre le Feix-Haut (rive droite) et le Feix-Bas (rive gauche). Je crois qu'il ne faut pas le confondre avec un moulin de Fès, paroisse de Laguenne, où un sieur Etienne Lagarde fabriquait, en 1619, du papier de chiffons (2).

7° **Moulin de Claremont** ou **Clermont.** — Champeval le nomme Claremont ou Giguët. Les Archives de la Corrèze conservent un marché passé en 1696 par Jean-Joseph Chabanes, seigneur de La Rochette, lieutenant-général en la Sénéchaussée de Tulle, avec Géraud Béronie, pour la réparation de l'écluse du moulin à papier appelé de Clermont (3).

8° **Moulin de Cantor** ou **Cantour.** — Sur la carte de Champeval, nous voyons un groupe de trois moulins, très proches l'un de l'autre. Celui de Cantor est le premier en remontant le cours de l'eau. Le tènement *del Cantor* nous est connu par un acte du 15 décembre 1442. Il était desservi par un chemin dont la direction n'est pas indiquée (4).

9° **Moulin de Peyrafort.** — Situé au-dessus du moulin de Cantor, celui de Peyrafort était géré, en 1650, par le maître papetier Jean Sabault (5). Il dépendait de la paroisse de Chanaç. Champeval dit qu'au xviii^e siècle il appartenait à un sieur Fortier qui y battait le cuivre (6).

(3) *Vies des saints du diocèse de Tulle, par MM. les rédacteurs de la Semaine Religieuse, Tulle, Mazeyrie, p. 147.*

(1) Arch. de la Corrèze, E. 607.

(2) *ibid.* E. 264.

(3) *ibid.* E. 47, f. 36, v.

(4) *ibid.* E. 431.

(5) *Le Bas-Limousin seigneurial et religieux, t. 1, p. 7.*

10° Moulin de Materre. — Clément-Simon dit que les moulins de Materre, moulins à blé et à drap, sont connus depuis le **xiii^e** siècle (1). Peut-être réunit-il sous le nom de moulins de Materre, les trois moulins groupés dont je viens de parler : Cantor, Peyrafort et Materre.

En 1644, on fabriquait du papier dans le moulin de Materre qui appartenait à Barthélemy Moussours. Bâti sur la rive gauche, ce moulin était compris dans la paroisse de Chanac (2). Un acte du 16 juin 1498 nous apprend qu'au manse de Materre se trouvait un pont appelé « *lo pon al guo la Corba* (3) ». Un chemin conduisait du faubourg d'Alverge au gué de la Corba (4).

Ces trois moulins, encaissés dans une gorge étroite à pentes rapides, étaient desservis par plusieurs chemins : sur la rive droite, ceux de Champlagarde, du Marquisat ; sur la rive gauche, ceux de Materre, de La Chèze, de Vedrenne et de Chanac.

Champeval a porté sur sa carte, en amont de Materre, le *moulin et pont du Go*. Je crois que ce pont du Go n'est autre que celui du gué de Corba et que le moulin de Materre est le seul moulin du Gué.

11° Moulin du Trech. — L'existence de ce moulin nous est prouvée par une transaction qui intervint, en 1732, entre Gabriel-Joseph de Fénis et Pierre Bassée, au sujet des tènements de Jos-des-Trech et des moulins du Trech, compris dans la paroisse de Chanac (5).

12° Moulin de Laval. — Champeval a marqué sur sa carte un moulin au lieu de Laval-Bas. J'ai trouvé dans les Archives de la Corrèze la mention, en 1616, d'un sieur Antoine Laval,

(1) *Recherches de l'Histoire civile...*, t. II, p. 15 et s.

(2) Arch. de la Corrèze, E. 424.

(3) *ibid.* E. 46.

(4) Un *ayrial* confrontant « *cum itinere publico quo itur de bario d'Alverge ad vadum de la Corba.* » acte du 20 août 1471. (Arch. de la Corrèze, E. 49, f. 45.)

(5) Arch. de la Corrèze, E. 830.

meunier au village de Laval, paroisse de Saint-Julien de Tulle (1).

13° **Moulin du Chier ou de Penny.** — Le village du Chier est sur la rive droite de la Montane. Le moulin de ce nom en dépendait. Il est marqué sur la carte de Champeval.

14° **Moulin de Macaryo.** — Je ne peux le citer que d'après la carte de Champeval. Macarius, Macaire, Macary sont des noms d'hommes. Je crois donc que ce moulin a pris le nom d'un de ses propriétaires. Il me paraît moins plausible de le faire dériver du mot *marchar* qui, dans l'ancienne langue limousine, voulait dire : battre, broyer, concasser.

15° **Moulin de l'Official.** — L'Official est un hameau assez important sur la rive droite de la Montane. Un pont y met en communication les deux rives ; des chemins partent de là, se dirigeant, d'un côté vers Tulle par Saint-Adrian, de l'autre vers la Malaurie et Jos. En 1617, Jean Moussours, du village de l'Official, traitait pour la vente des papiers qu'il fabriquait dans son moulin (2).

Au-dessus de l'Official la Montane cesse de border la paroisse Saint-Julien de Tulle ; elle coule dans la paroisse de Gimel. Je ne veux pas sortir de la banlieue. Les moulins que la rivière actionnait dans sa traversée de la paroisse de Gimel n'entrent pas dans le cadre de cette étude.

★★

Sans m'éloigner beaucoup des limites des deux paroisses de la ville, j'aurais pu comprendre dans mon relevé les moulins de Coulau, de Melon et de Puy-de-Val sur l'Avalouze, et ceux de Poissac et de Durau sur le ruisseau de Chanteraine ; mais la liste est déjà longue et je ne veux pas étendre davantage le champ de mes recherches.

En résumé, dans la banlieue de Tulle, sur les cours de la Corrèze, de la Solane, de la Montane et de la Céronne, j'ai relevé l'existence de quarante-six moulins. Les plus anciens sont les moulins à farine ; quelques-uns sont connus depuis

(1) Arch. de la Corrèze, E. 863.

(2) *ibid.* E. 864.

le xiii^e siècle. Un moulin à foulon nous est signalé par un document de 1319. Je n'ai pas trouvé de renseignements sur les moulins à papier avant la première moitié du xvii^e siècle. C'est en 1712 seulement que j'ai relevé la première indication certaine d'un moulin à papier de paille. Il n'en faut pas croire que ces dates marquent le début de ces industries dans la banlieue de Tulle. Les documents antérieurs au xiii^e siècle font défaut ; mes recherches ont porté principalement sur l'Appendice de l'*Histoire de Tulle*, de Baluze ; sur le *Cartulaire de Tulle*, publié par Champeval ; sur les pièces analysées par Clément-Simon et sur les actes de notaires conservés dans les Archives de la Corrèze. Les listes que j'ai établies pourront être complétées, mais ce qui échappera, sans doute, à toute précision, c'est la physionomie de ces moulins du Moyen Age, leur organisation et leur activité.

Une dernière remarque : les moulins à farine semblent s'être fixés de préférence sur les rives de la Solane ; les papeteries se sont multipliées surtout dans les vallées de la Céronne et de la Montane. Je crois que les voies d'accès ont déterminé, dans une certaine mesure, cette distribution. Pour l'exportation du papier il fallait des chemins ouverts aux chariots. Le grain et la farine, ne faisant pas de longs voyages, pouvaient être transportés des villages aux moulins voisins et des moulins aux villages à dos d'âne ou de mulet. Or, si la Solane était abordable par un grand nombre de sentiers ou d'étroits chemins ruraux, la Céronne et la Montane étaient traversées et, dans une partie de leur cours, longées par des chemins plus praticables qui aboutissaient aux grandes voies fréquentées de Tulle, de Brive et d'Aurillac.

Il est certain que la banlieue doit à ses vieux moulins à grains et à drap l'ouverture de nombreux sentiers et chemins ; mais il n'est pas moins vrai que certains moulins ont été redevables aux bons chemins de leur prospérité et de leurs transformations en établissements industriels.

RENÉ FAGE.

MARIAGE D'UN CONSUL DE BRIVE EN 1761

Il ne paraîtra peut-être pas sans intérêt aux Membres de notre Société corrézienne de connaître les honneurs qui étaient dus autrefois aux Consuls et Maires de nos villes et la haute considération qui s'attachait à leurs personnes.

De nos jours, où le principe d'autorité est de moins en moins respecté, les honneurs rendus aux Consuls de Brive, non seulement dans les circonstances officielles, mais encore dans les événements de leur vie privée, sembleront bien archaïques; cependant, l'exemple que nous citons ne remonte pas bien loin avant la Révolution, sous le règne de Louis XV.

Aujourd'hui, les Maires de nos villes se montrent démocratiquement dans les cérémonies publiques en veston et chapeau mou. Nous avons connu toutefois, il y a quelque trente ans, un Maire d'une ville importante, notre oncle par alliance, qui, bien que très républicain, mais fort amoureux des traditions, s'était fait faire le costume officiel qu'avaient porté avant lui les Maires de la République, de la Monarchie et de l'Empire jusqu'à 1870; il a peut-être été le dernier.

Quoi qu'il en soit, les temps ont marché depuis, et les costumes officiels ne sont plus portés que par les représentants directs du gouvernement, les sous-préfets et les préfets auxquels M. Clémenceau, lors de son premier Ministère, a même ajouté les plumes blanches, pour bien marquer la suprématie du pouvoir civil sur le pouvoir militaire.

Pour en revenir aux Consuls de Brive, ces hauts magistrats, depuis le XII^e siècle jusqu'aux règlements de Louis XIV, avaient la police et la voirie, levaient des impositions pour les affaires communes, étaient chargés de la garde des fortifica-

tions et commandaient les citoyens armés de la milice. Ils étaient au nombre de quatre et étaient nommés pour une période d'un an par un collège d'électeurs. Leur gouvernement sous l'ancienne monarchie ne fut qu'une longue lutte contre les puissants seigneurs voisins, les barons de Malemort et les vicomtes de Turenne, qui étaient co-seigneurs de la ville de Brive et de sa banlieue ; ils furent forcés à de nombreuses concessions, jusqu'à ce que l'autorité royale se substituât en partie aux privilèges de la féodalité par la nomination de Sénéchaux et de Baillis et l'institution du Siège présidial de Brive.

Louis XIV retira la justice et la voirie aux magistrats des villes, pour les confier à des lieutenants-généraux. Enfin, le vicomte de Turenne, duc souverain de Bouillon, ayant vendu au roi, en 1738, le tiers de sa co-seigneurie de la ville de Brive, Louis XV en fit cession au duc de Noailles en 1740; ce fut le signal de nouvelles persécutions contre Brive, à qui l'on voulut enlever la propriété des murs et fossés de la ville ; de là, un fameux procès, soutenu pour Brive par le célèbre avocat Treilhard, le futur Directeur.

Ainsi, en 1761, l'autorité des Consuls chargés de la direction des affaires publiques étaient singulièrement réduite ; elle était cependant restée très recherchée et très respectable par les titres et la considération dont elle était entourée.

L'acte de mariage, que nous donnons ci-après, a été extrait par nous et scrupuleusement copié dans le Registre des baptêmes et mariages de la paroisse St-Martin de Brive (feuillet coté et paraphé par Maleden de la Bastille, Lieutenant général). On sait que les actes de l'état-civil étaient tenus, depuis le règne de Henri II jusqu'à la Révolution, par les Curés des paroisses. Le Registre dont il est question est déposé au greffe du Tribunal civil de Brive et a été mis gracieusement à notre disposition.

« Aujourd'hui vingtième may mil sept cent soixante un après les fiançailles et publications des trois bans entre Monsieur Pierre Laroche chirurgien juré *Consul Baron Conseigneur haut justicier et en cette qualité Gouverneur de la Ville*

et Banlieu de la Ville de Brive, fils naturel et légitime de feu Antoine Laroche vivant M^e chirurgien juré et de demoiselle Ursulle Espinasouze, ses père et mère, et demoiselle Françoise Blanc, fille naturelle et légitime de feu Pierre Gabriel Blanc et de demoiselle Antoinette Brune, ses père et mère, habitants de la dite ville de Brive. D'autre part, ne s'étant découvert aucun empêchement, nous leur avons imparti la bénédiction nuptiale, en présence de Monsieur Pierre Maillard et Elie Martin Dejean Consuls Barons Cossaigneurs hauts justiciers et en cette qualité Gouverneurs de la Ville et Ban Lieu de Brive, et de M. M^e Antoine Majour Docteur en médecine et de Elie Louis Salviat Lieutenant de Monsieur le premier chirurgien du Roy procureurs-sindics de la présente ville de Brive, principale et capitale du Bas-Limousin, témoins habitants de la présente Ville qui ont signé avec le dit S^r Laroche et non la dite demoiselle pour ne sçavoir de ce interpellée.

La célébration du dit mariage s'est faite au son de toutes les cloches, par une salve de canons, le corps de la ville étant sous les armes, messieurs les Consuls revêtus de leurs robes consulaires et messieurs les syndics de la leur, qui ont signé avec leurs parens et amis et moy à la prière de monsieur le Curé et des parties.

Laroche époux ; — Maillard Consul ; — Dejean Consul ; — Salviat syndic ; — Majour syndic ; — Brune ; — Cordienne ; — Brune de la Roque ; — Spinassouze ; — Laroche Laroque ; — Laroque ex-Consul ; — Toynete Laroche ; — Maledent d'Enval ; — Vedrenes ; — Anthiniac ; — Malapecyre ; — Laumond ; — Laroche ; — Vielbans ; — Lidon ex-Consul ; — de St-Germain ; — Marbeau, ex-Consul ; — Peronne ; — Lagorsse ; — Brune prêtre, pour avoir béni le mariage du consentement de M. le Curé

NOTA. — Brune (Etienne), avocat au Présidial, qui a signé au mariage fut père du futur Maréchal né en 1763 ; Brune (Pierre), chanoine du Prieuré Saint Martin de Brive, son oncle ; Majour (Antoine), syndic et médecin de l'hôpital, également son oncle, Jeanne Brune, sœur des deux premiers.

« Guillaume-Marie-Anne, fils naturel et légitime de M. M^e Etienne Brune, Avocat, et Dlle Jeanne de Vielbans, est né treize mars mil sept cent soixante trois, a eu pour perein Messire Guillaume de Sahuguet damarzit despagnac, chevalier, seigneur de Puimarest, et pour mareine Dlle Marianne Vielbans de Maillard, qui ont signés de ce requis par nous avec plusieurs autres parens et amis.

Puimaretz ; Vielbans Maillard ; despagnac de Gilibert ; despagnac de Verlhac ; despagnac Gilibert ; de Felines de la Renaudie ; Verlihac ; Demerlhac ; Brune, prêtre chanoine faisant pour M. le Curé. »

Acte de Naissance du Maréchal Brune

Ainsi, le père du futur Maréchal Brune était avocat en parlement ; il fut lieutenant en la juridiction ordinaire de Brive et substitut du procureur du Roi au Siège présidial de cette ville. Sa mère était fille de Jean de Vielbans, écuyer, seigneur de Pommiers, mousquetaire noir de la garde du Roi. Lui-même fut baptisé par son oncle, Pierre Brune, prêtre et chanoine du prieuré St-Martin de Brive. Le parrain Guillaume de Sahugnet, seigneur de Puymarest, président au Présidial de Brive, était frère de l'abbé d'Espagnac, conseiller à la Grand-Chambre du Parlement de Paris, et du Lieutenant-général baron d'Espagnac, Gouverneur des Invalides. La marraine, Marie-Anne de Vielbans, était sœur de sa mère ; elle était mariée à Joseph de Maillard, avocat au Présidial.

Les signatures des parents et amis, tous issus de familles comptant parmi les plus distinguées de Brive, font suffisamment connaître que Guillaume Brune, de vieille race consulaire, appartenait par sa naissance à l'aristocratie de la ville.

L'acte ci-dessus, copié textuellement, est extrait du Registre des baptêmes et mariages de la paroisse St-Martin, feuillet coté

et paraphé par Maleden de la Bastille, lieutenant-général aux Sièges-Sénéchal et présidial de Brive. Le dit Registre est déposé au greffe du Tribunal civil.

Cet acte cependant diffère quelque peu de celui qui existe aux archives de la Mairie de Brive, non point dans ses parties essentielles, mais dans l'orthographe de certains noms et dans quelques mots d'ailleurs sans importance. Il faut remarquer de plus que les signatures ne sont pas toujours conformes aux noms authentiques. Cela tient d'une part à la négligence des secrétaires aux registres paroissiaux et d'autre part à celle des intéressés ; le cas n'est pas rare, quelques-uns même ignorant la véritable orthographe et la forme de leurs noms. C'est ce qui explique les difficultés qu'éprouvent les chercheurs et les généalogistes.

Colonel de CONCHARD.



EXCURSION A USSEL

Le 28 juin 1925, les membres de la Société, au nombre de vingt dont plusieurs dames, ont visité la ville d'Ussel. Ils ont été reçus à la gare par M^{me} Rabès et MM. Rabès, procureur de la République, Vigneron et Agueyrolles, avoués.

À la Mairie, où M. Charvas, maire, s'était excusé de ne pouvoir accueillir les visiteurs, M. Rabès a souhaité la bienvenue à ses collègues en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

En ma double qualité de membre de la *Société des Lettres* et de Tulliste, permettez-moi de vous souhaiter ici la bienvenue et de vous féliciter de l'heureuse initiative qui vous amène aujourd'hui parmi nous.

Les Tullistes viennent rarement à Ussel. Je le regrette pour nous et pour eux. Confinés dans leur vallée étroite et charmante, à l'ombre de leur marronniers, sur les rives fleuries de la Corrèze, ils se contentent de savourer en commun leur esprit et leur propre bonheur, considérant un peu cette région comme une sorte de pays perdu, battu par les vents et la neige, et où l'on ne connaît pas la douceur de vivre.

Il y a quelque exagération dans cet amour propre local.

Ussel, comme vous le verrez tout à l'heure, est une petite ville agréable que j'ai appris à connaître et à aimer et dont vous emporterez ce soir, j'en suis persuadé, le meilleur souvenir.

Je n'irai point jusqu'à dire que c'est du Nord que nous vient la lumière, mais il faut bien reconnaître que c'est ici, dans nos montagnes, où l'on trouve les qualités les plus fortes, les plus solides, les plus nettement accentuées du caractère corrézien. Les habitants de notre région sont des débrouillards dans toute l'acception du terme, des émules

de l'Auvergnat, mais des émules moins épais, plus fins n'ayant pas comme lui un certain côté caricatural. On en trouve dans toutes les parties de l'Univers. Leur activité n'a point de bornes et ils exercent les métiers les plus divers : marchands de parapluies, marchands de toiles, cordonniers, scieurs de long, marchands de vins, cochers de fiacres, conducteurs de taxis. Ils ne s'enrichissent pas tous, mais beaucoup font fortune. On en a vu parcourant la pieuse Bretagne habillés, je n'ose dire déguisés en moines, la corde serrée autour des reins et y plaçant dévotement leur toile.

Aussi cette Haute-Corrèze, en apparence si pauvre est devenue une des régions les plus riches de notre département, grâce à l'esprit industriel de ses habitants et à leurs grandes qualités d'endurance et d'économie. Que dis-je ? leur activité est en train de transformer le pays lui même et les coteaux de Meymac sont en passe de devenir aussi célèbres que ceux du Bordelais. On n'y cultive pas encore la vigne, mais on y cultive ce qui vaut peut-être mieux : le commerce du bon vin.

Je vous le dis en vérité, les Tullistes, si aimables et si fins, auraient, sous certains côtés, beaucoup à apprendre des habitants d'Ussel

Enfin, notre petite cité a un passé intéressant et glorieux : de vieilles maisons moyenageuses, un camp romain, un château Renaissance, qui attestent son antique origine. Elle a même eu la prétention autrefois, comme beaucoup d'autres villes du reste, d'être la fameuse Uxellodunum. Je m'excuse de cette audace auprès de notre érudit président qui ne m'en voudra pas d'éveiller ce point d'histoire qui a été, je l'espère, définitivement tranché.

Il faut bien reconnaître en effet que, par sa position, elle pouvait avoir quelques raisons de revendiquer ce titre glorieux. Elle a, en tout cas, la fierté de posséder dans ses murs une aigle romaine que vous verrez tout à l'heure, fièrement campée sur son socle de granit, en face de notre monument des morts.

Je ne sais s'il y a dans ce rapprochement une intention

voulue, mais je trouve très beau ce vis-à-vis, cette opposition de deux races, de deux civilisations. D'un côté, la force et la grandeur romaines symbolisée par cet aigle gigantesque qui, pétrifié d'admiration, fixe, de son œil hautain et fier, notre Poilu de 1914.

Il ne m'appartient pas de dire ici l'utilité et les mérites de votre Société. Depuis cinquante ans qu'elle existe, elle a compté dans son sein l'élite intellectuelle de notre département.

Dans le domaine de l'archéologie notamment, elle a renoué, enrichi notre histoire locale, en mettant au jour des documents poussiéreux qui dormaient depuis des siècles. Elle a révélé au public enthousiasmé le passé si attachant et si vivant de notre petite patrie.

C'est là une œuvre belle et féconde dont elle peut être fière.

Vous avez, en effet, pour mission de sauver de l'oubli ce qui reste encore de beauté dans notre vieux pays, et, dans notre siècle de trépidation, d'arrivisme et de mercantilisme effréné, il est consolant de voir affirmer les droits désintéressés de l'intelligence et entretenir le culte des sciences, des lettres et des arts.

Les choses du passé ont un charme qui console : un vieux donjon démantelé, un pan de mur qui s'écroule, une vieille église qui se meurt ont un pouvoir de séduction et de rêve qui éveille en nous tout un monde de sensations et de souvenirs.

Vous allez découvrir tout à l'heure, dans un cadre magnifique, l'horizon merveilleux de nos Monédières. Elles ont revêtus pour vous recevoir leur plus belle parure d'ajoncs et de bruyères. Elles ont des courbes molles et caelines, des caresses suaves qui sont un enchantement pour les yeux et le cœur. Vous y sentirez flotter, parmi les abeilles, un peu de l'âme de ce passé que vous venez chercher et qui, grâce à vous, ne mourra pas tout entier. »

M. Marque, président, a remercié M. Rabès et a rappelé que, sur les instances de notre collègue, la *Société des*

Lettres avait décidé depuis longtemps de visiter Ussel dont le passé est peu connu et qui présente d'admirables témoins de son passé antique et glorieux.

M. Vigneron a guidé ensuite, à travers la ville, le cortège auquel s'étaient joints plusieurs habitants d'Ussel. Il a donné sur les vieilles maisons rencontrées quelques détails historiques. Parmi les immeubles les plus intéressants, citons, dans l'ordre où ils ont été examinés :

Une maison à Tourelle, restaurée en 1619 ;

Une maison à poivrière, située derrière l'église, remarquable par un escalier monumental de pierre et une salle ornée de boiseries peintes des ^{xvi}^e et ^{xviii}^e siècles ;

La maison ducal des Ventadour dont l'élégante façade mériterait d'être classée parmi les Monuments historiques.

De l'emplacement de l'ancien château d'Ussel, berceau de la famille de ce nom, il ne reste plus, depuis longtemps, que quelques pierres, dont l'appareil rectangulaire montre qu'elles durent servir à une importante construction.

Près de cet emplacement, s'élève le château de Soubise, nom du prince de Rohan qui épousa l'héritière de Ventadour. La tour de ce château, digne d'être conservée, donne accès dans deux vastes salles, à poutres énormes, qui présentent chacune une cheminée monumentale, à écussons sans armoirie et pieds droits moulurés.

L'Hôtel de ville, dont la façade Nord est ornée d'une porte Renaissance ;

L'église, du ^{xii}^e et ^{xiv}^e siècles, avec un clocher restauré par Viollet-le-Duc ;

Les rues étroites et tortueuses de la vieille ville sont bordées de maisons dont l'aspect s'est peu modifié depuis le Moyen-Age ; les échoppes d'artisans, les portes à tympan ogival portant en relief l'écusson incliné vers la gauche y sont nombreuses ;

L'Aigle romaine, découverte près du Moulin du Peuch, à proximité d'un camp romain, érigée d'abord sur la place Bourbounoux, puis sur la Grande Place (1804), a été dépla-

cée récemment à l'occasion de l'érection du Monument aux Morts auquel elle fait face maintenant.

En gravissant la pente qui conduit à la Chapelle de la Chabanne, restaurée en 1610, M. Vigneron fait admirer l'élégante et harmonieuse flèche du clocher de l'église des Pénitents.

Quinze habitants d'Ussel parmi lesquels plusieurs dames et M. Pilleux, sous-Préfet, se joignirent aux Membres de la Société pour le déjeuner qui fut servi à l'hôtel Lantourne. M. Argueyrolles, organisateur du repas, disposa les convives autour d'une table en fer à cheval très bien décorée. Le menu fut copieux et bien servi.

Après le repas, on se réunit à la Mairie où M. Breillout, secrétaire général, rappela les grandes lignes de l'histoire de la région et de la ville d'Ussel : l'étymologie du nom, l'origine de la ville, sa vie pendant les différentes périodes de l'histoire du Bas-Limousin et du département de la Corrèze. Le rôle de la famille de Ventadour et des vieilles familles du pays, celui des troubadours furent particulièrement mis en relief. Sur la période contemporaine, M. Breillout donna de nombreux documents inédits ; il conclut en demandant aux Ussellois de travailler à l'étude de l'histoire de leur région, et les assura du concours de la *Société des Lettres*.

La promenade reprit ensuite à travers la ville ; les uns se dirigeant vers le faubourg du Thuel et le Cimetière ; les autres, vers le vieil Hôtel-Dieu et les chapelles de la Chabanne et des Pénitents qu'ils n'avaient pu visiter le matin.

Nous regrettons de ne pouvoir donner que l'itinéraire de cette promenade. La chapelle des Pénitents mériterait, à elle seule, une longue description des œuvres d'arts qu'elle contient.

Grâce au dévouement de MM. Rabès, Vigneron et Argueyrolles, à l'amabilité des habitants d'Ussel, les visiteurs passèrent à Ussel une journée pleine d'intérêt et d'agrément.

J. B.

Proverbes limousins et français ⁽¹⁾

La lega sont lonja ma sont pas larja.

Une lieue de pays va loin.

Per ja belcop chal quauque pau.

Un peu plusieurs fois répété fait beaucoup.

Pas d'abrial sen granisso el cial.

Pas de beau mois d'avril sans grêle dans les nues.

Aquel que traino la biasso vai tout soul.

Les pauvres gens n'ont point d'ami.

Minjo l'ignou, aquel que manquo de chapou.

A défaut de chapon, pain et oignon.

A bla semena, la nei es bouna.

Terre retournée et blé semé, le ciel peut neiger.

Vi sur lat fai santa ;

Lat sur vi, fai mouri.

Vin sur lait est à souhait ; lait sur vin est venin.

Pocho traucado fai pas de brut.

Poche trouée raisonne mal.

La vacha est beu e taulié, ma se val gaire ;

Tous lous beus sont vacha, cha'l tanaire.

A l'égal, toutes les vaches deviennent bœufs ; chez le tanneur, tous les bœufs deviennent vaches.

L'aureillo e l'amour s'entendent toujours.

C'est par l'oreille que l'amour s'éveille.

Una vianda nuit l'autra.

Chair fait chair et poisson, poisson.

Char de moutou, minja de gletou.

Chair de mouton, manger de glouton.

(1) Communiqués par M. V. Forot.

Touca l'escuela en lous poutous ;

Fai lou paubre bien urous.

Il y a loin de la coupe aux lèvres.

Plevia de jun n'engraisso degun.

Pluie de Juin fait belle avoine, maigre foin.

Quan lou boi manquo, la pato jalo.

A pauvres gens, la pâte gèle au four.

Aquel qu'a lou gout n'a pas lou chapou.

Qui a l'envie n'a pas les moyens,

*Per trop chausi jolio filio fai touroun, souven bota lou
na din n'estron.*

Celui qui cherche une rose trouve souvent une.... bouse.

Gramena d'eiritiers sechou leu.

Rien ne sèche plus vite que les larmes.

Per guari daus els, chal s'échuja las mas.

Quand on souffre des yeux, il n'y faut toucher que du
coude.

Si la vieilla marcha qu'ei per beson.

Besognet fait vieille trotter.

Bara la boucha la moucha li entreyou.

En bouche close n'entre pas mouche.

*Tous lous jours s'en vai un. Yo ma lou darnier que
conta.*

Chaque heure nous blesse, la dernière tue.



BIBLIOGRAPHIE

La Bibliothèque de la Société a reçu de M. R. FAGE, membre de la Société Nationale de la Société des Antiquaires de France :

- 1° *Les Voiles de Crosses* (1), désignés sous le nom d'*orarium* et *sudarium*, petit linge fixé à la douille de la crosse pour éviter le contact direct avec la main du porteur. Ces voiles servaient à la fois d'ornement, de linge protecteur et exceptionnellement de signe distinctif.
 - 2° *La Société des Maîtres-Violons de Tulle en 1644* (extrait du Bulletin de la Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze).
 - 3° *Comment j'ai connu Monselet*, le poète gastronome dont on a fêté récemment le centenaire.
-

(1) Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger membre de l'Institut à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance (17 octobre 1924).

PETITE NOTICE SUR LA VIE DE SAINT CALMINE

I

Le Duc d'Aquitaine

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le temps ni sur le lieu de la naissance de Calmine. Le père Thomas d'Aquin le fait naître à Clermont, aux environs du 7^e siècle. Mabillon donne la même date, quand il dit de notre saint : *Septimo seculo floruisse constat*.

Son aïeul paternel était le grand ami du poète latin Sidoine Appolinaire, évêque de Clermont. L'un est l'autre avaient pris parti pour Alaric roi des Wisigoths. Le carme Thomas d'Aquin leur en fait un crime et les accuse de trahison envers la patrie. Cette accusation paraîtra un peu sévère, si l'on songe qu'en ces temps de trouble et d'anarchie politique, l'autorité légitime et les limites de la patrie n'étaient pas très faciles à reconnaître.

Burgondes, Wisigoths, Francs et Romains se disputaient le territoire de l'ancienne Gaule. Notre malheureux pays était perpétuellement sillonné par des hordes barbares qui ne laissaient que des ruines sur leur passage. L'évêque de Clermont et son ami prêtèrent leur concours au plus civilisé de ces barbares. A la fameuse journée de Vouillé (507) Alaric fut tué de la main de Clovis. La plupart des sénateurs qui étaient allés à son secours périrent avec lui.

L'enfance et la jeunesse de Calmine nous sont complètement inconnus. Nous savons cependant qu'il reçut le genre d'éducation que la jeune noblesse de ce temps là avait coutume de recevoir. « Ses parents, dit son vieil historien, lui

donnèrent de bons maîtres qui eurent soin de le former à la piété, et de l'instruire dans la connaissance des belles lettres. »

La bonne semence ne tomba pas sur une terre ingrate. Tandis qu'il ornait son esprit des lumières de la science, Calmine fortifiait son cœur contre les entraînements de la nature trop habituels à cet âge. Il résista sans faiblesse à toutes les séductions de la chair et du monde. Résistance d'autant plus méritoire que le jeune homme, ayant perdu ses parents, ne dépendait que de lui-même et se trouvait à la tête d'une immense fortune.

C'est probablement à cette époque qu'il fut nommé gouverneur de l'Aquitaine. Quelle était l'étendue de son gouvernement ? où étaient les limites ? Questions difficiles à résoudre. Il est certain cependant que sa juridiction ne se bornait pas à une seule cité. S'il n'avait eu qu'un mince territoire à gouverner, on l'eût appelé Comte, mais il avait le titre de duc. Tous ses historiens sont d'accord sur ce point.

Calmine était donc à la tête d'une province, et de la province d'Aquitaine. Mais des trois Aquitaines qui existaient alors qu'elle était sienne ? Celle évidemment qui comprenait le Velay, le Limousin, l'Auvergne et quelques pays limitrophes.

Voilà donc notre Calmine muni du titre de duc et de la fonction de gouverneur. Les tenait-il de ses parents ? Non, car ses parents n'en jouissaient pas. Au reste, ni l'un ni l'autre n'étaient héréditaire et ne pouvaient se transmettre comme un bien de famille. Quel était donc le prince ou l'autorité supérieure qui l'avait gratifié de cet emploi ?

« Du temps de l'Empereur Justinien, dit le manuscrit de Mozac, le Sénat de Rome décréta que soixante-dix préfets seraient choisis et mis à la tête des provinces pour aider à gouverner l'empire, Calmine fut l'un de ces préfets, avec le titre de duc, il gouverna l'Aquitaine, »

On serait tenté de croire, avec le carme Thomas d'Aquin, que l'auteur du manuscrit commet ici une erreur. Syagrius fut vaincu à Soissons par Clovis en 486. Cette défaite des

Romains les chassa définitivement de la Gaule. A partir de ce jour ni le Sénat ni l'Empereur n'ont plus aucune autorité dans ce pays. Ce n'est donc pas au nom des Romains que cent ans plus tard Calmine pouvait commander en Aquitaine. Selon toute apparence, il tenait son pouvoir et sa haute dignité de Théodoric, roi d'Austrasie, ou de son successeur Théodebert, Grégoire de Tours nous apprend que l'Aquitaine faisait partie de ce royaume.

Ne soyons pas surpris de trouver tant d'obscurités et de lacunes dans la vie de notre saint Calmine. L'histoire générale de cette époque n'est pas plus favorisée. Les monastères cependant tenaient à jour leurs cartulaires et leurs annales, les évêchés et les paroisses gardaient leurs registres avec soin, les châtelains et les bourgeois rédigeaient souvent des livres de raison ; annales, registres, livres, tout a disparu pendant les guerres de religion. Les wisigoths et les Vandales n'en voulaient qu'à l'or et à l'argent. Les huguenots s'en prenaient surtout aux cartulaires et aux archives. Celles d'Uzerche, d'Obazine et de Beaulieu furent complètement dispersées. A Tulle, après la prise de la ville en 1585, le fameux Lamaurie fit brûler tout ce qu'il trouva dans les armoires de la bibliothèque et tout ce qui avait été caché dans les stalles du chapitre. Les rares parchemins qui échappèrent aux protestants tombèrent entre les mains des Sans-Culottes de 93. « Les cartulaires de nos abbayes, dit Bonnélye dans son Histoire de Tulle, et presque tous les titres de nos châteaux furent livrés aux flammes sur le champ de Mars à l'époque de la première Révolution. »

II

Abbaye de Saint Chaffre

Le duc d'Aquitaine sut mettre en œuvre ce merveilleux instrument de civilisation et de progrès qui a sauvé la France de la barbarie. Sans abandonner l'administration de sa province, il consacra ses immenses richesses au soulagement des pauvres et à la fondation des établissements religieux.

Aux pieds du mont Mézenc, où la Loire prend sa source, s'étend une vallée rocheuse éloignée de toute habitation. C'est là que Calmine bâtit son premier monastère « sur une terre de son appartenance ».

Le carme Thomas d'Aquin nous donne de nombreux témoignages de cette fondation : Le Légendaire de Mozac, le sanctoral ou bréviaire manuscrit de l'église de Laguenne. La vie de Saint Odon, par Hugues Ménard, etc. Odon de Giffey, dans l'histoire de Notre-Dame du Puy, Bertrand de Latour, dans son institution de l'église de Tulle, attribuent l'établissement du mont Mézenc à la générosité du duc d'Aquitaine.

L'église de Mozac en Auvergne, possède encore, malgré les guerres civiles et les révolutions, une belle chasse du ^{xiii}^e siècle, reproduite en gravure et très bien décrite dans *l'Orfèvrerie Limousine* de M. Rupin : « Dans le premier panneau dans le bas et à gauche du spectateur, quand on a la chasse devant les yeux, les deux époux, dont les noms, Namadia Calminius, se lisent sur le fonds, au-dessus de leur tête, dirigent la construction du monastère de Saint Chaffre ; des ouvriers montent à l'échelle en portant des matériaux. Ils sont guidés par un ange. On lit dans la partie supérieure et dans la partie inférieure du panneau :

S(anctus) Calminius : co(n)struit : Unam : Abba(t)iam : in podiensi episcopo)patu in (h)onore s(an)cte Theofredi martyris.

« Les bâtiments étaient d'une structure admirable, dit le Légendaire de Mozac. L'église fut pourvue de riches ornements pour le service divin ; le couvent fut doté des revenus nécessaires à l'entretien des religieux pour les soustraire aux obligations ordinaires du monde et l'embarras des affaires ».

Le monastère était bâti, il fallait le peupler. « Alors, dit son biographe. Ce grand homme, allant d'un côté d'autre attira tout ce qu'il pût trouver de serviteurs de Dieu, pour s'occuper au service divin et vaquer à la prière

Il se rangea même quelque temps parmi eux mais sans changer d'habit ni de conditions et sans abandonner l'administration de la province. »

Il dédia son couvent à saint Pierre et saint Paul pour lesquels il avait une dévotion particulière et il partit pour Rome, afin de vénérer sur place le tombeau de ces apôtres. Hugues Ménard dans la vie de Saint-Odon, nous apprend qu'à son retour de la ville éternelle, notre pèlerin s'arrêta quelques jours aux îles Lérins, près de ces rivages ensoleillés qu'on appelle aujourd'hui la Côte d'Azur.

Il avait appris que les moines de Saint-Honorat pratiquaient l'observance dans toute sa rigueur et qu'ils passaient dans le pays pour « *des anges terrestres ou des hommes menant une vie céleste* ». Calmine fut grandement édifié de la ferveur de ces religieux. Quand il quitta cette île au climat si doux, il amenait avec lui dans les montagnes glacées de l'Auvergne quelques-uns de ces hommes célestes qui devaient être les directeurs et les modèles des serviteurs de Dieu qu'il avait rassemblés dans son monastère qu'on appela Calminiac, du nom de son fondateur. Le premier abbé, saint Odon, venait des îles Lérins. Théofrède, le second, fut tué par les Barbares en 645. A partir de ce jour, le couvent porta le nom du martyr saint Théofrède, par corruption Saint-Chaffre.

Au neuvième siècle Saint-Chaffre, était en ruines, traces évidentes du passage des Sarrasins et des Vandales. Louis le Débonnaire le fit rebâtir et lui accorda de grands privilèges. Au temps du père Thomas d'Aquin, c'est-à-dire vers 1650 ce monastère était en grande prospérité. Il avait sous sa juridiction douze prévôtés ou prieurés répandus dans le Vivarais, le Gévaudan, le Rouergue et jusqu'en Lombardie, Que les temps sont changés ! Aujourd'hui il n'en reste plus la moindre trace.

III

Abbaye de Tulle

Revenons à la chasse de Mozac et à la description de M. Rupin:

« Dans le second panneau, les mêmes Saint-Calmine et Namadia surveillent la construction du monastère de Tulle.

S(anctus) Calminius senator Roman(us) construit s(e)cum-
d(am) Abba(l)iam in lemovicenci e(pisco)patu no(m)ine
Tuellam, Saint-Calmine construisit une seconde abbaye sur le territoire limousin nommé Tulle.

« Cette inscription, dit M. Bonnélye dans son Histoire de Tulle, semblerait prouver, conformément à l'avis de Mabillon, que Saint-Calmine fut le fondateur de l'abbaye de Tulle. Mais de quel poids peut-être une inscription sur une chas-se du 12 ou du 13^e siècle, auprès du témoignage de Grégoire de Tours et de Sulpice Sévère qui rapportent que Saint-Calmine se borna à faire observer plus strictement à Tulle la règle monastique.

« D'ailleurs, au document cité par Mabillon et Baluze nous opposerons non seulement nos traditions et nos vieilles chroniques, mais encore les récits d'un grand nombre d'auteurs qui font remonter la fondation de notre monastère au temps de Saint-Martin de Tours.

Il nous semble qu'il eût été plus rationnel de prendre un terme moyen entre ces deux opinions et de supposer que St. Calmine fit pour l'abbaye de Tulle ce que Saint-Yrieix avait fait pour l'ancien monastère de Vigéois, c'est-à dire qu'il le fit réparer et lui donna une partie des possessions qu'il avait en Limousin. »

Restauration ou fondation, il est certain que Saint-Calmine fut le bienfaiteur du monastère de Tulle et qu'il résida quelque temps dans le pays.

Le lieu de sa retraite est bien connu. « Il est parlé de cette retraite dit le Carme Thomas d'Aquin, dans le bréviaire écrit à la main de l'église de Laguenne en l'office ecclésiastique de ce saint

« A mi-chemin de la ville de Tulle à celle de Laguenne, il y a une montagne qui n'est pas moins infertile qu'elle est rude. Au milieu de cette montagne, du côté du levant, on voit une grotte dans le roc assez étroite, dans laquelle on

tient que notre saint a mené une vie solitaire. En effet outre que le nom de la grotte de Saint Calmine lui est demeuré, on voit à l'entrée une image fort dévote de ce saint, qui le représente en habit d'hermite, et au devant il y a un autel, où l'on dit la messe, surtout au jour de la fête auquel on y va de Laguenne, en procession avec grande affluence de peuple et grande dévotion.

« Il y a même eu autrefois une petite chapelle bâtie devant la grotte, comme je l'ai appris d'un vieux papier, qui m'a été communiqué par M. le curé de Laguenne, dans lequel il est écrit en langue du pays, que cette chapelle de Saint Calmine fut faite en l'an 1521, par les soins d'un prêtre nommé Léonard Lafond, dit de Vincens, et qu'elle fut bénite un dimanche de la Passion, qui était le 6^e jour d'avril de l'année suivante 1522.

« Mais comme cette chapelle qui devait être bien peu de chose, avait été démolie, et qu'il n'en paraissait point de vestiges, M. Melon bourgeois de la ville de Tulle, à qui cette montagne, où la grotte se trouve, appartient, a commencé d'en faire bâtir une assez considérable.

« Ce fut dans cette grotte que Saint Calmine se retira et mena pendant quelque temps une vie qu'on avouera avoir été très pauvre et très rude. »

La grotte est toujours à sa place. Les habitants de Laguenne continuent à s'y rendre en procession le jour de la fête. Une usine de produits chimiques construite depuis peu au hameau qui porte le nom du saint, avec ses odeurs et sa fumée ôte au paysage toutes ses couleurs de poésie.

De l'usine à la grotte, c'est un sentier de chèvres. La moitié du parcours surplombe la rivière, qui retenue par un barrage, fait un bruit sinistre au fond du gouffre. Si vous faites un faux pas, si votre pied vient à glisser sur la mousse, on vous ramassera dans le canal, à moins qu'un chêne rabougri, poussé dans la crevasse du rocher, ne vous arrête à mi-chemin.

La forêt vierge qui borde le sentier cache à la vue la profondeur du précipice et ferait au besoin l'office de garde-

fou. Les jeunes enfants de Laguenne y passent tous les ans ; jamais on n'a eu à déplorer le plus petit accident.

Une heure de promenade dans ce désert donne une impression de malaise dont on a peine à se défendre : pénible sensation d'isolement dans un pays perdu. C'est la vraie solitude, on se croiroit à cent lieues de toute habitation.

C'est là qu'un duc d'Aquitaine prolongeait ses méditations, en surveillant, sans doute, la restauration du monastère de Tulle.

La grotte, qui regarde le nord comme la montagne est suspendue entre deux abîmes. L'entrée précédée d'une étroite plate-forme est obstruée par les décombres. Au mois de juillet 1925. Monsieur l'abbé Saintagne, mieux inspiré que certain de ces prédécesseurs a fait creuser des fouilles dans ce tas de pierres et de matériaux de toutes sortes. Il n'a pas retrouvé la chasse, mais il a mis à jour les fondements de la chapelle qui devait être en forme de rotonde.

IV

Abbaye de Mozac

Calmine avait donc bâti ou restauré deux monastères au centre des montagnes et des rochers. Le troisième fut construit dans un pays privilégié : Site agréable, sol fertile, climat tempéré au milieu de la riche Limagne, aux portes de Riom, deuxième ville de l'Auvergne.

Cette troisième fondation est attestée par le vieux manuscrit de l'abbaye de Mozac et par la chasse du XIII^e siècle dont nous avons déjà parlé.

« Sur le troisième panneau, dit M. Rupin, Calmine et Namadie, président à l'achèvement de l'église de Mozac dédiée à Saint-Caprais.

« Des ouvriers, la truelle à la main, terminent l'intérieur de l'église, on lit l'inscription suivante : *S. Calminius co(n)struit tertiat(m) ab(b)atiam nomine Mauziacum in avernensi e(pisco)patu in honore S. Caprasii m(arty)ris et s(an)cti Petr(i) qu(a)m offer(t) eisdem. »*

« Dans l'église du couvent, dit le carme Thomas d'Aquin, se voit au côté droit du grand autel, une vieille peinture qui représente saint Calmine en habit de duc, avec cette inscription latine :

Calminius senator Romanorum et dux Aquitanie hujus monasterii fundator, regnante Joanne papa Secundo.
c'est-à-dire :

« Calmine, sénateur des Romains et duc d'Aquitaine, a été le fondateur de ce monastère, sous le pontificat de Jean second. »

Cette nouvelle construction surpassa les deux autres par l'importance et la beauté des bâtiments. Elle fut élevée sur un plan et dans de telles proportions qu'on la disait d'une magnificence royale.

Grâce à ses immenses richesses, le duc d'Aquitaine ne négligea rien pour l'ornementation de cette demeure dont il voulait faire le lieu de son repos. L'établissement fut doté de rentes, de métairies et de possessions étendues destinées à la subsistance de ses futurs et nombreux habitants.

Cette œuvre de prédilection il voulut encore l'enrichir des reliques des saints, trésors célestes qu'il regardait comme un gage spécial de la protection divine. C'est dans cette intention que pour la seconde fois, il prit le chemin de Rome.

Il fut reçu par le pape Jean II avec toutes les marques de la plus haute estime

Des reliques de Saint-Pierre patron du nouveau monastère, lui furent généreusement accordées.

Chargé de son précieux trésor, Calmine repasse les Alpes, mais pour rentrer à Mozac, il fit un grand détour par Agen où l'on croit qu'il avait des intérêts

C'était le temps des invasions, les barbares s'étaient emparés de la ville. Un citoyen nommé Caprase venait d'être martyrisé en haine de la foi.

Calmine en l'apprenant, fit de nombreuses démarches et d'ardentes prières pour obtenir quelques parcelles du corps de ce martyr. Le gardien du dépôt sacré lui accorda un bras tout entier.

Quand il arriva près de Mozac, chargé des dépouilles opimes, les moines prévenus allèrent en procession au devant de leur prince et le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et de bonheur.

Quelques temps après, Saint-Gal, évêque de Clermont fit la consécration de l'église avec grande pompe et grand concours de peuple. Le maître autel enrichi des saintes reliques fut dédié en l'honneur de Saint Pierre et de Saint Caprase.

Eginhard en ses Annales reproduites par André du Chêne, nous apprend que Pépin le Bref vint en Auvergne en 761, pour châtier la révolte de Gaïfre duc d'Aquitaine, et releva de ses ruines l'abbaye de Mozac.

Un tableau placé au côté gauche de l'église représente ce grand monarque avec cette inscription : *Pipinus magni Caroli génitor, rex hujus nominis tertius, postea Mosiaci restaurator.*

Pépin, père de Charlemagne, roi troisième de ce nom, fut le restaurateur de Mozac.

« Le couvent de Mozac, dit François Bonnelye, dans son histoire de Tulle, détruit dans les guerres de Pépin le Bref contre Waïfre, fut rétabli par Pépin qui en augmenta considérablement les anciennes possessions. La charte de ce roi en faveur de Mozac nous prouve 1^o que Saint Calmine avait été marié et que sa femme nommée Namadie avait concouru avec lui à doter ce monastère, 2^o que les religieux de Mozac possédaient dans le principe des terres en Limousin. »

« Calmine, dit le manuscrit de Mozac, après avoir mené une vie solitaire durant le cours de quelques années, après avoir fondé et renté deux monastères et fait deux voyages de dévotion à Rome, choisit le deuxième monastère pour sa dernière demeure, et y passa ce qui lui restait de vie, avec grande piété. »

Faut-il en conclure que saint Calmine a été moine ?

Qu'il ait plus d'une fois suivi les exercices de la communauté ; qu'il ait fait plusieurs retraites, comme font aujourd'hui les chrétiens fervents qui vivent dans le monde,

c'est assez vraisemblable. Mais a-t-il porté l'habit ? a-t-il prononcé des vœux ? a-t-il fait profession de la vie monastique ?

« L'ancien auteur de la vie de saint Calmine, dit le carme de Tulle, que j'ai tiré du monastère de Mozac n'en fait aucune mention, ce que pourtant il n'eût pas omis s'il en avait eu connaissance. Le tableau qui est au côté droit de son église le représente en habit de duc. Sur celui de Laguenne, fait en 1462, il est représenté, à ce que j'ai pu remarquer, en habit de sénateur. »

Sur la chasse de Mozac, Calmine et Namadie sont constamment associés à tous les travaux, à toutes les constructions.

Cette chasse, ces peintures n'indiquent pas précisément que notre Saint a été moine, encore moins qu'il a été abbé mitré et prieur d'un couvent. On voit cependant à Laguenne un vitrail de fabrication toute récente, qui représente saint Calmine la crosse en main, la mitre en tête.

Brillante erreur qui témoigne à la fois du talent et de l'ignorance de l'artiste.

Le manuscrit de Mozac auquel il faut toujours se reporter, est très sobre de détail sur les derniers jours et les derniers moments de notre saint :

« Le bienheureux confesseur du Seigneur avait accompli les jours de son pèlerinage, et le temps était arrivé auquel il devait recevoir la récompense de ses grands travaux, lorsqu'il se sentit attaqué d'une maladie qui l'obligea à se mettre au lit. Il reçut le corps sacré de Jésus-Christ, pour se munir de ce viatique céleste et rendit doucement son esprit entre les mains de son rédempteur. C'était le quatorzième jour avant les calendes de septembre, c'est-à-dire le 19 août. »

Ce jour là, saint-Calmine est particulièrement honoré dans l'église de Laguenne.

V

Les Reliques

Quand la sainte âme de Calmine eût abandonné son corps.

il reçut la sépulture dans l'église du monastère ; quelques temps après les précieux restes de notre saint furent enfermés dans un coffret de bois placé derrière le grand autel.

Ces reliques restèrent à cette place jusqu'au début du xii^e siècle.

En 1126, Guillaume IV, comte d'Auvergne, se révolta contre Louis le Gros. Le monastère fut converti en citadelle, le Comte s'y était enfermé. Assiégée par le roi de France la citadelle fut bientôt obligée de se rendre.

Un groupe de soldats, avides de butins, entrèrent dans l'église et brisèrent le coffre contenant les reliques dans l'espoir d'y trouver un trésor. Grande fut la déception et terrible la punition. S'il faut en croire le pieux auteur du manuscrit, deux des soldats profanateurs tombèrent morts sur les débris du coffre, et les autres ne survécurent que quelques jours à leurs complices.

« Les moines de Mauzac, dit François Bonnélye, dans son Histoire de Tulle, pour que ces reliques ne fussent plus exposées en Auvergne à de pareils outrages, les envoyèrent aux religieux de Tulle, soumis à la règle de Saint-Benoit, et parmi lesquels Saint-Calmine avait fait revivre l'ancienne discipline monastique. Ceux-ci en firent présent aux Bénédictins de Laguenne, qui étaient dépendants de leur abbaye.

« En 1172, on trouva le précieux corps de saint-Calmine dans une crypte placée sous le pavé de l'église, comme il est prouvé par cette inscription latine, écrite sur parchemin et trouvée dans la chasse : *Hic est corpus beati Calminii, confessoris, quo fuit inventum in tunulo ipsius qui est infra ecclesiam Aquina, juxta magnum altare. Anno ab incarnatione Domini 1172.*

Ici est le corps du bienheureux Calmine confesseur, qui fut trouvé dans son tombeau, lequel est audessous l'église de Laguenne, auprès du grand autel, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1172. (Traduction du carme Thomas d'Aquin.)

« En 1462, la crypte dans laquelle on avait trouvé les reliques de Saint-Calmine ayant besoin d'être réparée, on en retira le corps du Saint qui y fut ensuite remis en grande solennité, et pour en conserver la mémoire, on mit dans la chasse de Saint-Calmine une inscription latine écrite sur parchemin, comme la précédente : *Anno Domini 1462 et die 18 mensis augusti fuit reparata crypta beatissimi Calminii, in qua conditum fuit corpus beatissimi Calminii, confessoris in eadem crypta, cum magnâ reverentia et honore a capellano et presbiteris loci Aquinæ una cum magno populo, die, anno quibus supra.*

L'auteur déjà cité traduit ainsi :

« L'an 1462 du Seigneur et le 18 du mois d'août, la crypte du bienheureux Calmine fut réparée, et dans la même crypte fut remis le corps de ce très heureux confesseur, avec grande révérence et grand honneur par le chapelain et les prêtres du lieu de Laguenne, en présence d'un grand nombre de peuple, l'année et le jour marqués ci-dessus

VI

La Chasse

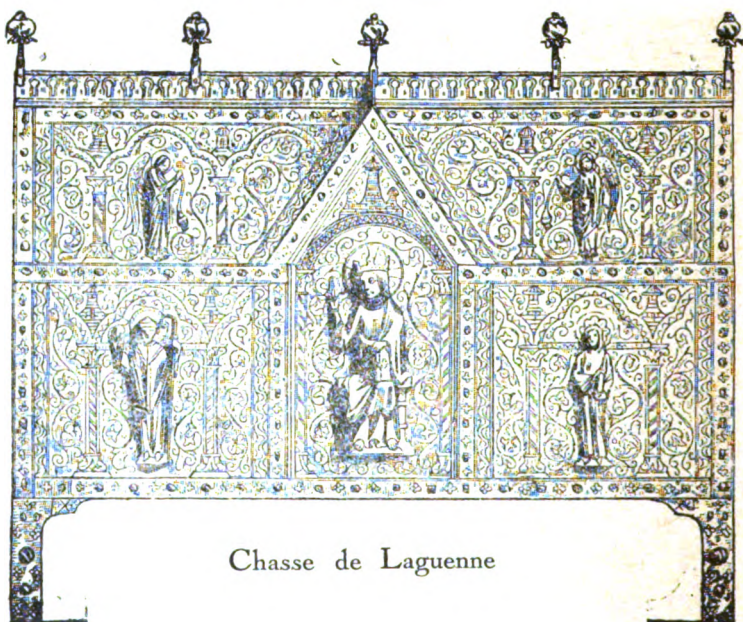
Dans la suite, les reliques de Saint-Calmine furent déposées dans une chasse du *XIII^e siècle* ainsi décrite par M. Rupin :

« La chasse de Saint Calmine d'une grande dimension est à transept. Sur la face principale et dans le milieu du transept se trouve le Christ assis, bénissant d'une main et tenant de l'autre le livre des Evangiles appuyé sur ses genoux. Il a à sa droite St Martin, ainsi que le constate une inscription gravée en émail rouge sur une bande horizontale et St-Calmine à gauche. La chasse est de fabrication limousine. Sur le toit du reliquaire deux anges en pied tiennent des encensoirs. Les personnages sont en cuivre ciselé et en relief ; ils sont appliqués sur le fond d'émail bleu réhaussé d'enroulements en réserve, dont les extrémités donnent naissance à des fleurons polychromes.

« Le revers de la chasse présente la même ornementation,

mais il est orné d'un médaillon à quatre lobes, renfermant, dans le bas, les scènes de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, l'Adoration des Mages, et dans le haut, des anges décorateurs.

« Sur les pignons, on voit les figures de St-Pierre et de St-Paul tenant l'un les clefs symboliques, l'autre une longue épée. La crête ajourée est surmontée de petites boules en cristal de roche. » On ne connaît ni le fabricant, ni le donateur de ce bel écrin du Moyen-Age.



Lors du siège de Tulle en 1585, les protestants firent un long séjour à Laguenne. Ils incendièrent l'église, firent croûler les voûtes et emportèrent une cloche en se retirant. La chasse fut sauvée. Le carme Thomas d'Aquin qui écrivait en 1646, dit l'avoir vue sur le maître autel.

A l'époque de la Révolution les Sans-Culottes de Tulle dansèrent la Carmagnole à Laguenne, autour des bancs et des chaises qui flambaient sur la place. La chasse fût encore préservée. Par quels moyens ?

On serait tenté de croire que les Huguenots, les Carmes et les Sans-Culottes ne faisaient pas grand cas de ces objets du Moyen-Age. Le style gothique de nos superbes cathédrales était réputé barbare. La mode n'avait pas encore donné une valeur exorbitante aux meubles vermoulus de nos anciens châteaux. Personne n'avait fait attention à cette chasse. Elle ne sortit de l'obscurité que quand elle fut vendue.

M. Laygue, curé de Lagnenne, M. de la Salvanie, maire de la commune, M. Margerie, adjoint et un autre membre du conseil de fabrique la cédèrent pour 250 francs à M. Minié quincailler de Limoges. L'année précédente elle avait été estimée 200 francs par l'abbé Texier, correspondant des arts et monuments. Minié la revendit 3.000 francs à M. Joyaux, marchand de curiosités à Paris qui, à son tour, la livra au prince Solstikoff pour 8000 francs. Elle est aujourd'hui au musée de Nantes.

Le naïf curé de Lagnenne n'était pas seul coupable d'ignorer les caprices de la mode, il porta seul tout le poids du crime.

**Versus de Sancto Calminio ex
eodem Sanctorali :**

I

*O decus egregium sanctorum, Christe, tuorum,
A quo sunt facti, per quem sunt glorificati,
Hac die Calminium cœlum das scandere sanctum,
Accipe nunc per eum voces et vota tuorum,
Dona quæ prosunt et tolle quod officit omne :*

II

*Immensi regis miles fortissimus armis,
Dum fidei valuit, gemino splendore refulsit,
Calminius sanctus claris natalibus ortus,
In rebus mundi quæsiuit proœmia Christi,
Dum dispersit eas, servavit multiplicandas,
Is requies fessis fuit, et portus peregrinis.*

III

*Assiduïs precibus intendens denique sanctus,
Nec non et multis operam dans rebus honestis,
Hoc mundo fruebatur sicut non frueretur,
Ad Summum verus Christi dum quærit amicus
De servo fieri, procedens omnia mundi
Deserit, et sibimet intendit sicut oportet.*

IV

*Gloria despicitur mundi, celestis amatur,
Horrent et quantum percuntia sic quoque tantum
Dulcescunt æterna, placent et gaudia vera.
Vir prudenter agens, Dominoque fideliter hærens
Calminius studio præsentè rite peracto,
Ad bravium tandem pervenit jure perenne
Quo jam securus felix per secula potitur :*

V

*Per quem fasce gravi nos credimus exonerari,
Regno celesti faciat nos ipse beari.
Calmini, summus Christi jam factus amicus,
Nos quamvis miseros proprios tamen inspicere servos,
Confer quidquid abest et tolle superflua quæque,
Et post hæc patriam fac nos intrare supernam.*

**Hymne de Saint-Calmine du
bréviaire de Laguenne**

I

O Christ, honneur et gloire de tes saints, tu les fais ce qu'ils sont et tu les glorifies, aujourd'hui que Calmine devient l'hôte du ciel, reçois de sa bouche les vœux et les prières de tes humbles serviteurs ; Accorde nous ce qui nous est utile, éloigne de nous tout ce qui est nuisible.

II

A ce vaillant soldat du plus grand des monarques, les armes de la foi ont procuré une double splendeur : Noble par la naissance il a cherché la noblesse du Christ dans les biens de ce monde. En les dispersant, il les multiplia. Sa maison fut un lieu de repos pour les infortunés ; elle servit de port aux voyageurs.

III

La ferveur de la prière le dirigea vers la Sainteté ; A ses nombreuses occupations il apporta les plus grands soins et la plus rigoureuse probité. Il jouissait du monde comme n'en usant pas. Enfin ce serviteur du Christ désirant le titre d'ami quitte tout pour s'occuper de son Salut.

IV

Il méprise les honneurs de ce monde, il n'aspire qu'à la

gloire du ciel ; autant il a d'horreur pour les plaisirs d'ici bas, autant il a de goût pour les joies éternelles. Heureux et avisé Calmine, sa tâche ici bas terminée, il va recevoir la récompense éternelle due à la sagesse et à la fidélité.

V

Nous espérons qu'après nous avoir déchargés du poids de nos fautes il nous introduira au céleste séjour.

O Calmine, maintenant que tu es devenu un grand ami du Christ, jette sur nos misères un regard favorable, viens au secours de notre indigence, réprime nos désirs superflus et après les tourments de cette vie, conduis nous dans la céleste patrie.

Hymnus

**De eodem sancto Calminio
ex eodem sanctorali.**

*Sol Christe veri luminis,
Dux atque veri tramitis,
Hunc qui diem Calminii
Sancti sacraſti transitu,*

*Per hunc huic familiæ
Nunc dona præbe gratiæ.
Tibi bonis ut moribus
Hærerere poſſit firmitus,*

*Hic nam tua per maxima
Innante ſeſe gratia
Exempla vita plurimis
Dedit quibus que proximis.*

*Terrena quæque commoda
Contempſit, ut viliffima
Lucratus inde præmia
Regni perennis maxima.*

*Hujus diei tempore
Terra relicto corpore
Migravit ad cœleſtia
Vera potitus gloria.*

*Jam jam manum Clementiæ
Nobis per hunc tu porrige
Peccata Nostra dilue,
Lumen que confer gratiæ.*

*Sit laus Patri cum Filio
Sancto simul Paraclito
Qui Trinitas simplex sua
Nos met revisat gratia.*

Amen.

Autre hymne de Saint Calmine du même bréviaire

O Christ, soleil de la vraie lumière, toi qui guides nos pas dans le chemin de la vérité, toi qui, en ce saint jour, as transféré Calmine de la terre au ciel.

Par son intercession accorde à sa famille l'abondance de tes grâces, afin qu'elle marche d'un pas ferme dans les sentiers de la vertu.

Sous l'influence de ta grâce, il fut un grand modèle pour tous ceux qui l'approchaient.

Il eut un grand mépris pour tous les agréments de la vie et il mérita les joies les plus douces du royaume éternel.

En cet heureux jour il laisse à la terre sa dépouille mortelle et va jouir de la gloire dans les célestes parvis.

Seigneur, par son intercession, étends sur nous le bras de ta clémence, efface nos péchés et que ta grâce illumine nos âmes.

Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, que la Sainte-Trinité nous comble de ses grâces.

Amen.

L'Abbé BORIE.
Tulle, le 2 Février 1926.



SAINT-GERMAIN LAVOLPS ⁽¹⁾

pendant la période Révolutionnaire

La mairie de Saint-Germain Lavolps possède, cousus dans une vieille reliure, en cuir, recouverte de papier blanc et doublée de toile, les registres paroissiaux du lieu depuis 1699 jusqu'à 1779 inclus « ici réunis par le soussigné en 1780, Malpertus curé de Saint-Germain ». Le digne curé aurait pu écrire : réunis et rendus lisibles, car avec une encre plus noire il a transcrit en marge ou en tête de chaque acte les noms de personnes et de villages. C'est à la fin de ces registres que l'on a ajouté les deux pièces qui vont suivre : le procès verbal de tenue de séance et le cahier de doléances de la paroisse. Ce cahier n'est guère flatteur pour notre Limousin, présenté comme « la province la plus stérile du Royaume ». C'est que, jugeant d'après leurs horizons, les habitants de Saint-Germain avaient quelques raisons de s'exprimer ainsi. Cette terre humide et marécageuse dans la partie basse que traverse la Diège, froide partout, couverte de bruyères, avare de récoltes, chauve de forêts, paraît hostile et pousse à l'émigration. Ce pays pauvre d'aspect, bien qu'en réalité, aujourd'hui tout au moins, les troupeaux nombreux y assurent l'aisance, explique les protestations contre le luxe et les pensions, comme le légitime désir d'être exonéré d'impôts par une répartition plus étendue et plus équitable.

* * *

« Aujourd'hui 8 mars 1789 en l'assemblée convoquée au son de la cloche en la manière accoutumée et par devant

(1) Saint-Germain Lavolps est une commune du canton de Sornac, arrondissement d'Ussel (Corrèze).

nous Pierre Trech, Lieutenant de la juridiction du présent lieu de St-Germain Lavolps, dans la chambre de l'auditoire et juridiction du dit lieu, sont comparus les habitants, tenanciers, propriétaires et cotisés aux rôles tant du dit bourg et paroisse que du lieu de Seringour, annexe de la dite paroisse, tous nés français, âgés de 25 ans, et compris comme dit est dans les rôles des impositions, habitants du dit bourg paroisse et annexe, composés de 47 feux. Lesquels pour obéir aux ordres de Sa Majesté portés par ses lettres données à Versailles le 24 janvier 1789 pour la convocation et tenue des Etats généraux de ce royaume et satisfaire aux dispositions du règlement annexe ainsi qu'à l'ordonnance de M. le Lieutenant Général de la sénéchaussée de Tulle, Antoine Melon, seigneur de Bellange et autres lieux, en date du 16 février 1789, dont ils nous ont déclaré avoir une parfaite connaissance. tant par la lecture qui vient de leur en être faite, que par la lecture et publication ci-devant faites au prône de la messe de paroisse, par M. le Curé d'icelle, le premier du présent mois ; et par la publication et affiche pareillement faites le même jour à l'issue de la messe de paroisse, au devant de la porte principale de l'église, nous ont déclaré qu'ils allaient s'occuper d'abord de la rédaction de leur cahier de doléances, plaintes et remontrances.

Et en effet ayant vacqué, ils nous ont présenté le dit cahier qui a été signé par ceux des habitants qui savent signer et par nous...

Et de suite les dits habitants après avoir mûrement délibéré sur le choix des députés qu'ils sont tenus de nommer, en conformité des dites lettres du roi et règlement annexé. Les voix ayant été par nous recueillies en la manière accoutumée, la pluralité des suffrages s'est réunie en faveur de Michel Leblanc, laboureur du lieu de Seringour, et Jean Martinet, laboureur du village Daindevaisse qui ont accepté la dite commission et promis de s'en acquitter fidèlement..»

Signatures de : Lachaze de Saint-Germain, maire ; Leblanc ; Martinet ; Boussignac ; Couzellas ; Chancelie ; Trech, lieutenant ; Forestier, greffier de la juridiction.

Et voici le cahier des doléances :

« La communauté des habitants de la paroisse de Saint-Germain Lavolps. assemblés au son de la cloche en la manière accoutumée et à la diligence du syndic de la dite paroisse, a très humblement et très respectueusement remontré à Sa Majesté qu'il lui plaise en redressant les plaintes et doléances ordonner :

ART. 1. — Que la province du Limousin qui est la plus stérile du Royaume, privée de commerce surtout dans la partie de la montagne où est située la présente communauté, sera régie par ses états particuliers sans être unie à aucune autre province, attendu la trop grande disproportion qu'il y aurait.

ART. 2 — Que tous les receveurs, surtout ceux des tailles seront supprimés attendu que leurs emplois et les huissiers dont ils accablent les paroisses sont très onéreux à la Province. Les Etats se chargent alors de pourvoir aux moyens de recouvrement les moins dispendieux.

ART. 3. — Qu'il n'y aura qu'un seul et même rôle et une seule cote pour les subsides de l'Etat qui seront répartis au marc la livre des biens fonds, auxquels seront assujettis les ecclésiastiques, nobles, privilégiés et non privilégiés. Cet ordre ainsi établi évitera la confusion et mettra de l'égalité si nécessaire et si désirée.

ART. 4. --- Que dans la répartition de la somme à imposer et qui sera arrêtée prévocablement par les États Généraux, on voudra bien envisager l'infertilité de la province du Limousin, considérer surtout les disgrâces de la montagne où l'on ne recueille que du seigle, du sarazin, et de la petite avoine ou pied de mouche, à peine suffisante pour la nourriture des cultivateurs ; que les terres, toutes en pente et les mieux cultivées, ne produisent que d'une année à l'autre, qu'il y a la plus grande partie du terrain dit en brande, que celles qu'on met en produit ne donnent qu'à force de bras et d'engrais, sont exposées aux gelées, grêles et orages très fréquents ; que le pauvre cultivateur par ce moyen et au moment de la récolte se voit enlever tout le produit de

son travail d'une année, et que néanmoins les rentes et les impôts de tout genre vont toujours leur train, et en un mot que la montagne du Limousin gémit sous tant de maux que Sa Majesté voudra bien adoucir.

ART. 5. --- Que nonobstant tous ces maux les contrôles dont les droits arbitraires et excessifs finissent de l'écraser : Sa Majesté et les Etats Généraux voudront bien pourvoir à cet objet en déterminant une égalité, en amoindrir les droits et former un tarif à la portée du public.

ART. 6 — Que les bourgeois et autres roturiers possédant rentes et fiefs sont également écrasés par le paiement des francfiefs à chaque mutation qui n'arrivent que trop souvent, soit par décès ou autrement, Sa Majesté et les Etats généraux voudront bien y pourvoir.

ART. 7 — Qu'il parait qu'il y a trop de faste soit dans les habillements soit dans les métaux en or et en argent, que dès lors les Etats Généraux seront tenus d'imposer une taxe proportionnée à cet égard.

ART. 8 — Qu'il paraîtrait également essentiel pour le soulagement du peuple que Sa Majesté supprima pour un temps proportionné les pensions de bien des gens qui bien loin d'en avoir besoin sont dans le cas de faire des prêts considérables à titre onéreux.

ART. 9 — Que les Etats Généraux voudront bien représenter à Sa Majesté que l'appréhension du sort fait déshabiter de ce pays de montagne presque tous les garçons, que cette émigration est cause que le pays n'est travaillé qu'en partie et qu'il serait très utile d'y pourvoir différemment

ART. 10 — Qu'il serait également utile de n'admettre que deux degrés de juridiction ; un conseil supérieur dans la province opérerait un grand bien par la diligence qu'il mettrait à la décision des Causes qui s'éternisent dans un parlement éloigné.

ART. 11 — Que les solidarités seront abrogées ou du moins restreintes à cinq ans, comme dans le ressort du Parlement de Paris.

ART. 12 — Qu'il serait à désirer la suppression des tribu-

naux d'exception comme inutiles et onéreux à la province, et qu'il y eut une liberté comme franc.

Arrêté à Saint-Germain Lavolps le 8 mars 1789 et ont les habitants qui savent signer, signé le présent produplicata.

Lachaze de Saint-Germain ; Leblanc ; Martinet ; Couze-las ; Chancelié ; Boussignac ; Treich, lieutenant.

* * *

Le maire de St-Germain. — Les Lachaze sont presque des nouveaux venus à Saint-Germain à l'époque révolutionnaire. Il semble qu'ils y furent attirés par les curés du lieu : deux Lachaze en effet signent tous les actes paroissiaux durant 80 ans, de 1669 au début de 1780. Le premier, vicaire encore le 8 mai 1700, signe comme curé à partir d'avril 1702 ; le second, Bernard, vicaire en 1723 rédige les actes à partir de mai 1725, jusqu'au 13 mars 1780 ; à cette date, l'abbé Malpertus signe comme vicaire régent, et deux mois après comme curé.

Le 22 février 1724, les deux abbés Lachaze bénissaient le mariage de Pierre Lachaze, fils d'Antoine Lachaze, bourgeois de la ville de Pleaux, et de Marie Lachaud, de la ville de Meymac, avec la permission de M. Leconet, curé de Pleaux et du curé de Meymac — Un enfant de ce mariage, Joseph épousait, toujours à Saint-Germain, demoiselle Marguerite de Labarre, le 13 février 1741 — Marguerite de Labarre, d'après l'acte de Baptême du 17 mars 1703, était fille de messire François de la Barre, seigneur de Saint-Germain et de la Feuillade, et de dame Jeanne Depouille de la ville Dubois. Elle avait eu pour parrain : messire Antoine Depouille, seigneur de la ville Dubois ; et pour marraine Marguerite de La Barre, femme de Léonard Monlouys, seigneur de Mareille — Sa mère était morte à 49 ans, le 19 août 1729. — Son père mourait à 84 ans le 25 janvier 1761 ; l'acte le nomme « écuyer et seigneur de Saint-Germain » — Elle même, « femme du sieur Joseph Lachaze, bourgeois » mourait à 57 ans, le 29 janvier 1769 — Tous les trois étaient ensevelis dans la chapelle St-Jean de l'église paroissiale, que d'autres actes appellent « chapelle de la maison de Saint-Ger-

main » — Comment Joseph Lachaze put-il prendre le titre de Saint-Germain seulement après la mort de sa femme ? Les actes paroissiaux ne le disent pas, mais ils établissent clairement que ce titre fut acquis. Un acte du 18 février 1772 le mentionne pour la première fois, en même temps qu'il nomme sa seconde femme Marie Bayle de Saint-Setiers sans doute, car on trouve des proches parents titrés de Seigneurs de Saint-Setier et autres lieux ; et, jusqu'à la Révolution, il s'appellera Joseph Lachaze de Saint-Germain. Malgré son titre et ses domaines, il passera toute la Révolution dans son château de Saint-Germain y donnent asile au curé proscrit, et prêtant son grenier pour la continuation du service religieux. Maire au début, il est élu le 27 décembre 1792 pour dresser, en tant que membre du conseil général de la commune, les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès — Un Léger Couzelas le remplace dans cette fonction, le 4 frimaire an iv (25 novembre 1795) — de nouveau, le 28 prairial an viii, (17 juin 1800) il est maire, et jusqu'à sa mort, survenue le 12 germinal an x, (2 avril 1802) — L'abbé Malpertus écrit sur ses registres : « Est décédé à 1 heure du soir dans son château de ce bourg, âgé de 77 ans, et muni des sacrements ordinaires aux malades de l'Eglise catholique, Joseph Lachaze, maire, époux en secondes noces de delle Marie Bayle. Il a été inhumé le lendemain dans le tombeau des ancêtres de la maison de Saint-Germain, situé dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste de cette église, après avoir fait l'office ordinaire des morts dans la chambre où il était décédé, pour cause de persécution, accompagné de M. Vacher, curé d'Alleyrat, Clédière, curé de Chaveroche et de l'abbé Laval » — L'acte civil précise : né à la ville de Pleaux et fils de Pierre Lachaze et de Marie Lachaud de la ville de Pleaux — ; sur la déclaration du fils aîné Michel Lachaze, et du gendre François Mornac, d'Ussel.

* *

Le curé de Saint-Germain. — L'abbé Malpertus, curé de 1780 à 1816 mérite une mention dans ce bulletin. Il eut fait un excellent archiviste, comme en témoignent son souci de

conserver les documents paroissiaux, et le soin extrême apporté à la rédaction des actes de son ministère. Quelques registres sont perdus, mais l'église possède le plus curieux : rassemblés dans un cahier de 40 feuillets tous les actes de la période révolutionnaire. Nous savons ainsi quelque chose de la vie religieuse dans cette région durant cette époque, et nous constatons comment, malgré toutes les menaces, de nombreux prêtres s'efforcèrent d'assurer le service religieux.

En tête du registre, 4 feuillets cousus après coup, ainsi préfacés. « Table des Baptêmes mariages et mortuaires contenus dans le présent registre depuis le 1 janvier 1793 jusqu'au 23 septembre 1803, répondant au dernier jour de l'an xi de république française. Nota. — Les baptêmes ne sont pas tous de suite. Les furieuses circonstances des temps execrables de la terreur ont fait que je n'ai pu coucher sur le registre dans diverses occasions les notes que j'ai prises de ces baptêmes. J'indiquerai ici les numéros de chaque feuillet où ils sont inscrits, il sera facile d'y recourir dans le besoin. »

Sur le registre lui-même, au recto du premier feuillet, on lit : « Registre des baptêmes, mariages et mortuaires qui ont été faits dans cette paroisse de Saint-Germain suivant les cérémonies de l'église catholique, apostolique et romaine par le soussigné curé, depuis le 1 janvier 1793 que les registres ont été à la charge des officiers municipaux. Auquel toi doit être ajouté par tous et en quel temps où il pourra être besoin. Le présent registre contenant quarante feuillets côtés et paraphés. »

Au verso — « La veille de Noël 1793, je cessai toutes fonctions et commença ce temps d'abomination qui couvrit le sol de la France jusqu'au dimanche des Rameaux 1795, que je repris les fonctions dans le grenier de M. Lachaze qui est sur l'écurie et le fournil, où je dressai en enfreinte des lois un autel. Les églises n'étant pas encore livrées au culte catholique. D'ailleurs celle de Saint-Germain était tellement dévastée que je ne pus y entrer que le premier dimanche de septembre de cette année 1795, ayant repris ce que je

pus chez les particuliers de cette paroisse qui avaient eux-mêmes commis cette impiété au commencement de janvier 1794. Cependant, le peuple si aveuglé s'empressa à se rendre le plus généralement à nos offices ; du moins nous porta baptiser les enfants qui ne l'avaient pas été pendant les 18 mois de terreur qui rendirent la France le théâtre des plus horribles excès aux quels l'humanité pu jamais se porter. O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme quand une fois il vous a abandonné.

« Comme j'avais eu le malheur de prêter le serment exigé par les nouvelles lois désastreuses, quoique frappé de l'anathème qu'avait mérité le schisme où je m'étais plongé, je repris mes fonctions, et les continuai dans cet état jusqu'au 29 juillet qu'étant allé à Limoges je rétractai tout ce que j'avais fait, me soumis à ce que l'Eglise exigea de moi et fus réhabilité dans mes fonctions. Grâces éternelles, mon Dieu, vous soient à jamais rendues de m'avoir ainsi rendu au giron de votre sainte église que je n'avais jamais voulu abandonner entièrement, mais dont je m'étais exclu cependant par une erreur ou une faiblesse criminelle. »

Baptêmes. — En 1793, aucune mention de baptême. En 1794, trois, mais intercalés dans les actes de 1797. car le curé « n'a pu se procurer que cette année et à cette époque du mois de mai 1797 les notes qu'il avait prises dans son temps des baptêmes ci dessus insérés » En 1795, neuf baptêmes, le premier sans mention de lieu, sept dans le grenier de M, Lachaze, le dernier dans l'église. En 1796, un « dans sa propre maison à cause de la terreur » ; deux dans des maisons particulières, deux à partir de septembre dans l'église. Aux mois de mai et d'aout le curé avait du s'absenter pour cause de persécution, et durant ce temps c'est le curé d'Alleyrat, M. Vacher qui baptise. En 1797, on referme l'église ; le 15 octobre 1797, baptême « dans une chambre pour cause de nouvelle persécution » ; en décembre de cette année, le curé est obligé de fuir. Nous le retrouvons le 28 février 1798 baptisant dans une maison particulière, ce qu'il continuera de faire jusque vers 1801. Le 11 janvier 1801, il note : « Baptême

dans le presbytère pour cause de persécution. » Le curé n'a pas encore l'église mais il est de retour dans son presbytère.

Voici encore un acte de baptême du 25 juin 1800 : « Baptême, dans sa maison paternelle, pour cause de persécution, de demoiselle Anne Sophie Farges de Rochefort, née le 16 de ce mois, du légitime mariage de Pierre Claude Ignace Farges de Rochefort et de dlle Marie Petitjean son épouse, habitants du château de Rochefort, paroisse de Sornac, où j'ai été appelé expressément pour cette cérémonie. Le parrain a été M. Tibor du Challar son oncle maternel par affinité de la ville de Felletin, commissaire actuel au tribunal civil d'Aubusson ». Et voici, intercalées dans les pages de la table, des certificats de baptêmes de M. Laval, desservant St-Pardoux le Vieux ; de M. Lecour, curé de Sornac, qui baptise à La Mazière Haute, le 11 septembre 1797 ; de M. de Legentil, curé de St-Pardoux le Neuf. Puis dans le registre, des actes de M. Vacher, curé d'Alleyrat ; un de 1796 par M. Couder, curé de Bellechassagne, dans son église ; un de 1794, par « un certain Longy, intrus à Saint-Rémy » ; deux par un certain Lachaze, curé de Sornac, prêtre assermenté ; un de M. Dufaure, curé de Saint-Angel. Les prêtres étaient donc resté nombreux dans cette région.

Mariages. — En 1793 l'abbé Malpertus en célèbre trois avec les cérémonies habituelles. En 1794, un seul par le curé d'Alleyrat. En 1795, un « par M. Vacher, curé d'Alleyrat dans sa maison presbytérale où il fait ses fonctions et de mon consentement » ; un par M. Bayle, prêtre catholique à la Courtine, « un jour de dimanche (19 avril 1795) où il y avait beaucoup de monde à la messe du dit Bayle... dans la salle de sa maison paternelle où il faisait ses fonctions ; » un troisième par M. Gravière, prêtre de la ville de Tulle dans une maison de la paroisse de Clavaux ; deux par le curé, dans le grenier de M. Lachaze ; un dernier dans l'église ; entre temps il en réhabilite dix. En 1796, cinq mariages dans l'église. En 1797, neuf dans l'église ; un « célébré constitutionnellement à Chirac, au carnaval de 1794 », réhabilité par lui, car il n'y a ni curé, ni messe à Chirac ; pour un der-

nier, on lui affirme qu'il a été célébré « canoniquement, vers la Toussaint 1795, devant M. Julor, vicaire de St-Merd-les-Oussines ». En 1798, 1799 et 1800 cette mention : « bénit par moi dans une maison particulière, pour cause de persécution après l'affiche ordinaire à la porte de l'église des bans du futur mariage, en présence de quatre témoins ».

Mortuaires. — « Comme il m'a fallu cesser toutes fonctions dès la veille de Noël de cette année 1793, tous les décès qui sont arrivés depuis ce jour jusqu'au dimanche des Rameaux, 29 mars 1795, ne peuvent pas être mis au rang des mortuaires catholiques, puisque ceux qui sont morts pendant ce temps n'ont point eu les secours du prêtre et ont été enterrés sans aucun concours de prêtre. Cependant j'en fais mention ici par une courte note, on en trouve l'acte au registre de la municipalité » En 1795, le curé, nous l'avons vu, officie dans son église. Mais en 1796, et à partir d'avril, si les mourants reçoivent les sacrements ordinaires aux malades, les funérailles se font sans le curé à cause de la persécution. En 1798, on porte le corps du défunt dans l'église ; et le curé note : « Inhumé dans le cimetière, moi ayant fait pour cause de persécution les prières en mon particulier et après que les assistants ont eu fait leur prières à l'église, le corps présent », ou bien « inhumé, moi le voyant, après que les assistants eurent fait leurs prières dans l'église, le corps présent, dans le temps que je faisais l'office ordinaire des morts dans une maison particulière » ; et ainsi jusqu'en 1801 où l'office se fait généralement au presbytère et sur le corps.

Finalement, le curé retrouva son église et on devine avec quelle joie l'abbé Malpertus, après tant de tribulations, peut écrire :

« Le 3 mai 1802, je rentrai en fonctions publiques dans l'église après avoir demeuré depuis la Toussaint de 1797 à le faire en chambre où je pouvais et surtout dans le presbytère avec toute l'affluence ordinaire depuis le jour de Toussaint de 1801 ».

Abbé ETIENNE CANTONNY.

UN VOYAGE DE PARIS A TULLE

EN 1816 ⁽¹⁾

Paris, le 17 août 1817.

Mon cher S.....

.....

Nous voilà bien près de l'anniversaire de notre départ de Paris. Oh ! mon ami, le souvenir de cette époque n'a-t-il pas des charmes pour vous ? Oh assurément si, votre heureuse imagination ne doit pas vous représenter nonchalamement et indifféramment une époque qui devait exciter tant de sensations dans votre âme sensible. Vous quittiez Paris, vous quittiez quelques amis que vous y aviez : voilà un motif de sensation pénible. Vous quittiez Paris, ce dépôt des connaissances humaines, des produits des arts : votre esprit qui goûtait tant de charmes à les cultiver dût éprouver des regrets. D'un autre côté, vous vous acheminiez pour aller voir les vôtres, pour aller saluer le toit paternel. Cette position devait produire sur vous un avant plaisir des sensations que vous deviez éprouver à la vue de ces objets si chers.

Ma position était à peu près la même, à la différence près que mes regrets pour Paris étaient d'une nature bien différente du vôtre. J'y laissais une amante dont j'étais éperdument amoureux ; je l'aimais avec un cœur de vingt ans ; je sentais avec elle tout le prix de mon être ; je passais auprès

(1) Communiqué par le capitaine Breillout, et copié sur un brouillon, très proprement écrit par l'auteur de la lettre qui était tullois.

d'elle les jours que je devais compter les plus heureux de ma vie. J'étais agité, inquiet, mais ce n'était pas de cette inquiétude que produit une séparation. Il se mêlait à cette inquiétude un pressentiment sinistre que je ne pouvais définir alors, mais qui devait s'expliquer un an après d'une manière aussi funeste pour moi. J'eus cependant le bonheur de la revoir avant que cet effroyable malheur arrivât : ça a été une consolation dans mon malheur. Oh ! mon ami versez avec moi des larmes sur le souvenir de la plus aimante des femmes.

Vous souvient-il, mon bon ami, de ce moment du départ ? Qu'il était triste, attendrissant ! Nous étions environnés de quelques amis qui étaient venus nous porter leurs adieux. L'idée que faisait naître en moi un calcul réel des chances de notre carrière, que je les voyais peut-être pour la dernière fois avait quelque chose de sinistre que tempérait à peine des idées d'une nature plus tendre. Je ne suis pas fort pour les départs : c'est mon malheureux côté.

Vous souvient-il, mon bon ami de notre contemplation sidérale. Le ciel était parfaitement étoilé, la lune dans son trois quart offrait une partie lumineuse et une partie ombrée. Ce contraste nous occupa quelque temps et donna lieu à des dissertations astronomiques. Dans ce moment d'extase, devant ce beau ciel, j'enviai la vie des peuples pasteurs. J'aurais abandonné toutes les grandeurs imaginables pour une simple houlette, une tente et un nombreux troupeau, pourvu toutefois que ce bonheur eût été de partage avec une pauvre bergère.

La lune pénétrait à travers la belle forêt de Fontainebleau et répandait habilement des masses de lumières et d'ombres, formait ces grands tableaux qui fixent l'attention de l'amateur éclairé. Dans quelques endroits, la lumière moins vive, se confondant avec les ombres, formait une douce clarté protectrice des amours et qu'attend si impatientement le berger aimé. Ici, mon imagination ne fut point en repos. Croyez m'en, mon ami.

Vous souvient-il, mon bon ami, de cet agréable réveil oc-

casionné par cette harmonie guerrière que nous entendîmes près de Fontainebleau. Oh ! le réveil voluptueux. Pour mon compte, je me crus avec le prophète Mahomet dans le paradis des houris. Mais cette sensation ne fut pas longue ; une circonstance pénible la fit cesser. C'était à des maraudeurs d'Autrichiens qui allaient prendre possession de notre capitale que nous devions cette sérénade. Que je serais descendu volontier pour leur tirer les oreilles, si j'avais trouvé quelques personnes aussi bien disposées que moi.

Vous souvient-il de notre arrivée à Fontainebleau, le matin à 5 heures ? Le Château fixa peu notre attention. Ces demeures de Rois sont à peu près partout les mêmes, affichent beaucoup d'uniformité et beaucoup de luxe. Mais les charmantes avenues des taillis et les romantiques coteaux de la petite forêt nous firent éprouver une douce sensation par le tableau en miniature qu'ils nous présentaient de notre cher pays. C'est là, je crois, que j'écrivis au crayon cet aimable poulet pour M. C... dont le contenu, je crois, lui donnait avis que j'avais une malle à expédier pour Marseille, qu'il eût à l'acheminer dans le plus court délai. Au reste, je finissais par être son très humble serviteur. C'est là que, par précaution, nous devançâmes d'une lieue la voiture pour n'être pas retenus par le manque d'une signature de passeport qu'exigeait un butor d'officier autrichien. En vérité, nous eûmes bien bon esprit de prendre une voie aussi facile que celle-là. Le bavard dût jurer beaucoup contre nous, nous menacer même de la *Schlag* peut-être. Mais nous nous en embarrassâmes fort peu et nous l'avions déjà oublié auprès des charmantes et naïves vendangeuses de Fontainebleau que nous voyons se rendre à leurs travaux, et qui répondaient malicieusement à nos compliments empressés par des *neni da* qui avaient bien leur mérite.

Vous souvient-il, mon bon ami de notre entrée dans les charmants paysages du Nivernais ? De petits ruisseaux coupaient en mille endroits cette terre variée par mille productions. C'est dans ces bains offerts par la nature que nous allions nous rafraîchir. En vérité, mon bon ami, nous fûmes bien heureux qu'il n'y eût plus alors de tribunal d'inquisi

tion ! Nos nombreuses ablutions et notre imagination toute orientale pendant eet heureux voyage nous auraient fait prendre pour des sectateurs du Prophète de la Mecque, et vous savez quel traitement cette institution infernale réservait aux enfants d'Israël. Mais nous étions avec de bonnes gens qui n'étaient pas à la recherche de nos ridicules. Nous fûmes moins indulgents à leur égard, je crois, et nous nous égayâmes passablement de cet habitant de Riom qui avait fait d'une courde un fond de casquette.

Vous souvient-il, mon bon ami, moins qu'à moi peut-être, de ce vilain accident que j'éprouvai en sentant imprudemment du cabriolet ? Je pouvais perdre une jambe et peut-être même être écrasé par les roues de la voiture. J'en fus quitte pour mon pantalon déchiré et pour une balafure au genou. Je ne dis pas comme le Gascon : c'est bien malheureux j'ai déchiré mon pantalon, mais : c'est fâcheux, je me suis fracassé la jambe. J'en ai encore la cicatrice au genou, et c'est un monument de notre voyage (assez triste à la vérité) qui me donne quelque plaisir, quand le hasard fixe mes yeux sur elle, par le souvenir que ça me donne de tant de sensations délicieuses que j'éprouvai dans ce délicieux voyage.

Vous souvient-il, mon bon ami, de ces sombres tableaux que nous présentait la surface de la Loire entr'éclairée par les feux lointains des forges de MM. les cyclopes du département de la Nièvre et des feux des campements ennemis. Les effets étaient dans une harmonie parfaite avec les causes. Cette perspective me rendit fort sombre et développa chez moi des idées fort tristes et fort chagrines que fit disparaître, au lever de l'aurore, notre entrée dans la charmante petite ville de Nevers dont je ne me lassais d'admirer l'élégante simplicité. On m'avait beaucoup vanté la beauté des religieuses de cette ville ; c'est en vain, je crois que nous en cherchâmes. Nous payâmes notre tribut à l'industrie de Nevers par l'achat de quelques petits bijoux enlacés dans des perles de verre.

C'est là où ce misérable général bavarois nous rançonna en nous faisant payer passage sur un fleuve de France ! Le

misérable... ! il avait cependant fait des frais d'amabilité avec nous, et les fanfares militaires qui nous donnèrent (sic), dans un village avant Nevers doivent nous faire oublier un peu son procédé de grippe sou.

Vous souvient-il de cette belle Loire, coulant si majestueusement devant Nevers qu'elle semble quitter à regret ? Non, ce beau tableau ne peut-être effacé de votre imagination appréciatrice des beautés de la nature, pas plus que ne peut-être oublié par votre reconnaissance l'hospitalité agréable reçue chez ce bon Vieillard retiré dans un petit ermitage sur la Loire et qui nous rappela ces vers heureux du sensible Virgile :

Nam que sub abatia... .

C'est chez cet hôte aimable que nous observâmes pour la seconde fois la loi de Mahomet. C'est là que nous rencontrâmes les avant postes de notre armée de la Loire qui n'était pas tout à fait là, comme nous, pour faire ces ablutions.

Vous souvient-il de cette vieille bonne femme qui, nous vendant des poires, voulait absolument nous forcer à prendre les moins mûres ? Convenez avec moi que, malgré son titre de riveraine de la Loire, on ne pouvait pas être porté beaucoup à la présomption que ce fût une des nymphes de cet aimable fleuve, car je pense que les fleuves doivent être aussi difficiles que nous. La bonne femme, dans son dépit, ne nous appela-t-elle pas maraudeurs ? Est-ce un faux souvenir de mon oreille ?

Vous souvient-il, mon bon ami, de cette charmante petite que nous trouvâmes à Nevers ? Cette physionomie voluptueuse me donna des sensations fort vives que ce butor de conducteur ne laissa pas germer long-tems. Il fallut renoncer à mesvisées hostiles et se contenter de lui dire : *adieu, petite !*

Si nous ne pûmes payer notre tribut à la Vénus de Moulins, au moins nous payâmes notre tribut à l'industrie de ce lieu par l'achat de quelques bagatelles. Moi, pour ma part, j'achetai un joli petit couteau qui a eu une destinée fort singulière, romanesque même : il a traversé les mers et s'est présenté avec moi à la table du Bey de Tunis dont il a fait la

conquête. Mais moi qui tenais trop à ce joli bijou pour le laisser entre les mains d'un barbaresque, je le laissais entre les jolis petits doigts d'une jolie petite maitresse sarde où il fut, convenez-en, beaucoup mieux placé.

Vous souvient-il de la patrie ingrate du célèbre poète Delille qui ignore le nom par qui elle acquies quelque célébrité (1) ? En vérité, j'étais bien tenté de répondre à la personne à qui je demandais la maison habitée par Delille et qui fut embarrassée pour me le dire, comme je le fis à cet Allemand qui demandait aux barrières de Paris, la demeure de Fontenelle. En vérité mon cher S..., ces gens-là ne sont bons qu'à battre du chanvre et je les engage à continuer avec autant d'activité qu'ils le faisaient le jour que pour leur malheur nous y passâmes. En vérité, mon cher ami, ces insouciantes gens méritaient bien le trait que leur décocha leur bon compatriote, feu M. Delille qui ne se mêlait cependant pas de faire le méchant. Voici le fait tel qu'il m'a été rapporté par un des amis de ce poète. M. Delille qui éprouvait comme nous le doux sentiment de l'amour de son pays, se rendit à Aigueperse satisfaire ce sentiment. Aussitôt complimens et félicitations provinciales à pleuvir de tous côtés à son arrivée. M. Delille, qui ne goûtait pas beaucoup cette nouvelle qualité d'encens, finit par dire un jour à table à deux de ces ennuyeux qui se trouvaient à ses côtés et qui ne cessaient de lui répéter : « Oh ! M. Delille, quel honneur fait à notre ville un génie tel que le vôtre. C'est la nouvelle Mantoue. — Mais non, Messieurs, je vous l'assure je ne suis pas un génie, je ne suis pas non plus un sot, mais je suis entre deux ». Ils le comprirent ou ne le comprirent pas : c'est ce que l'histoire ne dit pas.

Vous souvient-il, mon cher ami, de cette charmante Limagne d'Auvergne ? Oh ! le joli petit pays ! Le cœur m'en bat encore de joie. Nous nous rapprochions du pays. De très grands rapports dans la conformation mignonne du pays, dans le langage et le costume de ce pays se faisaient sentir

(1) L'abbé Delille (1738-1813), poète, né à Aigueperse (Puy-de-Dôme).

avec ceux du nôtre. Nous n'étions pas tout à fait chez nous, mais nous étions sur le seuil de la porte. Charmant auteur des *Deux petits Auvergnats*, que j'eus de plaisir à lire dans ma mémoire les si agréables et attendrissantes sensations de votre joli roman ! Vous me procurâtes des sensations délicieuses, d'autant plus agréables qu'elles étaient de la nature la plus pure. C'est ainsi, mon cher ami, qu'en quittant, à mon retour d'Italie, la Savoye, je m'arrêtais à contempler au passage des Echelles, le précipice affreux où J.-J. Rousseau errant et fugitif vint chercher les sensations les plus tendres. Comme lui, je m'amusai à lancer des pierres qui étaient réduites en mille morceaux avant d'arriver dans le gouffre affreux.

Vous souvient-il, mon bon ami, de notre arrivée dans cette charmante petite ville de Riom ? Vous souvient-il (peut-être tout autant qu'à moi de cette belle nymphe qui vint au devant de son père ? Elle avait la légèreté de la déesse des bois et les grâces de la déesse de Paphos. Et qui avait-elle pour père cette jeune déesse ? Cet original à casquette blanche ! Oh ! que je mordis les doigts de n'avoir pas été plus prévenant avec cet ostrogoth. Mais aussi qui pouvait deviner une circonstance pareille ? Je dis donc que nous fûmes très désappointés l'un et l'autre.

Vous souvient-il de cette première perspective de cet immense Puy-de-Dôme que nous primes de loin pour un des fils du Mont-Atlas ? Sa tête altière se dégageait sur un ciel pur et les mamelons inférieurs attiraient les nuages qui semblaient reconnaître leur dépendance. Vous souvient-il de ces charmants coteaux et de ces jolis jardins qui bordèrent notre route jusqu'à Clermont où nous allâmes débarquer chez le meilleur des hôtes ? Vous rappelez-vous les complaisances et les prévenances que ce bon homme avait pour nous ? Vous souvient-il du joli petit déjeuner que nous fîmes si tranquillement et si à notre aise dans ce beau salon rafraîchi de tous côtés par des gerbes d'eau naturelle ? Vous souvient-il de ce petit vin que nous savourions délicieusement ? Il vous souvient de ce bon négociant à qui vous me présentâtes comme un ambassadeur de S. M. très chre.,

et qui eut la bonté de vous croire. Vous souvient-il de ce bon petit auvergnat qui nous débarrassa de notre bagage moyennant une pièce de cent sols. Le bon homme avait quitté depuis peu notre cher pays : il nous en donna des nouvelles que nous reçûmes avidement.

Vous souvient-il de notre joli petit projet de faire 40 lieues à pied ? Mes jambes se souviennent beaucoup de son exécution. Plaisanterie à part, c'est le plus agréable voyage que j'aie fait de ma vie et, dorénavant, quand je voudrai voyager pour mon plaisir, ce sera à pied. Oui, je vous l'assure : à pied et avec un bon ami qui, comme vous, soit pour moi une source d'agrément et de plaisirs.

Vous souvient-il de notre sottise d'avoir pris une voiture pour.. aller jusqu'au pied du Puy-de-Dôme. Que de charmantes vues et d'objets de curiosité nous perdîmes, enfermés dans ce misérable sapin ! Vous souvient-il de ce bon montagnard que nous prîmes pour guide ? Vous rappelez-vous ce costume pittoresque et ce visage fier et distingué qui annonçait l'homme de la nature ? Cette étude de physiologie avait des charmes pour moi ; je l'ai répétée souvent dans mes voyages en Barbarie, abrité par la tente de l'arabe qui dirigeait mes pas.

Vous souvient-il de nos chutes et de nos culbutes sur cet herbier varié placé par la nature sur les flancs du Puy-de-Dôme : moins autrefois eurent de peine les géants fils de la terre lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces vastes plaines que nous ne venions que de quitter se rétrécissaient tandis que le Puy-de-Dôme, de moment en moment plus fier, semblait s'accroître de ce que la terre perdait. Nous arrivâmes enfin sur un de ces mamelons, où un sourire partagé exprimait notre joie d'avoir vaincu la difficulté. L'aspect de cette rigide inclinaison et de ces lieux sauvages faisait naître en moi un sentiment pas tout à fait de crainte mais d'inquiétude que votre présence, que je respirais, convertissait en le sentiment le plus délicieux. Ce sentiment enfin éprouvé d'une autre manière par le sensible Tibulle et qu'il a rendu par ces vers si mélodieux et si tendres :

Quam Jurat...

Après nous être, quelques heures, reposés et avoir éprouvé les jouissances les plus délicieuses nous gravîmes enfin ce mont altier. C'est véritablement là qu'étaient les grandes beautés de la nature. Elle était grande, majestueuse et semblait dire : C'est ici qu'il faut venir m'admirer. Mon imagination s'agrandit en proportion des objets. Cette longue et diffuse chaîne de montagnes qui s'étendait à l'orient était, à mes yeux, le vaste et prodigieux Caucase qui étend sa surface inégale sur des milliers de lieux, et ces rives tranquilles de la Loire qui se roulait avec peine à l'occident, parmi des bancs de sable immenses, était pour moi ce fleuve célèbre de l'orient où le sage Bramane va interroger la nature et où la lascive bayadère va enseigner les règles de la volupté. Nous étions silencieux au milieu de ces grandes images ; nous n'osions interrompre le silence auguste auquel la nature s'est condamnée dans ces lieux, pour en imposer d'avantage aux hommes, mais nos imaginations, par un contraste bien délicieux, n'étaient pas dans l'inaction. M'imaginant être transporté dans une nouvelle sphère, je cherchai à me rappeler toutes les circonstances de ma vie dans un monde que je croyais avoir quitté pour toujours. J'en fis une analyse assez exacte que ma mémoire assez étendue me permet de dater de ma 2^e année. J'avais donc 18 ans de souvenirs à parcourir ; parmi cette chaîne immense de circonstances, j'eus le bonheur de trouver beaucoup de bonheur et peu de chagrins. Dans le nombre des circonstances heureuses se trouvait celle qui me procure le bonheur de vous connaître. Oh ! mon ami, que ce moment fut heureux pour moi ! Combien je me rappelais avec plaisir les tendres soins que vous donniez à mon enfance ! Vous fûtes le premier qui m'apprit à aimer les sciences et la vertu. J'avais un si charmant modèle sous les yeux que je ne devais pas tarder à prendre goût pour ces deux éléments du bonheur de l'homme.

Quelques souvenirs tristes m'occupèrent cependant. J'exprimai l'inquiétude qui m'agitait par une romance dont vous vous rappelez peut-être, dont la musique et les paroles sont si touchantes. Vous répondîtes à ma voix par la belle ariette

de *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne*, relative probablement à la dernière idée qui avait occupé votre méditation. Ainsi chacun exprimait des chagrins d'une nature différente. Tous les détails de cette scène où nous épanchâmes librement nos cœurs me sont entièrement présents à la mémoire. Je n'oublie pas la pose que j'avais en chantant : penché négligemment sur les débris d'une petite cabane triangulaire, ma pose était en harmonie avec mes expressions. Et vous, mon ami, le regard fier, un bras porté en avant, vous sembliez braver vos ennemis ! Forcés de rompre cette tension de sentimens et d'imagination et de revenir hommes, nous nous occupâmes à rechercher des minéraux dont quelques uns constataient l'existence passée d'un volcan sur le Puy-de-Dôme. Nous rassemblâmes quelques-uns de ces échantillons et fîmes définitivement notre adieu au Puy-de-Dôme.... N'étant pas assez éloquens pour lui parler de vive voix.

Vous rappellerai-je cette rencontre de deux voyageurs qui, arrivés au même but que nous, passèrent négligemment devans ce vaste amphithéâtre que leur ignorance leur faisait dédaigner. Cette scène me rappelait les Vandales, maîtres de Rome, préférant l'aspect d'une tente à celui des beaux monuments de cette ancienne capitale du monde vaincu.

Des scènes plus riantes nous occupèrent à notre descente du Mont. Je ne dois pas oublier ce tableau charmant, digne du pinceau de Greuze : cette bonne montagnarde retournant à son chalet, le pot au lait sur la tête ; son doux accent et son affabilité naturelle contrastaient singulièrement avec l'aridité de ces lieux. « Voulez-vous entrer chez nous, Messieurs ; me faire ce plaisir, Messieurs ; vous venez du Puy-de-Dôme ? ». Cette agréable villageoise ne se doutait pas qu'en trois mots elle peignait mieux la femme que ne l'avaient fait et ne le feront de grands philosophes dans de grands livres fort savants et fort ennuyeux. Qu'exprimait en effet, son discours ? L'obligeance, la prévenance et la curiosité, ne reconnaissez-vous pas là la femme ?

Dois-je vous taire ce joli petit tableau qu'aurait à peine

pu exprimer toute la fraîcheur et toute la délicatesse du pinceau d'Albane, cette jolie petite famille courant à la rencontre de sa mère, s'entremêlant, se culbutant pour arriver plus vite, ces petits cris qu'une légère douleur leur faisait exprimer, et la solitude de cette tendre mère qui craignait qu'il ne se fussent fait mal, et cet empressement à les relever et à leur donner un gâteau pour les consoler ; remède assez efficace. Et ce tableau grotesque, digne du pinceau de Téniers, ce mari qui n'ose se fâcher et qui n'ose être content que sa femme soit en compagnie de deux jeunes gens, galans agréables, bien faits pour inspirer de la jalousie. Mais en définitif les présomptions du bon homme n'étaient pas fondées.

Vous souvient-il de la jolie petite trille que nous fûmes ce jour là ? Descendus à 3 heures du Puy-de-Dôme, nous avions 6 lieues à faire pour arriver à notre couchée. C'était un itinéraire calculé un peu à la diable. Il vous souvient que harassés de fatigue comme nous l'étions, nous ne trouvâmes pas même une auberge pour nous désaltérer, mais les ablutions faites en très grand nombre y suppléèrent.

Vous souvient-il du site (sic) romantique de Rochefort où nous arrivâmes le soir au jour tombant. Un vieux castel en ruines, un ruisseau au bas ; tout près une église et, à l'entour, quelques maisonnettes, tout ça dans un crépuscule d'été. Tant de lumière parfaitement en harmonie avec ces ruines formait un tableau agréable qui portait à la rêverie. Vous ne devez pas avoir oublié notre vieille sorcière d'hôtesse qui, ne nous jugeant pas sur notre bonne mine mais sur notre trop modeste équipage, nous prit pour des jongleurs ou des bateliers. Mais son ton changea quand nous lui eûmes donné adroitement à entendre, en sortant fort à propos nos échantillons de minéraux pris sur le Puy-de-Dôme, que nous étions d'habiles naturalistes envoyés en mission par une société distinguée. On n'avait sorti qu'un vieux morceau de bœuf, on nous présenta alors un canard, et il n'y a pas de doute, que s'il y avait eu autre chose, on l'aurait offert à nos Excellences.

Vous souvient-il de la fraîche et gentille Marie aux ro-

bustes appas, à la fine physionomie, au petit spencer de laine (?) garni par derrière de velours, à la petite coëffe de paille ? Comme elle était timide en entrant dans notre chambre et et en nous présentant de l'eau pour la lavation des pieds. Car vous vous rappelez que nous imitions les usages anti-ques. Il ne vous souvient peut-être pas autant d'un joli petit baiser que je donnai tout doucement à cette jolie fille (pour ne pas faire de jaloux pendant qu'elle se trouvait dans la ruelle de mon lit, cachée par les rideaux qu'elle avait déjà abattus). Il me souvient que vous me cherchâtes querelle ce soir là, je ne sais à propos de quoi, car j'ai cherché à oublier ce qui m'est désagréable. Mais le sommeil est un excellent conciliateur.

Vous n'avez pas oublié la jolie petite voix matinale de la belle petite Marie, qui vint pour nous réveiller à 4 heures du matin. Nous lui fîmes nos adieux à regret et nous mîmes en route par un temps charmant. La gerbe étendue dans les champs et le souvenir de la belle Marie portèrent nos idées vers cette belle romadce : *Ounte allez-vous la tant belle*, morceau remarquable par la musique dans les chants de la campagne et qui méritait des paroles moins ridicules. Vous entonâtes à la manière de nos moissonneurs cet air naïf et simple, et fîtes éprouver une bien douce sensation à mon cœur, Il me semblait déjà être dans la famille du patriarche *Ecudou*.

Vous souvient-il de ce reposoir sous le pied d'un chêne, miné par les ans, vermoulu, et tombant en ruines. De jeunes arbres au brillant rameau l'environnaient. Il semblait leur dire : « Jeunes créatures, je suis la statue du temps que la nature a placée en ces lieux pour vous apprendre que tout flétrit sous le temps. »

Vous souvient-il de nos longues aberrations en voulant chercher un chemin plus court après nous être bien abîmé les pieds dans les ronces. Nous découvrîmes enfin un joli petit moustier dont la vue nous consola un peu. Il était situé dans une gorge couverte de taillis ; un petit pont chinois y conduisait.

Il doit vous souvenir de notre arrivée à Ussel, le soir à

9 heures. C'était un jour de fête à laquelle nos fatigues ne nous permirent pas de prendre grande part. La lavation des pieds nous fut faite, ce soir, par le petit Malborough qu'un heureux hasard nous fit rencontrer là. Il me souvient beaucoup de la gaieté de nos convives et de leur application à deviner des énigmes.

Il doit vous souvenir, et vous souvenir très fort, je crois, de vos vieilles amours que vous rencontrâtes le lendemain dans la matinée à Aigletons. Ses beaux bras furent couverts de baisers.

Si, comme toutes les femmes, elle avait pensé que la constance chez les hommes était une chimère, vous dûtes la faire revenir de son erreur, et lui apprendre que cette malheureuse proscrire trouvait encore une asile chez vous. Vous fîtes passer de bien mauvais momens à ce Mentor viril rajeuni avec prétention. (Votre conduite) était un grand motif de déplaisir pour lui.

Vous souvient-il de ce joli petit paysan à l'air ingénu. au maintien timide. Avec quel plaisir il saisit l'occasion de nous faire voir qu'il parlait français. Avec quelle joie il faisait éclater sa reconnaissance pour le bon curé qui soignait son enfance. Elève heureux de la nature par sa candeur et sa simplicité, il ignorait qu'il en était un des plus beaux ornemens. Qu'il vive heureux, ce pauvre petit ; que la nature perfectionne sont charmant ouvrage en développant tous les éléments de bonheur qu'elle a mis en lui ! Qu'une jolie compagne et un nombreux troupeau, seuls objets de souhaits pour ce mortel peu ambitieux, viennent répandre la félicité dans sa chaumière ! Puisse-t-il ne jamais en sortir pour aller dans les villes où son innocence ne tarderait pas à s'altérer ! Puisse-t-il, comme le berger de Bernardin de Saint Pierre, ne connaître ni le nom, ni la distance du vilage voisin, ne point dépasser la ligne de l'horizon que la perspective lui trace !

Vous souvient-il de ma défaite à Aigletons ? Mes pauvres pieds, accablés de fatigue me refusèrent leur service. Heureusement, il se trouva une monture dans le pays qui nous défraya un peu. J'étais sur le devant du cheval et vous par

derrière. Nous traversions à pas lent ces plaines arides où nos beaux coursiers viennent tous les ans disputer de grâces, de légèreté et de vitesse. Nous n'étions pas encore dans Tulles, mais nous en apercevions dans un horizon vague le paysage varié. Enfin, nous aperçûmes distinctement ce bel arbre de notre pays, cet arbre, père nourricier de nos compatriotes. Ne partageâtes-vous pas, dans ce moment, le sentiment animé de ce sauvage de Taïti que Delille fait parler ainsi à la vue du bananier arbre de son pays.

Des champs de Taïti si chers à mon enfance
où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence
Ce sauvage ingénu dans nos murs transplanté
regrettait en son cœur sa douce liberté,
et son été riant et ses plaisirs faciles,
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes, etc...

.....
Ces bananiers, chargés de fruits et d'ombrage
Et le toit paternel et les bois d'alentour,
Ces bois, qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il les croit voir encore, et son âme attendrie
Du moins pour un instant, retrouve sa patrie !

Cet arbre, pour qui j'ai une espèce de respect et de reconnaissance pour tous les bienfaits dont il est la source, était dans sa plus belle parure. Ornement de la terre sur laquelle il croît, il semble impatient d'étendre davantage ses rameaux pour rendre plus multipliés ses bienfaits. Sa tête pelonneuse, imitant l'éclat du soleil dans son déclin, se détachait sur des masses de feuilles à teinte verdâtre. Ne jouîtes-vous pas dans ce moment-là, mon ami ?

Plus nous approchons, plus nos sensations se multiplient. Des objets d'attention se présentent partout. Ici, c'est le sarrazin, grand bienfait, mais le seul d'un peuple qui désola la terre. Cette graine, presque exclusivement cultivée par notre département est devenue, en quelque façon, une graine indigène et qui, à ce titre, doit nous plaire. Plus loin, c'est une pièce de chanvre que nos bonnes villageoises, après l'avoir battu en été et l'avoir détaché de ses parties ligneu-

ses, fileront le soir à la lueur d'un *chalair* dans les longues veillées d'hiver où elles verront se rendre d'une demi-lieue, d'une lieue même, leurs amis, à la lueur d'un brandon de paille qu'on renouvellera souvent, en chantant tour à tour des airs du village, qui rassureront contre une certaine frayeur qui accompagne toujours l'homme dans l'obscurité. Dans ces soirées, où l'on ignore l'art de plaire par les intrigues et la calomnie, l'on s'excitera tour à tour à faire mention d'actions honnêtes qu'on louera beaucoup et de mauvaises actions qui seront blâmées à l'unanimité. C'est Léonarde qui rapporte que son voisin Pierre, qui avait été tout le tems de sa vie un loyal et parfait honnête homme, est monté au ciel en récompense de ses bonnes œuvres. Elle affirmera l'avoir vu de ses propres yeux monter au ciel soutenu par deux anges.... et ces bonnes gens jouissent du bonheur de la croire ! C'est Jean qui, rappelant la vie peu régulière de Jérôme, son voisin, leur racontera avoir vu son âme changée en une petite bête blanche qu'il a rencontrée au passage des quatre chemins ; que cette âme s'est plainte de souffrir beaucoup, qu'elle le priaît d'adresser au ciel, pour elle, des prières ferventes.

Dans un coin de la cheminée, l'on verra la timide bergère les yeux tour à tour fixés sur son travail et sur son amant, s'effrayer des récits que l'on fait et sembler réclamer par un soupir l'approche de son amant dont la douce pression la rassurera. Heureuses gens, vous ne recherchez pas le bonheur, et il est à côté de vous, tandis qu'il fuit celui qui croit le trouver en consumant sa jeunesse dans les gymnases, et sa vie dans la société des hommes qui abreuvent son cœur d'amertume.

Nous avons commencé d'apercevoir la pointe du clocher de Tullès et nous nous croyions déjà dedans, mais nous étions encore à une bonne distance. Cette pointe de clocher qui, par l'effet de la situation du pays, se présentait et disparaissait tout à coup au moment où nous croyons l'atteindre, me rappelait ce désappointement du sauvage qui, trompé par la perspective, croit trouver le soleil sur un des points de l'horizon qui est devant lui, et qui court après sans

le rencontrer, recommence de nouveau sa recherche et la répète plusieurs fois jusqu'à ce que l'expérience détruise cette erreur de ses yeux. Nous fûmes plus heureux que lui. Nous en approchâmes enfin au point de ne plus douter que nous en fussions très près, Nous revîmes le toit paternel, mais il était privé de ses objets les plus chers, ils passaient des journées heureuses à C.... N'écoutant que le mouvement de la nature, je volai vers eux le soir même.



ERRATUM

au Bulletin du 3^e Trimestre 1925



Page 204 : à la dernière ligne du **Nota :** au lieu de : Jeanne Brune, sœur des deux premiers, lire : ayant épousé Jeanne, etc...

Page 205 : le titre, Acte de Naissance du Maréchal Brune, doit être reporté en tête de la page, avant l'acte lui-même.



MINÉRALOGIE CORRÉZIENNE

SUPPLÉMENT

AUX

MINES ET MINIÈRES DE LA CORRÈZE

Avec une Liste

DE TOUS LES MINÉRAUX DÉCOUVERTS EN CORRÈZE

Jusqu'en 1926

Il y a 18 ans, le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* publiait un de mes ouvrages ayant pour titre : *Mines et Minières de la Corrèze*. Il ne m'appartient pas de dire l'accueil qui lui fut fait par nos collègues de la Société, mais nous pouvons cependant constater que depuis plusieurs années déjà, ce livre (car il fut fait un tirage à part de ce travail) est devenu introuvable et que, souvent encore, il est demandé à son auteur ou à son éditeur. (1)

Depuis cette époque (1908), nous n'avons cessé de nous tenir au courant des nouvelles découvertes faites dans le département de la Corrèze, et nous croyons utile aujourd'hui de les faire connaître, car elles sont nombreuses. La publication qui va en être faite dans notre bulletin permettra à ceux de mes collègues qui possèdent les Bulletins de 1908, d'avoir un travail complet sur les Mines et les Minières de notre département. Ceci dit, commençons l'énumération des nouvelles découvertes faites en Corrèze depuis 1908.

(1) Cet ouvrage fut honoré d'une souscription du Ministère des Travaux publics par arrêté du 30 juillet 1909.

Antimoine

En juillet 1909, MM. Saminn et Alsberg Daniel, le premier ingénieur des Mines à Laval, le second, collaborateur principal au service de la carte géologique de France et M. David Gaston, propriétaire aux Biards, commune de Glandon (Hte-Vienne), sollicitaient la concession des minerais d'antimoine, d'or et de métaux connexes renfermés dans diverses parcelles de la section B de la commune de Meilhards, canton d'Uzerche, arrondissement de Tulle.

* *

En mars 1910, M. Briat, géologue, à Sarrazac (Lot), annonce à l'administration préfectorale la découverte « d'un vaste gisement d'antimoine » près du château du Valette, commune d'Auriac, canton de St-Privat, arrondissement de Tulle.

**

Les travaux de la mine de Chanac, qui étaient arrêtés depuis le 1^{er} octobre 1902, furent repris le 17 juin 1914 et arrêtés de nouveau lors de la mobilisation, le 31 juillet de la même année ; il y avait alors 6 ouvriers au fond et 2 au jour. On débaya le puits jusqu'à 39 mètres de profondeur. Il restait encore 6 mètres à déblayer pour atteindre le fond.

De nouveau repris en 1918, les travaux d'extraction recommencèrent et on sortit 275 tonnes de minerai avec 13 ouvriers, dont 10 au fond.

En juillet 1919, il y avait 13 ouvriers au fond et 4 à la surface. Il fut extrait 250 tonnes de minerai d'une teneur moyenne de 18 %.

De nouveau interrompus en 1921 les travaux ne furent repris qu'en 1924.

Dans les puits servant à l'extraction du talc qu'on exploitait autrefois à Nespouls, canton de Larche, notre regretté ami, M. Gaston de Lepinay, découvrait vers 1910, des rognons métalliques de la grosseur d'un œuf de poule. — Nous avons eu en mains un échantillon recueilli dans la paroi

d'un de ces puits et après une analyse sommaire, nous avons reconnu le sulfure d'antimoine.

On pourrait trouver, nous dit M. de Lépinay, de 10 à 15 morceaux par dix mètres carrés de surface.

Ce sulfure d'antimoine, roulé dans le talc, est à signaler.

* * *

En 1923, M. Pierrefitte, propriétaire à Monceaux, fait une déclaration de découverte d'un gisement d'antimoine dans sa propriété de Monceaux, canton d'Argentan.

En 1925, à la Coutausse, sur les confins des communes de Tulle et de Naves, près de la route nationale n° 120, on a ouvert un atelier de recherches en vue de la découverte du sulfure d'antimoine (Hibine). La prospection est en bonne voie. Déclaration Chaulanges à Tulle, du 16 février 1925.

À la même époque, et à peu de distance de ces premières recherches la société *La Lucette* (Mayenne), a commencé d'autres explorations, sur le territoire de la commune de Naves, au lieu dit Roquidance, ou environs. Ces prospections semblent donner d'excellents résultats. Est extrait près de la surface.

Ces deux gisements et celui de la propriété Brudieux déclaré par M. Vitalis, maître-mineur à Chanac (etc...), sont certainement la suite du filon de Chanac qui n'est qu'à 5 kil. de distance à vol d'oiseau.

Cuivre

En plus des découvertes de cuivre mentionnées dans notre premier travail, nous devons en signaler une autre faite en mars 1910, par M. Briat, géologue, demeurant à Sarrazac (Lot), qui annonce à l'administration préfectorale qu'il a trouvé un gisement de cuivre à l'est du village de Spontour, commune de Soursac, canton de Lapleau, arrondissement de Tulle.

Fer

En outre des communes précédemment indiquées comme possédant des gisements de fer, nous avons à signaler les

suivantes sur le territoire desquelles on a découvert récemment des traces de filons. Ce sont les communes d'Aubazine et de Lanteuil, canton de Beynat et Saint-Hilaire-le-Peyroux, canton de Tulle. Un filon de fer carbonaté a été découvert sur la route qui part de la station d'Aubazine-St-Hilaire et va vers Lanteuil. Ce filon se dirige vers la montagne d'Aubazine.

En octobre 1909, M. E. B. Briat, instituteur en retraite à Sarrazac (Lot), demande à être autorisé à exploiter de nombreux gisements de fer et de houille sur le territoire des communes de Rilhac-Xaintrie, Auriac et Saint-Julien-aux-Bois, canton de Saint-Privat.

Houille

A LAPLEAU, nous devons corriger une erreur de chiffres commise dans notre premier travail, elle consiste en ce que nous avons annoncé que 51 ouvriers seulement avaient travaillé au fond, tandis que nous aurions du dire 59 (cinquante neuf) pendant le cours de l'année 1907.

En 1908, cette mine donne le plus fort rendement qu'elle ait eu depuis 1870, soit 9.022 tonnes de houille, avec 63 ouvriers au fond et 28 au jour,

En 1909, baisse sensible : 6.662 tonnes avec 56 ouvriers au fond et 20 à la surface.

En 1910, la production a été de 7.416 tonnes avec 34 ouvriers au fond et 14 au jour.

En 1912, la production fut de 3.968 tonnes avec 20 ouvriers au fond et 6 à la surface.

En 1913, les travaux furent arrêtés après l'incendie qui se déclara dans le quartier de Cressac, en juin. — Les travaux ne furent repris que le 1^{er} septembre 1915, et il fut extrait jusqu'à la fin de l'année 228 tonnes avec 13 ouvriers dont 11 au fond.

En 1916, le nombre d'ouvriers occupés dans la mine fut de 21 dont 18 eu fond. L'extraction s'éleva à 1.063 tonnes de charbon.

En 1918, il y avait 47 ouvriers dont 31 au fond et 16 à la surface. Ils ont extrait 4.595 tonnes de houille.

En cette même année 1918, l'Ingénieur des Mines dit dans son rapport :

« L'incendie qui s'était déclaré en juin 1913, dans le quartier de Cressac, toujours abandonné, s'est éteint complètement grâce au nettoyage dudit quartier jusqu'à la plus haute côte possible (615-616). c'est à-dire jusqu'à 35 mètres de l'orifice au jour de la descenderie de Cressac.

Arrêtés au moment de l'incendie précité, les travaux d'exploitation de cette mine ont été repris depuis le 1er septembre 1915 et poursuivis en 1916 dans le quartier du Janoueix, dans la partie de la couche I laissée par les anciens.

Cette nouvelle exploitation est ouverte dans le voisinage immédiat de l'ancien puits 2, aujourd'hui remblayé, lequel a servi jadis à l'exploitation d'une partie de la couche 2.

Du côté sud-ouest, la couche I, bute sur la grande faille N. O.-S. E. qui sépare les deux quartiers du Janoueix et de Cressac ; au N. O., au N. et au S. E., elle est limitée par une série d'affleurements lesquels, reliés entre-eux, se trouvent situés sur une courbe de forme ogivale légèrement arrondie à sa partie supérieure.

La surface de ce petit bassin houiller est d'environ de 4.000 m. q, celle du fonds de bateau que représente la surface réellement exploitable est d'environ 1.000 m. q.

Cette couche est constituée par trois bancs de charbon de surfaces différentes :

1° Un banc supérieur de 0. 10 à 0. 15, constitué par du charbon rouillé et très friable, conséquence de son voisinage presque immédiat avec la surface.

2° Un banc intermédiaire de 2 m. 50 donnant environ une épaisseur de 2 m. de charbons de meilleure qualité que celui du banc supérieur.

3° Un banc inférieur de 1 m. donnant environ 0 m. 60 de charbon de bonne qualité.

Afin d'augmenter le tonnage extrait de cette partie de la mine, l'exploitant a entrepris dans le quartier de la Chèvre, quelques glanages de piliers de charbon laissés en place par les anciennes exploitations, dans le banc inférieur de la couche 2 et dans la couche de Durot. »

En 1919, avec 35 ouvriers au fond et 25 à la surface, on a extrait une moyenne de 15 tonnes par jour.

En 1920, il y eut 28 ouvriers au fond et 16 à la surface pour extraire 2.131 tonnes de houille.

En 1921, il y eut seulement 6 ouvriers au fond et 4 à la surface qui produisirent 181 tonnes de houille. Les travaux furent arrêtés avant la fin de l'année et n'ont pas été repris depuis cette époque. On nous dit que la société est en liquidation.

A CUBLAC, nous disions que l'exploitation se poursuivait normalement en 1907. La production, cette année là fut supérieure à celle de 1906. 1907 donna 2350 tonnes de charbon de charbon avec 27 ouvriers au fond et 15 à la surface.

En 1908, nous constatons une légère baisse, le produit est de 2373 tonnes avec 25 ouvriers au fond et 12 au jour.

En 1909, la mine fut inactive pendant les premiers mois de l'année. En juin, l'exploitation du puits Fertugière fut momentanément abandonnée par suite d'une assez forte venue d'eau dans l'aval des travaux. La production totale de cette année 1909 fut seulement de 152 tonnes de houille avec 20 ouvriers au fond et 10 à la surface.

En 1910, la production fut de 625 tonnes avec 12 ouvriers au fond et 10 au jour.

En 1912, il fut extrait 125 tonnes de charbon avec 11 ouvriers au fond et 4 à la surface. Mais il faut remarquer que l'extraction ne fut faite qu'à partir du 1^{er} septembre, la mine ayant été inactive pendant les 9 premiers mois de l'année ou à peu près.

En 1914 et 1915, la mine fut en non activité et le travail n'a plus été repris depuis cette époque.

Nous avons vu dans notre précédent travail que les travaux de recherches entreprises en 1907 dans la mine d'ARGENTAT étaient peu satisfaisantes. L'exploitation produite est seulement de 19 tonnes de houille, en 1907, avec 14 ouvriers au fond et 9 à la surface.

En 1908, cette mine donnait 680 tonnes de charbon avec 14 ouvriers au fond et 12 au jour.

En 1909, elle donne 718 tonnes avec 18 ouvriers au fond et 14 à la surface.

En 1910, elle produit 910 tonnes avec 75 ouvriers au fond et 15 au jour.

En 1912, la production fut de 125 tonnes avec 5 ouvriers au fond et 2 au jour.

En 1914, la mine ne fut pas exploitée par suite de la guerre et les travaux n'ont pas été repris depuis.

* * *

En 1916, on fit quelques travaux de recherches dans les environs de Bort-les-Orgues notamment à Ribeyrolles, les prospections furent continuées en 1919 et 1920 avec 16 ouvriers occupés au fond et 2 à la surface.

En 1920-1921 et 1922, ces recherches furent continuées avec le même nombre d'ouvriers à Ribeyrolles seulement. En octobre 1922, elles furent interrompues, mais elle furent reprises en janvier 1923 avec 18 ouvriers au fond. On a trouvé des filets de charbon de 1 à 10 centimètres d'épaisseur.

Le gisement de houille découvert à Saint-Bonnet-la-Rivière n'était pas exploité en 1915.

Le gisement de charbon du Deveix qui avait été déclaré n'était plus exploité en 1915.

Aux nombreux noms de communes déjà cités comme possédant des gisements de charbon, nous devons ajouter ceux de Rilhac-Xaintrie et d'Auriac, etc. car, en octobre 1909, M. Briat, habitant Sarrazac (Lot) demandait « l'autorisation d'exploiter de nombreux gîtes de minerais de fer et de houille sur le territoire des communes de Rilhac-Xaintrie, Auriac et Saint-Julien-aux-Bois, canton de Saint-Privat arrondissement de Tulle. Le 6 janvier 1919, il annonçait des recherches dans la commune d'Altillac et environs.

Plomb argentifère

En plus de ceux déjà cités dans notre précédent travail, nous pouvons encore citer un gisement de plomb découvert dans la cave d'une maison appartenant à M. Denoix, propriétaire à Larche, arrondissement de Brive.

En mars 1910, M. Briat, géologue, habitant Sarrazac (Lot), annonce à l'administration préfectorale la découverte « d'une mine de plomb argentifère, au nord de la commune d'Auriac entre les hameaux du Chambon et de la Valette, canton de Saint-Privat, arrondissement de Tulle.

Le gisement de plomb argentifère de Nonards découvert en n'était pas exploité en 1925.

Bismuth

Depuis de nombreuses années, les travaux de mine de bismuth de Meymac étaient arrêtés, lorsqu'en 1918 on fit de nouvelles recherches avec 5 ouvriers, mais les résultats ne furent pas satisfaisants et de nouveau la mine fut fermée.

Email à porcelaine

Sur les confins des communes de Saint-Eloy et de Ségur, exactement dans le domaine du Boureau, commune de St-Eloy, appartenant à M. Freyssinaud, négociant à Limoges, on découvrit, il y a quelques années, une pierre entremêlée de quartz et de mica, très propre à la fabrication de l'émail à porcelaine.

Cette carrière à ciel ouvert, située au bord du chemin de grande communication n° 6 a été exploitée pendant plusieurs années, mais l'éloignement de la gare et les frais de transport jusqu'à Limoges unis au manque de main-d'œuvre ont forcé le propriétaire à suspendre son exploitation, ce qui est vraiment regrettable.

La carrière est à 5 kilomètres de Saint-Julien le Vendomois et 11 kilomètres de Saint-Yrieix.

Pétrole

En janvier 1908 M. le comte de Labarre, propriétaire à Chabrignac, et M. Pouyoulou déclaraient à l'administration préfectorale qu'ils avaient constaté la présence d'un gisement pétrolifère dans la commune de Chabrignac, canton de Juillac, arrondissement de Brive.

Or

Dans notre précédent travail, nous avons parlé des sables aurifères, auxquels nous n'avons accordé qu'une simple mention, en raison du peu d'avenir que nous semblent avoir ces découvertes d'or en Corrèze. Nous serons moins pessimistes en ce qui concerne les *quartz aurifères*.

Attendant au département de la Corrèze, l'arrondissement de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) a été l'objet de recherches spéciales au point de vue aurifère, et les prospecteurs ont été assez heureux pour découvrir des filons de quartz contenant une quantité suffisante d'or pour en permettre l'exploitation avec profit.

Ce mot magique l'OR, trouvé à notre porte, a aussitôt éveillé l'appétit de tous, et voilà les Corrèziens de la lisière métropolitaine qui rêvent aussi d'avoir de l'or... dans leur sous-sol. — Ils ne rêvent pas en vain, cela existe. Les quartz de St-Yrieix se prolongent jusqu'en Corrèze. Ils entrent par le *Pont des Biards* et descendent jusqu'à *Ségur* et au-delà. — On le trouve même plus au nord, vers Montgibaud, Benayes, Forsac, Masseret, Lamongerie, Meilhards, etc., etc. et, pour preuve, citons quelques déclarations officielles que nous relevons sur le registre préfectoral corrézien :

En juillet 1909, MM. Saminn, Alsberg, ingénieurs, et David propriétaire, demandent une concession pour exploiter « l'OR et les métaux connexes qu'ils ont découverts dans la commune de Meilhards, canton d'Uzerche, arrondissement de Tulle. »

En mai 1910, M. Frédéric Bouchet, de Limoges, commence des travaux de recherches « en vue de s'assurer l'existence d'un plan minéralisé contenant de l'or (mispickel aurifère et autres) se trouvant dans la commune de Meilhards, canton d'Uzerche. » Par une carte au 50.000^e, il précise les points dont il demande la concession.

Vers la même époque (28 mai 1910), M. Robert de Montbion, propriétaire à Forsac, près de Benayes, canton de Lubersac, arrondissement de Brive, opère des recherches dans sa propriété de la Forêt de la Vergne, dans le but d'ex-

exploiter des gisements de « métaux précieux : Or, platine et autres. »

* *

En juin 1910, M. des Courrières, fait connaître à l'administration préfectorale qu'il vient de découvrir dans une châtaigneraie de la commune de Montgibaud, désignée au plan cadastral sous le n° 11 de la section C, un « filon de quartz aurifère sur lequel on relève la présence de fosses gallo-romaines. »

* *

Au n° 180 du registre des déclarations, nous lisons : « Déclaration en date du 8 septembre 1910, par laquelle M. Charles Herpin, rentier, 65, rue d'Anjou, à Paris, fait connaître qu'à la suite de diverses études, il est arrivé à démontrer l'existence de minerais aurifères sur les propriétés de M. Léonard Daudy, demeurant à Laurière, commune de Meilhards. Ayant acquis de ce propriétaire le droit de recherches sur ses terrains, M. Herpin se propose d'y entreprendre des travaux de recherches, en vue de démontrer un gîte et d'en demander, plus tard, la concession. »

* *

En septembre 1910, M. Briat, fait une déclaration tendant à ce qu'il soit reconnu qu'il a découvert « une mine aurifère » dans la commune d'Altillac, canton de Mercœur, arrondissement de Tulle.

* *

Le 2 février 1911, M. Saminn, ingénieur civil à Laval (Mayenne), sollicite l'autorisation d'occuper temporairement diverses parcelles de terrains situés dans la commune de Meilhards, canton d'Uzerche, pour « faire des recherches et reconnaître un filon de quartz aurifère *qui a fait l'objet de travaux anciens très importants.* »

Mispickel

Cet intéressant minéral que nous avons signalé déjà au Baladour, près Tulle (commune de Naves) et dont on trouve

les traces dans le gisement de bismuth de Meymac, a été découvert récemment encore dans la commune de Meilhards, si nous en croyons la demande adressée à l'administration préfectorale le 12 mai 1912 par « M. Frédérick-François Boucher, constructeur en fer, domicilié à Limoges, pour obtenir une concession de mines de mispickel aurifère et minéraux connexes, sur le territoire de la commune de Meilhards, canton d'Uzerche, arrondissement de Tulle. »

Le 29 août 1919, M. Fayt à Chamboulive déclarait faire des recherches de ce minerai dans cette commune.

Argent

En septembre 1910, M. Briat, géologue, demeurant à Sarrazac (Lot), fait connaître à l'administration préfectorale qu'il a découvert dans la commune d'Altillac, canton de Mercœur, arrondissement de Tulle « une mine d'argent aurifère. »

Cobalt - Titane - Molibdène et Urane

Je dois à l'amabilité de mon savant ami le regretté Gaston Godin de Lépinay, divers renseignements minéralogiques intéressants, les voici :

A environ 250 m. ou 300 mètres en aval du pont de Cornil (11 kilomètres au S.-O. de Tulle) sur la route nationale n° 89 de Lyon à Bordeaux, dans une entaille faite dans la roche pour l'assiette de la route, se trouve un filon métallifère très important (3 à 4 mètres de largeur), enchassé partie dans la pegmatique et partie dans le quartz. Le minéral est de couleur gris d'acier, par bloc du volume du poing, plus ou moins, ce filon part du fossé de la route et monte en suivant la montagne d'un côté et plonge dans la route allant ensuite traverser le tunnel de la ligne ferrée de Tulle à Brievé.

L'essai sommaire fait au chalumeau donne des vapeurs arsenicales très accentuées. Les résidus ne forment pas de culot, mais des cendres noires. Ce pourrait être du Cobalt arsenicaté, du Titane, du Molibdène ou de l'Urane.

Arbiste

A peu près au milieu de la rampe qui sépare Saint-Bonnet la Rivière de Chabrignac, canton de Juillac, sur le côté gauche de la route, dans le fossé se montre un filon d'Arbiste. Il y a là une forte poussée de granite avec amphibole.

Cristaux - Agates - Jaspe

Dans la commune d'Eyrein, canton de Corrèze, arrondissement de Tulle, en suivant la crête, à environ 1500 mètres du bourg d'Eyrein, on rencontre de gros blocs (15 à 20 centimètres de côté) de cristal de roche fumé souvent entouré de feldspath. Le musée de Tulle en possédait un échantillon remarquable qui ne mesurait pas moins de 0 m. 60 de longueur avec 0 m. 15 de largeur sur chacune de ses six faces. On a pu l'admirer à l'exposition de Tulle, en 1923, où il a été volé.

Nous avons trouvé de beaux échantillons de quartz rose dans la commune de Jugcais, et M. de Lepinay a recueilli des jaspes blancs, rouges et carminés dans le Blagour, au Soulier, commune de Chasteaux, canton de Larche.

Des agates se rencontrent souvent dans le ruisseau de la Logne, commune d'Yssandon, canton d'Ayen.

Talc

Tout près du bourg de Nespouls, canton de Larche, arrondissement de Brive, on exploitait autrefois « une sorte de terre blanche qu'en secret on mélangeait à la farine dans les moulins du pays », et qui n'était autre que du talc, comme nous en avons pu nous en assurer de *visu et de tactu*. Cette exploitation se faisait par des puits peu profonds et avait un certain débit ce qui prouve que la coupable industrie de certains marchands boulangers, meuniers, etc., qui naguère florissait n'est pas une nouvelle trouvaille. On faisait aussi des expéditions de talc de Nespouls à Paris.

Sable à Verrerie

Dans la commune de Lissac, canton de Larche, arrondis-

sement de Brive, au lieu dit le Perier Haut, se trouve, dans un bois, un important gisement de sable blanc, très propre à la fabrication du verre à vitres, qui pendant longtemps a été exploité, sur trois points différents, pour l'usage de la verrerie de Peuchot (Aveyron).

Tout auprès se trouve aussi un sable qu'on utilise spécialement à la construction des mortiers, pour la construction des fours, à cause de ses propriétés réfractaires.

Mica

Le 23 juin 1910, M^{me} V^e Petit, domiciliée à Uzerche « fait connaître qu'elle désire faire des recherches de Mica (?) dans sa propriété de la Belette, commune d'Uzerche.

Cette déclaration fut transmise par M. l'Ingénieur des Mines.

Magnétite

Mme Guittard, Marie, veuve Laporte, à Tulle, a fait enregistrer une déclaration de recherche de magnétite dans ses propriétés de la commune de Tulle le 18 décembre 1919.

Ardoisières

Comme suite à ce que nous avons dit dans notre livre sur les *Mines et les Minières* de la Corrèze, nous ajouterons qu'en 1908, l'ensemble des ardoisières du département produisit 17.1602 milliers d'ardoises en occupant 500 ouvriers.

En juillet de cette même année 1908, MM. Pestourie et Daudy ouvrent une carrière d'ardoise, « qu'ils entendent exploiter à ciel ouvert et plus tard en galeries, s'il y a lieu » dans diverses parcelles des sections 4 et 11 de la commune d'Allassac.

En 1909 : 536 ouvriers prod. 19.575 milliers d'ardoises ;

En 1910 : 442 id. 17.513 id.

En 1912 : 440 id. 21.180 id.

En 1913, douze carrières étaient exploitées à Allassac, Travassac et Vignols avec 230 ouvriers ; à ciel ouvert, 11 carrières avec 160 ouvriers. L'ensemble produisit 16.372 milliers d'ardoises.

En 1914, il y avait à Travassac seul 166 ouvriers et 233 dans toutes les autres carrières, au total 399.

En 1915, par suite de la guerre, 11 ouvriers seulement sont occupés dans les ardoisières d'Allasac, Travassac et Vignols

En 1918, il y avait en exploitation, à Allasac, deux carrières souterraines et une à ciel ouvert. Une aussi à ciel ouvert à Travassac.

En 1919, ils y avaient 5 ardoisières souterraines et 3 à ciel ouvert en exploitation ; elles produisirent 3.810 milliers d'ardoises avec 120 ouvriers.

En 1920, avec 130 ouvriers, on produisit seulement 9.842 milliers d'ardoises

En 1923, avec 468 ouvriers, on produisit 14.480 milliers.

Les résultats acquis par les deux plus grandes sociétés exploitant l'ardoise en Corrèze ont stimulé le zèle des propriétaires, et de nouvelles carrières ne tarderont pas à être ouvertes.

Calcaire à chaux

En nous occupant des calcaires à chaux, nous avons signalé la pierre de la commune de Chastaux et autres, et tout l'intérêt qu'il y aurait à profiter de « petites parties de notre département qui se prêtent à la fabrication de la chaux pour construction et surtout pour l'agriculture. » Nous sommes heureux aujourd'hui de faire connaître que la *Société anonyme des chaux de Noaillac* est en pleine activité. L'exploitation est située tout près de Noailles (ligne de Brive à Toulouse). Les carrières sont sur la rive gauche de la Couze, très près du point où cette rivière disparaît dans les cavernes calcaires. Elles sont reliées à deux grands fours de 50 mètres cubes chacun, par un porteur aérien de 400 mètres de longueur, pouvant largement suffire à l'approvisionnement des fours.

L'installation d'immeubles a été faite avec les éléments les plus modernes. Après son extraction, la pierre arrive au sommet des fours où le basculage se fait automatiquement. Un monte charge mécanique élève et bascule le charbon et

le coke dans le four, et lorsque la chaux est au point de cuisson voulu, elle est directement évacuée dans les wagons de la compagnie P. O. par un quai spécial, à l'aide d'un moteur à explosions. En somme l'usine de cette compagnie a réduit la main-d'œuvre autant que cela a été possible, presque toutes les manipulations sont faites mécaniquement. On peut présenter cet établissement comme un modèle du genre.

Le capital social est de 60.000 francs. La fabrication atteint actuellement près de 6.000 tonnes de chaux de première qualité ; l'analyse du calcaire donnant 97 pour cent de carbonate de chaux près.

On trouvera donc à Noailles, aux prix les plus réduits, la chaux pour l'industrie, pour la construction et pour l'agriculture.

Il est à souhaiter que l'exemple donné par cette société modèle soit imité sur d'autres points de notre département l'agriculture y trouverait son compte aussi bien que les fabricants eux mêmes.

* * *

Les carrières de Gioux, commune de Merlines ont fait leurs preuves depuis de longues années et s'améliorent chaque jour. En 1907, elles occupaient 42 ouvriers et produisaient 4970 tonnes de chaux.

En 1908 avec 34 ouvriers elles donnèrent 4.500 tonnes.

En 1909	40	—	5.040	—
---------	----	---	-------	---

En 1910	38	—	3.700	—
---------	----	---	-------	---

En 1912	30	—	4.000	—
---------	----	---	-------	---

En 1914 il y avait 34 ouvriers lorsque la guerre éclata. En 1915 l'exploitation était en chômage.

(A suivre).

VICTOR FOROT.

DISCOURS

prononcé par un nouvel admis à la Loge Maçonnique de Tulle

(vers 1825) (1)

Vénérable, surveillans et vous tous mes frères,

Pénétré de la bienveillance avec laquelle vous avez bien voulu m'accueillir dans votre respectable société, pénétré de l'honneur reçu, de cet accueil précieux, je viens vous transmettre l'expression de ma reconnaissance. Elle est, mes frères, grande, élevée, comme les nobles motifs qui la déterminent ; elle est, mes frères, vraie, sincère comme le respectable objet auquel elle s'applique

Après vous avoir exprimé un sentiment dont l'emploi marque toujours des momens heureux dans ma vie, et principalement dans le jour qui m'a mis en rapport avec votre recommandable société, permettez-moi, mes frères de manifester la satisfaction que j'éprouve de me voir admis à cette noble institution, à cette école de l'humanité et de la philosophie, à cette école, germe des vertus sociales dans les tems obscurs, maintien et régulateur de la morale dans les époques de la civilisation.

Je vais, mes frères, réclamant votre indulgence, sollicitant votre consentement, développer, autant que peut le comporter la crainte où je dois être d'abuser de votre attention et de vous détourner trop long tems de vos nobles travaux, ces deux points historiques et fondamentaux de notre institution. J'aurai, par là, satisfait un besoin bien pressant de mon cœur, celui de chercher à vous convaincre,

(1) Document communiqué par le capitaine Breillout.

mes frères, que je me suis empressé de me pénétrer des sages motifs et de la noble destination de votre institution. Vous saurez que je ne parais plus au milieu de vous avec les préjugés du monde, vous saurez que, dégagé de ces faux jugemens, j'ai arraché notre institution des bases étroites et oiseuses sur lesquelles elle la place pour le porter sur ses véritables bases : *le bonheur et la dignité de l'homme*. Si mes efforts sont couronnés de quelques succès, j'aurai acquis, au milieu de vous, un nouveau bonheur.

Que remontant, en effet, avec moi, par les traditions les plus anciennes vers les époques probables de l'origine des hommes, vers les circonstances les plus vraisemblables de cet évènement, vous observiez, dégagés de tout préjugé des traditions fabuleuses, l'existence, l'être des premiers hommes. Vous les voyez, attachés à un sol où le fait de leur existence semble les appeler et dont ils semblent être exclus par la disposition du plus grand nombre des circonstances qui les environnent, en proie à une innombrable série de maux, de calamités dont ils éprouveront toute l'amertume, que souvent ils n'auront pu calculer, par conséquent prévenir, que souvent même il leur sera impossible d'éviter quoique prévus.

Isolément, ils ont déjà lutté contre l'adversité, ils ont supporté, bravé même ses coups redoutables, mais trop faibles, trop impuissans par leur nature pour soutenir longtemps son action inépuisable et continue, le désespoir est dans leur âme, ils se sont récrié contre leur existence, ils ont, pour ainsi dire, demandé vengeance d'un acte qui leur paraît injuste, cruel.

Mais un sentiment consolateur, bienfaisant, a été déposé dans leur cœur : il calme leur douleur. Ce sentiment conservateur de l'humanité les porte à penser que chacun de leurs maux est susceptible d'une solution heureuse ; ils écartent, sous son influence, cette série de maux dirigés sur eux, et lui font succéder un avenir de satisfaction et de bonheur. Ce premier sentiment, évidemment présent d'une puissance qui s'intéresse à eux, est accompagné d'un autre sentiment non moins précieux, qui les tirent de l'état d'isolement où ils se

sont trouvés jettés, va les réunir en société. Ce sentiment bienfaiteur, ce sentiment, un des grands pressentimens d'une puissance qui aime l'homme, va les rendre réciproquement sensibles à leurs maux, à leurs peines. Leurs douleurs partagées ne seront plus aussi vives ; leur bonheur sera une prospérité commune, ils vont se rendre forts contre l'adversité.

Ils se sont rapprochés, ces êtres souffrans ; ils ont éprouvé toute l'influence de ce sentiment bienfaisant, la satisfaction habite dans leur âme. Ils en sont plus aussi fragiles, aussi débiles ; leur cœur ne se soulève plus contre le système entier des choses qui les environnent. S'ils sont encore effrayés de l'aspect terrible des maux qui doivent s'exercer sur eux, ils ont cependant reconnu dans cette multiplicité des circonstances un certain nombre de faits qui tendent à leur conservation et à leur bien-être. De là, mes frères, la culture de ce sentiment de l'humanité, ou de l'amour de son semblable, et cette opinion d'un être supérieur qui s'intéresse à eux. Vous reconnaissez tous, mes frères, dans cette première réunion des hommes, l'époque la plus reculée, l'origine de notre respectable société.

Les hommes se sont réunis, mais flétris bientôt après par cette puissance ennemie qui prend une si grande part à leur existence, cette réunion, qui devait être pour eux un refuge contre l'adversité, une source de bonheur et de prospérité, devient source d'une infinité d'erreurs et de nouveaux maux. C'est dans ces époques malheureuses de l'histoire de l'homme que l'on voit s'organiser le *despotisme*, le *fanatisme* et tous les fléaux qui en sont les conséquences cruelles et inévitables. Abandonnés, livrés à ces affreuses calamités, on les voit, pendant un espace de tems infini, être les victimes de cet ordre pernicieux de choses. Le mal s'en réjouit, le sage s'en afflige, s'en désespère. L'homme doit cependant survivre à cette immense dévastation ; l'homme doit se rapprocher du bonheur. Un être protecteur, l'immuable, l'éternelle vérité doit lui fournir des armes contre l'adversité. Elle s'est déjà montrée à quelques uns de ces êtres infortunés ; elle a porté des consolations dans leur cœur

désespéré. Sous son influence, l'homme va bannir les grossières erreurs ; elle va développer ces beaux sentimens qui vont lui constituer une vie morale ; elle va le retirer de la place obscure où il semblait devoir rester fixé par la nature des choses pour le porter vers la perfection. Mais ces rapports de l'homme avec la vérité ne vont s'effectuer qu'au milieu de mille dangers, de mille tourmentes. Le sage sera souvent la victime de ces combats humilians pour l'homme. Le *despotisme*, le *fanatisme*, déjà liés par tant d'intérêts communs vont le devenir encore plus puissamment par une ligue commune contre la vérité. La vérité ne compte que quelques prosélites isolés, égarés, qui se réunissent dans l'ombre et le silence pour exercer son culte. Divers signes, divers usages mystérieux dérobent leurs actions, leurs discours aux yeux du vulgaire. Animés du zèle de propager la vérité, ils offrent l'entrée de leur temple : mais, intéressés à ne point profaner son culte, ils n'y admettent que l'homme qui leur présente une garantie morale. Forcés de dérober à la vigilance du despotisme et du fanatisme le culte de la vérité, ils s'assurent par diverses épreuves de la fidélité, du dévouement du candidat. C'est à cette seconde époque de l'histoire de l'homme qu'il faut, mes frères, attacher la seconde époque de notre belle et courageuse institution. On le voit, dans la succession des siècles, exercer une influence salubre et réformatrice sur les hommes et leurs opinions ; on la voit, successivement leur apporter les sciences, grand moyen de prospérité et de bonheur pour les peuples, la morale, cet indispensable et essentiel régulateur des actions des hommes ; ce bien si précieux, ce besoin du sage, et cette belle et trop tardive institution : la *liberté*, base unique et immuable des sociétés actuelles, base unique et immuable des sociétés à venir.

Intimidé, mes frères, d'avoir osé développer devant votre auguste assemblée l'origine de notre société, son influence sur la civilisation ; trop pénétré de la faiblesse de mes accens, je dois bien me garder de chercher à vous exprimer les résultats ultérieurs que peut exercer, dans la civilisation, notre institution. Je ne dois point vous établir cette opinion

que, désormais, l'homme, fort de ses idées acquises, de celles que lui promet encore notre institution, ne sera plus en proie à une influence désorganisatrice. L'ignorance et la barbarie ont dépéri ; elles ont fait place aux lumières et à la philosophie.

Pénétré comme je le suis que j'ai abusé trop long-tems de votre attention et de votre indulgence, je m'empresse de terminer en vous renouvelant l'expression des sermens prêtés à mon introduction dans votre respectable assemblée : *dévouement à notre institution, dévouement d'amitié à mes frères.*

Je ne puis dissimuler, mes frères, combien il me sera difficile, impossible peut-être, de rivaliser avec vous dans l'exercice des nobles sentimens qui vous distinguent. Jeune, faible, sans expérience, je ne pourrai participer que par le désir à l'exécution des actions célèbres qui vous caractérisent. Je m'unirai donc à vos actions ; elles seront les miennes, comme les sentimens d'amitié et de dévouement que je porte dans mon cœur sont à vous. —



M. René FAGE
membre correspondant de l'Académie
des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. René Fage, membre de plusieurs sociétés savantes et notamment de la Société des antiquaires de France, Président d'honneur de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, vient d'être élu membre correspondant de l'Institut de France, au titre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. René Fage a mérité ce choix par cinquante années d'un labeur consacré surtout à l'étude du Limousin, de ses mœurs, de ses coutumes, de ses monuments, de son histoire.

Les membres de notre Société ont eu la bonne fortune de lire dans notre Bulletin une grande partie des études publiées par M. René Fage ; ils en ont apprécié l'érudition, la documentation rare et sûre, exposée suivant la meilleure méthode de la science historique, avec une clarté saisissante et un style remarquable.

Aussi considèrent-ils que l'élection de M. René Fage comme membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est moins une récompense attribuée à l'auteur de tant d'intéressants travaux historiques et archéologiques, que le couronnement naturel d'une vie de « bénédictin » et la reconnaissance officielle de la valeur scientifique d'une œuvre considérable. En l'admettant parmi ses membres distingués, l'Académie s'est honorée autant qu'elle a honoré M. René Fage.

La Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze est heureuse d'adresser ses félicitations à son Président d'honneur. M. René Fage voudra bien nous permettre de penser qu'une partie de l'honneur qu'il reçoit rejaillit sur ses compatriotes et, particulièrement, sur la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze dont il est le doyen.

J. B.

Conférence concert du 2 décembre 1925

Programme

I

1. **Marche** (CHRISTOL)..... *Philharmonique.*
2. **La Nuit** (RAMEAU)..... Ecole primaire supérieure
et *Philharmonique.*
3. **Romanze** (violon et piano). MM. CHABRAT.
J. SVENDSEN. CHATTELUN.
4. **Un conte pour le petit Loïc.** *Philharmonique.*
MAXENCE GUÉNIFFEY
5. **Gavotte** (MARTINI)..... Ecole primaire supérieure
et *Philharmonique.*

Conférence par le Docteur MORELY

1^o Les griefs de Molière contre la Médecine

II

2^o Les griefs de Molière contre les Médecins

1. **Intermezzo** *Philharmonique.*
2. **Chant Indou** (BEMBER)..... Mlles LACOUR, PIFFAULT.
3. **La Brise** (SAINT-SAENS)..... Ecole primaire supérieure
et *Philharmonique.*
4. **Le Tourbillon** (clarinette et piano). Mlle PIFFAULT.
P. BOUILLON. M. TASSART.
5. **Nielda** (Maxence GUÉNIFFEY). *Philharmonique.*

III

SÉANCE CINÉMATOGRAPHIQUE

LACS ITALIENS

NONNA VANNA, tirée de l'œuvre de MÆTERLINCK

Rien n'avait été négligé pour assurer le succès de la conférence concert organisée par la Société au profit du Musée de Tulle, le 2 décembre, à 20 h. 30, au Théâtre Municipal. Aussi une nombreuse assistance se pressait-elle sur tous les gradins du théâtre, pour entendre nos excellents et dévoués artistes tullois et notre érudit Président d'honneur, M. le Docteur Morély.

Le programme musical, établi par M. Guéniffey a été exécuté, sous son habile direction, avec un talent très apprécié par la Philharmonique, les jeunes élèves de l'Ecole primaire supérieure, Mlles Lacour et Piffault, MM. Tassart, Chabrat et Chattelun.

Entre les deux parties de ce programme, M. Marque président a expliqué le but de la soirée ; il a remercié les organisateurs, les artistes et les assistants ; il a ensuite donné la parole au Conférencier.

« Et de suite... c'est, salué par de chaleureux applaudissements, le Docteur Morély, à l'œil malicieux et à la barbe de prophète hébraïque, qui vient prendre la parole et nous parler des griefs de Molière contre la médecine de son temps et ses ineffables représentants. Page magistrale, variée, colorée, e'une sévère ordonnance, d'une haute tenue littéraire, où, à l'occasion de la thérapeutique et de la pharmacopée de nos pères, le sympathique conférencier nous fait revivre une tranche d'histoire en compagnie des beaux esprits du temps et des grotesques pédants de la Faculté.

D'une voix grave, scandée, bien conduite... l'aimable Docteur nous fait l'exposé instructif et amusant de la science médicale du temps, du livresque fatras où elle s'empêtrait, de l'empirisme obtus, du charlatanisme bouffon, de ses défenseurs, de leurs préjugés absurdes et têtus, du Sacro-

Saint respect qu'ils professaient pour les théories d'Hippocrate et de Galien, en même temps que des rites et cérémonies burlesques dont s'accompagnaient la collation des grades et la remise du bonnet de docteur par ces Messieurs de la corporation.

Si l'on ne connaissait l'insondable profondeur de labêtise humaine, à quel degré d'aberration celle-ci peut se porter, une fois engagée sur la pente de l'absurde et de l'incohérent, l'on aurait peine à croire, en vérité, que de pareils temps fussent révolus à jamais, ou même aient jamais existé.

Et quel orgueil et quelles sottises prétentions parmi ces hommes de l'art, dont le latin macaronique et la déconcertante phraséologie dissimulent si péniblement, sous un déluge de mots soit-disant scientifiques et prétentieux, l'in-vraisemblable ignorance et le vide des idées.

Purger ! Saigner ! Administrer force clystères ! tel est en effet, tout le gros de la thérapeutique du temps ; princes et seigneurs, bourgeois et femmes de qualité, artisans et manants, croquants et gens du monde, il faut, dût-on « en crever », selon le mot de Mme de Sévigné, il faut que tout le monde y passe. Il n'est pas jusqu'à Louis XIV lui-même dont l'auguste couronne ne soit transformée par Diaforus en bonnet de coton, le sceptre en canne de valétudinaire, le trône en chaise percée.

Et si encore l'on guérissait. Mais non, en dépit de la casse et du séné, de la licorne marine, du bézoar pulvérisé, des sels volatils de vipère, de la corne de cerf et de tout les sudorifiques connus, le sang devient de plus en plus « acrimonieux » et le patient, rendu, flapi, fourbu, est plus malade que jamais.

Aussi, est-ce à tour de bras que Molière (un malade non imaginaire, celui-là) fustige ces charlatans de la médecine contemporaine, ces exploiters de la souffrance humaine, ces ânes bâtés souvent avides, rarement désintéressés et qui, aux réclamations de leurs clients, ne savent répondre que : « évacuation, esprits animaux, diètes ou saignées ».

A l'instar de Descartes, et au sortir du collège, notre grand poète comique n'était pas satisfait de ce qui lui avait été en-

seigné. Contempteur de toute fausseté, de toute hypocrisie, son regard impitoyable et pénétrant perce à jour le néant et la vanité de la science médicale officielle.

Sur la scène, il en dénonce les abus. Ici, où l'expérience, l'observation devraient régner en souveraines, il n'aperçoit que verbiage imbécile, servilisme intellectuel, à l'endroit des méthodes et les idées reçues ; là, médecins toujours prêts à vous tuer selon les règles de l'art et les prescriptions de la Faculté. D'où ses traits, d'où sa satire contre la médecine et les médecins de son temps, caste jalouse, fermée, hautaine qui prétend tout connaître, même régenter les peuples et les Rois. Charge et caricature, dira-t-on, critique outrancière de pratiques condamnées et d'un temps périmé, où l'on rencontraient pourtant ça et là, avec de fort honnêtes gens quelques libres esprits non asservis à la scolastique et à la routine contemporaines.

Soit ! Je vous l'accorde ; mais peinture véritable néanmoins, à peine exagérée dans l'ensemble, assez souvent même encore au-dessous de la réalité.

C'est un lieu commun, n'est-il pas vrai, de dire méchamment que depuis le XVII^e siècle, la médecine — (sinon l'hygiène et la chirurgie) — n'a guère fait de progrès. Comment oser cependant soutenir pareille hérésie ? Depuis le XVIII^e siècle, époque de critique et de raison et qui, dans tous les domaines, réagit si puissamment contre le convenu de l'intangibilité dogmatique des théories consacrées, qui crée la chimie moderne avec Lavoisier, inaugure partout la méthode expérimentale et l'habitude de l'observation, en un mot, donne une si vigoureuse impulsion à tant de connaissances qui font aujourd'hui notre légitime orgueil ; depuis le XIX^e siècle qui, avec Claude Bernard, Chevreul, Pasteur, et tant d'autres, contrôle, développe, perfectionne ces connaissances, en tire de si salutaires et fécondes conséquences pour le bien de l'humanité, la médecine a non seulement progressé mais encore marché à pas géants. Demain nous réserve des surprises plus stupéfiantes encore que celles d'hier et d'aujourd'hui.

Et en même temps que progresse la science, la fonction

scientifique et sociale du médecin s'épure et s'élève : sa dignité personnelle s'accroît, son prestige s'agrandit.

Telle est, sinon dans les termes, du moins dans son esprit, la pensée générale que nous semble avoir voulu développer le sympathique Dr Morély.

Générer parfois, soulager souvent, consoler toujours, aimait à répéter l'une des sommités médicales de ces cinquantes dernières années, telle doit être la tâche modeste et méritoire du médecin vraiment épris de son art et au cœur compatissant.

A ce bel aphorisme, à ce magnifique idéal, notre érudit conférencier, en homme de science et en fin lettré tout à la fois, a voulu joindre un quatrième point : instruire, divertir, et faire penser.

Est-il besoin d'ajouter qu'en cela, comme ailleurs, il a supérieurement réussi ? » (1)

A ce compte rendu qu'un ami de notre société a bien voulu publier nous ajouterons simplement l'ovation véritable dont M. le Dr Morély a été l'objet à la fin de sa conférence.

Une séance cinématographique a terminé la soirée. Les films intéressants et instructifs avaient été gracieusement prêtés par M. Promeyrat, directeur du Cinéma Palace.



(1) Extrait d'un article publié par M. Thouaille, professeur d'Anglais au Lycée Edmond Perrier, dans la presse régionale et locale. (Voir *Le Corrèzien* du 8 décembre 1925 et *Le Courrier du Centre* du 7 décembre 1925).

Liste des Combattants du Bas-Limousin

dans la Guerre Américaine

1778-1783 (1)

RÉGIMENT DU BOURBONNAIS

DE CORN DE PEYROUX (Guillaume-Joseph-Blaise-Marie), né à Brive, le 4 janvier 1751. Capitaine-commandant le 15 avril 1780, des grenadiers le 3 juillet 1787.

DE CH'ZETTES DE BARGUES (Antoine), né à Salers, le 23 novembre 1752. Capitaine en second le 1^{er} juin 1782.

DE RODOREL DE SEILHAC (Jean-Martial), né à Tulle. Lieutenant en 1^{er}, le 17 mai 1780, capitaine en 1783.

Compagnie des Grenadiers (DE LANET, capitaine).

DURON (Antoine), né à Tulle en 1744. S. 1^{er} avril 1762. R. pour 8 ans le 1^{er} octobre 1777. (2)

BOMILCAR (Jean-Régat), né à Tulle en 1759. S. 1^{er} septembre 1776.

Compagnie de Plessis

POCHET (Jean-Baptiste), dit AFER, né à Tulle en 1755. S. 19 janvier 1777. Réformé le 5 septembre 1783.

LAUSTROUX (Antoine), dit DÉDALE, né à Fontmerle (Limousin) en 1742. S. 22 novembre 1771. R. pour 8 ans, le 31 décembre 1778.

GRAMMONT (Jean), dit GRÉCOURT, né à Brive en 1760. S. 24 octobre 1778.

(1) Liste extraite des *Combattants français de la Guerre américaine (1778-1783)* publiée par les soins du Ministère des Affaires Etrangères. (Communiquée par J. Breillout).

(2) S. (entré en Service) ; R. (rengagé).

Compagnie de Montfort

MENET (Jean), né à Chamavans, près de Tulle (Chameyrat) en 1748. S. 16 avril 1766. R. pour 8 ans, le 25 avril 1779; mort chez lui, le 1^{er} avril 1784.

MAUSSAT (Pierre), dit ASOT, né à Brive en 1760. S. le 27 mars 1777. Réformé le 26 septembre 1780

CHASSILLARD (Pierre), dit CATULUS, né à Brive en 1760. S. 24 octobre 1778.

POUGET (Pierre), né à Scillxe (Limousin) (Seilhac ?) en 1757. S. le 3 février 1778. R. pour 8 ans, le 7 septembre 1783.

Compagnie de Losse

ESPINAT (Léonard), né à Tulle en 1757. S. 13 mars 1773. R. pour 8 ans, le 14 octobre 1778,

BRASSEUR (Pierre), dit BACON, né à Brive en 1760. S. le 24 octobre 1778. R. pour 8 ans, le 28 mars 1784.

Compagnie de Cazals

RÉGIS (Jean), dit BOMILCAR, né à Tulle en 1759. S. 1^{er} septembre 1776.

VERGNOL (Louis), né à Favars en 1758. S. 1^{er} septembre 1776.

Compagnie de la Brue

BUSSIÈRE (Vincent), né à Tulle en 1756. S. le 2 janvier 1773. Congédié le 2 janvier 1781.

PINOT (Jérôme), né à Brive en 1762. S. le 11 mars 1779.

LOGNIER (Léonard), né à Traversay (Limousin) (Travasac). S. 2 décembre 1779. R. pour 8 ans, le 5 sept. 1783

Compagnie du Chevallier

GRAVICHE (Jean-Baptiste), né à Tulle en 1751. S. le 21 février 1773. Congédié le 21 février 1781. (1)

CHAUVERT (Pierre), né à Tulle en 1757. S. le 16 novembre 1773. Congédié le 8 décembre 1783.

GONNOR (François), né à Tulle en 1758. S. le 1^{er} novembre 1776. R. pour 8 ans le 7 février 1779.

(1) Pour la famille Graviche, voir *Les Gendarmes de la Corrèze en Vendée (1793-1794)* par le Capitaine Breillout.

CLUZAN (Bernard), né à Tulle en 1746. S. le 1^{er} décembre 1774. Congédié le 11 juillet 1783.

BALUZE (Pierre), né à Tulle en 1758. S. le 1^{er} septembre 1776.

VERGNOLE (Louis), dit BONNAVENTURE, né à Favars, près Tulle, en 1758. S. le 1^{er} septembre 1776.

EYROLLE (Blaise), dit AURÉLIEN, né à Tulle en 1760. S. le 27 mars 1777. Congédié le 22 octobre 1783.

VERGNE (Jean), dit ARISTOPHANE, né à Tulle en 1760. S. le 27 mars 1777.

DE VIAL (François), dit AUBUSSON, né à Tulle en 1761. S. le 26 mars 1777 ; mort chez lui le 29 septembre 1781.

Compagnie de Chasseurs (DE LASSUDERIE, capitaine)

VALADIER (Martin), né à Tulle en 1753. S. le 23 février 1774. R. pour 8 ans le 30 septembre 1778.

DEVAUX (Jacques), né à Uzerche en 1758. S. le 9 janvier 1776. R. pour 8 ans le 8 septembre 1783.

PELLEGRY (Jean), dit LÉOPOLD, né à Tulle en 1759. S. le 20 avril 1778.

DUMONT (Etienne), né à Brive en 1762. S. le 11 mars 1779.

DUPUIS (François), dit PÉPIN, né à Tulle en 1762. S. le 1^{er} mars 1780.

RÉGIMENT DU SOISSONNAIS

Compagnie de Saint-Léger

CHAISE (Léonard), dit VADEBONCŒUR, né à Marcillac (Limousin) en 1751. S. le 25 novembre 1770. R. pour 8 ans le 25 novembre 1778.

Compagnie du Palais

CELLA (Marc), né à Argentat en 1755. S. le 16 Août 1777. Congédié le 16 août 1784.

RÉGIMENT DE SAINTONGE

Compagnie de la Folsnière

VIRSOVIE (Jean), dit BEAUREGARD, né à St-Hilaire (Limousin) (St-Aulaire ?) en 1740. S. le 25 septembre 1763 ; passé caporal le 1^{er} juillet 1785.

RÉGIMENT DU GATINAIS

Compagnie de Saint-Florent

DELMONT (Jean), né à Breuil (Bas-Limousin) (Brive ?) en 1759. S. le 17 décembre 1777. Resté au régiment du Cap le 30 avril 1783.

Compagnie de Chaumont

LA ROSE (Fabien), dit LA FORGNE, né à St-Chamant (Limousin) en 1755. S. 1^{er} août 1779. Mort le 18 novembre 1780.

MARY (Antoine), né à la Sirisse (?) (Limousin) en 1757. S. le 7 décembre 1776. Congédié le 18 mai 1784.

RÉGIMENT DE TOURAINE

LA COSTE DE LA MARQUE (Guillaume-Marcillac), né à Argentat en mai 1733. Capitaine.

Compagnie Ducasse

BONNOT (Pierre), dit BEAUNOT, né à Brive en 1760. S. le 12 octobre 1776. Mort au Cap le 6 avril 1783.

Compagnie Desbordes

MADELPHY (Jean), dit PRAGNER, né à Puyrénier, près Brive, en 1755. S. le 3 avril 1774. Mort au Cap le 5 nov. 1782.

RÉGIMENT DU HAINAUT

Compagnie Marcuil

DUMONT (Léonard), né à Ussel en 1758. S. le 18 avril 1776. Mort en Amérique.

RÉGIMENT DE FOIX

Compagnie de Grenadiers (DE SIGOYER, capitaine)

DAVID (Jean-Baptiste), dit L'ISLE D'AMOUR, né à Brive en 1761. S. 6 février 1779.

Compagnie de Biville

FOURGEAUD (Louis), dit VIVE LE ROI, né à St-Auban (?) (Limousin) en 1791. S. le 20 avril 1774. Mort sur le « Cham pion » le 29 octobre 1779.

Compagnie de Marignan

MOUTEL (Libéral), né à Brive en 1762. S. le 15 janvier 1779. Mort sur « l'Hercule » le 23 octobre 1781.

Compagnie Dampierre

SAIGNE (Julien), né à Naves en 1748. S. le 4 mai 1771. Mort au Cap le 16 août 1779.

RÉGIMENT DE METZ (Artillerie)

Le chevalier Pierre DE GIMEL, né à Rudeil (Limousin) (Tudeils ?) le 28 janvier 1728. Lieutenant-Colonel.

GUY DE GIMEL (Paul), né à Rudeil (diocèse de Limoges) le 10 mars 1748. Lieutenant en premier.



Désignation et emplacements des Monuments historiques et sites classés dans le département de la Corrèze



AYEN	Pierres tombales (enseu) et porte d'église.
SAINT-ROBERT	Eglise.
BEAULIEU	Eglise.
BILHAC	Eglise.
AUBAZINE	Eglise - Salle capitulaire et cloître.
d°	Cromlech de Pauliac.
BEYNAT	Dolmen dit cabane de la Fée.
BRIVE	Eglise Saint-Martin.
d°	Petit séminaire.
d°	Tour des Echevins.
MALEMORT	Eglise.
ESTIVALS	Eglise.
ALLASSAC	Eglise.
ST-BONNET-LARIVIÈRE	Eglise.
ST-CYR-LAROCHE	Eglise.
CONCEZE	Eglise.
ST-CERNIN-DE-LARCHE	Menhir de Lapalain.
ARNAC-POMPADOUR	Eglise.
LUBERSAC	Eglise.
SEGUR	Eglise.
COLLONGES	Eglise.
CUREMONTE	Eglise.
TURENNE	Tour de César et du Trésor.
NOAILHAC	Eglise.
VIGEOIS	Eglise.
ST-CHAMANT	Clocher à hourd.

ARGENTAT	Menhir dit la grave de Roland.
EYREIN	Eglise.
MOUSTIER-VENTADOUR....	Ruines du château fort.
CHAMBOULIVE	Eglise.
NAVES	Place publique vasque provenant d'une fontaine pierre du XVI ^e siècle.
d°	Ruines de Tintignac.
TULLE	Cathédrale et cloître.
UZERCHE	Eglise de St-Pierre et porte de la maison Barrachaude (1).
ESPARTIGNAC	Dolmen dit la maison du loup.
BUGEAT	Eglise.
DARNETZ	Eglise - Croix du cimetière.
TARNAC	Eglise.
MEYMAC	Eglise - Croix située sur la petite place de l'Eglise.
ST-ANGEL	Eglise.
GIMEL	Cascades.
BASSIGNAC-LE-HAUT	Croix couverte du cimetière.
CHANAC	Croix située sur le chemin dit Oreiller à Malangle, à Chanac.

(1) C'est la porte Bécharie et non la porte Barrachaude qui fut détruite sous la Révolution.

Assemblée trimestrielle du 5 novembre 1925

Sont présents : MM. Audubert, avocat ; Besseau, professeur à l'E. M. P. T. ; Abbé Borie, secrétaire ; Boubal, sous-inspecteur des Eaux et Forêts ; Capitaine Breillout, secrétaire général ; Brunie, secrétaire ; V. Forot, président d'honneur ; Juglard, publiciste ; Colonel Lacour ; Lhomond, pharmacien ; Lavialle, directeur du Crédit Foncier ; Marque, professeur au Lycée, président ; Dr Mazeyrie ; Dr Morély, président d'honneur ; Rambaud, président de la Chambre de Commerce, conseiller général ; Reyneau, retraité ; Serre, bibliothécaire.

Sont excusés : MM. Soulié, Schwatal, de Corbier, Giot, Fourgeaud.

La séance est ouverte à 14 heures.

Le Président annonce la mort de MM. Hospital, principal honoraire de Collège, décédé à Sarrahan (Corrèze) ; P. Craufon, publiciste, décédé à Mulhouse (Ht-Rhin) ; Bonnelye, ancien économiste du Lycée de Tulle, décédé à Mauriac. Il adresse à leurs familles les condoléances des membres de la Société.

Il expose que M. l'abbé Borie, secrétaire, a entrepris la publication de l'*Historiae Tutelensis* de Baluze. Il souligne l'importance de ce travail qui comblera une lacune de notre Bibliographie et dont l'apparition sera appréciée par tous les érudits. Après une discussion sur les conditions dans lesquelles ce travail pourra être inséré dans le Bulletin, M. l'abbé Borie décide de participer aux frais de l'impression, dans une proportion qui sera déterminée quand la traduction sera achevée et qu'il sera possible d'évaluer les frais. M. l'abbé Borie restera chargé du tirage à part, s'il le désire, et la société l'aidera à donner à l'ouvrage la publicité qu'il mérite.

Le secrétaire général présente les publications suivantes : le *Grand Tourisme* (Août 1925) qui contient une série d'articles et d'illustrations sur la Corrèze.

La *Corrèze*, notice générale publiée par la maison Hachette ;

Le Félibrige, par M. Emile Ripert, qui expose, en quelques pages dont il donne lecture, le mouvement félibréen en Limousin.

Il communique un *Discours, prononcé par le Lieutenant général de Tulle, à la convocation de la Noblesse au tems du siège de Mons* (fin Mars 1691), et signale les publications reçues des Sociétés correspondantes.

Sur sa proposition, l'Assemblée décide la création d'une carte qui sera délivrée à un prix modique aux membres qui la désireront, pour leur permettre de bénéficier de la réduction accordée aux membres des sociétés savantes pour la visite de certains musées ou établissements scientifiques ou artistiques.

M. Victor Forot présente une série de *Proverbes* limousin avec les proverbes français correspondants, et le résultat de ses dernières recherches sur la Minéralogie corrézienne qui forme le complément de son ouvrage sur les *Mines et minières de la Corrèze*.

M. Marque étudie l'étymologie du nom d'une des communes de la Corrèze, *Yssandon* qui viendrait des mots *eisern dunum* (montagne du fer). Près de la localité, on trouve deux noms de hameau qui se rapportent à cette étymologie, *Feralias* et *las Feradias*. En outre, M. Marque y a découvert des vestiges certains de forges antiques.

Il présente un débris de statue (oolithe) représentant la tête de la femme d'Adhémar d'Echelle, seigneur de Tulle. Cette tête est offerte, au Musée lapidaire de Tulle, par M. Léon Four, menuisier, grâce aux bons offices de MM. Reyneau et Mazeyrie, à qui M. le Président adresse les remerciements de la Société.

Sur la demande de M. Reyneau, l'assemblée charge le bureau d'intervenir auprès de la Municipalité pour que le Musée lapidaire soit ouvert au public pendant quelques heures le dimanche et le jeudi.

Le secrétaire général,
J. BREILLOUT.

TÂBLE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1925)

Première Livraison

.....	Liste des membres de la Société.....	»
Abbé Et. CANTONNY...	Notes sur Saint-Dezéry.....	17
F. CHASSAIN.....	Lettres d'un Tulliste à Versailles, à la fin du xvii ^e siècle.....	26
D ^r J. MAZEYRIE.....	La Lèpre en Bas-Limousin.....	33
.....	Procès-verbal de l'Assemblée générale.....	81
.....	Bibliographie.....	84

Deuxième Livraison

René FAGE.....	Cahier de Doléances.....	91
Victor FOROT.....	Monographies Tulloises (Le Puy Saint-Clair).....	109
F. CHASSAIN.....	Lettres d'un Tulliste à Versailles, à la fin du xvii ^e siècle.....	120
Abbé JOFFRE.....	La Patronymie Limousine.....	133
Régis ROHMER.....	Comment se sont enrichies les archives de la Corrèze depuis 1911.....	138
J. BREILLOUT.....	Les Expériences de la Courtine.....	143
.....	Procès-verbal de l'Assemblée générale.....	145
.....	Bibliographie.....	147

Troisième Livraison

Etienne CANTONNY....	A Saint-Merd-les-Oussines.....	151
René FAGE.....	Les vieux Moulins de la banlieue de Tulle.....	164
Colonel DE CONCHARD..	Mariage d'un Consul de Brive en 1761.....	202
J. BREILLOUT.....	Excursion à Ussel.....	207
Victor FOROT.....	Proverbes Limousins et Français.....	212
.....	Bibliographie.....	214

Quatrième Livraison

Abbé BORIE.....	Petite notice sur la vie de St-Calmine ..	151
Abbé Et. CANTONNY...	Saint Germain Lavalps pendant la période révolutionnaire.....	169
.....	Un voyage de Paris à Tulle en 1816...	179
Victor FOROT.....	Minéralogie corrézienne.....	195
.....	Discours prononcé par un nouvel admis à la Loge Maçonnique de Tulle (vers 1825).....	210
J. BREILLOUT.....	René Fage.....	215
.....	Conférence Concert du 2 décembre 1925.....	216
.....	Liste des Combattants du Bas-Limousin dans la Guerre Américaine 1778-1783.....	221
.....	Désignation et emplacements des Monuments historiques et sites classés dans le département de la Corrèze..	226
J. BREILLOUT.....	Assemblée trimestrielle du 5 novembre 1925.....	228

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06850 4979

DO NOT CIRCULATE



